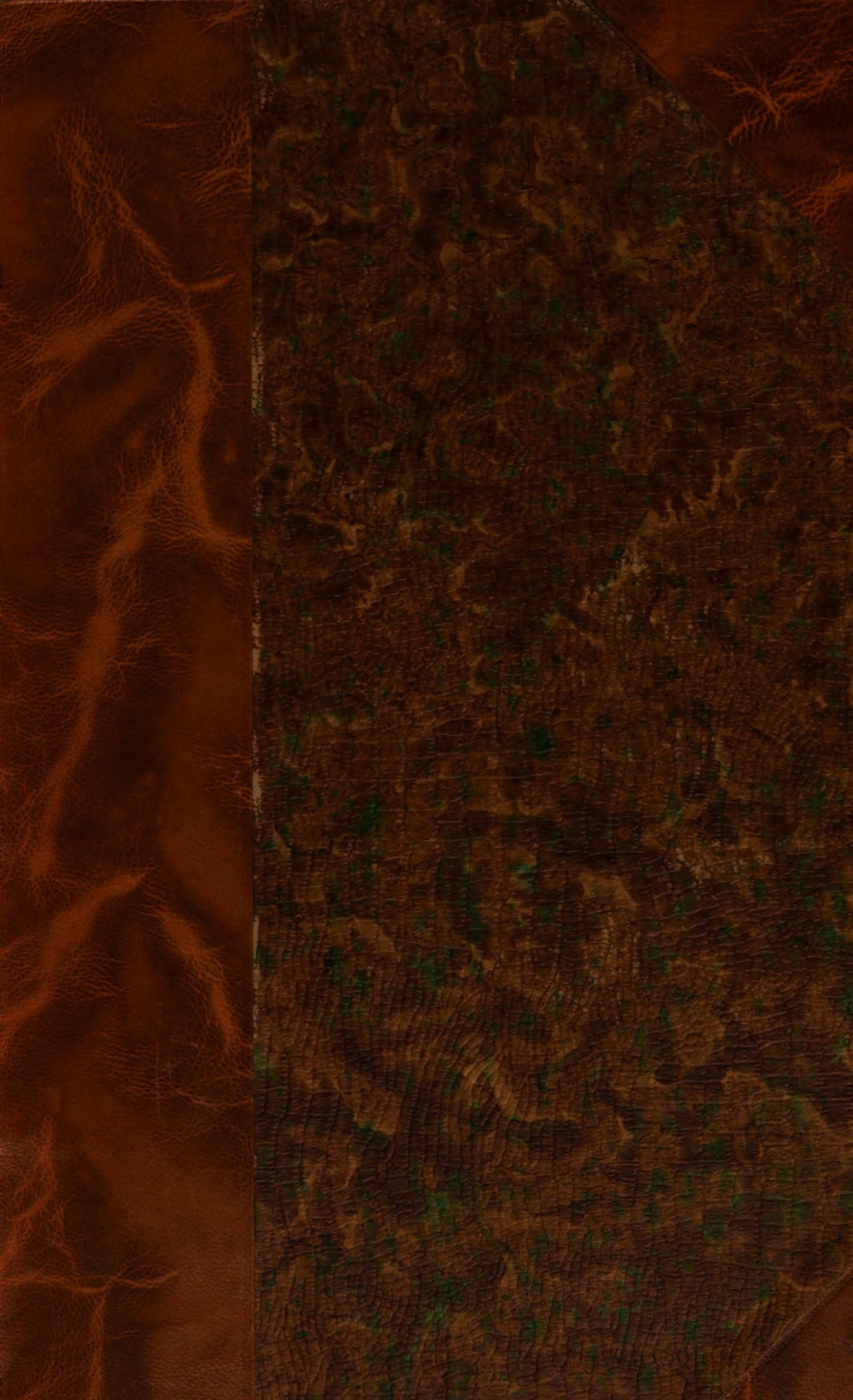






LA

GRANDE VIE

DE

JÉSUS-CHRIST

PARIS — TYPOGRAPHIE RENOU ET MAULDE, RUE DE RIVOLI, 144.

LUDOLPHE LE CHARTREUX

LA

GRANDE VIE

DE

JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION NOUVELLE ET COMPLÈTE

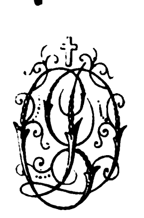
PAR

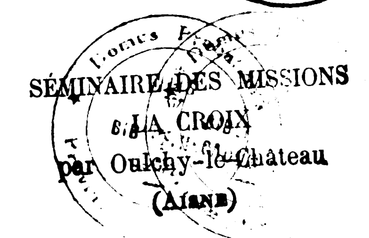
DOM MARIE-PROSPER AUGUSTIN

TOME TROISIÈME

VIE PUBLIQUE

II





PARIS

C. DILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, Rue de Sèvres, 15

1864

LA

GRANDE VIE

DE

JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE XLVII

DE DEUX DÉMONIAQUES POSSÉDÉS PAR UNE LÉGION DE DÉMONS

Jésus et ses disciples ayant traversé la mer de Galilée abordèrent au pays des Géraséniens, qui est sur la rive opposée. Gérasa est une ville importante de l'Arabie au delà du Jourdain, près de la montagne de Galaad; elle se trouve dans la tribu de Manassé, non loin de l'étang de Tibériade, de l'autre côté de la mer de Galilée. C'est de cette ville que le pays des Géraséniens tire son nom.

Dès que Jésus avec ses disciples eut débarqué, *il se présenta à lui deux possédés qui étaient* si furieux (ils exerçaient leur fureur sur eux-mêmes et sur les autres, bien

que les démoniaques ne puissent faire que ce que Dieu leur permet), *que personne n'osait passer par ce chemin-là.* Tel est le but des démons en nous attaquant; ils veulent nous obstruer la route de la vie. *Ils sortirent des sépulcres* qu'ils habitaient *et où ils avaient élu domicile.* Les démons demeuraient dans les tombeaux où étaient ensevelis les cadavres des gentils, pour montrer qu'ils posséderaient un jour les corps de ceux dont ils avaient déjà les âmes. Les démoniaques restent quelquefois aussi dans les tombeaux, pour que les démons puissent faire peur aux vivants des âmes de leurs morts, et aussi, parce que les démons se plaisent et se réjouissent dans les œuvres de mort, c'est-à-dire dans les péchés. Ces possédés étaient garrotés avec des chaînes; mais ils les brisaient et étaient poussés par les démons dans le désert. Ils ressemblent à ces deux hommes les mauvais religieux que les liens de l'obéissance et de leur constitution ne peuvent retenir. Ils sortent de leurs sépulcres, de leurs cloîtres dans lesquels ils doivent être morts au monde, et ils vont s'occuper d'affaires mondaines, ou inutiles ou mauvaises.

Et, sentant la puissance de Dieu, et, par un sentiment de grande crainte et non d'humilité, *se prosternant aux pieds de Jésus, ils l'adorèrent*, en poussant forcément un grand cri; car, comme dit saint Hilaire (*Can.* 8, *in Matth.*), ce n'est pas une confession volontaire, mais arrachée par la nécessité, parce qu'ils redoutent la présence de Dieu, ils dirent : *Qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus, Fils de Dieu?* Comme s'ils disaient : Il n'y a rien de commun entre vous et nous; vous êtes Dieu, nous sommes des démons; vous êtes humble, nous sommes orgueilleux; vous êtes venu pour sauver, et nous pour perdre les hommes. Ce qui

fait dire à l'Apôtre : *Quel accord peut-il y avoir entre Jésus-Christ et Bélial*, c'est-à-dire le démon? Assurément, aucun; car Jésus-Christ est la source de tout bien, et le démon la source de tout mal. Nous l'avons vu ailleurs, Satan doute de la divinité de Jésus-Christ, et il dit : *Si vous êtes le Fils de Dieu*. Ici, instruit par les tourments qu'il endure, il dit d'une manière affirmative : *Jésus, Fils de Dieu*. Le châtiment ouvre les yeux de ceux auxquels le péché les avait fermés. Ils ne connurent pas d'une science certaine et absolue que Jésus était Fils de Dieu, mais ils le pensaient, appuyés sur certaines conjectures. Voici les paroles de saint Augustin : Les démons s'écrient : qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus, Fils de Dieu; mais il est plus probable qu'ils ne connaissaient pas la divinité de Jésus-Christ; *car s'ils l'eussent connu, ils n'eussent jamais poussé à crucifier le Seigneur de gloire*.

A ces démoniaques adorant et confessant le Seigneur par la crainte, sont semblables ceux qui servent Dieu par la crainte de l'enfer, plutôt que par amour de la justice; qui ont plutôt l'œil gauche tourné vers l'enfer ou leur avantage temporel, que l'œil droit vers le ciel et le bien immuable; qui ne considérent pas Dieu, sans avoir en vue la récompense.

Vous êtes venu, disent-ils, *nous tourmenter avant le temps voulu*. Ils savaient que leur condamnation devait avoir lieu au jour du jugement, qu'ils devaient alors être précipités dans l'abîme pour y être tourmentés. Ils se disaient tourmentés déjà, parce que, selon saint Jérôme (*in cap*. 8, *Matth*.), la présence du Sauveur est le tourment des démons. Ce qui fait dire à saint Chrysostôme (*Hom*. 29, *in Matth*.) : Ils étaient flagellés et affligés d'une manière invisible et ils enduraient des tourments atroces

par la seule présence de Jésus-Christ. Ou bien, ils étaient tourmentés, parce qu'ils soupçonnaient qu'ils seraient forcés de sortir des corps qu'ils possédaient pour cesser de les faire souffrir; car, selon saint Jérôme, c'est un grand supplice aux démons d'être forcés de ne plus tourmenter les hommes, à cause de la haine qu'ils nous portent; et ils sortent avec d'autant plus de peine que leur possession a été plus longue. Que celui donc qui a été blessé par le démon ait soin de secouer promptement son joug; parce que cela lui est d'autant plus facile que la domination de Satan sur son âme n'est pas de longue date.

Et Jésus les interrogea sur leur nom. A coup sûr, il les connaissait; mais il voulait par leur confession que le nombre des démons fût plus évident, et qu'on crût mieux que tant de démons étaient dans ces deux hommes; et afin que le mal étant bien connu, la puissance du Médecin éclatât davantage. Et ils répondirent : *Nous avons nom légion*, parce que nous sommes plusieurs. On entend proprement par légion un nombre déterminé de soldats armés; la légion se compose de six mille six cent soixante-six hommes. Ainsi, les démons sont appelés légion, parce qu'ils combattent contre nous; et que, s'ils ne peuvent pas nuire aux hommes dans leurs personnes, ils désirent au moins leur nuire dans leurs biens. Voilà pourquoi ils priaient Jésus, s'il les chassait de ne pas les faire sortir du pays, c'est-à-dire de la demeure des hommes, ou de ne pas les précipiter dans l'abîme de l'enfer; car l'enfer est la demeure obligée des démons. Il leur est toutefois permis de rester parmi les hommes jusqu'au jour du jugement, pour que la victoire des élus soit plus éclatante par leur triomphe sur les démons qui les tentent. Ils le

priaient *de les faire passer dans un troupeau de pourceaux*, pour affliger au moins en quelque façon les hommes, parce qu'ils s'étudient partout à leur procurer de la tristesse et à se réjouir de leur perte. Telle est la faiblesse des démons qu'ils ne peuvent rien sans la permission de Dieu. Si donc ils ne pouvaient nuire aux pourceaux sans permission, à plus forte raison aux hommes faits à l'image de Dieu. Nous devons donc craindre Dieu seul et dédaigner ceux qui sont si vils qu'ils demandent à entrer dans des pourceaux.

Et le Seigneur le leur permit en accédant à leur demande. Ils se précipitèrent dans un troupeau de pourceaux qui passaient tout près, et deux mille de ceux-ci se jetèrent dans le lac de Génézareth et y périrent; et ainsi les démoniaques furent délivrés et guéris. Le Seigneur permit cela, non pas pour suivre leur conseil ou accomplir leur volonté impie, mais pour plusieurs raisons et pour notre instruction. 1° Peut-être les habitants de cet endroit avaient mérité ce dommage par leurs péchés. 2° Cet événement et la grandeur du dommage fait voir aux hommes, combien seraient cruels et nuisibles les démons envers ceux qui leur seraient soumis et combien ils tourmenteraient les hommes qu'ils auraient le plus en haine, si Dieu leur en donnait la liberté et le pouvoir. C'est la pensée de saint Chrysostôme (*Hom.* 29, *in Matth.*): Jésus accède à leur demande, pour faire voir à tous la rage des démons contre les hommes; ils nous accableraient des plus grands maux, s'ils n'en étaient pas empêchés par la puissance divine. Et, comme sa bonté ne lui permettait pas de faire cette expérience sur les hommes, il les laisse se précipiter dans des pourceaux, sur lesquels ils exercent toute

leur force et toute leur fureur. 4° Jésus avait en vue le salut des habitants de ce pays; il voulait leur fournir une occasion de se sauver, en leur faisant connaître Dieu par sa puissance; à cette occasion, en effet, ceux qui gardaient les pourceaux s'enfuirent; et étant venus à Gérasa, ils racontèrent tout ce qui s'était passé. 5° Jésus voulait faire ressortir la dignité de l'homme; combien il était élevé au-dessus des bêtes, puisque, pour sauver deux hommes, Dieu permettait la perte de deux mille pourceaux. Ah! qu'ils sont donc coupables ceux qui ne redoutent pas de faire périr ou de mutiler un homme. 6° Ce fait arriva pour la honte et la confusion des démons, puisque le pourceau est un animal immonde. Ils préférèrent entrer dans ces animaux, parce qu'ils pensaient que cela leur serait plus facilement permis. Et d'ailleurs quoi de plus en harmonie avec leur qualité? Le pourceau, parce qu'il est immonde, et le serpent, rusé et astucieux, sont les deux animaux qui conviennent le mieux aux démons. Saint Remi dit ici : Les démons ne demandent pas de passer dans d'autres hommes; celui dont la puissance les tourmentait, revêtait une forme humaine; ils ne demandent pas à se précipiter dans d'autres bêtes; elles étaient offertes à Dieu dans le Temple. Mais ils prient Jésus de les faire entrer dans des pourceaux; le pourceau est l'animal le plus immonde; et les démons ne sont bien que dans la fange de l'impureté. 7° Il y avait là aussi quelque chose de significatif. Les pourceaux sont toujours tournés vers la terre, et se plaisent dans la boue et les immondices. C'est la figure de ceux qui ne portent jamais leurs regards vers Dieu qui est au ciel, mais se souillent dans les saletés du vice. Ils passent sous la puissance des démons et seront au dernier des jours plongés avec

eux dans l'enfer. Ils périssent aujourd'hui dans les flots et les voluptés de ce monde, ils périront alors dans les abîmes et le puits de l'enfer. Citons ici la *Glose (in Matth., c.* v) : Si vous ne vivez pas à la façon des pourceaux, le démon n'aura jamais de pouvoir sur vous; il pourra vous tenter, mais non vous perdre. Et saint Augustin (*Traité* 6, *in Epist.* II) : C'est dans un but mystérieux et par une certaine économie que Jésus envoya les démons dans des pourceaux, pour montrer que Satan ne peut mettre sous ses lois que ceux qui ont une vie de pourceaux.

Ah ! dit saint Ambroise *(in cap.* VI, *Luc),* considérons ici la clémence du Seigneur ! Il ne prend jamais l'initiative pour condamner l'homme; mais chacun est l'artisan de son propre châtiment. Craignez donc, hommes luxurieux, gourmands, qui vivez dans la fange de la volupté et des délices, craignez de tomber, de votre vivant, par l'ordre ou la permission de Dieu, au pouvoir de Satan, pour être ensuite engloutis avec lui dans les gouffres infernaux. Les démons les moins dégradés, dit-on, détestent les péchés avilissants; à plus forte raison l'homme doit les détester. Nous voyons par là combien sont détestables la volupté, la gloutonnerie et l'orgueil, car le démon n'est jamais entré que dans le corps du pourceau, du serpent et de l'homme. Saint Chrysostôme (*Homélie* 29, *in Matth.*) dit ici : Ceux-là s'assimilent à des pourceaux qui mangent avec avidité, qui s'engraissent dans la luxure, qui se vautrent dans la boue par la paresse, qui creusent la terre par leur avarice, qui écument par la colère. Les pourceaux figurent encore les détracteurs et les délateurs, qui se repaissent des souillures des autres en rapportant ce qu'ils voient ou entendent; ils rongent en quelque sorte la vie de leur pro-

chain. Et si Dieu ne leur fait pas grâce, les démons entreront en eux pour les entraîner en enfer. Ah! rougissez, misérable, de cet office détestable, qui trouble la paix et sème la discorde, et craignez surtout pour le danger que court votre âme. Car Satan vous enchaîne sous son sceptre en vous poussant à une telle conduite, et en vous faisant tomber ici-bas dans ce vice, prélude de votre perte et de votre mort dans l'enfer. Craignez et prenez garde, vous aussi qui prêtez l'oreille à ces détractions, de vous rendre semblable à celui qui en est l'auteur; car Satan entre aussi bien dans le calomniateur que dans celui qui l'écoute; ils se donnent la main; si l'un n'existait pas, l'autre n'existerait pas non plus. Ce qui fait dire à la *Glose* sur ce passage, *l'aquilon dissipe la pluie, et un visage triste éloigne le détracteur:* Si vous écoutez d'un air content celui qui calomnie, vous l'excitez à continuer; si, au contraire, vous l'écoutez d'un air triste, il n'osera vous dire ce qu'il voulait vous communiquer. O Seigneur, préservez la société de vos serviteurs du déshonneur et de la honte de ces hommes contagieux.

Dans le sens mystique, le démoniaque figure le démon, qui habite dans les sépulcres et sur les montagnes, c'est-à-dire dans les hommes corrompus et orgueilleux. Il s'appelle légion, parce qu'il s'environne de complices pour faire le mal. Son expulsion par Jésus-Christ figure que celui-ci triompherait lui-même des phalanges des démons. Légion chassé des hommes entre dans les pourceaux; les démons chassés par la grâce de l'âme de ceux qui sont prédestinés à la vie éternelle, établissent leur règne sur ceux qui vivent mal et sont courbés vers la terre. Toutefois, ils n'agissent ainsi que sur la permission de Jésus,

parce qu'ils ne peuvent pas même tenter les méchants sans en avoir obtenu la faculté de la puissance divine. Le troupeau de pourceaux est précipité dans la mer par légion : les démons conduisent l'universalité des méchants dans les abîmes de l'enfer.

Il se présente ici une objection. Mathieu parle de deux démoniaques, Marc et Luc d'un seul. La raison en est, selon saint Augustin (*de Cons. Evang. c.* XXIV), que l'un des deux était plus illustre et plus renommé ; ou bien, selon saint Chrysostôme (*hom.* 29 *in Matth.*), que sa fureur était plus grande et plus redoutable, et que le pays en souffrait davantage ; ce que voulant désigner les deux évangélistes, ils jugèrent à propos de faire mention d'un seul, dont la possession faisait plus de bruit et s'était répandue plus au loin.

Aussitôt tous les habitants de Gérasa sortirent et vinrent au-devant de Jésus. Ces hommes, dit Tite, vinrent auprès du Sauveur, à cause du dommage qu'ils enduraient. Souvent Dieu fait éprouver des pertes aux hommes dans leurs biens et confère des bienfaits à leur âme. Et ceux-ci, en face de Jésus et de ce qui venait de se passer, se jugeant indignes de la présence du Seigneur, le prièrent, par humilité, de se retirer de leur pays, à cause de l'admiration et du respect dont ils avaient été saisis. Ils se croyaient indignes d'un si grand docteur et de sa société, comme le centurion se croyait indigne de recevoir sous son toit un hôte si illustre ; comme Pierre, au souvenir de sa fragilité disait : *Éloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur.* Ou peut-être, les Géraséniens effrayés par leurs péchés, redoutaient la présence de Jésus-Christ, et par conséquent, ils craignaient d'encourir un châtiment

plus grand que celui qui venait d'éclater et un dommage plus terrible que celui des pourceaux; ils redoutaient la punition d'Oza qui avait osé touchèr l'arche de Dieu. *Jésus monta donc sur la barque* pour se séparer de ces infirmes à qui sa présence était à charge. Admirons ici, dit saint Chrysostôme (*hom.* 39 *in Matth.*), l'humilité de Jésus-Christ. Il vient d'accorder un bienfait signalé aux Géraséniens, et ceux-ci le renvoient. Jésus ne fait aucune résistance ; il se retire et quitte ceux qui s'étaient proclamés eux-mêmes indignes de sa doctrine. Mais il leur laisse pour docteurs les deux dépossédés et les gardeurs de pourceaux.

Au moment où Jésus allait s'embarquer, cet homme duquel les démons étaient sortis, le suppliait de lui permettre d'aller avec lui. Le sentiment de la reconnaissance pour le bienfait reçu le portait à s'attacher aux pas du Sauveur. *Mais Jésus le renvoya*, c'est-à-dire ne l'admit pas comme disciple, à cause de l'horreur qu'aurait inspiré son ancien état de possédé, et de crainte qu'on n'attribuât au démon, ce qu'il ferait, une fois disciple de Jésus-Christ. C'est ce qui a fait prendre à l'Église la coutume de ne pas promouvoir à ses charges, les démoniaques et les furieux, après leur guérison. Le Seigneur ne voulut pas non plus prendre avec lui l'ancien possédé, pour nous apprendre à fuir les occasions de jactance. A cause des bons résultats qu'aurait sa prédication, il le renvoya au milieu des siens, pour qu'il travaillât à leur salut et que sa guérison servît d'exemple aux infidèles. Ainsi, il l'empêche simplement de le suivre; mais il le constitue en même temps prédicateur des merveilles de Dieu en lui disant : *Retournez chez vous*, c'est-à-dire auprès des vôtres auxquels vous êtes davantage lié par les devoirs de la charité, *et racontez-leur les*

grandes choses que Dieu a faites en votre faveur; qu'il ait pitié de vous en vous accordant la double guérison de l'âme et du corps. Considérez, dit Théophile, l'humilité du Sauveur. Il ne dit pas, raconte tout ce que je t'ai accordé, mais tout ce que le Seigneur a fait pour toi. Ainsi, lorsque vous faites quelque bien, ne vous l'attribuez pas à vous-même, mais à Dieu. Et saint Chrysostôme: Jésus a ordonné, il est vrai, aux autres hommes qu'il a guéris, de n'en rien dire à personne. Mais ici il ordonne le contraire, et avec raison : tout ce pays, retenu sous les lois de Satan, restait privé de la connaissance de Dieu. Saint Augustin dit à son tour: Cet homme qui venant d'être délivré du démon, désire suivre Jésus-Christ, et auquel Jésus-Christ dit de retourner chez lui et de raconter les merveilles de Dieu à son égard est une figure: quiconque a reçu la rémission de ses péchés doit rentrer dans le sanctuaire de sa conscience purifiée, comme dans sa demeure naturelle, et pratiquer l'Évangile afin, par son exemple, de contribuer au salut du prochain et de reposer un jour à côté de Jésus-Christ. Bien que nous ne soyons pas au nombre des apôtres de Jésus-Christ, nous avons chacun un apostolat particulier et propre à opérer le rachat de nos frères. Et saint Grégoire: Quand, par la grâce de Dieu, nous avons eu quelque connaissance des choses divines, nous ne voulons plus retourner aux choses du monde et nous aspirons au calme de la contemplation; mais le Seigneur nous ordonne, avant de vouloir jouir du repos, de nous livrer aux travaux des bonnes œuvres; c'est seulement après, que nous aurons droit aux douceurs de la vie contemplative.

Et cet homme s'en alla (il s'agit ici d'une séparation corporelle, mais non pas d'affection et de pensée) : *et pu-*

blia dans la Décapole, c'est-à-dire dans le pays des dix villes, *les grandes grâces que Jésus lui avait faites; et tout le monde en était* dans l'admiration, et se convertissait à la foi. Admirable transformation de la droite du Très-Haut! Un infidèle et un démoniaque devient un prédicateur pieux et zélé qui travaille à la gloire de Dieu et au salut du prochain. Ce que l'Évangéliste dit ici de l'un doit s'appliquer aussi à l'autre qui l'accompagnait. Tous deux voulaient suivre Jésus-Christ; mais Jésus-Christ les renvoya tous deux au milieu des leurs, et ils racontèrent la guérison qu'ils avaient obtenue et les merveilles de Dieu. Nous avons ici un enseignement : Nous devons tous raconter à notre prochain les bienfaits de Dieu envers nous, prouver notre délivrance des mains du démon par nos discours et nos bonnes œuvres, et appeler les autres à se rendre dignes du même bienfait. Si nous sommes encore sous le joug de Satan, efforçons-nous donc de le secouer; et, si nous en sommes affranchis, annonçons au prochain la liberté de la grâce que nous sommes heureux d'avoir obtenue; évoquons à notre souvenir ce qui est écrit: que celui qui a entendu dise aux autres, venez. Mais hélas! qu'ils sont rares ceux qui suivent cet exemple. Nous sommes pleins d'empressement pour nous occuper des besoins matériels de nos amis; mais, pour tout ce qui est relatif au salut de leur âme, nous n'en avons aucune sollicitude.

CHAPITRE XLVIII

JÉSUS-CHRIST GUÉRIT UN PARALYTIQUE DESCENDU PAR LE TOIT DE LA MAISON

Jésus étant donc monté sur une barque, quitta le pays des Géraséniens pour se rendre en Galilée d'où il était parti. Jésus, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 30 *in Matth.*), traverse la mer dans une frêle embarcation tandis qu'il pouvait la traverser à pied. Il agit ainsi pour ne pas montrer trop souvent sa puissance par des miracles et ne pas nuire au mystère de son Incarnation. Que la conduite des hommes est différente! Ont-ils quelque puissance? Ils veulent toujours la manifester plutôt que la vérité de la justice. Jésus traverse encore la mer sur une barque, pour nous apprendre à nous servir de la barque de la pénitence sur la mer de ce monde pour arriver à la cité céleste. Voilà pourquoi l'Évangile ajoute : ***Et Jésus vint dans***

sa ville, c'est-à-dire dans Capharnaüm, où il vivait habituellement et opérait ses miracles. D'après saint Chrysostôme (*loc. cit.*), l'évangéliste appelle Capharnaüm la ville du Sauveur, non pas qu'il y fût né, mais parce qu'il l'avait illustrée par ses miracles. Bethléem lui donna le jour, Nazareth le vit croître et grandir; Capharnaüm le garda longtemps dans son sein. Jésus passa une plus grande partie de sa vie publique dans Capharnaüm et y fit des prodiges, parce que, selon saint Augustin, cette ville était comme la métropole et l'endroit le plus important de la Galilée. Ainsi, à cause du grand concours de peuple qui s'y faisait, la foi et sa doctrine devaient y briller davantage, et, confirmées par des miracles, tourner au salut d'un grand nombre. L'Évangéliste appelle encore Capharnaüm la ville de Jésus, parce que, comme nous l'avons déjà dit dans un chapitre précédent, Capharnaüm veut dire cité de l'agrément, de la fertilité et de la consolation, toutes choses qui sont pour beaucoup des occasions de péché; Jésus y demeure donc, parce qu'elle avait besoin du spectacle de beaucoup de prodiges pour se convertir. Ou bien encore : nous appelons notre ville la métropole d'un pays, bien que nous appartenions à une autre cité qui en relève. En ce sens, Capharnaüm, la métropole de Nazareth de Galilée, située entre Nazareth et le lac, est dite ville du Seigneur, qui a été conçu et élevé dans Nazareth.

Et comme Jésus enseignait la foule dans la maison où il habitait, quatre hommes vinrent portant un paralytique sur son lit. Trouvant la porte encombrée par la multitude des assistants, et ne pouvant pénétrer par cette voie, et introduire leur malade, *ils montèrent sur le toit,*

le découvrirent de ses tuiles, et ayant fait une ouverture, descendirent le malade avec le lit où il était, et le placèrent au milieu, devant Jésus. Cette démarche prouve la grandeur de leur foi. Aussi le Seigneur fit-il aussitôt un acte de puissance divine sur le corps et sur l'âme à la fois du paralytique. Et cela de trois manières : 1° par la rémission de ses péchés ; 2° par la connaissance de sa pensée ; et ce double effet est relatif à l'âme ; 3° par la guérison instantanée de la maladie du corps ; Jésus, en effet, voyant la foi de ceux qui l'apportaient, et aussi du paralytique (car il n'aurait pas souffert qu'on le portât et qu'on le fît descendre par le toit, s'il n'avait eu foi en sa guérison), lui remit ses péchés en lui disant : *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis.* Et, remarquez-le bien, il ne dit pas, je vous remets, mais, sont remis, pour nous enseigner l'humilité et la miséricorde. Ainsi donc, le paralytique avait la foi : car la santé du corps peut bien être rendue au malade au nom de la foi d'autrui (la belle-mère de Pierre et le serviteur du centurion en sont des exemples) ; mais pour la rémission des péchés, elle n'est accordée à un adulte qu'au nom de sa propre foi ; et c'est avec raison que le Sauveur appelle cet infirme, mon fils, puisqu'il croyait déjà. Ce qui fait dire à saint Jérôme (*in cap.* IX *Matth.*) : Quelle humilité admirable ! Un homme sans nom et sans puissance, un homme perclu de tous ses membres, un homme que les prêtres de la Loi ne daignaient pas même toucher, reçoit de Jésus-Christ le titre de fils.

Or, quelques scribes qui étaient présents *dirent en eux-mêmes*, c'est-à-dire pensaient, parce qu'ils n'osaient pas traduire leur pensée par la parole à cause du peuple (et la

parole intérieure est la pensée de l'âme) : *Cet homme blasphème*, c'est-à-dire il est usurpateur des attributs de Dieu, car le blasphème est une injustice vis-à-vis de Dieu, injustice qui a lieu de trois manières : 1° en attribuant à Dieu ce qui ne lui convient pas ; 2° ou en lui ravissant ce qui lui convient ; 3° ou enfin lorsque l'homme s'attribue ce qui n'appartient qu'à Dieu ; et c'est en ce sens que les scribes estimaient que Jésus blasphémait ; car ils le considéraient comme un homme et ne le croyaient pas Dieu ; or, remettre les péchés est un attribut exclusif à Dieu. Mais Jésus les reprend avec raison en leur prouvant de deux façons sa divinité : 1° Il répond à leurs pensées, que Dieu seul peut connaître avec certitude, et leur dit : *Pourquoi avez-vous de mauvaises pensées dans vos cœurs?* en m'accusant faussement de blasphème, c'est-à-dire en me disant impuissant à remettre les péchés, et en m'appelant un usurpateur de ce qui m'appartient? Comme s'il disait : La puissance qui me fait voir vos pensées me permet également de remettre les péchés, parce que les pensées sont la source du bien et l'origine du mal. Notre Sauveur, à la vue des mauvaises pensées des scribes, pour les empêcher d'arriver à quelque chose de pire, les reprend en leur disant : *Pourquoi avez-vous de mauvaises pensées dans vos cœurs?* Tirons de ceci une leçon : dès que nous nous apercevons qu'une mauvaise pensée vient frapper à la porte de notre cœur, nous devons nous hâter de nous gourmander nous-mêmes, et nous répéter les paroles de Jésus-Christ : Pourquoi penses-tu mal dans ton cœur? 2° Le Sauveur prouve encore sa divinité par la guérison du paralytique qui s'opère sur son simple commandement. Ceci est un attribut du même pouvoir, comme de remettre les péchés ;

la paralysie, il est vrai, peut quelquefois être guérie par l'énergie des forces de la nature; mais cette guérison n'est pas instantanée; elle n'est pas assez parfaite pour que l'homme puisse aussitôt porter le lit sur lequel il était étendu, comme cela arriva dans l'exemple qui nous occupe. Voilà pourquoi Jésus ajoute : *Quelle est la plus facile* de ces deux choses? ou *de dire* : *Vos péchés vous sont remis*, ou *de dire : Levez-vous et marchez*, c'est-à-dire de faire que les péchés soient remis par la simple parole, ou de faire par la parole qu'un paralytique se lève, soit guéri et marche? Comme s'il disait : Si ceci vous paraît plus éclatant et plus grand, c'est-à-dire la guérison instantanée des corps plutôt que celle des âmes; eh bien! j'ai la puissance de faire le premier acte, je puis donc faire le second; car ces deux choses sont un attribut du même pouvoir, et réclament, l'une et l'autre, une puissance infinie. Et il démontre la puissance de sa divinité par le fait, en disant : *Mais afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés; — alors il dit au paralytique* (ces paroles sont de l'Évangéliste) *: Levez-vous*, c'est-à-dire étant guéri, *prenez votre lit* où vous étiez resté longtemps cloué par la maladie (afin que ce témoin de votre infirmité devienne la preuve de votre guérison), *et retournez dans votre maison*, sans le secours d'aucun porteur comme auparavant. Et le paralytique s'en alla, rendant gloire à Dieu, qui venait de le guérir.

Quelle puissance que celle qui fait que la guérison suit immédiatement le commandement! Personne ne doute plus que celui-là même qui avait ordonné au paralytique de prendre son lit et de marcher, ne lui ait aussi remis ses péchés. Aussi, tous les spectateurs furent-ils saisis

d'une extrême admiration, et renonçant aux blasphèmes, ils se mirent à louer une si grande majesté. C'est ce qu'ajoute l'Évangéliste : *Et les foules voyant* le miracle opéré dans la personne du paralytique, *furent saisies d'une crainte* respectueuse et d'admiration, *et rendirent gloire à Dieu de ce qu'il avait donné une telle puissance*, c'est-à-dire le pouvoir de remettre les péchés et de guérir les infirmes par la parole seule, *aux hommes*, c'est-à-dire pour leur salut ; ou bien, selon la *Glose*, de ce qu'un homme faisait parmi les hommes, des choses si merveilleuses. Et ce pouvoir des miracles que Dieu le Père avait donné à Jésus-Christ, Jésus-Christ l'exerçait pour trois raisons : 1° il faisait des miracles pour l'utilité de ceux qui en étaient l'objet, puisqu'il opérait en eux la double guérison du corps et de l'âme ; 2° pour la conversion des autres, puisque beaucoup se convertissaient à la vue de ses miracles ; 3° pour la gloire et l'honneur de Dieu. Cette triple cause ressort du récit évangélique. La crainte qui s'empara de la foule semble prouver qu'on n'avait pas une connaissance parfaite de Jésus-Christ ; on le croyait un pur homme, et il pouvait avoir reçu de Dieu ce pouvoir des miracles. Ce qui fait dire à la *Glose :* Ils considèrent en incrédules le paralytique qui se lève, ils l'imitent dans son départ, et aiment mieux craindre les miracles de la puissance divine que d'y croire. S'ils avaient la foi, ils ne seraient pas saisis de crainte, mais animés d'amour ; *la eharité parfaite est exclusive de la crainte.*

Le Seigneur, pour guérir le paralytique, commence par la maladie spirituelle, cause et racine de celle du corps ; car il remet les péchés, qui ont été la source de la paralysie, à la façon d'un bon médecin qui détruit d'abord la

cause du mal pour arriver ensuite à la guérison. Or, son infirmité avait été infligée au paralytique à cause de ses péchés, pour qu'il en fût purifié, et le Seigneur détruit la cause parce que, celle-ci cessant, ses effets s'évanouissent. D'après la *Glose*, les infirmités nous arrivent pour cinq raisons : pour augmenter les mérites des justes, par la patience, témoin Job ; pour que nous veillions sur nos vertus, de crainte que nous ne tombions dans l'orgueil, témoin saint Paul ; pour nous corriger de nos péchés, témoins Marie couverte de la lèpre, et notre paralytique ; pour la gloire de Dieu, témoin l'aveugle-né et Lazare ; pour commencer notre châtiment, témoin Hérode, et afin que nous voyons dès ici-bas ce qui nous arrivera en enfer. Ainsi donc, selon saint Jérôme (*in cap.* IX *Matt.*), le Sauveur nous donne ici à entendre que la plupart des maladies du corps nous arrivent à cause de nos péchés, et il nous en donne dans le paralytique un signe visible pour mieux faire ressortir la cause invisible. Et Bède (*in cap.* VII *Luc*) : Le Seigneur voulant guérir un paralytique, brise d'abord les chaînes de ses péchés, pour nous montrer que la privation du mouvement de ses membres venait de ce que son âme avait été liée par le péché. Mais hélas! nous autres, nous nous occupons plus de la guérison du corps que de celle de l'âme ; et voilà pourquoi nous n'avons souvent ni l'une ni l'autre. C'est la pensée de saint Chrysostôme : Notre corps est-il malade? Nous nous empressons de le délivrer de son mal. Mais si c'est notre âme qui souffre, nous différons, et nous n'obtenons pas même alors la guérison corporelle. Desséchons donc la source de nos péchés, et les torrents de nos maladies cesseront de couler. Ainsi, comme il est constant que l'homme est quelquefois malade

à cause de ses péchés, le médecin qui le visite dans sa maladie doit l'exhorter d'abord à la pénitence et à la confession; car si le péché reste dans l'âme, comme le fer dans une blessure, l'application d'un remède devient inutile. Ils sont donc dans l'erreur les médecins qui soignent le corps avant l'âme; ils ignorent la cause de la maladie, c'est-à-dire que le corps souffre à cause du péché de l'âme.

Mais, comme dit saint Chrysostôme, ces actes du Seigneur contiennent en eux la raison des choses spirituelles; nous devons donc voir maintenant de qui le paralytique est le type. Il est d'abord la figure du peuple des gentils; la gentilité, l'âme liée par des péchés graves et frappée d'une infirmité incurable, gisait comme sur un lit sur les quatre parties de la terre. Et ce paralytique, auquel ses péchés sont remis, nous montre que les gentils, travaillés de la maladie grave du péché, après en avoir obtenu la rémission par un remède céleste, ont reçu la santé du salut éternel, dans son intégrité et sa plénitude, quant au corps et à l'âme. Après la rémission de ses péchés et l'obtention du salut, il est dit avec raison à la gentilité, retournez dans votre maison, c'est-à-dire dans la demeure du Paradis. Adam en avait été chassé depuis longtemps; Adam, l'auteur de cette infirmité qui vous consumait. On peut ajouter aussi avec vérité : A ce spectacle, les foules furent saisies de crainte et glorifièrent Dieu, qui avait accordé aux hommes une si grande puissance. Dieu est glorifié, en effet, ou parce qu'il a donné à ses apôtres le pouvoir de remettre les péchés, ou parce qu'il a accordé aux hommes la grâce signalée de pouvoir, après la rémission de leurs péchés, par le mérite de la foi et de la justice, retourner

au paradis dont ils étaient déshérités. Saint Hilaire (*can.* 8 *in Matt.*) dit ici : A cette vue, les foules furent saisies de crainte. Nous devons vivement redouter, en effet, de mourir sans avoir obtenu de Jésus-Christ le pardon de nos fautes. Il n'y a aucun retour possible dans la demeure éternelle sans cette condition. Mais, une fois la crainte évanouie, il est rendu gloire à Dieu : les hommes, par sa parole, peuvent obtenir la purification de leurs souillures, voir leurs corps ressusciter et retourner dans le ciel.

Dans le sens moral, le paralytique, perclus de tous ses membre, figure le pécheur privé des opérations qui peuvent lui donner du mérite, et dépérissant dans une honteuse inactivité. Il ne marche pas dans l'affection qui mérite; ses mains ne peuvent faire de bonnes œuvres ; il ne peut goûter les douceurs célestes, jouir de la contemplation de Dieu, entendre la parole divine, et se restaurer des consolations spirituelles. Il est étendu sur un lit, lorsqu'il se trouve lié par la mauvaise habitude du péché. Le péché, comme la paralysie, produit chez le pécheur une espèce de tremblement par l'amour qu'il a du mal ; il le rend insensible, par l'obstination ; il lui lie la langue, par le désespoir.

D'après le récit évangélique, le Seigneur a ressuscité trois morts ; il a guéri aussi trois paralytiques : celui qui se trouvait dans sa maison, celui qui se trouvait près de la piscine, et enfin celui qui était sur son lit et dont nous parlons. Or comme le paralytique figure le pécheur, nous devons remarquer qu'il y a trois sortes de pécheurs : le pécheur occulte, le pécheur public, et le pécheur habitudinaire. Le paralytique guéri dans sa maison, c'est le pécheur oc-

culte; celui guéri près de la piscine, le pécheur public ; et celui guéri sur son lit, le pécheur d'habitude; et ce dernier péché, on le quitte plus difficilement; et ici, il est dit que le pécheur est étendu sur son lit, c'est-à-dire continue de pécher.

Ces sortes de pécheurs sont emportés en dehors de la demeure de leur propre conscience, et même en dehors de l'Église militante et triomphante à la fois, par quatre porteurs, en quelque sorte, qui sont : 1° la tiédeur dans le bien ; car si l'homme commence par paresse à se relâcher dans le bien où il marchait, il prend congé de Dieu, et, par conséquent, Dieu le rejette; 2° la délectation dans le mal, elle accompagne presque toujours la tiédeur, car dès qu'elle quitte Dieu, l'âme se plaît aussitôt dans le mal; 3° la perpétration du mal, car la délectation conduit à l'acte; 4° l'habitude de mal faire, qui se contracte par la répétition des actes vicieux. Ces deux derniers porteurs enlèvent le paralytique spirituel pour le placer en dehors de l'influence des suffrages de l'Église.

En face de ces quatre porteurs, s'en trouvent quatre autres qui reportent le paralytique pour le réconcilier avec l'Église, ce sont : 1° la brièveté de la vie, qui fait voir à l'homme combien la vie présente dure peu et est incertaine; 2° la crainte des peines de l'enfer, qui nous fait voir leur intensité, leur diversité et leur éternité; 3° la considération du péché qui nous en fait voir la grandeur, la bassesse et la malice; 4° l'espérance du pardon qui nous dit : Vous avez commis beaucoup de fautes, toutefois vous pouvez attendre miséricorde.

Les quatre porteurs du paralytique spirituel sont les quatre moyens que Dieu a établis pour procurer son salut ;

es avertissements secrets, la prédication publique, la prière et le bon exemple. Ces quatre porteurs présentent le paralytique à Jésus-Christ, lorsqu'ils sollicitent pour lui auprès de Dieu; et le paralytique s'offre lui-même, lorsqu'il suit les invitations de ceux-ci et ne met pas d'obstacle à leur influence. Jésus-Christ regarde la foi de ces porteurs lorsqu'il exauce leurs prières; le paralytique est guéri, lorsque son péché lui est pardonné et qu'il reçoit la grâce qui le rétablit dans les actes méritoires. Il emporte le grabàt de sa mauvaise habitude, lorsqu'il rompt avec celle-ci par l'exercice du bien; marchant ainsi de vertu en vertu, il retourne dans sa maison, il se hâte vers la céleste patrie; et enfin le peuple glorifie Dieu de cette transformation, qui est une transformation de par la droite de Dieu. Quant à ceux qui murmurent en face de ce qu'ils appellent un blasphème, ils sont la figure des démons que le spectacle de la conversion du pécheur tourmente.

Jésus-Christ, pour opérer sa guérison, commande quatre choses au pénitent : avant tout, la confiance et l'espérance d'obtenir son pardon, et alors il l'appelle son fils par adoption. Ensuite, voulant le guérir, il lui ordonne de se lever, de prendre son lit et de s'en retourner dans sa maison. De se lever, dis-je, du péché et de la prostration de l'âme; car, par la délectation dans le péché, le pécheur se repose comme sur un lit; le péché abat tellemant l'âme que la joie n'y pénètre jamais; la conscience troublée la tourmente sans cesse; mais elle se lève, lorsqu'elle renonce à tout mal. De prendre son lit et de le porter, c'est-à-dire de commencer à regarder comme une charge et une souffrance le péché dans lequel elle

se reposait et se complaisait. De s'en retourner dans sa demeure, c'est-à-dire de tendre vers le ciel par la méditation, ou d'examiner sa conscience qui est la demeure de l'âme, et si elle y trouve quelque souillure, de s'en purifier en se confessant.

Ainsi donc, le paralytique spirituel, c'est l'homme se trouvant habituellement engourdi dans les plaisirs de la chair et les délices du siècle, et sur les yeux duquel les pensées et les préoccupations mondaines étendent comme un voile, pour l'empêcher de voir Dieu. Une fois monté sur le toit de sa chair, pour ainsi dire, qu'il doit dominer par l'esprit, Dieu se découvre à son regard; alors il retourne véritablement à sa connaissance; Dieu le guérit par sa grâce de tous ses péchés, et l'appelle son fils par adoption; il lui ordonne de secouer sa torpeur, de sortir des passions charnelles par la pénitence, et des plaisirs du corps, où il était comme couché, de s'élever aux voluptés spirituelles, en régnant sur sa chair par la continence; de tendre, par ses bonnes œuvres et une conduite exemplaire, vers le paradis, première demeure de l'homme, ou vers sa maison intérieure, une bonne conscience, en s'isolant du monde, pour la mettre à l'abri des nouvelles atteintes du mal. Bède (*in cap.* v *Luc.*), dit la même chose : Dans le sens spirituel, se lever de son lit, c'est arracher son âme aux passions de la chair, où elle était couchée et malade. Prendre son lit, c'est châtier notre corps par les rigueurs de la continence, et en vue des récompenses célestes, le priver des plaisirs de la terre. C'est ce lit du péché que David arrosait chaque nuit de ses larmes, en punissant son corps pour chacune des fautes qui l'avaient souillé. Emporter son lit, et s'en aller chez

soi, c'est retourner au paradis. C'est là notre véritable demeure, qui reçut la première l'homme; elle nous fut ravie par l'astuce de Satan; mais nous n'avions pas abdiqué notre propriété, et elle nous fut enfin rendue par celui sur lequel n'eut aucun droit notre ennemi fallacieux.

Saint Anselme, dans ses *Meditations*, résume à peu près tout ce que nous venons de dire du paralytique spirituel. Ah! ne passez pas, dit-il, sans entrer dans cette maison, où le paralytique, descendu par les toits, fut placé aux pieds de Jésus, et où la miséricorde et la puissance se rencontrèrent, lorsque le Sauveur prononça ces paroles : *Mon fils, vos péchés vous sont remis*. O clémence digne d'admiration! ô miséricorde ineffable! ô paralytique trois fois heureux! Il reçoit la rémission de ses péchés qu'il ne demandait pas, qui n'avait pas eu pour préliminaires la confession, qu'il n'avait pas méritée par la satisfaction, et qu'il ne pouvait réclamer au nom de sa contrition. Il demande la guérison du corps et non celle de l'âme, et il reçoit l'une et l'autre à la fois. Oui, Seigneur, la vie, elle réside dans votre volonté; si vous avez décrété de nous sauver, qui vous en empêchera ? Et si vos décrets sont contraires, qui aura l'audace de vous dire : Pourquoi agissez-vous ainsi ? O pharisien! pourquoi murmurez-vous? Votre œil est-il mauvais, parce que Dieu est bon ? A coup sûr, il a pitié de celui qu'il lui plaît. Répandons des gémissements et des prières pour que Dieu nous donne sa miséricorde. Par nos bonnes œuvres, rendons notre prière plus puissante, augmentons notre dévotion, attisons en nous le feu de l'amour; dans notre prière, levons au ciel des mains que le sang impur n'a pas tachées, qu'un con-

tact illicite n'a pas souillées, que l'avarice n'a pas roidies; levons au ciel un cœur vide de colère et de rancune, où règne le calme, l'ordre, la paix, et où brille la netteté de la conscience. Mais le paralytique ne possédait aucune de ces conditions, et cependant il obtint la rémission de ses péchés. C'est là un effet de la puissance et de la miséricorde ineffables de Jésus; et si l'usurpation de ce pouvoir est un blasphème, la présomption de cette miséricorde à notre égard est le comble de la folie. Jésus-Christ peut dire à qui lui plaît, et avec la même efficacité, les paroles adressées au paralytique : Vos péchés vous sont remis. Mais gardons-nous de penser qu'elles puissent nous être adressées sans aucune bonne œuvre préalable, ou sans contrition, ou sans confession, ou sans prière; nos péchés ne nous seraient jamais pardonnés.

CHAPITRE XLIX

DE L'HÉMORROISSE ET DE LA FILLE D'UN CHEF DE LA SYNAGOGUE

Après les faits miraculeux que nous venons de raconter, *un chef de la synagogue, nommé Jaïre, s'approcha de Jésus,* guidé par la foi, *et l'adorait* en lui témoignant le respect qui lui était dû et se prosternant à ses pieds, à ces pieds qui lui servaient à porter le salut tout autour de lui, il prie le Sauveur pour sa fille unique, âgée de douze ans, et lui dit : *Seigneur, ma fille est morte présentement.* Jaïre parle ici selon sa cruelle appréhension, car il désespérait de pouvoir retrouver sa fille en vie, et il en parlait comme si elle était déjà morte, désirant que le Seigneur l'arrachât à une mort imminente, ou la ressuscitât si elle était décédée. Saint Marc dit que cette enfant était à l'extrémité, *in extremis*; toutefois, la mort était si prochaine, qu'on la regardait comme trépassée. Dans le lan-

gage ordinaire, on dit de celui qui est à l'article de la mort qu'il est mort, parce que le peu de distance qu'il y a de la vie à la mort, dans ce cas, est compté pour rien. *Mais venez*, continue le chef de la synagogue, approchez-vous, au nom de votre miséricorde, *imposez-lui votre droite* pour la secourir, *et elle vivra*, parce que vous lui aurez rendu la santé. Jaïre demande ici deux choses pour obtenir la guérison : que Jésus vienne et impose les mains sur sa fille ; il ignorait sans doute que Jésus pouvait la secourir tout en étant absent. — Faisons une application morale. Nous n'avons qu'une âme ; si elle est malade, nous devons d'autant plus nous préoccuper de sa guérison que, si nous la perdons, nous perdons tout. Dieu vient en nous par la grâce prévenante ; il nous impose les mains par la grâce concomitante ; et alors notre âme vit par la grâce coopérante.

Et Jésus, se levant, le suivit avec ses disciples et une foule nombreuse qui se pressait autour de sa personne sacrée. Ici, il y a un triple enseignement : le sujet apprend à obéir, l'égal, à être obséquieux, et les prélats, à ressusciter les âmes mortes par le péché. Ce qui fait dire à saint Remi : Quelle douceur et quelle humilité admirables ! Jésus proposé ici à notre imitation ! A peine on l'a prié, et il se hâte de suivre celui qui le prie Double instruction : l'une pour les sujets, et l'autre pour les prélats ; pour les sujets, exemple d'obéissance ; pour les prélats, ils doivent toujours être pleins de zèle pour instruire les autres ; et, toutes les fois qu'ils apprennent qu'un homme est mort dans son âme, ils doivent s'empresser d'accourir. Et saint Chrysostôme (*Hom.* 32 *in Matth.*) : Jaïre prie le Seigneur de venir ressusciter sa fille, et le

Seigneur n'y met aucun retard ; il se lève sur-le-champ et le suit. Par cet exemple, Jésus nous enseigne à être pleins d'activité dans toute œuvre de Dieu.

Et comme Jésus y allait, une femme hémorroïsse, ainsi appelée de la maladie qui la tourmentait, *affligée d'une perte de sang depuis douze ans, et qui avait dépensé tout son bien* à se faire traiter *par les médecins, s'approcha de Jésus par derrière*. Elle agit ainsi, ou par délicatesse, à cause de la fétidité de sa maladie ; ou, parce que, aux termes de la Loi, elle était réputée impure ; ou, parce qu'elle n'aurait pu venir au-devant de Jésus, à cause de la foule qui le pressait ; ou, enfin, pour une raison mystique : pour nous figurer la confusion dont le péché doit couvrir l'homme. *Et elle toucha la frange de son vêtement*, guidée par l'ardeur de sa foi. Admirons l'humilité de cette femme : elle se jugeait indigne de toucher les pieds de Notre-Seigneur ou ses vêtements ; Jésus, à la façon des Juifs, et selon le précepte de la Loi, avait des franges à son vêtement. Il n'était pas suivi de gardes pour lui faire cortége et éloigner ceux qui le pressaient ; voilà pourquoi cette femme s'approcha sans obstacle, lorsque la foule l'environnait. Saint Remi dit ici : Admirons la foi de l'hémorroïsse. Désespérant de sa guérison par les médecins auxquels elle avait donné tout son bien, elle comprit qu'elle avait le médecin céleste ; elle mit en lui toute sa confiance et mérita d'être guérie. Et Raban-Maur : Cette femme nous donne un précieux enseignement. Quelle ne doit pas être la vertu du corps de Jésus-Christ, puisque les franges de ses vêtements ont pu opérer un si grand prodige ! Quelle ne doit pas être notre confiance, à nous qui ne touchons pas seulement le corps de Jésus-Christ, mais le consacrons et le prenons

dans notre poitrine! Cette femme trouva le remède dans son mal. Malheur à ceux qui changent le remède en mal! *Car elle disait en elle-même*, en croyant fermement : *Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie*. Ce n'est pas à dire que les vêtements aient la vertu de guérir; ici nous est démontrée seulement la puissance de ceux qui portent ces vêtements. Et les ayant touchés, *au même instant elle fut guérie de sa maladie*. Faisons ici une considération importante : l'hémorroïsse s'approche de Jésus, elle parle, elle touche sa robe, et elle est guérie, parce que le salut s'acquiert à cette triple condition de la parole, de la foi et des œuvres.

Et Jésus, connaissant en lui-même la vertu qui était sortie de lui, dit : Qui est-ce qui m'a touché? Cette question ne trouve pas sa cause dans l'ignorance du Sauveur; non : Jésus voulait engager l'hémorroïsse guérie à le confesser, et, par cette confession, manifester la foi qui l'animait et lui donner des éloges, ou faire ressortir le mérite de cette humble confession; ou bien, il avait en vue l'édification des spectateurs, ou la gloire de Dieu, ou l'accroissement d'espérance du chef de la synagogue et l'assurance de la guérison de sa fille. Et les disciples répondant à Jésus-Christ : Comment la foule vous presse de toutes parts, et vous demandez qui vous a touché, le Sauveur dit : *Quelqu'un m'a touché, car j'ai reconnu qu'une vertu est sortie de moi*, c'est-à-dire un effet de ma vertu dans la guérison d'une infirmité. Quoique les foules, poussées par le désir d'entendre sa parole, le pressassent, toutefois elles ne le touchaient pas avec la dévotion et la foi de cette femme, et voilà pourquoi il demandait, d'une manière particulière, qui l'avait touché. *Cette femme, se voyant ainsi*

découverte, la crainte dans le cœur, et toute tremblante en face de la majesté de la divinité, dont elle venait d'éprouver en elle la puissance, vint se jeter aux pieds de Jésus, et déclara devant tout le peuple ce qui l'avait portée à le toucher et comment elle avait été guérie à l'instant; que son mal était grave et invétéré et que sa guérison avait été complète. Le Seigneur voulut la divulgation de ce fait pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain. Mais saint Chrysostôme demande (*Hom.* 32 *in Matth.*), pourquoi le Sauveur dévoile cette femme, qui s'est approchée de lui en se dérobant à ses regards; et il répond en donnant six raisons : 1° pour que la femme hémorroïsse n'eût pas de remords de conscience d'avoir touché Jésus-Christ; 2° pour donner une leçon à cette femme qui pensait que sa démarche pouvait échapper à Jésus-Christ; 3° pour montrer sa foi à tous comme un modèle de foi prompte; 4° pour prouver qu'il connaissait tout; 5° pour montrer que, comme Dieu, il arrêtait l'épanchement du sang; 6° enfin, pour amener à la foi le chef de la synagogue.

Alors Jésus se retournant et la voyant, c'est-à-dire approuvant sa foi, lui dit : *Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée*, c'est-à-dire vous a mérité le salut. Comme un acte miraculeux est au-dessus de la nature, il l'attribue à la foi, parce que la foi est une chose surnaturelle. Ce qui fait dire à saint Jérôme (*in cap.* IX *Matth.*): Jésus ne dit pas : Votre foi vous sauvera, mais vous a sauvée; comme s'il disait : Parce que vous avez cru, vous êtes déjà sauvée. Et saint Chrysostôme (*loc. cit.*) : Comme cette femme était saisie de frayeur, le Seigneur lui dit : *Ayez confiance, ma fille*. Il l'appelle ma fille parce qu'elle avait été guérie à raison de sa foi, et que la foi de Jésus-

Christ nous rend enfants de Dieu. Remarquons encore ceci : le Seigneur dit : Ce n'est pas moi qui t'ai guérie, mais bien ta foi, pour nous apprendre à éviter l'ostentation et pour exalter le mérite de la foi. Ecoutons ici saint Chrysostôme : Le Seigneur dit à l'hémorroïsse que sa foi l'avait sauvée : il ne veut pas attribuer à sa propre puissance, mais à la foi de cette femme, le bienfait de sa guérison, et nous enseigne par là à ne pas rechercher et publier, dans nos actes de vertu, notre gloire, mais celle de Dieu. Et le Seigneur ajoute : *Allez en paix*, vous qui étiez auparavant plongée dans la perturbation, à cause de votre longue infirmité corporelle. Saint Chrysostôme ajoute : Le Seigneur lui dit : Allez en paix; il l'envoie à la fin réservée aux bons (car Dieu habite dans la paix), afin qu'elle connaisse que non-seulement son corps a été guéri, mais que les causes de sa souffrance physique, les péchés, ont même disparu. *Et cette femme fut guérie dès cette heure.* La *Glose* dit ici : Dès l'heure où elle toucha les franges du vêtement de Jésus, et non dès l'heure où Jésus se tourna vers elle, elle était déjà guérie, comme on peut le juger par les paroles du Seigneur.

Par certaines paroles de saint Ambroise, il paraîtrait que cette hémorroïsse fut Marthe. Car, dans un de ses sermons, ce docteur, énumérant les bienfaits de Jésus, dit : Tandis qu'il fit cesser une grande perte de sang que Marthe éprouvait, qu'il chassa les démons du corps de Marie, qu'il reconstitua, en lui rendant la vie, le corps de Lazare, qui était déjà fétide. Ces paroles prouvent bien qu'une Marthe fut guérie par Jésus-Christ d'une perte de sang ; mais on ne peut pas en conclure que Marthe fut cette

femme dont nous parlons ; au contraire, cette femme n'était pas Marthe ; nous en avons une probabilité. L'Évangéliste dit, en effet, qu'elle avait dépensé tout son bien à se faire traiter par les médecins. Or, Marthe était riche. Nous en avons une autre preuve dans Eusèbe, qui dit que cette hémorroïsse était de Césarée de Philippe. Selon cet historien, après avoir été guérie, elle fit dresser dans sa cour, à Césarée, dont elle était originaire, une statue d'airain. Cette statue représentait Jésus avec les franges de son vêtement ; l'hémorroïsse l'environnait d'une grande vénération et lui rendait dévotement ses hommages. Au pied de la statue, elle avait fait faire sa propre effigie. Elle était à genoux, les mains jointes, dans l'attitude d'une personne qui prie et supplie ; et Jésus-Christ étendait la main sur elle. Or, un jour, au bas de la statue de Jésus-Christ, poussa une herbe privée d'une grande efficacité ; mais atteignait-elle les franges, sa vertu était si grande qu'elle guérissait toutes les maladies. D'après saint Jérôme, Julien l'Apostat, ayant appris qu'il existait à Césarée de Philippe, une statue dressée par une femme qui avait été guérie d'une perte de sang, la fit abattre et remplacer par sa propre image, qui fut brisée par la foudre.

Nous avons ici un grand enseignement pour nous conserver toujours dans l'humilité, comme le donne à entendre saint Bernard en disant : Quiconque sert parfaitement Notre-Seigneur, peut être appelé frange, c'est-à-dire la partie la plus basse de son vêtement, quand en tout ce qu'il fait il se répute humble et le dernier de tous. Seriez-vous donc parvenu à cet état de perfection, que Dieu vous exauçât et vous donnât le pouvoir de guérir les malades ou de faire d'autres miracles, vous ne devez pas vous enorgueil-

lir pour cela, car ce n'est pas vous, mais Dieu, qui est l'auteur de ces merveilles. L'hémorroïsse toucha les franges de Jésus-Christ, ayant confiance qu'elles la guériraient, et l'événement répondit à son espérance. Or, ce n'est pas de la frange, mais du Seigneur que sort la vertu libératrice, et voilà pourquoi il dit : *J'ai senti qu'une vertu est sortie de moi.* Ainsi, remarquez-le bien : ne vous dites jamais l'auteur d'aucun bien ; tout bien descend d'en haut.

Dans le sens allégorique, cette femme affligée d'une perte de sang et guérie par le Sauveur, c'est l'Église recrutée par les gentils. La gentilité se souilla du sang des martyrs qu'elle répandit, des turpitudes et des hontes de l'idolâtrie qui mettait toute son existence dans les plaisirs de la chair et le spectacle barbare du sang. Elle toucha les franges du vêtement de Jésus-Christ, lorsqu'elle eut foi à l'Incarnation du Sauveur ; car l'humanité est à Jésus-Christ comme le vêtement de sa divinité. C'est la pensée de l'Apôtre : *Il s'est rendu semblable aux hommes, et a été reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors.* Au nom de cette croyance, elle fut guérie de sa perte de sang ; elle cessa de verser le sang catholique, et elle renonça aussitôt au culte dégradant des idoles, aux ignominies des plaisirs de la chair et au spectacle cruel de verser le sang de ses semblables. L'hémorroïsse est guérie par Jésus-Christ se dirigeant vers la fille du chef de la synagogue pour la ressusciter : d'après l'économie divine du salut du genre humain, quelques Juifs devaient d'abord entrer dans l'Église, ensuite l'universalité des gentils, afin que tout Israël fût ainsi sauvé. L'hémorroïsse est guérie, et on annonce au chef de la synagogue la mort de sa fille : quand la gentilité se convertit à Dieu,

la synagogue perfide et jalouse est morte. Nous avons encore une figure de ceci dans la parabole des deux fils, dont le plus âgé s'attristait de la conversion du plus jeune. Saint Ambroise dit ici *(in cap.* VIII *Luc.)* : Que croyez-vous que fût ce chef de synagogue, sinon la Loi, en considération de laquelle le Seigneur n'abandonna pas complétement la synagogue ? Tandis que le Verbe de Dieu se dirige vers cette fille du prince, pour sauver les enfants d'Israël, la sainte Église se forme des gentils. Mais que signifie cette fille du chef de la synagogue qui meurt à l'âge de douze ans, et cette femme affligée d'une perte de sang depuis douze ans ? Cela signifie que tant que la synagogue fut forte et puissante, l'Église fut malade.

Dans le sens moral, par l'hémorroïsse, on peut entendre le pécheur qui pèche depuis longtemps et tombe de péché en péché. Il demande enfin sa guérison au Seigneur en lui disant : *Délivrez-moi de mon mal, Dieu de mon salut.* Ainsi, le Seigneur guérit chaque jour l'hémorroïsse, lorsqu'il guérit par la grâce l'âme corrompue par ses vices honteux.

Ensuite, des messagers étant venus annoncer au chef de la synagogue que sa fille était morte, Jésus dit au père : *Ne craignez point*, n'ayez pas une foi hésitante, *croyez seulement*, *et elle sera sauvée* de la mort. *Et le Seigneur Jésus étant arrivé au logis du chef de la synagogue*, trouva sa fille morte, et les joueurs de flûte, qui devaient accompagner le cortége, exécutant des airs funèbres. Il y a des mélodies diverses pour réveiller dans l'homme des sentiments divers. Les unes soulèvent l'audace, comme les trompettes guerrières ; les autres inspirent la dévotion, comme les chants de l'Église ; celles-ci portent à la joie,

comme le son des divers instruments de musique ; celles-là tirent des larmes et provoquent les lamentations. Ce sont ces dernières qui étaient anciennement en usage dans les funérailles des grands personnages, pour exciter la foule aux larmes et à la tristesse. Mais de tels systèmes ne conviennent pas aux chrétiens ; leur deuil ne doit pas être inconsolable.

Et Jésus trouva une troupe tumultueuse de personnes qui pleuraient en se frappant la poitrine, et qui jetaient de grands cris, et faisaient les préparatifs pour les funérailles. Et il leur dit : *Ne pleurez pas, cette fille n'est pas morte*, c'est-à-dire ne doit point rester dans la mort ; *mais endormie*, c'est-à-dire par rapport à moi ; car il m'est aussi facile de la ressusciter que de la tirer du sommeil. Ce qui fait dire à Bède (*in cap.* VIII *Luc.*) : Elle était morte pour les hommes, ils ne pouvaient la rappeler à la vie ; pour Dieu, elle dormait ; il avait à sa disposition son âme qui vivait et sa chair qui reposait dans l'attente de la résurrection. De là est venu l'usage, chez les chrétiens, de dire en parlant des morts, de la résurrection desquels ils sont assurés, *ceux qui dorment*, *dormientes*.

Et ils se moquaient de lui ; ils croyaient que Jésus voulait parler du sommeil ordinaire, ignorant qu'elle fût morte. Vous le voyez, Jésus-Christ est en butte aux moqueries dans la cour des grands, et cependant il ne s'irrite pas, il ne les réprimande pas ; car, plus était amère la dérision à son égard, plus devait être éclatante la manifestation de sa puissance. Toutefois, le Seigneur ne se désista pas de son dessein : les bons ne doivent pas s'arrêter dans la voie du bien où ils sont entrés, ils ne doivent tenir aucun compte des dérisions des méchants. Ces hom-

mes, pour s'être moqués de Jésus, s'étaient rendus indignes d'assister à la résurrection de la jeune défunte. Et le Sauveur, ayant fait sortir toute cette foule qui se lamentait, qui était dans le tumulte et se moquait de lui, entra avec le père et la mère de la jeune fille : il se disposait à les fortifier dans la foi par un si grand miracle. Il laissa aussi l'accompagner Pierre, Jacques et Jean, qu'il voulait instruire d'une manière spéciale. Il prend ces cinq témoins de son miracle, pour nous apprendre à ne pas révéler les mystères aux blasphémateurs et à ceux qui en rient; mais seulement aux fidèles qui les environnent d'honneur et de respect. En excluant la foule, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 7 *in Matth.)*, tandis que les disciples sont introduits, le Sauveur nous enseigne à éviter les applaudissements des hommes. Et Théophile : Pour ressusciter la jeune enfant, Jésus fait sortir la foule afin de nous montrer qu'il n'est pas animé par la vaine gloire; Jésus-Christ, l'humilité même, pouvait-il faire quelque chose par ostentation? Les trois disciples précités assisteront seuls à la transfiguration et à la prière de l'agonie de Jésus, et Jésus les admet seuls à cette résurrection, pour leur dignité et leur instruction ; pour figurer la foi à la Trinité ; pour avoir un nombre suffisant de témoins ; pour personnifier et honorer toutes les conditions qui se trouvent dans la société catholique; car Pierre, qui fut marié, figure l'état de mariage; Jean, qui fut vierge, figure la virginité; Jacques, dont on ignore la condition, figure la viduité. Jésus laisse entrer le père et la mère pour les amener à la foi par le spectacle de ce fait miraculeux.

Et Jésus, prenant la jeune fille par la main, lui dit : Je vous le commande, levez-vous. Le Sauveur guérissait

par son attouchement et sa parole, pour nous montrer que son humanité était l'instrument de sa divinité dans l'opération des miracles. Ce qui fait dire à saint Chrysostôme *(Hom. 32 in Matth.)* : La main du Sauveur vivifie le cadavre de la jeune fille et sa voix y appelle l'âme. ***Et aussitôt la défunte se leva et marchait ;*** car la résurrection avait suivi immédiatement sa parole. Sur quoi saint Chrysostôme dit : En ressuscitant cette enfant, Jésus-Christ nous montre que non-seulement elle est ressuscitée, mais encore parfaitement guérie. ***Et il commanda qu'on lui donnât à manger***, pour faire voir qu'elle était véritablement ressuscitée, et que ce qui venait d'avoir lieu n'était point quelque chose de fantastique.

Dans le sens mystique, la jeune fille morte dans sa demeure, c'est l'âme morte par le péché en pensée. Le Seigneur dit que la jeune enfant dort, car ceux qui sont dans le péché peuvent ressusciter par la pénitence. Les joueurs de flûte sont les démons avec leurs suggestions, ou les hommes avec leurs flatteries qui environnent la morte ; ils maintiennent notre corps dans les plaisirs charnels qui ont pour terme le deuil de l'enfer et de la désolation. Mais, dirigeons-nous du côté de la patrie, et passons en fermant l'oreille à ces accords enchanteurs. Ulysse se fit attacher au mât de son navire et se boucha les oreilles de crainte d'être entraîné par le chant des syrènes à se jeter dans la mer. Les foules tumultueuses sont les affections ou les amitiés charnelles ; les moqueurs sont les hommes du siècle ou les calomniateurs. Nous devons donc faire sortir cette foule, pour ressusciter la jeune fille, parce que l'âme étendue morte, ne ressuscite qu'après que les affections mondaines, ou les préoccupations du siècle ont été chas-

sées de notre cœur; car elles nous empêchent de nous replier sur nous-mêmes pour penser à notre salut. Nous devons chasser les joueurs de flûte, c'est-à-dire ceux qui, comme maîtres, attirent doucement notre âme dans l'erreur. La jeune fille est ressuscitée lorsque Jésus-Christ entre dans la maison de notre cœur, amenant avec lui Jean, qui figure la grâce; Pierre, qui figure la connaissance de Dieu, et Jacques, la supplantation des vices par la vertu. Avons-nous été tirés de la mort spirituelle, c'est-à-dire des vices, nous devons non-seulement nous laver des souillures de nos fautes, mais marcher et faire des progrès dans le bien, et ensuite nous nourrir du pain céleste, c'est-à-dire de la parole de Dieu et du Sacrement de l'autel.

De cette résurrection nous pouvons encore faire sortir une triple conclusion. Le péril dans lequel se trouve le pécheur mort dans son âme, est figuré par la jeune fille; le remède à notre mal est figuré par le chef de la synagogue, qui est l'Eglise qui prie pour nous; le bienfait de la guérison est figuré par Jésus-Christ qui eut pitié du père et de la fille. Le péril, voici comment il se déroule : nous approchons de la mort, lorsque naît dans notre cœur une délectation illicite; nous sommes à l'extrémité, lorsque nous nous trouvons sur le point de consentir; nous sommes morts, aussitôt donné le consentement au mal, et alors toutes nos œuvres sont mortes. On demande le remède, lorsque le prince s'approche de Jésus-Christ par la foi, l'adore par l'amour, et appelle le Seigneur avec un certain tremblement respectueux. Nous recevons le bienfait de la guérison, lorsque Jésus-Christ se lève, en exauçant nos prières; il chasse la foule en

expulsant de notre âme le péché ; il entre dans la maison en nous donnant la grâce : ainsi, l'expulsion du péché est la condition de l'entrée de la grâce.

Pour nous enseigner l'humilité et nous apprendre à fuir l'ostentation et la vaine gloire, le Seigneur Jésus ordonne aux parents de la jeune enfant de ne rien dire de ce qui s'était passé. Jésus nous montre, dit saint Grégoire (*lib. XIX, Mor. cap.* XVIII), qu'il est dispensateur de biens, mais non avide de la gloire ; qu'il donne tout, sans vouloir rien recevoir.

Cependant, le bruit de cet événement se répandit dans tout le pays, c'est-à-dire dans la province de Galilée ; la grandeur et la réalité du miracle devaient ainsi se divulguer partout. Jésus-Christ défend la jactance, mais non pas la manifestation du prodige, puisque le prodige se manifestait de lui-même. C'est comme s'il avait dit : Gardez-vous de vous glorifier de vos bonnes œuvres, et imitez en cela ma conduite. Ainsi, Jésus-Christ défend bien de publier ses œuvres miraculeuses au nom de l'estime et des éloges des hommes, c'est-à-dire par vaine gloire ; mais il n'empêche pas de les raconter au nom de la gloire de Dieu et de la confirmation de la foi, qui étaient le but de ses miracles. Aussi les parents de la jeune ressuscitée observèrent-ils le précepte du Sauveur ; ils ne publièrent pas le miracle, pour éviter les applaudissements des hommes ; mais en même temps, ils n'agirent pas contre sa défense en le divulguant pour la gloire de Dieu. Ainsi firent les deux aveugles guéris de leur cécité, comme nous allons le voir.

CHAPITRE L

GUÉRISON DE DEUX AVEUGLES ET D'UN MUET

Et Jésus étant sorti de la demeure du chef de la synagogue, *fut suivi par deux aveugles*, qui imploraient sa miséricorde à grands cris, et, d'un accent plein de confiance, disaient : *Fils de David, ayez pitié de nous.* D'après l'opinion répandue chez les Juifs, Jésus-Christ devait naître de la race de David, selon la chair ; et ces deux hommes croyant que Jésus était le Christ promis à David lui-même, l'appellent fils de David. Saint Chrysostôme dit ici (*Homil.* 33 *in Matth.*) : Appréciez le désir de ces deux aveugles par leurs cris et leurs supplications. Ils ne s'approchent pas simplement, mais ils implorent à grands cris la miséricorde. Ils appellent Jésus fils de David parce que cette qualification leur paraissait un titre d'honneur.

Lorsque Jésus fut arrivé chez lui, c'est-à-dire dans la maison où il recevait l'hospitalité dans ce pays, il leur demanda

s'ils croyaient qu'il pût réaliser leur demande. Comme s'il disait : Vous avez confessé mon humanité en me disant fils de David ; croyez-vous que je puisse faire comme Dieu ce que vous me demandez, puisque l'objet de votre demande est un acte de Dieu ? La question n'a pas pour cause l'ignorance de leur foi, puisqu'il connaissait tout d'une manière certaine ; il veut que la confession se joigne à leur foi intérieure, pour les rendre plus dignes de voir leurs yeux dessillés ; car, selon l'Apôtre, *la foi du cœur justifie et la confession mérite le salut*. Raban-Maur dit : Jésus n'interroge pas par ignorance, mais afin que la confession manifeste la foi, que la puissance confirme la confession, et que le salut accompagne la puissance. Ces deux hommes répondent à Jésus, en confessant leur foi : Oui, Seigneur, vous pouvez réaliser notre demande. Saint Chrysostôme dit encore : Ils ne l'appellent plus fils de David ; non, ils l'élèvent plus haut et le nomment Seigneur, ce qui est un titre de puissance. *Alors*, après la confession de leur foi, *il toucha leurs yeux*. Ecoutons encore Raban-Maur : Cette manifestation orale de leur foi leur mérita le secours de la compassion divine. O heureux attouchement suivi de l'éclat d'une si grande puissance ; Jésus dit : *Qu'il vous soit fait selon votre foi*, c'est-à-dire comme la foi éclaire votre intelligence, qu'elle rende de même à vos yeux la lumière. Et aussitôt leurs yeux furent ouverts et dessillés.

Quelle est grande la foi simple ! Elle mérite la réception de si grands dons et tant de grâces de la part de Dieu, que tout est possible à celui qui croit. Jésus-Christ ne guérit pas ces deux aveugles en chemin pour nous apprendre à fuir les louanges des hommes, la jactance et la

vaine gloire. C'est la pensée de saint Chrysostôme (*loc. cit.*) : Jésus-Christ, dit-il, nous enseigne de nouveau à nous soustraire aux éloges de la foule. Comme sa demeure était rapprochée, il y conduit ces deux hommes pour les guérir en particulier. Au nom de l'humilité, il leur défend aussi fortement d'en rien dire à personne. Ainsi, comme dit saint Chrysostôme, le juste, s'il se voit loué publiquement, s'afflige et souffre en lui-même. Mais ces deux aveugles, qui venaient de recevoir la vue, étant sortis de la demeure du Sauveur, répandirent sa réputation dans tout le pays, en annonçant le miracle opéré en leur faveur. La grandeur du bienfait ne leur permit pas de garder le silence; mais ils devinrent de vrais prédicateurs de l'Évangile. C'est la pensée de saint Jérôme (*in Matth., cap.* IX) : Le Seigneur, au nom de l'humilité, ordonne à ces hommes de ne rien dire à personne; mais le souvenir du bienfait les empêche de se taire. Ecoutons encore saint Chrysostôme : Jésus-Christ a dit ailleurs : Allez et publiez la gloire de Dieu; ceci, au lieu d'être contraire à la défense faite à nos deux aveugles, s'harmonise très-bien avec elle. En effet, le Seigneur nous enseigne, il est vrai, à ne rien dire de nous-mêmes, à défendre aux autres de nous louer pour nous-mêmes. Mais si ces éloges se rapportent à la gloire de Dieu, loin de nous défendre, il nous ordonne de les provoquer. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Jésus-Christ nous défend de publier ses bienfaits et ses miracles pour nous attirer une vaine gloire, mais il ne nous défend pas cette divulgation en vue de la gloire de Dieu. Sur quoi nous devons faire cette remarque : on fait un commandement, ou pour qu'on l'exécute, ou pour éprouver, ou pour instruire. Dans le premier cas on doit accomplir l'objet du

précepte; dans le second, suivre la volonté ou l'intention de celui qui commande; et dans le troisième, comprendre la leçon renfermée dans l'ordre, et c'est en ce sens que le Sauveur ordonna aux aveugles de ne rien dire de ce qu'il avait fait. Ainsi, il n'y a pas ici une simple défense de divulgation, mais plutôt une instruction morale : à l'exemple du Sauveur, les hommes doivent tenir cachées leurs bonnes œuvres, et ne les manifester que malgré eux, pour l'utilité du prochain. Voilà pourquoi les aveugles ne furent pas des transgresseurs du précepte, n'ayant pas agi contre l'intention de Jésus-Christ.

Dans le sens allégorique, ces deux aveugles sont le peuple juif et les gentils, privés tous les deux de la lumière de la vérité, tant que le Seigneur était dans ce monde. Si ces deux peuples ne viennent dans la sainte Église et ne croient à la parole de Dieu, ils ne mériteront pas de recevoir la lumière morale. Dans l'Église où Jésus est venu, en se faisant homme, les aveugles spirituels voient leurs yeux dessillés par la foi à Jésus-Christ incarné. C'est la pensée de saint Remi : Allégoriquement, dit-il, les deux aveugles figurent les Juifs et les gentils. Dans ces deux peuples, Jésus-Christ trouva des croyants qu'il éclaira dans sa maison, dans l'Église, en dehors de l'unité de laquelle personne ne peut être sauvé. Ceux qui crurent répandirent dans l'univers entier l'avénement du Seigneur.

Au sens moral, ces deux aveugles sont l'intelligence et le cœur. L'intelligence a deux yeux : l'œil droit, la foi en la divinité de Jésus-Christ, et l'œil gauche, la foi en son humanité. Le cœur a également deux yeux : l'œil droit, c'est l'amour de la bonté ou de la gloire de Dieu ; l'œil

gauche, la crainte de sa justice ou de l'enfer. Il y a donc une quadruple cécité spirituelle, l'erreur sur la divinité du Sauveur; celle sur son humanité; la malice qui nous fait mépriser la bonté ou dédaigner la gloire divine; et enfin la présomption qui nous empêche de voir les flammes de l'enfer et de redouter la justice de Dieu.

Après que ceux-ci furent sortis, c'est-à-dire les deux aveugles gratifiés de la lumière du jour, on vint présenter à Jésus un homme muet, et qui pis est, possédé du démon. Cet homme, selon saint Chrysostôme (*Hom.* 35 *in Matth.*), n'était pas muet de naissance, mais sa langue était liée par le démon. Celui-ci ayant été chassé par Jésus-Christ, le muet parla. Ici, dit saint Hilaire, il y a un ordre logique : le démon est d'abord chassé, et puis toutes les autres fonctions du corps s'exercent. Et les foules furent saisies d'admiration à la vue de ces prodiges inouïs, et disaient : On n'a jamais rien vu de semblable en Israël; c'est-à-dire : On n'a jamais vu de pareils miracles parmi les Juifs. Ce qui fait dire à saint Chrysostôme (*loc. cit.*) : Les Juifs plaçaient Jésus-Christ au-dessus de tous les hommes extraordinaires qui l'avaient précédé parmi eux, parce que non-seulement il guérissait les malades, mais sous sa puissance, les maladies nombreuses et incurables jusqu'alors disparaissaient avec autant de facilité que d'instantanéité. Les pharisiens disaient : C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons; c'est-à-dire : Il ne tient pas ce pouvoir de lui-même ou de Dieu, mais du démon. D'après saint Jérôme (*in cap.* VIII, *Matth.*) : Ne pouvant nier la puissance, ils calomnient les œuvres. D'après saint Remi : Les scribes et les pharisiens niaient les miracles du Seigneur lorsqu'ils le pouvaient; quant à ceux

dont la négation leur était impossible, ils les interprétaient en mauvaise part. La foule, c'est-à-dire les hommes simples et pleins de confiance, confessaient les œuvres de Dieu, les admiraient et rendaient gloire à Dieu; les pharisiens, jaloux et perfides, attribuaient l'expulsion du démon au prince des démons, et calomniaient les œuvres de Dieu. La haine et la jalousie nous font interpréter les faits en mauvaise part et pervertissent nos jugements. Or, les pharisiens poursuivaient Jésus-Christ de leur haine parce qu'il attaquait sévèrement leurs actes. Aussi, les miracles faits par Jésus-Christ en vertu de sa puissance divine, les attribuaient-ils à l'art de la magie. De même, l'expulsion des démons, il l'opérait selon eux par le pouvoir d'un démon supérieur, avec lequel il avait des relations intimes, Beelzébub, auquel les démons inférieurs obéissaient en sortant sur sa volonté du corps des hommes. Mais Jésus-Christ réfuta cette calomnie par la raison, comme nous le verrons plus tard, en parlant d'un autre démoniaque.

Dans le sens mystique, les foules qui confessent Jésus-Christ figurent les gentils qui croiront, et les pharisiens, les Juifs qui ne croiront pas. De même que les deux aveugles, nous l'avons vu, figurent le judaïsme et la gentilité, de même l'homme muet et démoniaque figure en général le genre humain. Ainsi, les prédicateurs de l'Évangile ont présenté au Seigneur l'homme muet, c'est-à-dire l'humanité : muet, c'est-à-dire ne confessant pas la foi, possédé du démon et livré à l'idolâtrie. Mais le démon étant chassé et l'idolâtrie détruite, le muet parla et confessa Jésus-Christ.

Ce muet est encore tout homme possédé du démon par le péché mortel. Et il est appelé muet parce qu'il ne peut

faire aucune prière méritoire. Il est offert à Dieu pour être guéri, lorsque les justes prient pour lui. Le démon est chassé, lorsque son péché lui est remis par la réception du pardon ; alors sa langue se délie, pour rendre à Dieu des actions de grâces. Si nous sommes possédés du démon par le péché, et que nous nous convertissions et fassions pénitence, on verra bientôt un muet qui parle, qui loue Dieu, s'accuse lui-même et prêche la vérité. Les pharisiens, attribuant cette transformation miraculeuse au prince des démons, sont les hommes méchants, jaloux de déverser leur venin sur les bonnes œuvres d'autrui et de les déprécier.

Mais Jésus-Christ ne cessait de prêcher la vérité, à cause même de la dépravation et de la malignité des pharisiens, nous apprenant ainsi à répondre à nos détracteurs non par des calomnies, mais par des bienfaits. Ce qui fait dire à saint Chrysostôme (*loc. cit.*) : Le Seigneur voulut réfuter par sa conduite même la calomnie des pharisiens qui disaient : *Il chasse les démons par le prince des démons;* car le démon qui a reçu un outrage ne rend pas un bienfait, mais nuit à ceux qui l'attaquent. Jésus fait le contraire ; aux insultes et à la calomnie il ne répond pas par un châtiment, ni même par un reproche, mais par des bienfaits. Voilà pourquoi l'évangéliste ajoute : *Or, Jésus parcourait* (leçon aux pasteurs négligents) *les villes et les villages*, c'est-à-dire les endroits importants comme ceux qui ne l'étaient pas (leçon à ceux qui font acception de lieux et de personnes). C'est la pensée de Théophile : Jésus, dit-il, ne prêchait pas seulement dans les villes, mais dans les villages, pour nous apprendre à ne pas dédaigner les petits endroits pour rechercher les grandes

villes, mais à répandre la semence de la parole de Dieu dans les villages les plus petits et les plus humbles. *Il parcourait*, dis-je, *les villes et les campagnes, enseignant dans les synagogues*, c'est-à-dire dans les endroits publics et officiels, où se réunissaient les hommes, et non dans des endroits cachés, comme font les hérétiques; *et prêchant l'Évangile du royaume*, c'est-à-dire la loi nouvelle, qui conduit immédiatement au royaume, ce que ne faisait pas la loi ancienne; et non des choses oiseuses, inutiles ou propres à piquer la curiosité des hommes; *et guérissant toutes sortes de langueurs*, de maladies chroniques *et d'infirmités*, de maladies aiguës. Jésus agissait ainsi pour convaincre les hommes par ses discours et ses actes. Dans ces paroles générales sont renfermés évidemment beaucoup de miracles faits par Jésus-Christ, pour confirmer la loi évangélique. L'évangéliste emploie ce langage, parce qu'il n'était pas possible d'écrire d'une manière détaillée tout ce qu'a fait Jésus-Christ. Saint Jean dit clairement : *Jésus a fait un grand nombre d'autres prodiges, qui ne se trouvent pas relatés dans ce livre.* Dans l'Église, on dit dans le Martyrologe : *Et de beaucoup d'autres saints martyrs, confesseurs et vierges...*

Charlemagne avait fait faire des recherches minutieuses sur la mort et les actes des martyrs et des autres saints. On trouva qu'à chaque jour il y avait plus de trois cents fêtes. C'est pour cela qu'il fut décrété, qu'à la fin du Martyrologe, on ajouterait la formule précédente, pour faire mémoire, au moins d'une manière générale, des saints, le jour de leur mort. De même, les évangélistes, ne pouvant raconter en détail tous les miracles de Jésus-Christ, les signalent souvent d'une

manière générale, comme nous le voyons ici et dans divers autres passages de l'Évangile.

Ainsi donc, Jésus parcourait les villes et les campagnes, non pas dans son intérêt, mais pour répandre sur les hommes ses plus grands bienfaits : l'Évangile du royaume d'un côté, et de l'autre la guérison de toutes les maladies, et pour sauver ainsi l'homme tout entier, son âme et son corps. Ceux qu'il guérissait extérieurement, il les guérissait intérieurement, c'est-à-dire dans leur âme. Il se proposait le salut de tous, et cherchait le bien général plus que son intérêt personnel. Mais hélas ! aujourd'hui, le bien privé fait plus souvent l'objet des vœux et des efforts des hommes que le bien commun, voilà ce qui occasionne la ruine du monde. Et où en est la cause? Dans le manque de cette charité dont parle saint Paul, *qui ne cherche pas son propre avantage, mais le bien des autres*. Ce qui fait dire à saint Chrysostôme : Telle est la perfection de la charité : viser à l'utilité et au bien des autres plutôt qu'à notre propre satisfaction.

Ah ! retournons donc tous à ce bon samaritain, à ce pasteur si dévoué, à ce médecin si compatissant; revenons à lui dans tous nos besoins; demandons-lui le salut de l'âme et la santé du corps; mettons en lui toute notre espérance ; car il connaît et sait mieux apprécier que personne ce qui convient à chacun. C'est la pensée de saint Augustin (*in Matth., cap.* VI) : ne vous préoccupez pas de la santé de votre corps; contentez-vous de la demander à Dieu. S'il en reconnaît l'utilité pour vous, il vous l'accordera ; et s'il ne vous l'accorde pas, c'est qu'elle ne tournerait pas à votre avantage. Dieu sait ce qui nous convient. Occupons-nous seulement d'éloi-

gner de notre cœur la maladie du péché. S'il fait souffrir notre corps, baisons la main qui nous frappe. Je vous dis cela, mes frères, pour vous apprendre à ne chercher que le secours de Dieu. Il permet les tribulations et les tentations, et il connaît leur durée; celui qui connaît le principe et le commencement doit connaître la fin et l'issue. Supportons tout avec patience et recourons à Dieu seul, versons notre cœur dans son sein. C'est aussi la pensée de saint Chrysostôme : Livrons-nous à la prière avec beaucoup d'attention, et si nous ne sommes pas exaucés, attendons toujours avec patience. Souvent Dieu diffère son secours et nous laisse sous les coups de la tentation, pour nous obliger à recourir toujours à lui, et à ne jamais nous séparer de sa pensée. Si au temps de la paix, nous étions comme dans la tribulation, les enseignements des afflictions ne nous seraient jamais nécessaires.

N'oblions pas que tous ceux qui sont couronnés et illustres dans le ciel y sont arrivés à travers la tribulation et la tentation. En présence de ce fait, ne nous empressons pas de sortir de la tentation; demandons une seule chose : de la supporter avec courage, sans demander pourquoi telle chose nous arrive. Savoir le moment opportun de la cessation de l'adversité appartient à celui qui la permet, la supporter en bénissant la main qui l'envoie, c'est l'œuvre d'une âme vraiment vertueuse.

Voulons-nous donc nous rendre dignes de la rétribution éternelle, après avoir été éprouvés ici-bas, efforçons-nous de supporter avec calme tout ce qui nous contrarie; rendons même grâce à Celui qui sait mieux que personne ce qui nous convient, qui nous aime plus que les

auteurs de nos jours. En face de chaque tentation, livrons-nous à ces considérations; glorifions Dieu; il fait tout dans notre intérêt et ne nous retire jamais sa Providence. Ainsi, nous triompherons facilement des obstacles qui se mettent en travers de la voie qui conduit au salut.

CHAPITRE LI

MISSION DES APOTRES POUR PRÊCHER AVEC LE POUVOIR DE GUÉRIR

La Loi évangélique étant établie par la prédication de Jésus-Christ et confirmée par ses miracles, nous arrivons naturellement à la promulgation de cette Loi par la mission des apôtres. Saint Chrysostôme dit ici (*Hom.* 33 *in Matth.*) : Les apôtres ont vu Jésus-Christ ressuscitant les morts, commandant aux flots de la mer, et faisant d'autres prodiges semblables ; ils ont reçu une démonstration suffisante de sa puissance par ses paroles et ses œuvres ; et voilà pourquoi le Sauveur les investit maintenant de leur mission. Ce qui fait dire à la *Glose :* Jésus n'envoie point ses apôtres prêcher dès le commencement de sa vie publique, mais seulement après les avoir fait assister au spectacle de la guérison des paralytiques et de la résurrection des morts.

Or donc, des foules nombreuses suivaient le Sauveur, soit pour entendre sa prédication, soit pour obtenir la guérison des maladies. Mais Jésus était si pauvre qu'il n'avait aucun domicile pour prendre son repas, et les foules qui l'accompagnaient, étaient fatiguées et accablées de maux ; à la vue de ces foules ainsi rassemblées autour de lui, Jésus, ouvrant les entrailles de sa miséricorde, fut touché de compassion sur leur double souffrance corporelle et spirituelle, car elles étaient couchées çà et là sans aucun abri, comme des brebis sans pasteur. En effet, dit saint Jérôme (*in cap.* IX *Matth.*), en ce temps-là les prêtres et les docteurs de la Loi, tous livrés à l'avarice, ne s'occupaient point à exposer la doctrine au peuple ; mais semblables à des loups ravisseurs, ils le dépouillaient de ses biens temporels, tout en l'éloignant des biens spirituels par leurs mauvais exemples. Mais Jésus, comme un pasteur, nourrissait toujours leurs âmes de sa doctrine, et quelquefois leurs corps de la nourriture matérielle, comme autrefois. Combien, hélas ! qui ont le titre de pasteur, et ne rougissent pas de remplir le rôle honteux des loups. Loin de travailler à perfectionner leurs sujets, ils s'opposent à leurs progrès par leur négligence et leurs mauvais exemples. Ils envoient des hommes chargés de lever des dîmes et de confisquer les biens, ou bien ils députent des inquisiteurs et causent des schismes déplorables. Et voilà pourquoi l'hérésie et le vice pullulent et croissent dans le jardin de l'Eglise, à tel point qu'il devient presque impossible de les déraciner et de les anéantir.

Ainsi donc, les souffrances des brebis et la négligence des pasteurs donnèrent à Jésus-Christ l'occasion d'envoyer les apôtres prêcher le peuple et guérir les

malades. Il affranchissait ainsi la foule de la nécessité de le suivre, au prix de tant de fatigues. En envoyant les apôtres et les soixante-douze disciples, il leur donna d'abord quelques préceptes. Toutefois, comme presque tous conviennent, non-seulement à ceux-ci, mais à leurs successeurs et à leurs imitateurs, les voici placés dans l'ordre naturel et logique.

En considérant les souffrances des brebis et la négligence des pasteurs, Jésus pouvait dire à ses disciples : *La moisson est grande*, c'est-à-dire grande est la multitude préparée pour être récoltée par la foi et entassée dans le grenier. C'est ce qu'il dit aussi ailleurs : Levez vos yeux et considérez les campagnes qui sont déjà blanches et prêtes à être moissonnées. Mais, ajoute-il, il y a peu d'ouvriers, c'est-à-dire peu de docteurs et de prédicateurs de la vérité, pour convertir une si grande multitude; car les disciples de Jésus-Christ n'avaient pas encore prêché. La moisson, c'est la foule des croyants; dans cette foule la paille et le bon grain sont encore mêlés, c'est-à-dire les bons et les méchants. Mais, à la moisson future, ils seront séparés. Le mot moisson se prend tantôt pour l'ensemble des hommes qui ont embrassé la foi, et tantôt pour la réunion des fidèles qui doivent recevoir la récompense éternelle. Les ouvriers dans l'Église sont ceux qui agissent et ne se livrent pas au repos, qui ont les peines et non les honneurs, qui cherchent le profit des âmes, et non les dîmes et les préséances. Hélas! les ouvriers cherchant le salut des âmes sont bien rares, tandis que les hommes qui courent après les avantages temporels sont bien nombreux. Priez donc, dit Jésus, le maître de la moisson, c'est-à-dire moi, qui, comme Dieu, suis le maître de la moisson, d'envoyer des

ouvriers pour moissonner, c'est-à-dire des prédicateurs pour instruire le peuple ; car nul n'est apte à la prédication de la parole divine, s'il n'y est appelé par la grâce de Dieu, qui l'envoie par lui-même et par ses délégués. Prière aussi excellente que nécessaire ! Nous devons l'adresser chaque jour à Dieu, c'est-à-dire le prier d'investir les ouvriers d'une mission légitime, et de ne pas les laisser s'ingérer d'eux-mêmes, comme font les voleurs, dans le travail de la moisson, c'est-à-dire du salut des âmes. Beaucoup reçoivent cette mission sacrée; mais beaucoup, hélas! portent leur faux sur une moisson étrangère, c'est-à-dire sur les biens temporels qui sont en dehors de leurs fonctions. Le Seigneur propose d'envoyer des ouvriers, et cependant il veut qu'on l'en prie. Pourquoi? Pour enflammer la foi et augmenter le mérite de ceux qui le prieront ; car les fidèles doivent être récompensés, non-seulement de leurs œuvres, mais encore de leurs affections et de leurs bons sentiments.

Alors Jésus ayant appelé ses douze apôtres leur donna le pouvoir de chasser les esprits impurs des possédés et *de guérir toutes sortes de langueurs* des corps et *de maladies* des âmes. Le Seigneur opérait ces prodiges en vertu de sa propre puissance, et ses disciples les firent au nom de Jésus en l'invoquant et par sa puissance. Ecoutons ici Bède (*in cap.* VI *Luc.*) : Le Seigneur, bon et clément, n'est pas jaloux de sa puissance vis-à-vis de ses serviteurs et de ses disciples. Il avait guéri lui-même toute langueur et toute infirmité, et il donne à ses apôtres le même pouvoir. Mais il y a une grande différence entre posséder et accorder, faire don et recevoir. Tous les actes de Jésus-Christ émanent de sa puissance; tous ceux des

apôtres attestent leur faiblesse et la puissance du Seigneur ; ils opèrent leurs miracles en disant à leurs malades : Au nom de Jésus, levez-vous et marchez.

Le nombre douze des apôtres, qui se compose de dix et de deux, signifie que les apôtres et leurs successeurs doivent plus parfaitement que les autres hommes, accomplir le décalogue et le double précepte de la charité : *Et il les envoya deux à deux*, comme signe de la charité requise dans les prédicateurs, et afin qu'ils se soutinssent mutuellement, car ils étaient encore faibles. Mais, lorsqu'ils furent devenus parfaits, c'est-à-dire après qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, il les envoya ou deux à deux ou seuls, parce qu'ils étaient alors animés de la force de Dieu. *Il les envoya*, dis-je, *prêcher le royaume de Dieu*, c'est-à-dire l'Évangile qui promet le royaume de Dieu et enseigne le chemin pour y parvenir, c'est-à-dire la pénitence. Ou bien, *prêcher*, c'est-à-dire dans leur prédication, promettre le royaume de Dieu à ceux qui font pénitence, *et guérir les malades* de corps et les malades de l'âme. Le Sauveur accorde le même pouvoir chaque jour aux prédicateurs de l'Évangile. N'ont-ils pas la puissance de chasser spirituellement les démons des cœurs des hommes et de guérir leurs maladies morales ?

Jésus-Christ indique ensuite aux apôtres l'itinéraire à suivre, la conduite à tenir, les choses dont ils doivent faire usage, comme celles dont ils doivent s'abstenir, ce qui doit être l'objet de leurs craintes comme ce qu'ils doivent ne pas redouter. Nous le voyons par ce qui précède et ce qui suivra : il choisit pour apôtres des hommes vertueux, pauvres, actifs; car les indolents, les hommes vicieux et cupides ne doivent pas prêcher le royaume de

Dieu. Jésus envoya donc ces douze, en leur donnant les instructions suivantes : *Ne vous en allez pas sur la voie des gentils*, c'est-à-dire qui conduit aux gentils. Il leur défend d'aller prêcher les gentils qui sont en dehors de la terre de promesse. *N'entrez pas dans les villes de Samaritains.* Les Samaritains étaient bien, il est vrai, dans la terre de promesse; cependant ils étaient en partie gentils, en partie Juifs ; ils reçurent les livres de Moïse, mais ils se livraient en même temps au culte des idoles. Jésus-Christ défend aux apôtres d'aller prêcher les gentils; la grande époque de la prédication universelle devait commencer seulement à la passion de Jésus-Christ, parce qu'il était convenable que l'avénement de Jésus-Christ fût d'abord annoncé aux Juifs, auxquels Jésus-Christ avait été principalement envoyé ; et le temps antérieur à la passion était nécessaire aux apôtres pour annoncer Jésus-Christ aux Juifs. Voilà pourquoi il ajoute : *Allez plutôt aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues* par le péché d'idolâtrie et la prévarication à la loi. Jésus ne nie pas qu'ils ne doivent aller un jour prêcher les gentils ; mais ils doivent de préférence et d'abord porter l'Évangile aux Juifs, pour leur enlever toute excuse et tout motif de ne pas recevoir le Seigneur et sa nouvelle loi. Après sa résurrection et avant de monter au ciel, le Sauveur dit aux apôtres : *Allez dans le monde entier*, prêcher l'Évangile *à toute créature. Quiconque croira et se fera baptiser sera sauvé; celui qui ne croira pas sera condamné.* Saint Jérôme dit ici (*in cap.* x, *Matth.*) : Ce passage n'est pas contraire au précepte qu'il leur donne plus tard, *allez, enseignez à toutes les nations* : le premier a été donné avant et le second après sa résurrection. Il fallait d'abord annoncer l'avénement de Jésus-Christ aux Juifs, pour leur

enlever l'excuse de dire : Le Seigneur nous a rejetés; il a envoyé ses apôtres aux gentils et aux Samaritains. Et saint Grégoire (*Hom. 4 in Evang.*) : Notre Rédempteur voulut que l'on prêchât d'abord l'Évangile à la Judée seule, puis à tous les gentils, afin que si la Judée refusait de se convertir, les saints prédicateurs fussent appelés vers les gentils.

Dans le sens mystique, nous ne devons pas nous en aller dans la voie des gentils, c'est-à-dire suivre leur manière de vivre. Nous ne devons pas aller dans les villes des Samaritains qui sont la figure des conventicules des hérétiques, où nous ne devons pas entrer par le consentement. Les Samaritains admettaient une partie de l'ancien Testament et niaient l'autre. De même les hérétiques admettent une partie de la foi de Jésus-Christ et nient l'autre. Jésus-Christ donc trace aux apôtres la règle d'enseignement, lorsqu'il dit : *Allez, prêchez en disant : le royaume des cieux approche;* comme s'il disait : Prêchez que la porte du royaume céleste va s'ouvrir par ma passion; car ce royaume, avant l'avénement de Jésus-Christ, était loin; personne ne pouvait y parvenir. Ce royaume reçoit diverses dénominations. C'est le royaume de Dieu, du nom de Celui qui y règne; c'est le royaume des cieux, des anges et des saints qu'on appelle cieux. Ou bien le temps approche où le roi des cieux régnera sur les hommes, ses sujets, par la foi et l'obéissance. Ou bien, *le royaume des cieux approche*, c'est-à-dire Celui qui doit le donner aux hommes. Jésus-Christ et ses disciples, comme Jean l'avait déjà fait, commencent leur prédication par le royaume des cieux.

Mais une doctrine, pour être efficace, doit reposer sur des preuves. Aussi, Jésus-Christ ajoute-t-il le mode le plus

convenable pour prouver la vérité de sa doctrine, c'est-à-dire les œuvres faites au nom de la puissance divine, lorsqu'il dit : *Rendez la santé aux malades* corporellement ou spirituellement; *ressuscitez ceux qui sont morts* dans le corps ou dans l'âme; *purifiez les lépreux*, ceux dont l'âme ou les corps sont couverts des taches du péché; *chassez les démons* des possédés et les péchés des pécheurs. Ici nous trouvons quatre sortes de miracles pour confirmation de la doctrine prêchée. Cet ordre est en harmonie avec l'ordre des maladies spirituelles; car, dans ce dernier, les infirmes sont ceux qui consentent aux tentations; les morts ceux qui font des œuvres dignes de mort; les lépreux, ceux qui vivent dans l'habitude du péché et infectent les autres par leur mauvais exemple; les démoniaques sont ceux qui dédaignent leurs obligations. Le Seigneur donne ce pouvoir aux apôtres pour que l'on ajoute foi à leur parole. C'est la pensée de saint Jérôme (*in cap.* x, *Matth.*) : De crainte, dit-il, que personne n'ajoutât foi à des hommes grossiers, ignorants et illettrés promettant le royaume des cieux, Jésus leur donne le pouvoir de faire des miracles; la grandeur des prodiges prouverait ainsi la grandeur des promesses. Et saint Grégoire (*Hom. 4 in Evang.*) : Les saints prédicateurs furent honorés du don de miracles, afin de faire croire à leurs paroles par la manifestation d'une puissance extraordinaire; le merveilleux de leurs actes devait être à la hauteur du merveilleux de leur doctrine. Et plus bas : Ces prodiges, à la naissance de l'Église, furent nécessaires; pour faire grandir la foi des croyants, elle devait être alimentée par les miracles. Et saint Chrysostôme : Ensuite les miracles cessèrent, la foi étant établie partout

et environnée du respect des hommes; et s'il y en eut, ils furent bien plus rares.

Ensuite, pour éloigner ses apôtres de la cupidité, le Sauveur ajoute : *Vous avez reçu gratuitement* le pouvoir de faire des miracles, la faveur de prêcher, le ministère de la dispensation des sacrements et beaucoup d'autres dons; eh bien, *donnez gratuitement* aux autres ce que vous avez reçu, de crainte que ce don ne soit plus une grâce, mais paraisse plutôt une récompense; comme s'il disait, selon saint Jérôme (*in cap.* xv *Matth.*) : Moi qui suis Maître et Seigneur, je vous ai donné gratuitement toute la puissance dont vous êtes investis; communiquez-en aussi aux autres gratuitement les effets. Et saint Chrysostôme (*Hom.* 33 *in Matth.*) : Par ces paroles : *Vous avez reçu gratuitement*, Jésus comprime l'orgueil de ses apôtres; il veut les voir purs de toute convoitise d'argent, c'est pourquoi il ajoute : *Donnez* aussi gratuitement. Comme s'il leur disait : Quand vous faites un miracle, vous ne donnez rien du vôtre; car vous ne l'avez point acheté, vous ne vous êtes livré à aucun travail pour qu'il vous soit dû de droit. Tout vous est venu de ma grâce, et puisque vous l'avez reçu pour rien, donnez-le pour rien.

D'ailleurs en ce monde, on ne pourrait rien trouver qui compensât ce don. Ah! écoutez bien, simoniaques, vous qui ne craignez pas de vendre ou d'acheter les choses spirituelles. Pour les choses spirituelles, comme l'administration des sacrements, la prédication, les miracles opérés et choses semblables, on ne doit rien recevoir en prix, puisque ces grâces sont inappréciables.

Jésus débarrasse ensuite ses apôtres de toute sollicitude, afin qu'ils puissent se consacrer librement et entièrement

à la prédication de l'Évangile. Il leur dit : *Vous n'emporterez rien en voyage,* en allant prêcher, *ni or, ni argent, ni autre monnaie dans votre bourse,* pour vous pourvoir en route de ce qui peut vous être nécessaire; *ni un sac, ni une besace,* pour y mettre des vivres; *ni du pain,* qui est le plus nécessaire des aliments, et encore moins des mets fins et délicats. *N'ayez pas deux tuniques,* c'est-à-dire des vêtements superflus; ne portez pas de chaussures complètes, car les apôtres se servaient de sandales; *ni de bâton,* pour vous soulager durant vos courses apostoliques. Celui qui a l'appui de Dieu, a-t-il besoin du secours d'un bâton ou de toute autre chose ? Si Jésus défend de se servir d'un bâton qui est encore d'une certaine nécessité, que faut-il penser de ceux qui se servent de chévaux richement caparaçonnés? Jésus-Christ s'oppose donc à toute cupidité, à toute occasion d'avarice, à toute sollicitude des choses temporelles ; il retranche toute superfluité pour ne permettre que le nécessaire. Le voyage est bien plus agréable; toute crainte disparaît et la sécurité s'accroît d'autant. C'est ce qui a fait dire à Juvénal :

Cantabit vacuus coram latrone viator.

Ainsi, les conseils du Sauveur tendent ici à débarrasser la prédication de la parole divine de toute sollicitude des choses temporelles. Les biens temporels, quand on les désire, mettent le trouble dans l'âme, et encore plus lorsqu'on les possède; car alors ils sont en quelque sorte incorporés à leur propriétaire, et entraînent davantage son âme à se laisser aller à la délectation. Puisque de telles préoccupations sont un obstacle à la parole de Dieu, elles ne doivent pas se trouver chez les prédicateurs de l'Évangile. Comme

dit saint Grégoire (*Hom.* 17 *in Evang.*) : le prédicateur doit avoir en Dieu une si grande confiance, que tout en ne pourvoyant pas aux dépenses de la vie présente, il soit certain d'y faire face. Ainsi son âme, dégagée des préoccupations des choses d'ici-bas, pourra facilement s'élancer vers les biens éternels. Et d'après saint Grégoire de Nazianze, les paroles de Jésus-Christ se résument en ceci : Vous devez vous environner de tant de vertus que votre manière de vivre ne fasse pas moins faire de progrès à l'Évangile que votre prédication. Et saint Chrysostôme (*Hom.* 33 *in Matth.*) : Jésus commande tout cela à ses apôtres pour leur apprendre à montrer par leur conduite extérieure combien ils étaient éloignés de l'amour des choses de ce monde. Et, selon Théophile : afin que les hommes, entendant les apôtres prêcher la pauvreté, ils la pratiquent en les voyant dans un dénuement complet. Pourquoi Jésus défend-il ainsi expressément la possession des biens temporels? C'était une nécessité dans l'Église primitive ; les hommes devaient voir que l'économie divine présidait à son gouvernement ; il fallait montrer la force de la foi contre les erreurs des hommes qui croyaient alors que le monde était gouverné selon le cours des astres et par le hasard. Et la même obligation incombe toujours aux hommes apostoliques successeurs des apôtres. Mais, hélas ! combien se contentent d'avoir hérité de leur puissance et ne pratiquent aucunement leur pauvreté, oubliant que le royaume des cieux est promis à la pauvreté et non pas à la puissance.

Si on nous demande maintenant si les autres hommes sont obligés à ce commandement du Sauveur, nous répondrons que pour eux c'est un conseil et non un précepte. Mais

si nous ne devons pas dédaigner le conseil bon et utile d'un de nos supérieurs, à plus forte raison celui de l'Ange du grand conseil, et quiconque adhérerait en toute confiance à ce conseil verrait à coup sûr Dieu pourvoir à toutes ses nécessités. Quand les apôtres furent envoyés pour prêcher, sans besace et sans s'être pourvus des choses nécessaires, la Providence divine pourvut largement à leur subsistance ; rien ne leur manqua ; mais quand les prédicateurs se relâchèrent de cette rigueur primitive, alors ils commencèrent à souffrir de toutes sortes de privations. Et Dieu agit ainsi pour exciter les ministres pauvres à se livrer toujours aux fonctions de la prédication. Nous avons à ce sujet le bel exemple de deux religieux qui avaient traversé la mer pour se rendre en Terre-Sainte. Tant qu'ils furent au delà de la mer, et sur la mer, se trouvant parmi des étrangers, ils mettaient toujours toute leur confiance en Dieu, et aucune des choses nécessaires ne leur manquait. Mais quand ils furent de retour dans leur pays natal, l'un d'eux dit à l'autre : Maintenant nous sommes à l'abri de tous les dangers ; nous voilà dans notre pays, au milieu de nos parents et de nos amis qui nous aideront. Et comme ils plaçaient ainsi leur espérance dans l'homme, ils tombèrent dans la pauvreté et eurent à endurer des privations plus grandes que parmi les infidèles.

Le Seigneur vient d'envoyer prêcher ses apôtres en leur défendant de prendre avec eux aucun secours matériel, mais de partir dépourvus de tout. Toutefois, il adoucit la sévérité de ce précepte et dit : *Car l'ouvrier*, c'est-à-dire le prédicateur, qui fait l'œuvre de Dieu pour l'utilité du prochain, *mérite sa nourriture*, c'est-à-dire les choses nécessaires à la vie. Par le mot *cibo*, il faut entendre aussi le vête-

ment et le domicile sans lequel l'homme ne peut pas vivre convenablement; comme s'il disait : Recevez ce qui vous est nécessaire pour la nourriture et le vêtement. C'est ce que l'Apôtre développe ainsi : *Le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'Évangile de vivre de l'Évangile.* Et ailleurs : *Ayant donc de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents.* Nous avons une figure de cette promesse dans le diacre envoyé par le prêtre comme par le Seigneur pour lire l'évangile et pour le prêcher. Le sous-diacre porte le coussin pour soutenir le livre des Évangiles, ce qui veut dire que les fidèles doivent sustenter le prédicateur; car, dit saint Paul, l'ouvrier est digne de son salaire, non-seulement éternel, qu'il recevra dans le ciel, mais encore temporel, qui lui est dû ici-bas, le vêtement, la nourriture et le domicile convenable. Tel est le double honneur que méritent ceux qui gouvernent les autres. Selon saint Grégoire (*Hom.* 17 *in Evang.*), le salaire du prédicateur commence ici-bas pour se terminer dans le ciel. Chacune de nos œuvres mérite une double récompense, une ici-bas pour nous soutenir dans notre travail, et une autre que nous recevrons à la résurrection. Celui-là donc qui ne travaille pas n'a droit ni à la nourriture ni à aucun salaire.

Ainsi, la raison du précepte de Jésus-Christ à ses apôtres, de ne rien porter avec eux, c'est le salaire dû à leurs travaux. En effet, de droit naturel, divin et humain, quiconque sert la société dans l'ordre spirituel, c'est-à-dire pour le culte divin et la doctrine, doit recevoir de la société ce qui est nécessaire à ses besoins dans l'ordre temporel. Jésus-Christ ne défend pas aux apôtres de porter avec eux ce qui est nécessaire à leur subsistance; il veut seulement montrer

que ces choses leur sont dues par ceux qu'ils prêchent. Il n'y a pas ici un précepte simple et absolu : Jésus veut plutôt détourner leur cœur de l'amour désordonné des biens de ce monde ; et pour cela, il leur ordonne de ne pas rechercher les choses superflues, mais de se contenter des nécessaires, et leur permet de recevoir ces dernières de ceux qu'ils évangélisent. Toutefois, ceux qui renoncent à leur droit ne désobéissent pas. Ce qui fait dire à saint Augustin (*lib.* II, *de Consol.*, *c.* xxx) : Il ne paraît pas que le Seigneur ait donné ce précepte dans ce sens que les prédicateurs de l'Évangile ne doivent trouver leurs ressources que chez ceux qu'ils enseignent. Autrement, ce précepte aurait été transgressé par l'Apôtre, qui vivait du travail de ses mains pour n'être à charge à personne. Jésus-Christ a permis simplement aux apôtres de demander ce qu'ils jugeraient leur être nécessaire. Si l'on n'accomplit pas un précepte du Seigneur, on se rend coupable de désobéissance ; mais lorsqu'il n'y a qu'une simple faculté d'agir, on est libre d'user de son droit ou d'y renoncer.

Faisons ici avec saint Chrysostôme (*loc. cit.*) une remarque : Saint Mathieu et saint Luc ne permettent de porter ni bâton ni chaussures, ce qui est le comble de la perfection. Saint Jean ordonne de prendre un bâton et de chausser des sandales ; évidemment, c'est ici une simple permission.

Quant à ceci : Ne portez pas deux tuniques ; d'après saint Jérôme, il ne faut pas le prendre à la lettre. Une seule tunique figure un vêtement nécessaire, et deux un vêtement superflu. Jésus-Christ veut donc dire : Tandis que vous avez un vêtement, n'en portez pas un autre en prévision de l'avenir, et à plus forte raison par ostentation.

Dans saint Mathieu et dans saint Marc le mot *virga*, a

un double sens. Dans saint Mathieu, il est pris métaphoriquement et veut dire : Ne prenez pas même un bâton, c'est-à-dire la moindre des choses ; ou bien ne vous appuyez pas sur l'homme, comme votre corps s'appuie sur un bâton. Dans saint Marc, où il est dit : excepté un bâton, *virga* est pris dans un sens littéral. Toutefois, il peut figurer encore la faculté d'accepter ou non d'être sustenté par les autres. Ainsi les docteurs juifs tenaient un bâton à la main, en signe de la doctrine qu'ils distribuaient, et parce que c'était l'usage que le peuple pourvût à leur subsistance. Jésus-Christ voulait donc dire aux apôtres : Vous serez nourris par ceux que vous évangéliserez.

Il leur montre ensuite combien ils doivent se hâter d'aller porter aux peuples la parole évangélique, en leur disant : Et *vous ne saluerez personne en route.* Il ne s'agit pas ici d'un simple salut, mais d'un retard causé par un entretien. Il le défend de crainte que ce ne soit là pour eux une occasion de manquer leur prédication et de retarder le salut aux âmes. Ou bien, il leur défend de saluer ceux qu'ils rencontreront, dans un but de curiosité, comme font beaucoup de personnes qui ne saluent pas avec l'intention d'être utiles au prochain. Prédicateurs, instruisez-vous ici. Quel empressement et quelle activité devez-vous mettre dans l'accomplissement de vos devoirs! Ah ! pleurez le temps que vous n'avez pas employé à ces fonctions sacrées. Pleurez aussi le temps que vous ravissez aux exercices spirituels de votre état.

Jésus-Christ ouvrant à ses apôtres toutes les demeures, les encourage à l'endroit des choses nécessaires à leur subsistance en disant : *En quelque ville ou en quelque village que vous entriez, informez-vous qui est digne de*

vous loger; c'est-à-dire choisissez une maison dont le chef soit d'une bonne réputation ; car, dans le cas contraire, votre réputation propre et votre dignité d'apôtres pourraient être compromises, votre prédication pourrait être méprisée, suspecte, et votre mission être sans résultat. Ceci fait dire à saint Jérôme (*in cap.* x *Matth.*) : Le témoignage des voisins et la renommée doivent vous guider dans le choix de votre hôte, la mauvaise réputation de celui-ci pouvant porter atteinte à vos discours. Efforcez-vous donc de choisir le plus digne de vous recevoir. Ceci apprend également à celui qui donne l'hospitalité à se considérer comme l'objet d'une faveur et nullement comme le dispensateur d'un bienfait.

En quelque maison que vous soyez entrés, pour y recevoir l'hospitalité, *demeurez-y* sans en sortir, à moins d'un motif très-louable, *jusqu'à ce que vous vous en alliez*, pour porter dans un autre endroit la parole évangélique. Nous avons dit, à moins d'un motif très-louable, comme pour prêcher et remplir toute autre fonction de ce genre; car c'est là le but de l'entrée des apôtres dans une ville ou un village. Jésus-Christ prétend seulement défendre ces courses sans but qui sont indignes d'un prédicateur. S'il n'y a pas pour lui nécessité de sortir, il doit se livrer à la méditation pour y puiser la doctrine qu'il répandra ensuite sur le peuple.

Jésus exhorte aussi ses apôtres à la tempérance en leur disant : *Mangez et buvez ce qui se trouve chez vos hôtes*, sans demander ou envoyer chercher des mets délicats et superflus. Mangez ce qui vous est servi et offert de bon cœur, serait-ce peu abondant et très-frugal, et gardez-vous de demander des mets aussi abondants qu'exquis,

vos hôtes les auraient-ils à leur disposition. Vous accomplirez d'autant mieux le précepte de Jésus-Christ qu'il y aura moins d'abondance et plus de frugalité. Vous vous rendrez ainsi dignes de prolonger votre séjour et d'offrir les biens du ciel à ceux qui vous accordent les biens de la terre. *L'ouvrier est digne de son salaire*, non-seulement de celui qu'il recevra dans la patrie comme rémunération, mais du salaire d'ici-bas nécessaire à sa subsistance.

Jésus-Christ défend encore à ses apôtres d'aller trop facilement de maison en maison, et de changer d'hôte, pour avoir une nourriture plus exquise ; ils pourraient ainsi décrier leur hôte. Jésus fait ce commandement, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 33 *in Matth.*), pour empêcher les apôtres de se donner la renommée d'hommes légers, vagabonds et gourmands, de dédaigner ou de contrister celui qui les a reçus et de se faire ainsi taxer d'ingratitude. Ce n'est pas à dire que le prédicateur ne puisse quelquefois changer d'hospitalité ou aller manger ailleurs, surtout s'il se voit à charge à l'hôte qu'il s'est d'abord choisi, et pourvu qu'il se rende chez les plus dignes et chez ceux qui jouissent de la meilleure réputation ; mais il a défendu ce changement pour trois motifs : pour éloigner toute légèreté qui ne convient pas dans un prédicateur de l'Évangile ; pour empêcher le soupçon de gourmandise de planer sur les apôtres ; et enfin, pour éviter une espèce de déshonneur vis-à-vis de celui qui leur a donné l'hospitalité.

Jésus ordonne ensuite à ses apôtres de donner leur bénédiction à la demeure où ils entrent. *Lorsque vous entrez dans une maison, saluez-la*, c'est-à-dire la famille, les personnes qui l'habitent, *en disant : Que la paix soit dans*

cette demeure, c'est-à-dire dans cette famille ; ceux qui reçoivent la nourriture et les choses nécessaires à la vie rendront ainsi en échange le bienfait du souhait de la paix. Le prédicateur doit, en effet, offrir et souhaiter la paix aux habitants de la maison où il entre. Que dis-je ? souhaiter, il doit même leur prêcher l'Évangile de Jésus-Christ, qui est la bonne nouvelle de la véritable paix, et les exhorter à la paix domestique et fraternelle ; travailler à leur salut par la sainteté de ses paroles et de ses exemples ; on le regardera alors comme un véritable ambassadeur de Jésus-Christ : la paix véritable et le salut de tous. Ceci nous explique pourquoi les seuls successeurs des apôtres, c'est-à-dire les évêques, qui sont les principaux époux de l'Église, ont le droit, au commencement de la messe, de saluer le peuple et de dire : La paix soit avec vous ; la paix du temps, et enfin la paix de l'éternité !

Le Seigneur nous a indiqué cette manière d'entrer dans une maison et de saluer, pour nous montrer une chose, le but de sa venue sur la terre : faire la paix avec l'humanité, apaiser les guerres et apprendre aux prédicateurs à s'entretenir non pas de choses insignifiantes, mais du salut des âmes.

Et si cette maison est digne de recevoir la paix que vous lui offrez, c'est-à-dire si la famille qu'elle abrite est prédestinée à la vie éternelle, *et s'il y a là un fils de paix*, c'est-à-dire un homme qui aime la paix et la pratique avec les autres, ou un héritier de la paix destiné à obtenir la paix éternelle, on verra venir et se reposer sur cette maison la paix que vous lui annoncez et lui souhaitez, parce que votre prière et votre prédication obtiendront alors leur effet. Les habitants recevront volontiers votre doc-

trine, la pratiqueront et arriveront ainsi à la paix éternelle. *Mais si elle n'en est pas digne*, c'est-à-dire si elle n'est pas établie pour la vie éternelle, et partant que personne ne veuille y recevoir votre doctrine et la réaliser dans la pratique, vous ne serez pas toutefois sans avoir reçu un fruit personnel; vous ne serez pas privés de votre mérite, car *votre paix*, c'est-à-dire le mérite et le salaire de la paix que vous avez offerte, retournera vers vous; Dieu vous en récompensera. Cette paix n'aura pas d'effet, il est vrai, vis-à-vis de ceux à qui vous l'apportiez; mais vous aurez un salaire de la part de Dieu pour prix de vos travaux.

S'il en est qui ne veulent pas vous donner l'hospitalité et vous servir les choses nécessaires à la vie, qui n'écoutent pas vos discours et n'obéissent pas à vos avertissements, sortez de leur demeure, ou de cette ville, en secouant la poussière de vos pieds, afin que ce soit là contre eux un témoignage ou un signe, et cela à un triple point de vue :

1° D'après saint Jérôme, ce sera un témoignage des fatigues des apôtres, à savoir qu'ils sont entrés dans leur ville et les ont prêchés. *Secouez donc la poussière*, c'est-à-dire exposez-leur les fatigues du voyage que vous avez endurées, et ce sera là une occasion pour eux de condamnation.

2° La poussière aux pieds est un signe de fatigue; secouer cette poussière désigne l'inutilité de ces fatigues, car on ne rejette que ce qui est inutile. Les apôtres donc en secouant la poussière de leurs pieds, montrent qu'ils se sont fatigués en vain pour ceux qu'ils ont visités, lesquels seront inexcusables et condamnés avec justice, n'ayant pas voulu recevoir le salut qui leur était offert.

3° Les apôtres montreraient ainsi à ceux qu'ils visitaient qu'ils ne leur demandaient aucun bien de la terre, pas le moindre secours matériel, pas même la poussière du sol qui adhérait à leurs pieds, puisqu'ils ne voulaient pas se corriger et dédaignaient l'Évangile. Ainsi donc, les apôtres ne doivent rien accepter de ceux qui ne veulent pas se convertir, qui méprisent l'Évangile et s'en rendent indignes. Ou bien, *secouez la poussière de vos pieds*, c'est-à-dire purifiez-vous des péchés légers que commettent ordinairement dans ces circonstances, même les hommes parfaits. Au sens moral, cet acte que Jésus-Christ ordonne à ses apôtres figure le renoncement en quelque sorte de notre cœur au désir des biens d'ici-bas ou des éloges des hommes.

Pour ne pas laisser croire que c'était une faute légère de ne pas recevoir les apôtres, le Sauveur ajoute : *En vérité, je vous le dis, au jour du jugement, Sodome et Gomorrhe seront traitées moins rigoureusement que cette ville*, c'est-à-dire les habitants de cette ville qui vous ont méprisés, vous et vos discours. La raison en est, selon saint Jérôme, que Sodome et Gomorrhe ne reçurent pas la prédication qu'ont reçue ceux-ci qui rejettent l'Évangile. D'après Raban-Maur, les premiers ont transgressé la loi naturelle, mais les seconds ont fait plus, ils ont en outre méprisé la loi écrite et les paroles des prophètes et des apôtres. Ici Jésus-Christ n'établit pas cette comparaison au point de vue du péché de la chair dont les Sodomites étaient si gravement coupables, mais au point de vue de l'inhospitalité ; les Sodomites ne secouraient pas les étrangers, et les hommes dont parle Jésus devaient chasser les apôtres après avoir reçu d'eux la vérité de l'Évan-

gile. Or, on ne peut le révoquer en doute, c'est un péché plus grave de refuser la subsistance à ceux qui apportent les biens de l'âme, que nous devons accepter au nom du droit naturel, divin et humain, que de refuser de secourir un simple étranger qui ne nous présente aucun bien spirituel; à celui qui a reçu beaucoup on demandera beaucoup. Bède dit aussi à ce sujet : Les Sodomites à leurs grands péchés de la chair et de l'âme ajoutaient l'inhospitalité; mais ils ne reçurent jamais des hôtes aussi grands que les apôtres. Ils avaient, il est vrai, dans leur sein, Loth qui était juste; mais Loth ne les enseigna jamais, ne fit jamais de miracles. Saint Remi dit à son tour : Jésus fait spécialement mention des Sodomites et des Gomorrhéens, pour montrer que les péchés les plus odieux à Dieu sont les péchés contre nature; ils lui ont fait anéantir le monde dans les eaux du déluge, ensevelir des cités sous une pluie de feu et de soufre, et lui font affliger chaque jour les hommes de toutes sortes de maux. Aussi, d'après saint Jérôme, le Seigneur, à la vue de ce péché de la chair, hésita à s'incarner, parce que la nature qu'il devait prendre avait été corrompue. Il était bien naturel, en effet, que la souveraine Pureté eût en abomination et ne pût supporter une si grande souillure. Ceux qui s'accoutument, dit saint Augustin, à faire le mal, par l'habitude finissent par être aveuglés sur le mal qu'ils font; ils défendent même leurs actes coupables, s'irritent si on les reprend, et disent, comme autrefois les Sodomites à Loth qui leur reprochait leurs grands crimes : Vous êtes venu pour rester chez nous et non pour nous donner des lois. Dans cette ville, en effet, l'habitude des turpitudes était si enracinée, que l'iniquité était justice, et on gour-

mandait moins celui qui commettait le mal que celui qui l'attaquait.

Nous avons un monument de la sévérité de Dieu pour ce péché ; ce monument, c'est la mer Morte ou du Diable. Le nom de Morte lui convient parfaitement, car ses eaux ne renferment aucun être vivant ; et celui de mer du Diable aussi, car c'est à cause de Satan que les villes, brûlées par le feu et le soufre, furent englouties dans les eaux de cette mer. On l'appelle aussi mer Maudite. Les vapeurs qui s'en dégagent forment une fumée épaisse ; on dirait la fumée du feu de l'enfer. Cette mer est située au delà de Jéricho, dont elle n'est pas éloignée ; elle sépare la Judée de l'Arabie, et a sept lieues de large. Quatre ou cinq villes, il est vrai, furent détruites pour leur crime ; et toutefois Jésus ne parle que de deux, parce qu'elles étaient les plus considérables et les plus tristement célèbres par leur population et leurs turpitudes.

CHAPITRE LII

DE LA PATIENCE DANS L'ADVERSITÉ

Notre Sauveur, après avoir éloigné du cœur de ses disciples la sollicitude des choses d'ici-bas, après les avoir armés en quelque sorte en leur montrant ses miracles et les avoir rendus comme de fer, va leur annoncer les maux qu'ils auront à endurer, les préparer aux combats qu'ils auront à livrer au monde et à Satan, et les instruire sur la patience à pratiquer dans toutes les adversités qui les attendent. Car, comme dit Sénèque, le remède à toute souffrance, c'est la patience. Or, la patience était surtout nécessaire aux apôtres. Selon le langage de saint Grégoire, celui qui accepte les fonctions de prédicateur ne doit pas faire de mal à autrui, mais au contraire le supporter si on lui en fait, afin d'apaiser par sa mansuétude la fureur de ses ennemis et de guérir par sa patience les plaies des péchés d'autrui.

Jésus dit donc à ses disciples : *Allez* prêcher ma doctrine; *voilà que moi*, votre Seigneur et Maître, moi qui vous ai choisis, qui vous ai enseignés, moi, le Seigneur tout-puissant, qui vous ai armés soldats et à qui personne ne peut résister; moi, dis-je, le Maître de la moisson, *je vous envoie comme des brebis* dont vous aurez la simplicité et l'innocence, afin que vous nourrissiez les hommes du lait de ma doctrine et les attiriez par l'exemple d'une vie vertueuse, que vous exposiez même vos corps pour eux; *je vous envoie au milieu des loups*, c'est-à-dire des scribes et des pharisiens et des autres cruels persécuteurs et détracteurs de la foi (le Sauveur les appelle loups à cause de leur rapacité, de leur cruauté et de leur hypocrisie); comme s'il disait : Vous, pleins de douceur, vous allez vivre au milieu des hommes cruels pour y être tourmentés; environnez-vous de patience et gardez votre simplicité; ne vous défendez pas, car vous êtes brebis; aux loups la cruauté.

Le Seigneur est un chasseur admirable, qui, avec des agneaux ou des brebis prend des loups et les adoucit ; par la patience il triomphe de la force et de la puissance. Quelle justesse dans ces mots, *au milieu des loups* ! Jésus veut prouver que la patience doit être comme le centre autour duquel convergeront toutes les attaques du monde contre les apôtres. Ou bien encore, vous serez au milieu des loups, parce que vous adresserez à tous les paroles de conversion ; *comme des brebis*, à cause de l'unité des brebis dans la foi et de la diversité des loups dans l'erreur. C'est cette unité qui vous fera triompher, car, comme dit saint Ambroise, tout combat où les soldats luttent comme un seul homme enfante la victoire. Le Seigneur dit : *Voilà que je vous envoie*; il veut, par la considération de la puissance

de celui qui députe, faire mépriser la grandeur du danger. Ces paroles inspirent ainsi saint Chrysostôme : Où devaient être la force et la consolation des envoyés de Jésus-Christ? Dans la puissance de celui qui envoyait; voilà pourquoi Jésus débute par ces mots : *Je vous envoie*, qui suffisent pour mettre la confiance au cœur et empêcher de rien craindre de tout ce qui peut arriver. La vue de l'autorité et de la puissance produit un courage invincible. Le Seigneur envoie ses disciples comme des brebis au milieu des loups. Mais hélas! que de prélats aujourd'hui sont des loups au milieu des brebis.

Soyez donc prudents comme des serpents, contre l'astuce et la fourberie des scribes, c'est-à-dire pour comprendre et déjouer leurs déguisements et leurs piéges; et simples comme des colombes, contre la cruauté et la malice des tyrans, c'est-à-dire pour supporter leurs persécutions et leurs outrages et les pardonner. La prudence est nécessaire pour prévoir le mal et s'en garantir; la simplicité pour faire le bien. C'est donc comme si le Sauveur disait : Voyez le serpent; il expose tout le reste de son corps pour mettre sa tête, où réside la vie, à l'abri du danger, et éviter ainsi une blessure mortelle. Ainsi vous, au prix de votre corps, vous devez défendre et garder votre tête, c'est-à-dire moi, et votre foi et votre âme, dans toute leur intégrité et leur pureté. Voyez les colombes; elles ignorent le fiel et l'amertume de la malice, et ne font de mal à personne. Ainsi vous, gardez votre simplicité et ne faites ou ne rendez jamais le mal aux autres. Par votre prudence vous éviterez le mal, et par votre simplicité, vous n'offenserez pas le prochain.

On peut considérer la prudence du serpent dans trois

choses. Ce reptile quitte sa vieille dépouille en passant à travers un trou très-étroit; il expose son corps pour défendre sa tête; et étant naturellement frileux, il cherche le soleil. L'abandon de sa dépouille est un exemple pour ceux qui débutent dans la vertu, ils doivent dépouiller le vieil homme avec ses actes. Ceux qui marchent déjà dans les voies du bien, doivent exposer leur corps pour défendre leur âme qui est tout l'homme. Ceux qui sont arrivés dans la perfection aiment le soleil, c'est-à-dire la contemplation divine, où leur esprit s'éclaire et leur cœur s'enflamme. Le serpent cherche le soleil pour un double motif : à cause desa chaleur qui le fortifie et de sa lumière qui l'éclaire; car le serpent en devenant vieux perd la vue, et il la recouvre en tournant directement ses yeux vers les rayons du soleil. Le Seigneur a voulu nous assimiler au serpent sous ce triple point de vue, mais nullement sous celui de son contact venimeux ou de sa marche tortueuse.

Nous devons également avoir la simplicité de la colombe sous trois rapports : dans nos jugements sur le prochain, car la colombe a un regard doux et tendre ; dans notre amour ; la colombe aime ses semblables et les comble de ses caresses ; enfin, en agissant, dans nos intentions qui doivent être pures; car la colombe ne se nourrit que de choses d'une grande netteté. Et c'est avec beaucoup de raison, d'après saint Remy, que le Seigneur met la simplicité à côté de la prudence ; la simplicité sans la prudence peut facilement être trompée, et la prudence peut dégénérer quelquefois en mensonge si elle n'est tempérée par la simplicité. Il est évident que la ruse du renard est blamâble, ainsi que la rudesse du bœuf, et qu'il faut tenir le milieu entre ces deux extrêmes. Le Sauveur, dit

saint Grégoire, unit ces deux qualités dans son instruction à ses apôtres; il élève la simplicité de la colombe sur l'astuce du serpent, et tempère l'astuce du serpent par la simplicité de la colombe. Et saint Chrysostôme : Soyez donc prudents comme des serpents, pour saisir les fourberies des autres; soyez simples comme des colombes pour pardonner les injures. Vous ne devez pas être toujours comme des colombes; une trop grande simplicité pourrait vous laisser séduire et tomber dans les piéges. Vous ne devez pas être toujours comme des serpents; votre cœur pourrait répandre son venin sur le prochain. Mais vous devez être simples ou prudents selon les circonstances et les personnes. Et, pour tout dire en un mot, soyez prudents comme des serpents pour voir où il y a du mal et vous en préserver; soyez simples comme des colombes pour ne faire aucun mal ; car, comprendre où réside le mal est digne d'éloge, et faire le mal est digne de blâme.

Jésus découvre ensuite à ses apôtres quels sont les loups dont il veut leur parler et leur dit : *Mais donnez-vous de garde des hommes;* ils sont pires que les loups, c'est-à-dire tenez-vous en garde contre leurs suggestions; ils chercheront à vous tromper par leur fourberie et à vous pervertir. Ainsi, le Sauveur l'explique ici : il n'entend pas par loups les bêtes sauvages, mais les hommes. Voici une belle explication de saint Chrysostôme à ce sujet : Le Sauveur dit : Gardez-vous des hommes comme des plus grands maux, voulant nous montrer que l'homme est le plus grand danger sur la terre. En effet, comparez-le à une bête sauvage : il vous paraîtra pire que cette dernière. La bête, si cruelle qu'elle soit, comme elle n'a pas la raison, pourra être déjouée dans sa cruauté. Mais l'homme cruel étant doué de

la raison, nous ne pourrons pas facilement éviter les coups de sa malice. Comparez, par exemple, l'homme au serpent. Le serpent est méchant; mais il craint l'homme. S'il le peut, il le mordra; s'il se voit dans l'impuissance de le faire, il prendra la fuite. Mais l'homme a la malice du serpent, sans en avoir la crainte. Aussi, s'il ne voit pas l'occasion favorable, il se cache comme le serpent; mais, dans le cas contraire, il se précipite sur son ennemi avec l'impétuosité de ce reptile. Tout animal, si on ne l'agace pas, passe tranquillement son chemin. Mais l'homme entre en fureur même contre ceux qui ne l'attaquent pas. En un mot, chaque bête sauvage a sa malice propre et unique; mais l'homme renferme en lui toutes les malices. Bien plus : il est pire que le démon. Le démon, s'il voit un homme juste, n'ose pas en approcher; mais le méchant non-seulement ne craint pas l'homme saint, mais le méprise. Il est comme l'arme de Satan. De même que sans armure nous ne pouvons rien contre l'ennemi, de même le démon sans l'homme ne peut rien contre les saints. Et ailleurs, le même Père dit : Les méchants sont la force du démon; car celui-ci ne peut répandre aucun mal dans le monde que par ceux qui lui sont dévoués; et dans les saints il ne trouve aucun occasion de faire le mal. Êtes-vous chrétien, dit saint Augustin, vous avez le monde pour ennemi, sans parler des inimitiés particulières ; nous avons à lutter non pas contre la chair et le sang, dit saint Paul, mais contre les princes, les puissants de la terre et les esprits de malice, c'est-à-dire contre le démon et ses suppôts. Lorsque nous souffrons de la part des méchants, c'est le démon qui aiguillonne ceux-ci, les enflamme et les lance contre nous. Donc, ici-bas nous avons un double ennemi,

l'un visible et l'autre invisible, le premier c'est l'homme, le second, c'est le démon. Pour les vaincre, aimons l'homme, gardons-nous du démon, prions pour l'homme, luttons contre le démon.

Nous lisons dans la vie de saint Colomban qu'il traversait un jour, seul, une forêt épaisse, parcourant des sentiers détournés; il portait un livre sur ses épaules et dissertait en lui-même des saintes Écritures. Tout à coup une pensée lui vient; aimerait-il mieux tomber entre les mains des hommes ou sous la dent des bêtes sauvages? Se voyant forcé de se répondre, il fit plusieurs fois le signe de la croix et priant Dieu, se dit : J'aimerais mieux être en butte à la cruauté des bêtes sauvages, sans être exposé au péché, qu'à la colère des hommes avec le danger de perdre mon âme. — Plusieurs philosophes faisaient un jour à quelqu'un cette question : Pourquoi un homme terrible pèse-t-il davantage sur vous que tout autre poids matériel? Parce que, répondit celui-ci, l'homme terrible pèse sur mon âme, et les fardeaux sur mon corps seulement. Quel est le plus grand ennemi de l'homme, disait Sénèque? C'est son semblable.

Gardez-vous donc, continuait Jésus-Christ, *des hommes* qui s'efforcent par leur malice et leur fourberie de vous entraîner au mal, de crainte qu'ils ne vous trompent et ne vous séduisent, et par leurs flatteries ou leurs conseils, leurs menaces ou leurs tourments, ne vous éloignent de la voie de la vérité; *car ils vous feront comparaître* d'abord *dans leurs assemblées*, dans leurs conseils privés où ils viendront, comme s'ils faisaient un acte licite et raisonnable, vous conseiller de ne pas prêcher en mon nom. Vous voyant indociles à leurs conseils et peu

intimidés de leurs menaces, *ils vous feront fouetter dans leurs synagogues*, c'est-à-dire dans leurs assemblées publiques où ils se réuniront pour avoir l'air de faire respecter la justice. Enfin *vous serez conduits devant les magistrats*, c'est-à-dire les chefs de la synagogue, les pontifes ; *et les rois et les présidents*, c'est-à-dire les gouverneurs romains, afin que vous soyez condamnés à mort (les Juifs n'avaient pas droit de mort, parce qu'ils étaient soumis aux Romains). Et tout cela vous arrivera *à cause de moi*, c'est-à-dire pour la confession de mon nom. Voilà le plus beau titre et le motif le plus honorable pour souffrir ; car, comme dit Bède, l'outrage est un bonheur lorsqu'il a Dieu pour principe. C'est aussi la pensée de saint Chrysostôme : Ce n'était pas une faible consolation de souffrir pour Jésus-Christ; les apôtres n'étaient pas tourmentés à titre de criminels, mais pour rendre *témoignage*, contre la perversité des juifs, et afin d'engager les gentils à se convertir ; pour les premiers, ils devaient être un témoignage accusateur, et pour les seconds un stimulant à la conversion ; ils seront un témoignage pour le salut des élus, et en même temps pour la condamnation des réprouvés ; car ils témoigneront à la fois contre les uns et pour les autres au jour du jugement. Vous serez menés, continue le même Père, devant les rois et autres juges, en témoignage contre les Juifs et pour les gentils ; en effet, quand les apôtres sont accusés, ils répondent dans les prétoires, ils prêchent la vérité de Jésus-Christ, démontrent la perfidie des Juifs, et le mystère de la Rédemption est révélé pour ceux qui croient. Et, comme le dit ailleurs le même Père, la mort des justes est un puissant secours pour les bons, un témoignage contre les méchants ; elle

laisse le méchant sans excuse, et fournit aux élus un encouragement à continuer à bien vivre.

Le Seigneur, après avoir prédit à ses apôtres, pour les leur adoucir, les adversités qui fondront sur eux, craignant qu'en face de ces terreurs ils ne soient jetés dans le trouble et la consternation, les console et les fortifie en leur disant : Mais lorsqu'on vous conduira pour vous faire comparaître devant les juges, qu'on machinera pour vous forcer à me nier, ne vous mettez point en peine et en sollicitude comment vous parlerez ou de ce que vous répondrez lorsqu'on vous interrogera ; car vous apprendrez du Père des lumières, et à l'heure même, ce que vous devrez dire, c'est-à-dire votre esprit aura la sagesse et la prudence, et vos lèvres l'éloquence qui vous seront nécessaires. Ne comptez pas sur votre science, mais sur la divine Providence; le Saint-Esprit vous enseignera ce que vous devez répondre, sans que vous ayez besoin d'y réfléchir et de le méditer. *Ce n'est pas vous qui parlez*, vos paroles ne sont pas le produit de votre esprit, mais de la grâce du Saint-Esprit ; *car c'est l'Esprit de votre Père qui parle* en vous, comme par son organe. Jésus, dit Saint Chrysostôme, donne ainsi à ses apôtres la dignité des prophètes qui parlaient par l'Esprit de Dieu. Et saint Grégoire : C'est comme si Jésus leur disait : Ne craignez rien ; vous allez au combat, mais je combattrai pour vous ; vous direz des paroles, mais c'est moi qui parlerai. N'est-ce pas ce que dit saint Paul ? *Vous voulez savoir qui parle en moi ? c'est Jésus-Christ*. Et les apôtres allaient en toute sécurité partout où on les conduisait. Comment ne pas aller au combat, rempli de courage, avec de telles armes et sous un tel capitaine ? Comment ne pas comparaître avec assurance

devant les tribunaux des hommes, avec un tel défenseur qui plaide sa propre cause! Saint Chrysostôme prête au Sauveur ce langage vis-à-vis des apôtres : Lorsque les hommes vous feront venir devant eux pour vous juger, ne soyez pas en peine comment vous leur parlerez ou de ce que vous leur direz ; ma propre cause s'agite. Contentez-vous de me servir d'organes, je vous animerai de mon intelligence. Être dans la préoccupation en face du juge, ce n'est pas préparer sa défense, mais désespérer de Dieu. Laissez donc Dieu parler pour vous dans sa propre cause, il connaît le fond de la conscience de celui qui vous interroge. Un roi qui envoie ses soldats sur le champ de bataille, peut-il ne pas leur donner des armes pour combattre? Si vous êtes en peine de votre réponse, vous espérez en votre sagesse, qui est la première cause de votre ruine ; et pour recevoir dans les persécutions le secours d'en haut, il faut auparavant avoir foi et espérance en Dieu. Lorsque, dit saint Jérôme (*in cap.* x *Matth.*), pour Jésus-Christ vous êtes conduits devant les juges de la terre, vous devez offrir votre volonté à Jésus-Christ ; habitant en nous, il parlera pour lui, et nous donnera la grâce du Saint-Esprit pour répondre.

Toutefois, le Sauveur ne prétend pas défendre de méditer et de prévoir sa réponse, si le temps le permet et si on est assez instruit. Mais il promet de nous aider et de nous secourir, au cas où ces deux conditions nous manqueraient. Ceci se présentait souvent dans l'Église des premiers siècles; des fidèles simples et ignorants étaient tout à coup conduits devant les juges et Dieu les éclairait dans leurs réponses. Ainsi, si le temps et la science nous manquent, nous ne devons pas nous troubler; car

Dieu, dans le cas de nécessité, envoie son Esprit à ceux qui ont confiance en lui. D'ailleurs, dans ce cas, il suffit pour être sauvé de confesser fermement sa foi d'une manière générale, et le chrétien le plus ignorant peut agir ainsi. Jésus-Christ ne parle pas non plus ici des prédicateurs qui vont porter la parole. Ceux-ci doivent se préparer pour donner la forme convenable à leurs instructions; sans cela, ils tenteraient Dieu, supposé qu'ils aient le temps nécessaire pour cette préparation. Ce que Jésus-Christ défend, c'est d'employer beaucoup de temps aux ornements du langage et de trop s'en préoccuper. La vérité n'a pas besoin de tous ces atours pour persuader et convaincre les hommes.

Le Sauveur veut empêcher ses apôtres de compter sur le secours de leurs amis et leur démontre que de leur part viennent les plus cruelles persécutions. Les tourments que nous endurons des hommes en qui nous avions mis notre espérance, dit saint Grégoire (*hom.* 35, *in Evang.*), nous sont d'autant plus pénibles, qu'avec le dommage qu'ils infligent à notre corps, ces amis perdent eux-mêmes la charité, ce qui est un très-grand mal. Voilà pourquoi Jésus-Christ dit à ses disciples: *Or le frère livrera son frère, et le fils ses parents*, c'est-à-dire l'infidèle livrera le fidèle; car, comme dit saint Jérôme (*in cap.* x *Matth.*), il ne peut pas y avoir d'amitié sincère, là où la foi est différente. Voici comment raisonne saint Chrysostôme sur ce passage : Personne, dit-il, ne doit compter sur ses maîtres, sur ses amis ou ses parents, puisque le frère doit livrer à la mort son frère, le père le fils et le fils le père. Ah ! quelle persécution éclatera de tous côtés comme un incendie, puisque la nature ne doit pas s'épargner

elle-même! Et comment pouvez-vous avoir une entière confiance en vos maîtres ou amis, en face de la dissolution des amours fraternel et paternel; si l'amour disparaît dans la nature elle-même, comment le trouverez-vous en dehors de la nature?

Et vous serez haïs de tous les hommes, de ceux qui aiment le monde et sont les ennemis de Dieu; car l'amour de Dieu et l'amour du monde ne peuvent s'accorder, et il y a entre eux une plus grande distance qu'entre le ciel et la terre. Jésus dit donc à ses disciples: Vous serez haïs non-seulement de ceux qui ne vous sont unis par aucun lien, mais même de vos proches, de vos parents et de vos frères. Souvent ceux qui veulent servir Dieu sont en butte à la haine des mondains et de leurs frères selon la chair à la fois. Mais vous serez haïs *à cause de mon nom*. Jésus-Christ met ici la consolation au cœur de ses apôtres. Quoi de plus agréable que d'être détesté pour l'amour du nom du Seigneur? N'est-ce pas là un motif suffisant pour supporter les persécutions? Ne trouvons-nous pas là une grande récompense? non, ce n'est pas la souffrance qui fait le martyr, mais le motif de cette souffrance.

Jésus-Christ veut soutenir ses apôtres au sein des tribulations, et il ajoute: *Mais celui qui persévérera jusqu'à la fin*, en demeurant dans la grâce sans finir par succomber; ou bien, selon saint Remi, qui ne rompra point avec les préceptes de la foi, qui ne faillira pas dans les persécutions, *celui-là sera sauvé*. Ce n'est pas le combat, mais l'issue du combat qui donne la couronne; la vertu ne consiste pas à commencer, mais à finir. Quelle grande consolation dans les attaques du monde et quel encouragement à supporter les tribulations! Ce n'est pas au début,

mais à la persévérance qu'est décernée la récompense. Celui-là seul sera couronné, dit saint Paul, qui aura légitimement combattu. Le mot *hic* dont se sert le Seigneur, désigne le petit nombre des persévérants, car beaucoup, dit saint Chrysostôme (*hom.* 24, *Op. imp.*), commencent à bien faire, mais peu arrivent au terme; au début se place toujours la délectation en vue du ciel, mais à la fin arrive l'épreuve. Nous devons faire tous nos efforts pour atteindre à une bonne issue; car il n'y a pas de gloire à commencer une bonne chose, mais à la conduire à bonne fin. Ce qui est fait pour l'amour de Dieu est éternel.

Lorsque vous vous serez converti à Dieu, et que vous aurez commencé à vous consacrer à son service et à faire des œuvres de justice, ne pensez plus aux actes passés; mais ayez toujours devant les yeux votre fin. La considération des bonnes œuvres passées produit la négligence ou la jactance; la considération de la fin engendre la crainte. La persévérance, dit saint Bernard (*Epist.* 129), est la vigueur des forces de l'âme, la conservation des vertus, la mère des mérites, la médiatrice de la récompense, la sœur de la patience, la fille de la constance, l'amie de la paix, le nœud des amitiés, le lien de la concorde, le rempart de la sainteté. Faites disparaître la persévérance, les services restent sans rémunération, le bienfait sans reconnaissance et le courage sans éloges. En un mot, ce n'est pas celui qui commence, mais celui qui persévère qui sera sauvé.

Remarquons ici qu'il y a deux sortes de persévérance : l'une consiste à marcher toujours dans les bonnes œuvres; l'autreest la persévérance de la volonté dans le dessein de faire le bien ; elle est toujours de précepte.

Les apôtres étaient encore faibles; ils n'étaient pas revêtus de la force d'en haut; et Jésus-Christ, à cause de leur faiblesse leur enseigne à fuir, afin d'être utiles à un plus grand nombre d'âmes. *Lorsqu'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre.* Ainsi votre nom se répandra, on écoutera votre prédication, vous déjouerez les dangers que courra votre faiblesse, et vous épargnerez à vos ennemis les châtiments de leurs crimes. Le Sauveur, dit saint Chrysostôme, connaît la faiblesse de la nature humaine dans les tentations; voilà pourquoi il dit : *Êtes-vous persécuté dans une ville, fuyez dans une autre.* Je ne dédaigne pas les hommes timides, et je ne choisis pas que des courageux; Dieu ne regarde pas le courage, mais la volonté. Celui qui fuit diffère de celui qui reste, au point de vue du courage; mais ils sont égaux au point de vue de la volonté. L'un endure la persécution pour ne pas paraître s'aimer plus que Dieu; l'autre s'en va pour ne pas se laisser vaincre par les tourments et perdre le titre et le trésor du chrétien. Ainsi, le précepte de Jésus-Christ ne veut pas dire que celui qui reste dans la ville pèche, mais que celui qui fuit ne pèche pas; Jésus a ici égard à la faiblesse humaine, sans exclure le courage d'une foi ferme. Disons-le donc, à la consolation des chrétiens qui prennent la fuite : demeurer dans la ville, est le propre d'une foi forte; et fuir, le signe d'une grande humilité.

Comme le précepte, dit saint Remi, de demeurer au sein de la persécution, s'adresse spécialement aux apôtres et à leurs successeurs, hommes vraiment courageux, de même la faculté de fuir convient assez aux faibles dans la foi; notre Maître compatissant condescend ici à leur faiblesse;

il craint que si s'étant présentés spontanément au martyre, au milieu des tourments, ils ne fussent exposés à nier leur foi; la fuite était donc préférable à l'apostasie. Ils ne montraient pas ainsi, il est vrai, une fermeté parfaite dans la foi, et cependant ils avaient un très-grand mérite, car par leur fuite, ils prouvaient qu'ils étaient disposés à quitter tous leurs biens pour Jésus-Christ. Si le Sauveur ne leur eût pas laissé cette faculté de fuir, quelques-uns eussent pu dire : Vous nous avez éloignés de la gloire du royaume céleste.

La persécution peut être purement personnelle, comme si nous cherchons quelqu'un pour le faire mourir dans le but de satisfaire notre haine contre sa personne ; et alors il doit fuir. C'est ce qui arriva à saint Paul à Damas. Tous les autres chrétiens pouvaient rester dans cette ville sans être inquiétés ; Paul seul était l'objet de perquisitions ; on voulait le livrer à la mort. Ses frères donc le descendent par les murs ; il évite la persécution personnelle, non pas qu'il la redoute, mais pour se rendre plus tard utile à un grand nombre d'âmes. Ce n'est donc pas une imperfection de fuir, en consultant les lumières de la raison et de la prudence, jusqu'à un temps plus favorable, et pour obtenir des résultats spirituels plus considérables.

En attaquant notre personne, on peut avoir en vue la ruine de la foi et de la justice. Dans ce cas, si notre fuite doit probablement jeter du ridicule sur la foi et faire déprécier la justice, nous nous rendons coupable de péché mortel. Si cette probabilité n'existe pas, et qu'il doive au contraire résulter du bien pour l'Église de notre apparition sur un autre théâtre, tandis que notre séjour dans la ville où nous sommes actuellement ne peut que faire

massacrer les ministres sacrés, fouler aux pieds les articles de la foi par des infidèles obstinés, alors la fuite nous devient nécessaire. Celui qui ne peut pas faire progresser l'Évangile dans un endroit doit passer dans un autre. Les serviteurs de Jésus-Christ, dit saint Augustin (*Epist.* 180), doivent faire ce qu'il leur a ordonné ou permis. Pour échapper à la persécution d'Hérode, Jésus fuit en Égypte ; si des persécuteurs vous recherchent personnellement pour vous faire périr, n'hésitez pas à fuir de ville en ville. Mais ceux qui ne sont pas l'objet des mêmes perquisitions ne doivent pas quitter l'Église, afin de fournir à leurs compagnons la nourriture spirituelle qui leur est nécessaire. Si le danger est commun et menace les évêques, les clercs et les laïques, ceux qui peuvent être le secours des autres ne doivent point prendre la fuite. Ainsi, ou bien tous doivent aller dans des endroits où ils soient en sûreté, ou, autour de ceux à qui incombe l'obligation de rester, doivent se grouper ceux qui ont besoin de leur ministère ecclésiastique ; c'est-à-dire que tous doivent se prêter un appui réciproque, ou ensemble endurer les peines que le Père de famille veut leur faire souffrir pour la confession de son nom.

Mais, auraient pu dire les apôtres à leur divin Maître : Vous nous avez défendu d'aller prêcher les gentils. Que ferons-nous si nous parcourons toutes les villes de la Judée et que toutes nous rejettent ? Le Sauveur va au-devant de cette crainte qu'il éloigne en disant : *En vérité, je vous le dis, vous n'aurez pas achevé de parcourir toutes les villes d'Israël* en leur prêchant l'avénement ou la foi du Christ, *avant que le Fils de l'Homme vienne* ressuscitant d'entre les morts. Aussitôt après la proclamation de son arrivée à

travers les villes de Judée, le Sauveur fut crucifié, et, brisant les portes du tombeau, il apparut à ses disciples. Jésus-Christ, dit Raban-Maur, prédit à ses apôtres qu'ils n'auront pas amené les villes d'Israël à la foi par leur prédication, avant que sa résurrection se soit accomplie, et qu'ils aient reçu le pouvoir de prêcher l'Évangile sur la surface de toute la terre. Ou bien, si l'on veut entendre ces paroles du second avénement de Jésus-Christ, au jugement dernier, il s'agira alors de la consommation de la prédication des apôtres sur tous les peuples, au point de vue de leur conversion effective, puisque les enfants d'Israël doivent rester dispersés selon leur prédestination. Les apôtres, il est vrai, prêchèrent l'Évangile à toute la terre connue alors. *Le son de leur voix*, dit le prophète, *s'est fait entendre dans tout l'univers*. Toutefois, la conversion des hommes, relativement à la généralité de ceux qui se convertiront, ne sera pleine et entière qu'à la fin du monde. C'est ce qui fait dire à Jésus-Christ : *En vérité, je vous le dis, vous n'aurez pas achevé de parcourir toutes les villes d'Israël* en fuyant, ou en prêchant la foi et convertissant, *avant que vienne le Fils de l'Homme*, environné de la gloire de son Père, pour la résurrection générale ; car tous les enfants d'Israël ne se convertiront à la foi que vers la fin du monde. Comme si, dit saint Chrysostôme, ses apôtres lui eussent demandé : Jusques à quand pourrons-nous fuir (une fuite trop longue est plus cruelle qu'une mort prompte), le Seigneur, pour les consoler, leur répond : *Vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël, avant que vienne le Fils de l'Homme*. Si ces paroles s'appliquent aux apôtres seuls, toute autre explication est inutile, la mort des apôtres précédant de beaucoup

l'avénement dernier de Jésus-Christ. Mais tous les discours du Sauveur à ses disciples s'adressent à ceux qui par eux devaient embrasser la foi jusqu'à la fin du monde. Les douze apôtres étaient les chefs de toute la chrétienté à venir ; et de même que tous les aliments que l'homme absorbe se répandent dans toutes les parties du corps, de même ce que Jésus-Christ disait aux apôtres s'adressait à l'universalité du corps chrétien. Le Seigneur n'ignorait pas que sa connaissance envelopperait tant de villes, qu'on pourrait les appeler presque toutes villes d'Israël.

Après leur avoir montré la grandeur des tribulations qui les attendent, le Sauveur exhorte ses disciples à les supporter, les console et les encourage par son exemple en leur disant : Si le maître, le seigneur, le père de famille se voit jeter les blasphèmes à la face, se voit outrager sans aucun motif, et supporte tout cela avec patience et intrépidité, à quoi doivent s'attendre les disciples, les esclaves et les serviteurs? Quelle patience ne doit pas les animer sous les coups de l'injure des hommes? *Le disciple*, dit le Sauveur, *n'est point au-dessus du maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur*, c'est-à-dire tant que vous êtes disciple ou esclave, vous n'êtes point au-dessus du maître ou du seigneur, au point de vue de la dignité et de l'honneur qui l'environnent. Ou bien, *non est discipulus*, le disciple ne doit pas être au-dessus du maître, ni le serviteur ne doit pas prétendre s'élever au-dessus de son seigneur, en faisant des actes marqués en quelque sorte à un coin de plus grande autorité que ceux de son maître ou de son seigneur. C'est comme si Jésus disait : Ne dédaignez pas de supporter, vous serviteurs et disciples, ce que je supporte ou que je supporterai,

moi seigneur et maître ; à ce double titre je fais ce que je veux et j'enseigne ce que je sais être utile aux autres. Que mes exemples vous servent d'enseignement ; considérez-moi et ne redoutez pas de voir s'accomplir en vous ce que vous voyez se réaliser en moi. Les hommes qui ne craignent pas de m'offenser et de me persécuter, n'hésiteront pas non plus à vous rendre le but de leurs outrages et de leurs persécutions. Le Seigneur, dit saint Chrysostôme, commence à fortifier par son exemple ses disciples à l'endroit de leurs souffrances futures. Si l'on est insulté pour Dieu, de la part de personnes sans dignité, il est naturel de s'en irriter et de s'en affliger ; mais si on nous dit qu'un personnage célèbre a passé par les mêmes outrages, le bouillonnement de notre colère s'apaise, l'enflure de notre indignation s'évanouit. Nous nous disons : Si ce noble personnage a enduré de telles avanies, comment moi, qui ne suis rien, pourrais-je ressentir la moindre douleur de l'outrage qui vient de m'être lancé ? Quelle ne sera donc pas la consolation des apôtres au milieu de leurs persécutions, eux qui n'étaient que les serviteurs et les disciples du souverain Maître et Seigneur, en évoquant à leur souvenir les souffrances immenses de Jésus-Christ ? Aussi doivent-ils marcher sur les traces du Sauveur, non-seulement avec patience, mais avec joie ; car, comme dit Sénèque, c'est le caractère d'un mauvais soldat de suivre son capitaine en poussant des gémissements.

Il suffit, il doit suffire *au disciple,* continue Jésus-Christ, *d'être comme son maître, et au serviteur d'être comme son seigneur :* de supporter les injures sans en tirer vengeance ; d'accueillir le mal en y répondant par le bienfait. Ou bien, il doit lui suffire de n'être pas davantage méprisé et comme

foulé aux pieds. Mais il aura atteint la perfection, s'il est comme son maître et son seigneur, s'il l'imite dans tous ses actes ; car la perfection, c'est l'assimilation au maître. Si le maître, dit Bède, qui est Dieu, ne veut pas tirer vengeance de ses outrages personnels ; s'il préfère calmer et adoucir ses persécuteurs par sa patience, le disciple, qui est un homme, ne doit-il pas suivre la même règle de perfection ? Cette parole de Jésus-Christ est infiniment vraie ici où il parle de lui-même, le Maître, le Seigneur et le Père de tous. Il se dit le Maître et le Seigneur, et donne à ses apôtres et à ceux qui les imiteront jusqu'à la fin du monde le titre de disciples et de serviteurs. L'imitation de ce Maître, voilà la perfection de l'humanité. C'est la pensée de saint Augustin (*Lib. VIII de Civit., cap.* XVIII) : La souveraine perfection de la religion chrétienne, dit-il, c'est l'imitation de celui que vous adorez. Et les paroles de Jésus-Christ ne s'appliquent pas à tout maître ; car si le maître est ignorant, l'ignorance de celui-ci ne peut être suivie par le disciple, et si le maître est pauvre, le serviteur n'est pas obligé de suivre sa misère. Ou bien, selon saint Chrysostôme (*Hom.* 35, *in Matth.*), le Sauveur ne parle pas ici selon ce qui arrive accidentellement, mais il établit son raisonnement sur l'ordre ordinaire des choses.

Si le père de famille, continue le Sauveur, c'est-à-dire moi qui ai une sollicitude de père, parce que j'en possède l'autorité, *a été appelé Belzébuth*, a été accusé de faire ses miracles au nom de Belzébuth, *ne devra-t-on pas traiter de même ses domestiques*, et leur faire cette réputation ? En effet, les Juifs et les gentils, comme on le voit souvent dans les Actes des Apôtres, accusèrent les disci-

ples de faire leurs prodiges par la puissance du démon. Ah ! les bons ne doivent donc pas se contrister si des méchants les calomnient injustement. Le Seigneur, pour nous consoler, a bien voulu mettre en avant ses propres opprobres en disant : *S'ils ont appelé Belzébuth le Père de famille, combien plutôt traiteront-ils de même ses domestiques ?* Il se rencontre des hommes qui font un éloge exagéré des vertus des gens de bien. Dieu, pour empêcher l'orgueil de s'emparer du cœur de ceux qui sont l'objet de ces éloges, fait fondre sur eux la médisance et la calomnie.

Ainsi, par un merveilleux équilibre moral, si les éloges ont pu faire pécher le bon, les calomnies peuvent le ramener à la pénitence. Nous devons toujours répondre au témoignage de notre conscience qui éprouve la vérité ou la fausseté des paroles du flatteur et du médisant. Si celles du premier ne sont pas l'expression vraie du bien qu'on nous attribue, nous devons en concevoir une grande tristesse ; et si celles du second n'expriment pas le mal dont on nous accuse et sont fausses, nous devons au contraire nous livrer à une grande joie. Pour juger des discours des hommes sur nous, dit saint Grégoire (*Epist.* 45), nous devons toujours recourir à notre conscience, ce témoin intime, et le prendre pour arbitre. Car à quoi servent les éloges de tous les hommes, si notre conscience nous accuse et nous condamne ? Et quel mal pourraient nous faire les accusations du monde entier, si nous avons notre seule conscience pour défenseur ? C'est la pensée de Caton renfermée dans ces deux vers :

Cum te quis laudat, judex tuus esse memento ;
Plus aliis de te quam tu tibi credere noli.

Mais, comme dit saint Grégoire, l'homme qui ne cherche pas sa propre gloire ne sent pas l'aiguillon de la calomnie. Ainsi devez-vous former votre jugement à l'endroit des autres vertus et des autres vices. Il y a un grand danger à s'entendre louer en sa propre présence. Il faudrait être bien fort en Dieu pour ne pas se sentir alors enflé d'orgueil intérieurement. C'est ce qui a fait donner à Horace ce conseil :

Quales commendes, aspice, ne mox
Incutiant aliena tibi peccata pudorem.

Ah ! au lieu des éloges et de la gloire, n'ayons en vue qu'une seule chose : imiter Notre-Seigneur dans toutes ses souffrances. Le creuset de la tribulation nous purifie de nos péchés. Dieu a exposé Jésus-Christ, le chef de l'Église, aux traits des souffrances ; voilà pourquoi l'Église, qui est son corps, sera, par la permission divine, en butte à l'épreuve pour être purifiée jusqu'à la fin des siècles ; car le chemin de la vertu est pénible et tout hérissé de buissons et d'épines. Les patriarches, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges et toutes les âmes qui ont voulu être agréables à Dieu, ont dû parcourir cette voie à travers les tribulations. Et c'est dans les mêmes conditions que devront la parcourir tous ceux qui voudront être membres de Jésus-Christ jusqu'au jugement dernier. Ecoutez saint Augustin : Aucun serviteur de Jésus-Christ ne peut être sans tribulations, et si vous pensez ne pas avoir à endurer de persécutions, vous commencez à peine à être chrétiens.

Pour conclure, le Seigneur ajoute : *Ainsi donc*, vous mes serviteurs et mes imitateurs, *ne les craignez pas*,

c'est-à-dire vos persécuteurs, ce sont des hommes faibles et pécheurs ; ne vous laissez pas intimider par leurs blasphèmes ou leurs cruautés, et n'abandonnez pas votre foi par crainte de la persécution ; mais supportez patiemment les adversités pour l'amour de Dieu. N'oubliez pas que pour arriver à cette patience, vous avez à votre service un moyen puissant : c'est de vous représenter Jésus-Christ souffrant pour vous. Si vous considérez, dit saint Augustin, de l'œil de votre cœur, ce que Jésus-Christ a souffert pour vous, vous ne succomberez pas sous la pusillanimité ; vous supporterez au contraire, avec grandeur d'âme, toutes les adversités qui vous atteindront. Que dis-je? vous vous réjouirez en leur présence, parce que vous avez quelque trait de ressemblance avec votre Roi, au point de vue de ses souffrances. Le même docteur dit, dans un autre endroit : Eh quoi! celui qui avait dit avec tant de vérité : *Voilà que le prince de ce monde est venu, et il n'a rien trouvé en moi de répréhensible*, a été appelé pécheur, imposteur, insensé, Belzébuth, toutes qualifications injustes, et vous, simple serviteur, vous vous révoltez de recevoir les titres que vous méritez en toute vérité? Le Sauveur est venu en ce monde pour être notre modèle, et il a voulu entendre ces outrages pour nous apprendre à les écouter sans laisser notre patience s'abattre. Cependant, que faites-vous? A la première insulte, vous êtes vaincu. L'enseignement de Jésus-Christ est donc inutile? car il a enduré le premier les outrages pour nous enseigner à les supporter. Et si celui à qui on ne pouvait faire aucun reproche a voulu être en butte aux outrages, à plus forte raison, doit-il en être ainsi de nous ; car, supposons que nous ne soyons pas coupables du péché que notre ennemi

nous reproche pour nous accuser, nous avons cependant autre chose en nous qui mérite d'être blâmé. Écoutez, on vous appelle voleur, et vous ne l'êtes pas. Cette accusation est pour vous un opprobre ; mais si vous n'êtes pas voleur, vous avez toujours en vous quelque chose qui déplaît à Dieu, et cet outrage de votre semblable punit cette imperfection. Dans ce cas, dit ailleurs le même docteur, chacun doit descendre au fond de sa conscience : s'il aime le monde, il doit changer la tendance de son cœur et aimer Jésus-Christ, afin de ne pas être l'Antechrist. Si on vous appelle l'Antechrist, vous vous irritez et regardez cette injure comme un grand outrage. Eh bien ! Jésus-Christ vous dit : Soyez patient. Si on vous a calomnié, réjouissez-vous avec moi. N'ai-je pas plusieurs fois, moi-même, été en butte aux outrages des antechrists ? Si vous avez entendu dire de vous une chose vraie, descendez au fond de votre conscience. Si vous craignez d'entendre dire du mal de vous, craignez davantage d'être mauvais. Nous supportons facilement, dit saint Grégoire (*Lib. XXX, Mor. c.* XVII), les injures de nos semblables lorsque, dans le sanctuaire de notre âme, nous repassons nos péchés passés. L'injure nous semblera bien légère si, plongeant dans notre conduite, nous découvrons que nous nous sommes rendus dignes de plus grandes peines.

Le Seigneur exhorte ensuite ses disciples à endurer l'adversité, par la considération du jugement de Dieu, dans lequel tous les actes des hommes seront manifestés, le bien comme le mal. Ce jugement sera juste aux yeux de tous ; et cette justice n'existerait pas, si les mérites et les démérites de chacun n'étaient vus clairement de tous. Voilà pourquoi Jésus dit : *Car il n'est rien de caché* dans la vie

présente et relativement aux actes que l'homme s'ingénie à voiler *qui ne doive être découvert*, au jugement futur. *Il n'y a rien non plus de secret* quant aux pensées qui sont invisibles de leur nature, *qui ne doive être connu*. Non-seulement les actes, mais encore les mystères du cœur connus de Dieu seul seront alors dévoilés. C'est comme si le Sauveur disait, d'après saint Jérôme (*in cap.* XVI, *Matth.*): Ne craignez pas la cruauté de vos persécuteurs et la rage des blasphémateurs ; n'imitez pas non plus les hypocrites: car le jour du jugement viendra, et votre vertu et leur iniquité seront exposées aux regards de l'humanité tout entière ; il sera rendu à chacun selon ses actes intérieurs et extérieurs ; alors sera récompensée la patience du martyr, et punie la cruauté de son persécuteur. Ne rougissez donc pas de prêcher l'Évangile ; livrez-vous, au contraire, entièrement à cette prédication ; ayez toujours présent à votre souvenir ce jour de la rétribution suprême, où Dieu illuminera les profondeurs des ténèbres et dévoilera les pensées des cœurs. Alors Dieu vous louera, vous récompensera, et condamnera aux châtiments éternels les ennemis de la vérité.

La considération de cette manifestation universelle doit donner une grande hardiesse aux prédicateurs de la vérité pour se livrer en toute sécurité à ce saint ministère. Voilà pourquoi le Sauveur ajoute : *Ce que je vous dis à vous* vivant encore *dans les ténèbres de la crainte*, c'est-à-dire à vous faibles et timides, *dites-le*, prêchez-le *dans la lumière*, c'est-à-dire avec confiance et sécurité ; c'est ce que firent les apôtres après avoir reçu le Saint-Esprit. *Ce qu'on vous dit à l'oreille*, *prêchez-le sur les toits*, c'est-à-dire accomplissez-le par vos œuvres, par l'organe de vos corps qui

sont les demeures de vos âmes. Ou bien, *ce que je vous dis dans les ténèbres, prêchez-le dans la lumière*, c'est-à-dire ce que je vous dis d'une manière mystérieuse et comme en énigme, prêchez-le clairement et ouvertement; *et ce que je vous dis à l'oreille, prêchez-le sur les toits*, c'est-à-dire ce que je vous ai enseigné dans les étroites limites de la Judée, publiez-le hardiment dans le monde entier. Ou bien encore : *Ce que je vous dis dans les ténèbres*, c'est-à-dire dans des réunions particulières, *dites-le dans la lumière*, c'est-à-dire dans les assemblées publiques; les apôtres prêchèrent en effet plus tard devant le peuple les enseignements que Jésus-Christ leur avait donnés en particulier. *Et ce que je vous ai dit à l'oreille*, dans le secret à vous seuls, *prêchez-le sur les toits* publiquement, à tout le monde sans cacher une seule de mes paroles.

Le Sauveur parle ici conformément aux usages de Palestine. Dans ce pays les maisons ne se terminent pas en faîte; le dessus est une espèce de plate-forme. C'est de là qu'on s'adressait au peuple qui se trouvait au bas de la demeure.

Ah! considérons ici les disciples du Seigneur exposés aux persécutions, tandis que nous, au sein de la paix, nous sommes plongés dans l'indolence, et nous nous rendons ainsi indignes de toute faveur de la part de Dieu. Et que pourrions-nous mériter, s'écrie saint Chrysostôme (*Hom. in Matth.*), nous amollis dans les délices de la paix et livrés à la paresse? Nous sommes tués sans livrer aucun combat; nous fuyons sans être persécutés. Dieu nous ordonne de faire notre salut dans la paix, et nous ne le pouvons. Quel motif de pardon de nos fautes aurons-nous? Nous ne subissons ni les tourments, ni les prisons; nous ne sommes pas

obligés de comparaître devant les juges, devant les synagogues; aucune des afflictions des premiers chrétiens ne nous tourmente. Tout, au contraire, nous est favorable; c'est notre règne; nous avons des princes pieux qui environnent les chrétiens de beaucoup d'honneurs; et cependant nous ne sommes pas triomphants. Si on livrait aujourd'hui un combat à l'Église, si une grande persécution s'élevait contre elle, quelle dérision, quel opprobre ne serait-ce pas de voir des chrétiens si lâches et si faibles dans la lutte? Et cela arriverait certainement; car celui qui ne s'est pas exercé à la lutte, comment pourra-t-il se distinguer dans la bataille? Résistez donc à vos passions; supportez courageusement les souffrances intérieures pour résister plus facilement à celles du corps. Voyez le saint homme Job. S'il ne se fût bien exercé avant que le démon l'attaquât, il ne se serait pas couvert d'une gloire éclatante dans ses luttes. S'il n'eût pas été convaincu que le combat est une loi de notre être, en face de son ennemi, il se serait laissé aller à la colère, tandis qu'il a fait preuve d'une patience admirable dans toutes ses adversités. Ah! évertuons-nous à arriver au courage et au calme inaltérable de cet homme qui vécut avant la loi et avant l'Évangile, afin de pouvoir partager un jour la gloire dont il jouit dans les tabernacles éternels.

CHAPITRE LIII

IL NE FAUT PAS REDOUTER LA MORT, MAIS CONFESSER JÉSUS-CHRIST

Le Seigneur vient d'éloigner de ses disciples la crainte des persécutions et du déshonneur ou de la malédiction. Il leur présente maintenant la crainte de la mort du corps, la fin et le plus terrible à la fois de tous les maux en ce monde. Le Christ, dit ici saint Chrysostôme (*Hom.* 35 *in Matth.*), ne promet pas à ses apôtres de les arracher à la mort, mais la leur donne en perspective, comme apportant avec elle de plus grands biens que la vie. Il les débarrasse de sa crainte, par six considérations.

1° Par la considération de l'impuissance des hommes. En effet, les hommes peuvent nous nuire seulement dans nos biens les moins précieux, ceux du corps, et le lésé voit alors agrandir ses biens les plus précieux, ceux de l'âme. Voilà pourquoi Jésus dit à ses apôtres : Je vous le dis spé-

cialement à vous mes amis, qui ne convoitez rien des choses d'ici-bas, qui devez être pour les autres un modèle de courage, *ne craignez pas ceux qui tuent le corps*, c'est-à-dire l'homme dans son corps seulement et pour un temps *sans pouvoir tuer l'âme*, que Dieu rendra au corps en le ressuscitant. Saint Chrysostôme dit à ce sujet (*Hom.* 15 *Op. imp.*) : *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps ;* la crainte de la mort pourrait vous empêcher de dire librement dans la lumière ce que vous avez entendu dans l'obscurité, et de prêcher hardiment sur les toits ce qu'on vous a dit à l'oreille. D'après ces paroles, non-seulement est traître à la vérité celui qui publie le mensonge à sa place, mais encore celui qui ne la proclame pas hardiment ou ne la défend pas lorsque son devoir l'y oblige. Non-seulement celui-là trahit la vérité qui la nie publiquement, mais encore celui qui ne la soutient pas par la crainte de ceux qui peuvent tuer le corps. Que dis-je ? combien enveloppent la vérité d'un voile au nom seul de la cupidité ou de l'espérance d'un honneur vain et périssable ? Mais, me direz-vous peut-être, taire la vérité devant ses ennemis, est-ce approuver leur mensonge ? Écoutez-moi : un général de l'empereur de Rome voit la ville assiégée par les ennemis ; il peut la délivrer et néglige de la défendre. Ce général ne sera-t-il pas regardé comme un traître ? Eh bien ! vous voyez les impies attaquer la vérité de Dieu ; si vous voulez parler, vous pouvez la défendre ; votre honteux silence devient une véritable agression. Or, si c'est une impiété de taire la vérité par la crainte de ceux qui peuvent tuer le corps, ne sera-ce pas une impiété plus énorme de la taire pour votre misérable cupidité et pour l'espérance d'un honneur éphémère, et de mettre la faveur de la vérité

de Dieu au-dessous de la faveur d'un morceau de pain ou d'un lambeau de gloire ?

Ne craignez donc pas ceux qui tuent le corps, car votre corps, si l'impiété ne le tue pas à cause de Dieu, mourra bientôt de lui-même par la loi de sa nature ; et vous n'aurez gagné qu'un sursis à la mort ; que dis-je ? pas même un sursis ; car s'il est vrai qu'une feuille ne se détache pas de l'arbre sans l'ordre de Dieu, que tous les jours de notre vie sont comptés, les hommes ne peuvent pas évidemment avancer ou reculer ce terme fatal. Toutefois, faisons une supposition : vous mourrez pour Dieu, et vous mourrez avant votre jour fixé. Mais si vous devez mourir bientôt, et non pas en défendant la cause de Dieu, pourquoi ne pas mourir avant, avec gloire pour cette grande cause, et pour offrir à Dieu comme un sacrifice volontaire votre mort, que vous serez certainement obligé de lui donner plus tard comme une dette. On vous a prêté un bœuf, un cheval ou un âne ; ne vous empressez-vous pas de l'appliquer à l'usage destiné. Vous dites en vous-même : aujourd'hui ou demain on me l'enlèvera ; il n'est pas ma propriété. Et pourquoi n'employez-vous à l'utilité de votre âme ce corps corruptible ? Ne savez-vous pas que bientôt il vous sera enlevé, parce qu'il ne vous appartient pas. Oh ! quelle folie de haïr ce qui nous appartient et d'aimer ce qui n'est pas à nous, de nous efforcer de retenir ce que nous ne pouvons conserver, et de négliger ce qui sera notre propriété éternellement ?

Ne craignez pas ceux qui tuent le corps. Qu'est-ce que la crainte de la mort ? Ce n'est pas la douleur de quitter son corps, mais le désespoir de ne plus vivre après la mort ; vous craignez la mort, si vous n'attendez pas

d'autre vie après la mort. En voulez-vous un exemple? Que de personnes endurent des douleurs cruelles dans la maladie et ne meurent pas; et elles préfèrent ces souffrances aiguës à la mort. Ce n'est donc pas la douleur de la mort, mais la mort elle-même qui est l'objet de la crainte des hommes. Le même Père dit ailleurs : La mauvaise conscience est toujours craintive et pusillanime. C'est la pensée de Sénèque : Ce qui, dit ce philosophe, rend une âme tremblante, c'est la mauvaise conscience d'une vie qui n'est pas sans reproches.

Ayez donc une confiance particulière, immense en Jésus-Christ, dans tous vos dangers et vos doutes; dans tous vos besoins appuyez-vous d'une manière inébranlable sur ses promesses et ses paroles. Et alors Satan avec toutes ses phalanges, tous les pécheurs réunis, les bataillons de tous les sages et des puissants du monde vous attaqueraient-ils, regardez tout cela comme une fumée que le moindre souffle dissipe, comme ces globules de savon que l'enfant voit s'évanouir aussitôt formés. Si vous vous environnez ainsi de courage dès le début de la tentation, vous serez ensuite plus difficilement défait et vaincu. Voici, dit saint Chrysostôme, comment procède le démon dans toutes ses attaques : il fond d'abord sur nous avec une impétuosité presque intolérable; mais si nous lui résistons avec courage, il est plus faible dans son retour à l'attaque. Plus aura été énergique la résistance, plus se sera refroidie son ardeur. Ainsi devaient faire les chrétiens dans les persécutions; lorsqu'on les saisissait, ils ne s'effrayaient pas, n'apostasiaient pas, et devaient être invincibles dans les tourments qui suivaient leur arrestation; car le démon est moins puissant que terrible.

2° Par la considération de la puissance divine. Dieu peut, en vertu de son propre pouvoir, perdre le corps et l'âme, ce qui est plus que de faire périr le corps seulement. Voilà pourquoi Jésus dit : *Mais craignez plutôt celui qui peut perdre et l'âme et le corps dans l'enfer*, qui est la mort éternelle de l'âme. En effet, aucun homme vivant ou mort ne peut échapper au bras du Tout-Puissant. C'est pour cela que l'Ecclésiaste dit : *Craignez Dieu* et observez ses commandements, voilà tout l'homme, c'est-à-dire voilà le but de l'homme ici-bas. Sans doute Dieu, étant souverainement miséricordieux, ne perd personne ; mais il est dit nous perdre lorsqu'il ne nous sauve pas. Ainsi, il endurcit, est-il écrit, le cœur de Pharaon, c'est-à-dire il ne l'attendrit pas et le laissa s'endurcir. C'est donc une grande sécurité, dit saint Grégoire, de ne rien craindre excepté Dieu ; mais c'est une folie de redouter plus l'indignation des hommes que celle de Dieu ; car, comme dit le sage : *Celui qui craint son semblable ne tardera pas à tomber ; mais si vous espérez en Dieu, vous serez toujours soutenu.*

Hélas ! aujourd'hui, la plupart des hommes craignent moins l'offense de Dieu que celle de leur semblable, et la perte du corps que celle de l'âme. Redoutant ce qui n'est pas à redouter, il est juste que nous ne redoutions pas ce qui est à redouter. C'est la pensée de saint Chrysostôme qui dit (*Hom.* 25 *Op. imp.*) : Nous ne craignons pas ce qui doit faire l'objet de notre crainte ; voilà pourquoi nous redoutons ce que nous ne devons pas redouter. Ah ! chassons donc de nos cœurs la crainte du monde, et servons le Seigneur par la crainte de l'enfer, en attendant que la charité remplace cette dernière par une chaste crainte trouvant sa source dans l'amour et le respect que nous devons

toujours avoir pour Dieu. Le Seigneur, dit saint Chrysostôme, a mis dans notre nature la crainte des châtiments du corps, pour nous faire arriver à celle des châtiments de l'âme.

Il y a plusieurs sortes de craintes : la crainte humaine, mondaine, naturelle, servile, initiale, filiale ou chaste. La crainte humaine fait passer du bien au mal, pour éviter un danger corporel. C'est par cette crainte que Pierre renia la Vie, de peur d'encourir la mort, oubliant les paroles qu'il avait entendues de la propre bouche de son divin Maître : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme. La crainte mondaine fait passer du bien au mal pour éviter un désavantage ou un dommage matériel. C'est ainsi qu'Hérode, craignant de voir son sceptre lui échapper, fit massacrer les innocents; il tremblait sans aucun sujet. La crainte naturelle inspire à l'homme une horreur naturelle du châtiment. C'est en ce sens que Jésus commença à avoir peur, à s'ennuyer et à se contrister. La crainte servile fait redouter le péché à cause de l'enfer, et non par amour de la justice. C'est de cette crainte qu'il est écrit : *La crainte n'est pas dans la charité, mais la charité parfaite est exclusive de la crainte.*

La crainte initiale fait redouter l'enfer et l'offense de Dieu à la fois ; elle nous éloigne du mal partie par l'amour de la justice et partie par la crainte du châtiment. C'est d'elle qu'il est dit : *La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.* Toutes ces craintes sont imparfaites; la charité parfaite en est exclusive. Mais la crainte filiale nous fait craindre d'offenser Dieu par pur amour du bien et de la vertu, et nous éloigne du mal par amour de la justice. Cette crainte a un caractère de perfection; elle

n'exclut pas la charité, mais s'augmente au contraire en raison du développement de la charité. C'est d'elle qu'il est écrit : *La sainte crainte du Seigneur demeure toujours.*

Le Seigneur nous défend de passer de la vertu au vice à cause de la crainte humaine ou mondaine. Quant à la crainte servile et filiale, voici ce que dit saint Augustin (*Tract. 43 in Joan.*) : Il y a une crainte servile et une crainte chaste, une crainte qui nous fait appréhender le châtiment, et une autre la perte de la justice. Il n'y a pas grand mérite à craindre le châtiment, il y en a beaucoup à aimer la justice ; l'innocence provenant de l'amour de la justice plaît à Dieu ; car en ne péchant pas par crainte, vous ne nuirez pas, il est vrai, à celui à qui vous voudrez du mal ; mais vous vous ferez un grand tort à vous-même ; tout en vous abstenant de l'acte injuste, vous vous rendez coupable dans votre volonté.

Cette pensée, le même docteur la développe mieux ailleurs, où il dit : En vain croyez-vous être vainqueur du péché, si vous l'évitez par la crainte du châtiment. Votre cupidité mauvaise ne se réalise pas au dehors, mais n'en reste pas moins votre ennemi intérieur. En effet, s'il ne dépendait que de votre pouvoir, il n'existerait pas de justice pour punir les péchés. Vous haïssez la justice si vous ne péchez pas par crainte du châtiment, et vous l'aimez si son amour vous éloigne du mal. L'observation d'un commandement par la crainte du châtiment est nulle : vous agissez servilement, et votre acte est sans effet ; car tout acte n'est méritoire que s'il est engendré par la charité. Ce qui fait dire à saint Chrysostôme : Si vous servez Dieu dans la crainte, vous échapperez au châtiment, mais vous n'aurez pas la récompense accordée à la justice,

puisque vous avez fait le bien par contrainte. Horace a dit la même chose dans les deux vers suivants :

Oderunt peccare boni virtutis amore ;
Oderunt peccare mali formidine pœnæ.

Et Sénèque dit aussi : Gardez-vous de croire que la vertu vous amène au même résultat qu'une crainte excessive.

3° Par la considération de la Providence divine. La vie et la mort des saints, comme des animaux dépourvus de raison, sont déterminées par la Providence de Dieu : nous ne devons donc avoir aucune crainte à l'endroit de notre vie ou de notre mort. C'est ce qui fait dire au Sauveur : *N'est-il pas vrai que deux passereaux ne se vendent qu'une obole? et cependant pas un seul*, malgré leur peu de valeur, *ne tombe sur la terre* et dans un piége, ne périt *sans votre Père*, c'est-à-dire sans la Providence de Dieu le Père qui embrasse tout. Comme s'il disait : Ne craignez pas la mort; vous ne pouvez pas mourir sans l'ordre et la volonté de Dieu, qui gouverne les plus petits êtres de la nature. Si les passereaux qui sont les moins appréciés des oiseaux, qui se vendent une obole, ne peuvent mourir sans la volonté et la permission divines, à plus forte raison vous qui aux yeux de Dieu avez une valeur et une dignité beaucoup plus grandes (vous êtes doués de la raison, vous avez été achetés un grand prix), ne mourrez-vous pas sans la disposition de Dieu. Il n'y a pas de comparaison entre la valeur des passereaux innombrables qui peuplent les airs et celle d'une seule âme.

A cette preuve d'appréciation on peut en joindre une autre donnée au point de vue de l'éternité; et alors le

sens des paroles de Jésus-Christ, selon saint Jérôme (*in cap.* x *Matth.*), serait celui-ci : Si les êtres périssables ne meurent pas sans l'intervention de la Providence divine, vous qui êtes immortels, devez-vous craindre que cette même Providence ne préside pas à votre vie? Si, dit saint Chrysostôme (*hom.* 25 *Op. imp.*), les passereaux créés de Dieu pour l'usage des hommes sont sous la volonté de Dieu et non sous le pouvoir des hommes, à plus forte raison vous que Dieu a faits pour sa gloire, n'êtes-vous pas au pouvoir des hommes, mais sous la volonté Dieu. Si le passereau ne meurt ni ne tombe dans le piége par l'effet du hasard, parce qu'il est l'œuvre de Dieu, comment l'homme juste sera-t-il laissé aux caprices de ce même hasard, puisqu'il est l'image de Dieu? C'est Dieu qui le livrera aux mains des hommes ou l'en délivrera. S'il n'arrive rien aux passereaux, dont deux se vendent une obole, sans motif, comment arriverait-il quelque chose, sans Dieu, à vous qui êtes le prix de mon sang? Ainsi ne craignez pas les hommes : Dieu seul a pouvoir sur vous. L'impie ne peut pas nuire à sa volonté aux saints, mais seulement lorsque Dieu lui en laisse l'occasion pour procurer une couronne à ses élus. Ah! à quelle folie nous nous laissons aller en ne craignant pas Celui de qui émane la puissance, pour redouter ceux qui la reçoivent! Êtes-vous entre les mains de vos ennemis ou n'y êtes-vous pas, votre crainte est également vaine et sans motif. Si Dieu veut vous délivrer, l'homme ne peut vous faire aucun mal, mais si Dieu veut que vous soyez livrés à vos ennemis, la volonté et les efforts des hommes pour vous affranchir de la mort seront impuissants. Rappelez-vous Pilate. Il voulait rendre à Jésus-Christ sa liberté; mais ce fut en vain; Dieu

voulait livrer le Sauveur pour la Rédemption de l'humanité. L'homme de bien, dit Sénèque, supporte avec patience et résignation tout ce qui lui arrive : il fait remonter tout événement à une loi divine de laquelle toutes choses procèdent.

Dans le sens mystique, d'après saint Hilaire (*can.* 10 *in Matth.*), les deux passereaux figurent notre corps et notre âme. Nous les vendons pour un vil prix lorsque nous les livrons au démon pour la moindre délectation.

4° Par la considération de la résurrection future, dont l'homme seul sera l'objet. Dieu étend sa Providence sur les parties les moins importantes de l'homme; ainsi il s'occupe de nos cheveux; ils seront rendus à notre corps dans le nombre voulu, au jour de la résurrection. Pourquoi craindrions-nous donc pour les autres parties plus importantes, si elles sont livrées à la mort, au nom de Dieu. *Tous les cheveux de votre tête*, dit le Sauveur, *ont été comptés*, en la présence de Dieu, et ils retourneront sur votre chef au jour de la résurrection future en nombre suffisant pour l'ornement de votre corps. A plus forte raison en sera-t-il de même de votre corps ou des parties de votre corps, eussent-elles été dévorées par les bêtes sauvages. C'est comme si le Sauveur disait : Ne craignez pas la mort, car vous ressusciterez dans votre plénitude. Il ne parle pas, dit ici la *Glose*, de la masse du corps, mais de ses moindres atomes; ils sont réservés pour la résurrection future. La méditation de cette vérité aide puissamment à endurer le martyre. Les élus verront se rejoindre à eux non-seulement les parties intégrantes de la nature humaine, mais même celles qui concourent à sa beauté, tels que les cheveux. Ne redoutons donc pas

la ruine de nos corps, mais mettons toute notre confiance en Celui pour qui pas même un cheveu de notre tête n'est perdu. D'après saint Jérôme (*in cap.* 10, *Matth.*), le Sauveur ne dit pas : Tous vos cheveux échapperont à un anéantissement complet, mais tous vos cheveux sont comptés. Il est ici question de la connaissance du nombre de nos cheveux, et nullement de la conservation de ce même nombre. Et il y a là une preuve de la Providence immense de Dieu envers les hommes et de son amour ineffable, puisque rien de ce qui nous touche n'échappe à son regard divin. Dieu ne se livre pas à un calcul ordinaire; mais tout est compté pour lui par sa connaissance infinie ; tout lui étant connu, tout pour lui est comme compté. Or, nous ne comptons que ce que nous voulons conserver ; nous comptons notre argent pour le garder dans nos coffres Si Dieu a compté nos cheveux, c'est pour les garder pour la résurrection glorieuse.

Dans le sens mystique, d'après saint Remi (*in cap.* x *Matth.*), Jésus-Christ est le chef sur lequel naissent les cheveux, c'est-à-dire tous les justes, auxquels s'appliquent admirablement les mots *sont comptés*, puisque les noms des saints sont inscrits dans les cieux. D'après saint Cyrille, le chef de l'homme, c'est son intelligence, ses cheveux, ses moindres pensées que Dieu connaît et qu'il examinera au jour du jugement. Les cheveux figurent parfaitement les pensées ; car les pensées adhèrent au cœur, comme les cheveux à la tête, et elles sont toutes comptées, les bonnes pour être récompensées et les mauvaises pour être punies. Le Sauveur conclut ensuite en disant : Ne craignez donc pas la mort ; aux yeux de Dieu, vous êtes préférables aux passereaux, soit au point de vue de la nature, puisque

vous êtes doués de la raison et immortels, faits à l'image de Dieu, soit au point de vue de la grâce, puisque vous êtes les fils adoptifs de Dieu, soit enfin au point de vue de votre état à venir, puisque vous devez jouir du bonheur de la gloire.

5° Par là considération de la récompense de la béatitude. *Quiconque*, dit Jésus-Christ, *me confessera moi* et ma foi, *devant les hommes* impies ; qui ne craindra pas ceux à qui cette confession est odieuse (car il n'y a pas grand mérite à confesser Jésus-Christ devant les bons), *je le reconnaîtrai à mon tour* digne de la gloire et de la vie éternelle, *devant mon Père*, ce Roi souverain, qui habite dans les cieux de la béatitude éternelle, afin qne mon Père le reconnaisse, l'accueille et le couronne. Ainsi, si nous confessons ici-bas Jésus-Christ du fond du cœur et par nos actes, affrontant la mort pour lui et la confession de son nom, persévérant avec fidélité et courage dans l'observation de ses préceptes jusqu'à la mort, Jésus-Christ nous confessera au jour de son jugement devant son Père, en témoignant pour nous; et, au nom de son amour, son témoignage sera suivi de la récompense proclamée par ces paroles : Venez, les bénis de mon Père; entrez en possession de mon royaume; car ce ne sont pas seulement ceux qui versent leur sang pour Jésus-Christ qui le reconnaissent, mais encore ceux qui confessent sa foi devant les tyrans. Ce qui fait dire à saint Anselme : Voyez ! ces vénérables confesseurs ont autrefois proclamé Jésus-Christ et sa foi, par leur doctrine sainte et leurs œuvres de justice; et Jésus-Christ les reconnaît aujourd'hui devant son Père et les phalanges angéliques, et autant Dieu est élevé au-dessus de l'homme, autant sa confession l'emporte sur celle de l'homme.

6° Par la considération de la damnation éternelle. *Quiconque devant les hommes*, auxquels doit profiter la confession de mon nom, me niera, n'osera pas me confesser ainsi que la vérité de l'Évangile, *je le nierai à mon tour devant mon Père*, comme indigne d'obtenir la gloire du ciel. Ainsi, si nous nions ici-bas Jésus-Christ, de cœur, en ne croyant pas en Lui; ou de bouche, car la foi du cœur ne suffit pas au salut, mais nous devons le confesser de bouche selon les endroits ou les circonstances; ou par nos actes, si nous n'obéissons pas aux préceptes de Jésus-Christ, nous aurions beau le confesser de bouche, notre conduite est sa négation; Jésus-Christ nous renoncera, en ce jour redoutable et décisif où il nous dira: *Je ne vous connais pas; allez, maudits, au feu éternel.*

Ces deux dernières raisons que nous venons de développer font dire à saint Chrysostôme (*Hom.* 25 *Op. imp.*) : Le Sauveur ordonnait tout à l'heure tout ce qui était possible relativement à notre nature servie par les sens, il nous présente maintenant le châtiment et la récompense, pour exciter l'énergie de notre âme par la double alternative ou de la crainte du châtiment ou du désir de la rémunération. Mais il nous fait voir la couronne avant les fers, parce qu'il est miséricordieux et plus disposé à récompenser qu'à punir. Attachons-nous donc, comme dit saint Augustin, aux promesses, et redoutons les menaces du Dieu tout-puissant. Par là, le monde, avec ses appâts ou ses terreurs, sera digne de nos mépris; ce monde plus dangereux, selon le même docteur, dans ses caresses que dans ses persécutions; ce monde, dont nous devons nous donner plus de garde lorsqu'il nous engage à l'aimer que lorsqu'il nous force à le dédaigner.

CHAPITRE LIV

DE QUELQUES OBSTACLES A LA PERFECTION

Le Seigneur Jésus nous a beaucoup aimés, mais il réclame à son tour l'hommage de notre cœur. Pour montrer l'ardeur de l'amour qu'il nous demande, il dit : *Le feu* divin, la ferveur du Saint-Esprit, et l'amour de Dieu et du prochain, *je suis venu*, par mon Incarnation, *le répandre sur la terre*, parmi les hommes pour consumer leurs péchés et renouveler leurs âmes. *Que désiré-je*, sinon, sous le souffle de l'inspiration divine, ou de la prédication des hommes, ou de la méditation de l'âme, voir ce feu *s'allumer*, s'embraser, s'étendre ; car la charité doit grandir pour arriver à se perfectionner. Le feu, dit saint Grégoire (*Hom.* 2 *in Ezech.*), est jeté sur la terre, lorsque l'âme terrestre, embrasée par la ferveur du Saint-Esprit, voit se consumer ses passions charnelles. L'âme est enflammée de l'amour de l'Esprit de Dieu, gémit sur le mal qu'elle

a fait, et la terre s'embrase, quand la conscience, devenue son propre accusateur, consume le cœur du pécheur dans la douleur de la pénitence. Le Sauveur, dit Bède (*in cap.* XII *Luc.*), appelle feu, la flamme du Saint-Esprit; portant ses clartés dans les endroits les plus retirés de notre cœur, et les y agitant sans cesse, elle nous appelle à la lumière et aux choses d'en haut, elle réduit en cendres comme des ronces et des chardons, les vices de la concupiscence de la chair; elle rend plus précieux en les purifiant les vases d'or de la maison du maître, et consume le bois, le foin et la paille. Et moi, dit Notre-Seigneur, qui suis sorti du sein de mon Père, qui suis venu au monde, à la seule fin d'allumer dans l'homme le désir des biens du ciel sur les cendres des cupidités de la terre; quel est mon désir, sinon de voir le rayonnement de cet incendie éclairer toutes les parties du monde, la flamme de cette ardeur s'étendre toujours dans le cœur des fidèles jusqu'à la fin des siècles, sans être éteinte sous les flots de l'infidélité ou de l'impiété. Les hommes de grâce, dit Hugues de Saint-Victor, sont ceux qui sont éclairés par le Saint-Esprit, pour connaître le bien qu'ils ont à faire, et qui, après l'avoir connu, l'accomplissent avec zèle. Ainsi, si vous vous purifiez de vos péchés, vous allumerez en vous le feu de l'amour divin. Si vous goûtez parfaitement en votre cœur les douceurs de l'amour divin, les douceurs de la terre ne solliciteront pas vos préoccupations.

Le Sauveur signale l'époque de l'émission de ce feu. Il ne sera pas entièrement répandu sur la terre avant sa Passion. Voilà pourquoi Jésus dit : ***Je dois auparavant être baptisé d'un baptême***, c'est-à-dire, selon Bède (*loc. cit.*), je

dois être baigné dans mon propre sang, et enflammer ainsi du feu du Saint-Esprit les cœurs des croyants ; c'est-à-dire encore, avant d'envoyer mon Esprit, je me livrerai au supplice de la croix. Ainsi saint Jean disait : *L'Esprit n'était pas encore donné,* parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié par sa résurrection et le triomphe de sa Passion. En effet, la passion que Jésus-Christ, au nom de sa charité immense, a endurée pour nous, est un grand incendie d'amour ; voilà pourquoi le Sauveur dit : Je dois avant être baptisé d'un baptême. Il appelle ici baptême l'effusion de son sang dans sa Passion bénie, de laquelle le baptême et les autres sacrements de l'Église tirent leur efficacité. C'est comme si Jésus avait dit : Pour allumer ce feu, qui fera dédaigner à tous mes disciples les choses de ce monde, j'ai à me plonger dans les flots de mon propre sang. Ainsi baptisé dans mon sang, j'en baptiserai les autres pour les embraser davantage de mon amour. Rien, en effet, ne nous anime et ne nous excite plus à aimer Dieu que le spectacle de ce qu'il a souffert pour nous et l'effusion de son sang pour nous laver de nos péchés.

Telle est, dit saint Ambroise (*in cap.* II *Luc.*), la grandeur du désir du Sauveur de répandre en nous la dévotion, de consommer en nous la perfection, qu'il dit avoir hâte d'endurer sa Passion pour nous. *Ah! s'écrie-t-il, comme je me sens pressé*, tourmenté, contristé, *jusqu'à ce qu'ils s'accomplissent* par ma Passion, mon baptême et le salut de l'humanité, c'est-à-dire, de quel désir je brûle de consommer ma prière et ma Passion pour la rédemption du genre humain. Autrement : Mon désir est immense. C'est ce qui le fait s'écrier ailleurs : *J'ai souhaité avec ardeur de man-*

ger cette Pâque avec vous, afin que vous me fussiez unis par l'amour. Le Sauveur, en effet, dit saint Ambroise (*loc. cit.*), ne portait en lui aucun motif de douleur; il était donc accablé sous le poids de nos propres maux, et la tristesse qu'il manifestait au temps de sa Passion ne trouvait pas sa source dans la crainte de la mort, mais dans le retard de notre rédemption.

Comment, après le baptême de la Passion de Jésus-Christ, dit Bède (*in cap.* XII *Luc.*), après l'émission du feu du Saint-Esprit, la terre s'embrasera-t-elle? Le Sauveur nous l'explique en ajoutant : *Ne pensez pas*, c'est-à-dire ne croyez pas, par un faux jugement de votre raison, *que je sois venu jeter*, donner ou confirmer, *la paix sur la terre*, c'est-à-dire affermir les liaisons mauvaises ou les affections du sang. *Non, je ne suis pas venu apporter* cette *paix*, qui constitue la vraie guerre et rend l'homme ennemi de lui-même; *mais bien le glaive*, c'est-à-dire le retranchement de ce qui donne la paix, pour établir la bonne intelligence entre Dieu et l'homme : *Je suis venu séparer le fils de son père, la fille de sa mère, la belle-fille de sa belle-mère* : je suis venu, comme l'explique la *Glose*, éteindre les affections particulières du sang, qui mettent dans le cœur des hommes un amour réciproque qui les empêche de servir Dieu avec ardeur, ou même les éloigne tout à fait de son service. Ainsi le Sauveur parle ici d'une séparation spirituelle, de l'affection désordonnée des amis, mais non pas de l'affection des proches, si toutefois cette affection ne tourne pas à l'outrage et à l'offense de Dieu ou du prochain; l'amour de ses proches dans ces conditions est une véritable haine puisqu'elle embarrasse notre marche dans les voies de la vie spirituelle.

Jésus-Christ montre ensuite la manière dont il vient séparer l'homme de ses amis, et signale le premier obstacle à la perfection et à l'imitation de Jésus-Christ, à savoir: l'amour désordonné des parents; celui, dit-il, qui aime son père, ou sa mère, ou son fils ou sa fille plus que moi (et ceci peut arriver de plusieurs manières, si pour eux nous n'embrassons pas la foi ou si nous l'abandonnons, si nous commettons un péché mortel, ou si nous nous exposons au danger de perdre notre sainteté); celui-là, dis-je, n'est pas digne de moi. Il ne mérite pas de m'avoir pour hôte et ami ici-bas, pour témoin en sa faveur au jour du jugement, pour rémunérateur dans le ciel; car le pécheur, dit saint Augustin, n'est pas même digne du pain qui l'alimente. C'est comme si le Seigneur disait: Je suis venu séparer l'homme de son père et de ses amis; ce n'est pas à dire que le fils ne doive pas environner ses parents de sa piété filiale. Non; mais il ne doit pas mettre cette piété au-dessus de son salut, de la religion divine, et du culte de l'amour de Dieu. S'il ne peut honorer ou aimer son père ou sa mère sans offenser la divinité ou sans s'exposer au danger de ne pas faire son salut, alors sa haine envers les siens se transforme en amour envers Dieu. Il lui est salutaire d'abandonner son père ou sa mère : on doit préférer le Créateur à la créature. L'ordre logique de la charité consiste à aimer Dieu par-dessus toutes choses, au-dessus de soi-même, et aucune amitié ne doit nous faire mettre de retard à accomplir tout ce qui regarde les hommages dus à la Divinité. Tout amour doit être subordonné à celui de Dieu et l'avoir pour mobile. Cet ordre dans nos affections, dit saint Jérôme (*in cap.* x *Matth.*), est nécessaire. Après l'amour

de Dieu, celui de votre père, de votre mère, de vos enfants. Mais, dans un cas de nécessité, un conflit s'établit-il entre l'amour des parents et des enfants et l'amour de Dieu? Est-il impossible de les observer tous les deux à la fois? Nous devons renoncer à l'amour des parents pour l'amour de Dieu.

A l'endroit de ce premier obstacle à suivre Jésus-Christ, voici un exemple très-utile : un homme était retenu par l'amour de ses proches, et ne pouvait se consacrer au service de Jésus-Christ. Un jour, cependant, il voulut rompre cet obstacle. Il invite tous ses parents à un repas. Au milieu du festin, il prie l'un des convives, celui qu'il croyait lui être le plus dévoué, au nom de son amitié, de mettre son plus petit doigt pour lui dans le feu. L'ami, craignant la douleur, n'accède pas à l'invitation, et forfait à son dévouement qui n'était qu'hypocrite. L'hôte demande ensuite la même chose à tour de rôle, à chacun de ses invités, et de chacun il essuie le même refus que de son ami dévoué. Alors dévoilant son dessein à toute la compagnie, il dit : Mon amour pour vous tous m'a empêché jusqu'à ce jour de suivre le Seigneur; mais je ne veux pas mettre un plus long délai. Puisque vous n'avez pas voulu exposer pour moi quelques instants, sur un feu qui ne dure pas, votre plus petit doigt, je ne veux pas non plus exposer pour vous mon corps et mon âme à un feu qui ne s'éteindra jamais. Et, disant adieu à tous, il les quitta.

Le Sauveur défend ensuite d'aimer son propre corps et indique le second obstacle à la perfection, à savoir : l'amour des plaisirs charnels. *Celui qui ne porte pas sa croix*, dit-il, chaque jour, *et ne me suit pas, n'est pas digne de moi*, parce qu'il ne l'est ni de mon alliance par la grâce,

ni de mes consolations par ma présence familière, ni de mon festin éternel dans la gloire. En effet, comme dit saint Bernard (*Serm.* 3 *de Nat.*), la consolation de Dieu a tant de délicatesse qu'elle ne se donne pas à ceux qui reçoivent les consolations des hommes. Nous portons notre croix, lorsque, pour la foi de Jésus-Christ, nous endurons le martyre, en imitant la Passion de celui qui répandit son sang pour notre salut, ou lorsque nous portons le fardeau de la pénitence en réprimant les concupiscences de la chair par la mortification, ou quand nous compatissons au prochain, en regardant ses peines comme nos propres peines. La croix est le symbole de tous les genres de souffrance; ce mot vient de *crux*, qui dérive lui-même de *cruciari*, qui veut dire être affligé d'une manière quelconque dans l'âme ou dans le corps. Ah! nous devons chaque jour, chaque instant porter notre croix, comme un témoignage de notre amour pour Jésus-Christ, et afin d'enseigner aux autres à se livrer toujours à cet amour. Ne redoutons pas l'adversité, ne courons pas après la prospérité et les satisfactions de la chair, mais portons cette croix; c'est une loi de notre existence ici-bas. On appelle croix du Seigneur, dit saint Augustin *(lib. de Vita Christ.)*, non-seulement cette croix de bois où Jésus fut crucifié dans sa Passion, mais celle qui, durant tout le cours de cette vie, nous attache à la pratique de la vertu et des mortifications; car l'existence tout entière de l'homme chrétien, s'il vit selon l'Évangile, est une croix et un martyre. Vous portez votre croix, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 26, *Op. imp.*), si vous êtes disposé à toute adversité au nom de Dieu; si vous êtes même résolu à mourir plutôt que d'abandonner Jésus-Christ. Par la miséricorde de Dieu, vous pourrez échapper

à ces souffrances; mais vous ne vous en crucifierez pas moins chaque jour par l'intention, et vous n'en recevrez pas moins de Dieu une récompense; Dieu rémunère la volonté comme l'acte; la volonté est le produit de notre libre arbitre, et l'œuvre se consomme par la grâce de Dieu.

Mais comme l'homme pourrait porter sa croix avec une intention blâmable, le Sauveur ajoute aussitôt: *et sequitur me, et ne me suit pas*, au lieu de suivre le monde par la voie de la cupidité, ou la chair, par la voie de la volupté, ou les hommes, par l'appât de leur estime et de la vaine gloire. Vous ne suivez pas, en effet, le Seigneur, tout en paraissant porter votre croix, si, au lieu de vous proposer la gloire de Dieu et les biens éternels, vous avez en vue la vaine gloire, un gain ou un avantage temporel, bien que vous imitiez la Passion de Jésus-Christ, en mortifiant votre chair, en vous imposant des privations, pour expier les fautes de votre prochain, bien que vous portiez votre croix.

Ces préceptes du Sauveur, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 36 *in Matth.*), paraissaient difficiles à accomplir. Voilà pourquoi Jésus met à côté leurs grands avantages. *Celui*, dit-il, *qui conserve son âme*, c'est-à-dire la vie présente, qui trouve son principe dans l'âme existant dans notre corps; qui cherche à sauver cette vie; qui préfère nier Jésus-Christ et son nom, renoncer à son amour ou à une œuvre quelconque de justice, qui convoite les plaisirs de la chair, plutôt que de perdre pour un temps cette vie ici-bas, *la perdra*, pour l'éternité, parce qu'il perdra la vie éternelle. Désirez-vous, dit saint Remi, cette vie avec ses délices et ses plaisirs, vous perdez la véritable vie et préparez votre âme à la damnation éternelle. *Celui, au contraire, qui aura perdu* dans le temps *sa vie*, la vie ani-

male, ou qui est disposé à la perdre par une mort temporelle, en l'exposant pour Jésus-Christ, et mettant tout au-dessous de l'amour de Jésus-Christ pour moi ; *celui qui l'aura perdue pour moi*, dit Jésus-Christ, qu'il doit aimer de cœur, confesser de bouche, imiter par sa conduite; non pour lui-même, comme le brigand, ou au nom de l'estime des hommes, comme l'orgueilleux, ou pour une récompense temporelle, comme l'avare qui ne soupire qu'après les biens terrestres; eh bien! celui-là *la retrouvera* sauvée dans le temps futur, parce qu'il en recevra une qui sera éternelle à la place de celle qui était éphémère. Quiconque, dit saint Augustin (*de Vita Christ.*), pour Dieu méprisera cette vie qui est le résultat de l'âme unie à notre corps qui doit mourir dans le temps, recevra au dernier des jours, la vie immortelle du corps avec celle de l'âme.

Ainsi donc, Jésus-Christ entend ici par *âme* la vie présente, toute notre vie étant dans l'âme. Ce principe s'appelle âme en tant qu'il anime ou vivifie notre corps; esprit, en tant qu'il est spirituel; mémoire, en tant qu'il se souvient; volonté, en tant qu'il consent; raison, en tant qu'il porte un jugement; et sensibilité, en tant qu'il reçoit les impressions des objets extérieurs. Voilà les divers noms donnés à l'âme, non pas qu'il y ait plusieurs âmes, mais parce que les facultés de l'âme sont multiples. Telle est la pensée de saint Augustin (*lib. de Dog. eccl., c.* xx) : L'âme, dit-il, se nomme ainsi, parce qu'elle vivifie notre corps; l'esprit, c'est l'âme elle-même considérée dans sa nature spirituelle ; l'esprit se rapporte à la substance, et l'âme à la vivification. Il y a unité de substance, diversité de phénomènes. Le seul et même esprit s'appelle

esprit par rapport à lui-même, et âme par rapport au corps.

Ainsi, l'esprit qui est la substance de notre âme, s'il désire ce qui est du ressort de la substance corporelle, perd ainsi tout son bien, parce que tout le bien de l'esprit de notre âme consiste à se détourner de la chair, et à s'éloigner de la concupiscence. Par là, il triomphe des passions, se perfectionne dans la vertu, s'élève à la contemplation des choses d'en haut, s'épure et se purifie, pour devenir le sujet des vertus et le miroir de la divine sagesse.

Celui donc *qui conserve son âme,* c'est-à-dire la vie présente figurée par l'âme, et l'aime d'une manière désordonnée en désirant y trouver les satisfactions de la chair, *la perdra* dans le temps futur. Une chose est perdue si elle n'atteint pas sa fin légitime. Comme on dit d'un remède, il est perdu, s'il ne produit pas la guérison, de même la vie présente dont la fin est l'acquisition de la vie éternelle, est dite à juste titre perdue, lorsque par elle nous n'arrivons pas au ciel; et son amour désordonné est un obstacle à ce résultat final. *Celui*, au contraire, *qui aura perdu* cette âme, cette vie présente en la dédaignant pour Jésus-Christ (car il la perd alors non pas en réalité, mais au point de vue seulement de l'opinion des hommes), *il la trouvera*, en recevant pour cette vie éphémère celle de l'éternité.

Ah ! ne nous éloignons pas du bien à cause des douceurs de la vie présente, si courte et si périssable, et établie pour nous faire arriver à la vie éternelle. La fin est meilleure que les moyens qui y conduisent, et nous ne devons nous préoccuper de ceux-ci qu'en tant qu'ils font arriver

à ce qui est la raison de leur existence, la béatitude céleste. Il vaut mieux, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 26 *in Matth.*), mourir dans le temps pour vivre dans l'éternité, que de vivre dans le temps et mourir dans l'éternité. Si Jésus est mort pour nous, Lui qui ne pouvait mourir sans le vouloir, à plus forte raison devons-nous mourir pour Lui, nous qui, malgré notre volonté, sommes sujets à la mort. Si le Maître est mort pour son serviteur, et cela sans aucune récompense, n'est-il pas juste de voir le serviteur mourir pour le Maître, avec une espérance de rémunération. Le Sauveur, dit saint Augustin, n'avait pas de raison de mourir et il est mort; mais vous, vous avez un motif à votre mort et vous le dédaignez. Ah ! veuillez endurer avec résignation les souffrances que Jésus-Christ a subies pour vous arracher à la mort éternelle.

Relativement à ce second obstacle à la perfection, voici un exemple édifiant : Un moine poussé par sa dévotion se livrait à une vie austère. Ses parents, ayant appris cela, vinrent le trouver et lui firent des reproches de ses mortifications. Le religieux leur fit cette réponse digne d'être gravée dans notre souvenir et dans notre cœur : J'ai entendu, dit-il, et lu de si belles choses sur la vie éternelle, que je ne m'occupe pas des peines et des tourments que j'endure pour l'obtenir.

Ce que Jésus-Christ a dit, d'après saint Mathieu, de l'amour que nous devons refuser à nos parents, saint Luc l'entend de la haine que nous devons avoir pour eux. *Si quelqu'un*, dit le Sauveur, d'après ce dernier évangéliste, *vient à moi*, c'est-à-dire veut venir à moi par la foi, ou en embrassant la vie de perfection, *et ne hait pas son père et sa mère, son épouse et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et*

même sa propre vie, c'est-à-dire la vie du corps, en la méprisant pour Dieu, ou en l'exposant pour la foi, si besoin est, lorsqu'il est dans l'alternative du péché ou de la mort, *il ne peut être mon disciple;* or, ne pas être disciple de Jésus-Christ, c'est être en face de la damnation, parce que Jésus-Christ est la vérité et n'enseigne que la vérité. Le Sauveur ne nous ordonne pas de haïr précisément nos parents, mais ce qui en eux nous est un obstacle dans les voies de Dieu, et nous empêche de nous approcher de Jésus-Christ par la foi et la charité: car nous ne devons haïr personne, même le plus grand pécheur. Dans le cœur du sage, dit Boëce, il n'y a pas de place pour la haine. Haïr les hommes de bien, ce serait le comble de la folie. La haine contre les méchants n'a pas de raison d'être, car le vice est une maladie de l'âme; or, si loin de manifester de la haine pour les personnes atteintes d'une maladie physique, nous les jugeons dignes de notre compassion, ne devrons-nous pas environner de notre pitié l'homme dont l'âme est attaquée par le vice, maladie plus cruelle que celles du corps.

On le voit, le Sauveur, d'après saint Luc, défend les affections désordonnées de nos parents et de nos proches. Et cet empêchement à suivre Jésus-Christ est le même que celui signalé par saint Mathieu. En effet, dit saint Ambroise (*in cap.* VI *Luc.*), si pour vous le Seigneur a renoncé à sa mère en disant: Quelle est ma mère ou quels sont mes frères; de quel droit voudriez-vous être préféré au Seigneur? Jésus-Christ ne nous ordonne ni de méconnaître nos parents, ni d'être leurs esclaves, mais d'avoir pour eux de la condescendance et du respect, et de leur témoigner l'amour qui ne détruit pas celui de Dieu. Quiconque

dit saint Grégoire (*hom* 37, *in Evang.*), commence à être pris de l'amour des biens du ciel, qui veut entreprendre de se livrer au service de Dieu, doit, dans cette grande question, ne faire intervenir ni son père, ni son épouse, ni ses enfants, ni ses parents, pas plus que lui-même. Il connaîtra d'autant mieux Dieu qu'il n'aura été poussé vers lui par aucune considération humaine. Nous devons donc aimer tous les hommes, nos parents comme les étrangers, mais sans préjudice de l'amour de Dieu.

Le second obstacle à la perfection signalé par saint Mathieu, c'est l'amour des plaisirs charnels. Le Sauveur en touche un mot, selon saint Luc, lorsqu'il dit : *Celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple.* En effet, dit saint Chrysostôme; le parfait disciple de Jésus-Christ, endure tous les maux, ou est disposé à les endurer au nom de Jésus-Christ.

Le troisième obstacle, c'est la légèreté et l'inconsidération de l'esprit, qui nous empêchent de persévérer dans la bonne voie où nous avions commencé à marcher. Ainsi, avant d'embrasser la vie de perfection, on doit s'environner de réflexion et de prudence, pour voir si on a les qualités requises pour cette vie, c'est-à-dire une grande force d'âme pour tout quitter et endurer pour Dieu toutes les adversités. Si on ne fait pas cette réflexion préalable, on s'expose à briser plus tard avec sa résolution et son bon propos. Jésus-Christ nous fait comprendre cette vérité par la comparaison d'un homme qui veut bâtir une tour. Cet homme, c'est le chrétien, cette tour, la perfection évangélique dont la pratique nous rend disciples de Jésus-Christ. Celui qui veut embrasser la vie parfaite, doit donc en repos et à loisir délibérer et examiner s'il pourra faire

face aux dépenses nécessaires pour couronner son édifice, c'est-à-dire s'il pourra se maintenir dans la vie des disciples, avoir de la patience, endurer les peines, édifier avec ses compagnons la tour des vertus, combattre contre les ennemis, et avoir la force d'accomplir tous les autres actes qui sont du ressort de la perfection. Ah! oui c'est une grande tour à élever, que de mépriser les honneurs, les richesses, les dignités, tous les biens de ce monde, que de faire profession d'embrasser la vie des apôtres et la règle des moines. Pesez bien auparavant les angoisses et les peines de cette nouvelle vie; représentez-vous la grandeur et les difficultés de votre entreprise. Comme dit saint Grégoire, en toutes choses nous devons considérer la fin avec l'œil d'un examen sérieux.

Vous établissant donc dans le repos, c'est-à-dire vous isolant de votre vie ancienne et du tumulte des passions et du monde, *supputez* et examinez avec soin ceci : vous devez donner votre portion de biens patrimoniaux, vous arracher aux cupidités de la terre, et préparer votre âme à la lutte contre les adversités qui pourront survenir. Vous devez voir si vous pouvez faire les dépenses spirituelles de vertus et de bonnes œuvres, *si vous avez*, dis-je, *de quoi achever* l'édifice si bien commencé, c'est-à-dire l'humilité, la patience, l'obéissance, et si vous pouvez avoir la persévérance sans laquelle votre tour ne peut arriver à son couronnement. Les dépenses spirituelles sont ce que vous devez à Dieu, à vous-même et au prochain. Pour élever votre édifice spirituel, voyez si vous pouvez vivre, comme dit saint Paul, avec piété, sobriété et justice, *de crainte qu'en ayant jeté les fondements*, qui sont l'observation des préceptes, *et ne pouvant l'achever*, vous

n'ayez à essuyer les dérisions de vos ennemis, des esprits infernaux, qui nous tendent toujours des piéges pour nous arrêter dans nos bonnes œuvres, et se réjouissent de nos défaillances; *et que tous ceux qui verront* ce monument inachevé *ne commencent aussi à se moquer de vous*, en disant : Voyez ! *cet homme avait commencé de bâtir*, d'entrer dans les voies de la perfection, *et il n'a pas pu achever ;* il a cessé de persévérer dans sa belle résolution. Mais à quoi lui servira d'avoir commencé cet édifice spirituel, s'il n'est pas sauvé; et la persévérance seule obtient le salut.

Le quatrième obstacle à la perfection, c'est le repos dans une sécurité insensée; c'est la confiance dans ses propres forces, lorsqu'on croit fermement obtenir le royaume céleste et son salut par la puissance de ses mérites. Mais personne ne pouvant parvenir à la gloire par lui seul, à moins que la sentence sévère du juge ne soit tempérée par sa miséricorde, on doit envoyer au ciel comme ambassadeurs des larmes et des bonnes œuvres, *pour faire des propositions de paix*, car, aux yeux de Dieu, tout homme est imparfait, personne n'est juste. Le Sauveur prouve cela par la comparaison d'un roi qui partant en campagne pour aller combattre un autre roi, mais n'ayant à opposer que dix mille hommes à son ennemi qui s'avance avec vingt mille, demande la paix. Si un roi demande la paix à un autre roi, ne devons-nous pas à plus forte raison, nous qui ne sommes que faiblesse, avoir la paix avec Dieu. Ici on doit entendre par roi quiconque veut embrasser l'état de perfection; il doit bien diriger ses opérations, ses pensées, et ses sens; il doit combattre pour conquérir le royaume des cieux, lequel souffre violence et n'appartient qu'à ceux qui font des efforts pour le gagner ;

ou bien encore, combattre en quelque sorte contre Dieu, qui doit nous sauver à cause de nos mérites. Et nous allons au-devant de Dieu avec dix mille hommes, si nous lui offrons nos œuvres et l'observation des dix commandements. Cela ne suffit pas ; il exige pour la perfection la pratique des préceptes et des conseils ; ou bien, selon saint Grégoire (*Hom.* 38, *in Evang.*), Dieu semblable à un roi s'avance avec deux armées contre une seule, parce que, au jour du jugement, si nous ne lui présentons que des œuvres purement extérieures, il examinera les œuvres intérieures ; ou bien, parce qu'il nous dira avoir enduré de plus grandes souffrances pour nous. Ah ! envoyons-lui donc pour avoir la paix avec lui, une ambassade composée de la pratique des conseils, de nos larmes et de nos gémissements, de nos prières et de nos bonnes œuvres.

Le cinquième obstacle à la perfection, c'est l'amour des richesses de ce monde. Voilà pourquoi le Sauveur, concluant des comparaisons précédentes, ajoute : *ainsi, quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple :* on ne peut servir à la fois Dieu et le monde. C'est pourquoi, comme dit saint Prosper, Dieu a voulu que ses serviteurs renonçassent à tout, afin que, par l'exclusion de la cupidité des biens terrestres, la charité divine s'augmentât et se perfectionnât en eux. Ce qui fait dire à saint Augustin (*in ps.* 51) : Apprenez à ne pas aimer le monde, afin d'apprendre à aimer Dieu, à vous déposséder afin de posséder, à vous détourner du monde pour vous convertir à Dieu. Ainsi donc, Jésus-Christ blâme non pas la possession, mais l'attachement aux biens temporels ; car, comme dit le même Père, Dieu ne condamne

pas les richesses qui nous font mériter le ciel, mais celui dont le cœur s'y attache, et qui loin de les répandre les tient enfouies. Abraham eut beaucoup de prospérités, et cependant il est appelé parfait. Le Seigneur ne lui dit pas : Laissez tous vos biens ; mais, marchez en ma présence, en m'aimant d'un amour parfait, et ainsi vous serez parfait. Toutefois, comme il est difficile d'avoir des trésors dans ses coffres et de ne pas s'y attacher, le Seigneur donne à un jeune homme riche ce conseil : *Voulez-vous être parfait ; allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, et suivez-moi.*

La conclusion du Sauveur nous montre, d'après la *Glose*, que, élever une tour, faire la paix avec un plus puissant que soi, n'est autre chose qu'être disciple de Jésus-Christ. Et supporter les dépenses de l'édifice, envoyer une ambassade, c'est renoncer à tout. Voilà pourquoi Jésus conclut des comparaisons qu'il donne que, comme celui-là ne peut bâtir la tour, qui ne suppute pas auparavant les frais, ni cet autre aller avec sûreté au-devant de son ennemi plus fort, s'il ne s'est fait précéder par des ambassadeurs ; de même, *quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut pas être son disciple*. Par *tout*, il ne faut pas entendre ici, seulement les biens temporels, mais l'amour des proches, notre vie elle-même, à qui nous devons préférer Dieu. Ce mot nous désigne aussi que notre abnégation doit être complète et s'étendre à nos biens, à nos parents et à nous-mêmes, d'après ces paroles adressées à Abraham : *Sortez de votre pays*. Ce qui a suggéré ces deux vers :

Christe tuos, tua, te gratis accepimus a te ;
Ergo meos, mea, me merito nunc exigis a me.

Les paroles adressées au patriarche peuvent s'appliquer au religieux. Dieu lui dit aussi : Sortez de votre pays, par le vœu de pauvreté. Comme la boue et la poussière qui s'attachent aux pas du voyageur le fatiguent et l'embarrassent dans sa marche, de même la cupidité des biens terrestres est un obstacle pour ceux qui veulent suivre le Seigneur. Arrachez-vous aux affections de vos parents, par le vœu de chasteté ; les affections du sang s'opposent beaucoup à cette vertu. Sortez de la maison de votre père, par le vœu d'obéissance ; le moine qui est entré en religion, doit être comme Melchisédech sans père, sans mère, sans généalogie. Ce triple renoncement fut figuré par les présents des Mages ; l'or figure la pauvreté, la myrrhe, la chasteté, et l'encens, l'obéissance et l'humilité. Et venez dans la terre que je vous montrerai, avant de vous la donner; car tant que nous sommes sur cette terre, Dieu ne nous donne pas le paradis, il se contente de nous le faire voir.

D'après Bède, il y a une différence entre renoncer à tout et quitter tout; le petit nombre, en effet, c'est-à-dire les parfaits doivent quitter tout, les biens temporels et les préoccupations des choses de ce monde pour soupirer après les biens seuls éternels. Les simples fidèles doivent renoncer à tout, c'est-à-dire s'occuper des choses de la terre, posséder les biens du monde, sans être retenus eux-mêmes par le monde, mais en tendant, au contraire, de toutes les forces de leur âme, vers les biens célestes. Vous renoncez donc à tout, lorsque vous ne redoutez pas de perdre tout ce que vous possédez dans le cas où ce serait nécessaire pour le nom de Jésus-Christ. Les apôtres eux-mêmes avaient renoncé à toutes choses; toutefois ils avaient

leurs vêtements qu'ils ne craignaient de perdre avec la vie, lorsque c'était nécessaire, pour Jésus-Christ. *Contentons-nous donc d'avoir en ce monde notre nourriture et notre vêtement ;* car c'est là, comme dit saint Bernard, la perfection évangélique.

Il y a donc deux sortes de disciples de Jésus-Christ. Les uns de nécessité : en ce sens, dans l'Église primitive, on appelait disciples tous ceux qui s'appellent aujourd'hui chrétiens ; les autres, de surérogation : ce sont ceux qui suivent Jésus-Christ en pratiquant les conseils évangéliques. Les premiers doivent renoncer à tout par l'affection, ne pas s'attacher à la terre de façon à la préférer au ciel, ne pas se laisser vaincre par l'amour des biens temporels, de manière à aimer, par un renversement étrange, la créature plus que le Créateur. Les seconds doivent tout quitter, non-seulement de cœur, mais réellement, comme les apôtres quittèrent tout pour pratiquer une pauvreté volontaire. Ainsi tous les chrétiens ne sont pas obligés de tout quitter effectivement ; mais seulement les religieux liés par le vœu de pauvreté. Tous nous devons renoncer à tout de cœur, de manière à préférer Dieu à tout.

Nous devons également quitter nos parents et nos amis, pour pouvoir être disciples de Jésus-Christ. Pour le premier degré, cet abandon doit consister à ne pas aimer ses parents et ses amis au delà des limites qui seraient contre l'honneur dû à Dieu, et si nous étions poussés à un acte contraire à cet honneur, nous devrions haïr et quitter nos parents. Pour le second degré, nous devons les quitter réellement, n'avoir plus aucune relation avec eux, même pour des choses licites, à moins que l'honneur de Dieu ne le réclame. Nous devons aussi quitter notre

propre corps et la vie des sens; c'est ce que veut dire le Seigneur par ces mots, *et aussi son âme.* L'âme, comme nous l'avons vu, se prend pour l'âme animale, en tant qu'elle vivifie le corps et se complaît en lui. Et ainsi, dit saint Augustin, nous devons haïr notre âme de deux manières: en ne redoutant pas la mort pour Jésus-Christ, afin de vivre éternellement avec lui; en dédaignant les plaisirs de ce monde, pour trouver un jour les voluptés du ciel. Et cette double haine nous est nécessaire pour être véritablement disciples de Jésus-Christ au degré le plus élevé. En effet, pour le premier, il faut que celui qui serait interrogé et tourmenté pour la foi, ne redoute pas la mort pour Jésus-Christ; telle doit toujours être la disposition de son âme; en même temps, il ne doit jamais consentir aux délectations sensuelles jusqu'au péché. Pour le second degré, il faut, même sans y être contraint, s'offrir à la mort pour la cause de la foi; il est aussi nécessaire de ne pas succomber aux plaisirs de la chair, de ne pas nourrir son corps par plaisir, mais pour satisfaire les seuls besoins de la nature; de le sustenter non pour lui-même, mais pour l'appliquer à la gloire de Dieu au service duquel il sera plus apte; et nous devons alors nous figurer que Dieu est dans notre âme en attendant que le corps ait pris ce qui lui est nécessaire pour le soutenir.

Nous devons en quatrième lieu, quitter notre âme considérée dans sa faculté la plus noble, la volonté; et à ce point de vue, quitter son âme n'est autre chose que renoncer à sa volonté propre pour la conformer à la volonté divine; ce qui a lieu de deux manières en raison du double degré. 1° Relativement aux préceptes divins, auxquels l'homme doit être disposé à ne contrevenir en aucune manière;

2° relativement aux conseils, auxquels l'homme conforme sa volonté en tout ce qu'il fait, en tout ce qui est en sa puissance, de façon que s'oubliant lui-même et toutes les choses extérieures, il soit tout absorbé en la volonté divine, d'après cette parole du Seigneur, *que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même*. Ce qui fait dire à saint Basile (*in Reg. interr.* 6) : l'abnégation de soi-même, c'est l'oubli complet de soi-même et le renoncement à sa propre volonté.

Faisons en finissant cette matière une remarque. Tous les objets auxquels nous devons renoncer pour Jésus-Christ et que nous venons de signaler, sont compris dans la profession qu'on fait en entrant en religion. Ainsi le renoncement aux choses extérieures, aux parents et aux amis, est compris dans le vœu de pauvreté volontaire ; le renoncement à la vie charnelle, dans le vœu de chasteté ; et enfin l'abnégation de sa propre volonté dans le vœu d'obéissance.

CHAPITRE LV

DE LA CONSOLATION DES DISCIPLES DANS LES DIFFICULTÉS DE LA PRATIQUE DES PRÉCEPTES

Le Seigneur vient de séparer ses disciples de leurs amis et de les faire renoncer aux biens temporels. Pour les consoler dans ce double renoncement, il leur indique d'autres personnes qui les recevront pour l'amour de Dieu, leur ouvriront leurs demeures, leur fourniront les choses nécessaires à la vie, dans l'espérance d'une récompense éternelle. *Celui qui vous reçoit* corporellement *me reçoit* spirituellement; *et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé.* Il dit la même chose ailleurs : *Quiconque reçoit celui que j'aurai envoyé, me reçoit moi-même; et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé.* Comme vous êtes mes membres et que je suis en vous, *celui qui vous reçoit me reçoit.* Comme moi et mon Père nous ne sommes qu'un,

que je suis en mon Père et que mon Père est en moi, *celui qui me reçoit* dans mes membres, *reçoit celui qui m'a envoyé,* c'est-à-dire mon Père, et par conséquent aussi le Saint-Esprit qui habite par la grâce avec le Père et le Fils dans l'âme de celui qui le reçoit. D'où il est évident que celui qui respecte et reçoit le messager de Dieu, reçoit le Père et le Fils et toute la Trinité. Celui, au contraire, qui outrage le ministre de Dieu, outrage le Dieu tout-puissant et la Trinité indivisible. Voilà certes une grande récompense, de devenir la demeure de toute la Trinité pour avoir reçu un pur homme. C'est par cette considération que le Seigneur exhorte les hommes à recevoir ses disciples et leurs délégués ; il leur montre la grandeur de la récompense qui les attend. Leur personne est sa personne, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 26, *Op. imp.*), pour exciter tout le peuple chrétien à les recevoir : il reçoit lui-même ce qui est donné à ses disciples! Prédicateurs et disciples de Jésus-Christ, étudiez-vous à vous montrer tels, que les autres hommes, animés par l'exemple de vos bonnes œuvres, vous accordent plus volontiers les bienfaits de la charité. Un jour, un prédicateur tonnait dans son discours, parce que la charité et l'amour du plus grand nombre des hommes pour Dieu et ses saints avait disparu, et que Jésus-Christ ne trouvait plus une Marthe dans le monde, qui l'environnât comme autrefois de sa sollicitude affectueuse. Après le sermon, une dame pieuse alla trouver le prédicateur et lui dit avec un ton de colère commandé : Mon frère, si Marthe trouvait aujourd'hui un Jésus-Christ comme autrefois, Jésus-Christ trouverait à son tour une Marthe; voulant dire par là que si certains prédicateurs étaient ce qu'ils doivent être, ils trouveraient

encore des hommes qui les recevraient avec une espèce de dévotion.

Pour engager chaque fidèle à recevoir ses disciples comme lui-même, il ajoute : *Celui qui reçoit un prophète*, non pas purement et simplement, mais *en qualité de juste*, c'est-à-dire non pas à cause des liens du sang ou de l'amitié, ou de la patrie, ou pour un gain ou un avantage temporel, mais comme ministre de Dieu, et parce qu'il prophétise ou annonce la foi en Jésus-Christ, ou fait des œuvres de justice, *celui-là recevra de Dieu la récompense du prophète ou du juste*. En effet, on reçoit quelqu'un pour un double motif : ou à cause de sa doctrine, c'est pour cela que le Sauveur dit : du prophète ; ou à cause de sa bonne vie, c'est pour cela qu'il dit : du juste. Celui-là reçoit avec raison la récompense du prophète et du juste, qui aime tellement la prophétie et la justice, que par dévotion il veut rendre ses services à tous les hommes qui sont ornés des qualités de prophète et de juste. Il s'associe en quelque sorte à leurs fonctions de prophète et participe à leurs œuvres de justice en les soutenant par ses largesses et en les empêchant de tomber dans le dénuement. En leur donnant les biens temporels, il devient leur collaborateur et leur coopérateur dans la distribution aux autres hommes des dons spirituels ; voilà pourquoi, devant Dieu, il partagera leur mérite et aura droit à leurs récompenses. De même celui qui respecte et reçoit, au nom de Jésus-Christ, et parce qu'ils sont prêtres, les ministres du Seigneur, recevra la récompense due au sacerdoce. Ainsi, celui qui reçoit les hommes de Dieu, pour son accueil, aura la même rémunération que le prophète pour son don de prophétie, que le juste pour ses actes de justice, que le prêtre pour son

sacerdoce ; il pourra même avoir la même récompense considérée en elle-même, si la charité qui les guide l'un et l'autre dans leurs actes est égale. C'est ce qui fait dire à saint Chrysostôme (*Hom.* 26, *Op. imp.*) : Les prophètes sont les docteurs et les justes tous les chrétiens. Jésus-Christ, par le mot de prophète, a voulu figurer les prédicateurs du saint Évangile, et par celui de juste, tout homme chrétien. Or, la récompense de celui qui, pour l'amour de Dieu, porte aux peuples la parole du salut, appartiendra aussi à celui qui, pour l'amour de Dieu, recevra les prédicateurs. Que dis-je? la rémunération sera égale. Vous avez reçu un prêtre, vous aurez sa rétribution; vous avez reçu un laïque juste, vous aurez aussi sa récompense. Ainsi, avez-vous en abondance, donnez à quiconque vous demande et se trouve dans l'indigence; donnez sans acception de personnes, et au nom de la nature comme de la grâce, mais jamais pour favoriser le péché. Si vous avez seulement pour vous suffire, contentez-vous de donner au nom de la grâce, d'après cette parole : Que votre aumône ne demeure pas dans votre main jusqu'à ce que vous ayez trouvé un juste. Toutefois, dans la nécessité extrême, donnez aussi à celui qui se meurt de faim, sans quoi vous seriez homicide.

Le Sauveur, dit saint Jérôme (*in cap.* x *Matth.*), voulant empêcher qu'on pût s'excuser par sa pauvreté et dire : la pauvreté ne me permet pas de donner l'hospitalité, détruit cette excuse par un précepte très-léger. *Quiconque,* dit-il, *donnera à boire,* je ne dis pas à plusieurs, *mais à un seul ;* je ne dis pas des plus grands, *mais des plus petits ;* un *verre,* non pas une grande quantité; d'*eau,* non pas de vin ; *froide,* et non pas chaude ; *comme étant de mes disciples,* c'est-à-dire à cette seule considération qu'il en-

seigne la foi chrétienne; *je vous le dis en vérité,* je vous le promets et je vous l'assure, comptez sur ma parole, *il ne perdra point la récompense* que lui a méritée sa bonne intention plus que son acte (parce que l'acte et l'intention ont concouru à son mérite); car, dit-il, ce n'est pas seulement pour un grand service, mais pour le plus petit, que sera récompensé celui qui vous aura secourus en qualité de mes disciples. Le Sauveur parle ici d'eau froide avec raison, pour enlever le prétexte du manque de bois pour faire chauffer l'eau, et par conséquent de s'abstenir de l'acte de miséricorde. Ainsi, l'homme le plus pauvre peut faire certains actes de compassion; il peut au moins donner un verre d'eau froide. Dans ce qui est donné en son nom, Dieu considère moins le don que la bonne volonté, moins la valeur intrinsèque que la qualité de l'acte. Dieu, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 26, *Op. imp.*), est véritablement un juge plein de justice; car il a établi, il est vrai, une peine pour une parole oiseuse; mais, par un équilibre admirable, il a promis une récompense pour un verre d'eau froide donné en son nom. Jésus-Christ donne comme exemple l'eau froide, pour ne pas même nous obliger à la faire chauffer. Il ne récompense pas à raison de ce qu'on donne, mais à raison de la grandeur de celui pour lequel on donne. En effet, si un homme a l'intention de donner plus qu'il ne peut, est-il juste que l'étendue de sa volonté soit circonscrite dans les étroites limites de son acte? Ne vaut-il pas mieux voir son œuvre s'étendre en raison de sa volonté, que la grandeur de sa volonté se rapetisser aux minces dimensions de son acte? Ainsi le Sauveur encourage les pauvres qui veulent faire du bien, et rend inexcusables ceux qui ne veulent pas en faire. Celui qui a fixé

une récompense pour un verre d'eau froide, récompensera aussi, je le pense, la bonne volonté non suivie du résultat.

Le Sauveur met une différence entre ceux que nous devons recevoir, le prophète, le juste et le plus petit disciple. Dans le prophète se trouve la prérogative de la doctrine, dans le juste celle de la vie irréprochable, et dans le disciple, la prérogative des œuvres surérogatoires ; car, d'après la *Glose*, les plus petits sont ceux qui ne possèdent presque rien des biens de ce monde, et qui mériteront ainsi d'être un jour juges avec Jésus-Christ. Le Sauveur parle en dernier lieu de la réception des disciples, parce qu'il se proposait surtout de tirer cette conclusion : Il y a plus de grandeur dans l'imitation du disciple vis-à-vis du Maître que dans celle du prophète et du juste ; et si cependant ceux qui reçoivent le prophète et le juste sont récompensés, à plus forte raison le seront ceux qui recevront les disciples de Jésus-Christ. Ah ! recevons donc, en les environnant de toute notre affection, les disciples au nom de Jésus-Christ, qui ne laisse pas sans rémunération les moindres bienfaits. Ce qu'on fait à ses fidèles, il le regarde comme fait à lui-même, le mal comme le bien : le mal, comme nous le prouvent ses paroles à saint Paul : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?* c'est-à-dire mes fidèles ; le bien, comme le prouvent les exemples précités : *Celui qui vous reçoit, me reçoit,* etc. Voilà pourquoi saint Benoît dit dans sa règle : Recevez tous les hôtes qui vous arrivent comme Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ vous dira un jour : *J'ai été étranger, et vous m'avez reçu.* Devant tous les hôtes qui viennent ou qui s'en vont, inclinez la tête et adorez en eux Jésus-Christ, que vous recevez dans leur personne. Accueillez surtout, en les entourant de toute

votre sollicitude et de tous vos bons offices, les pauvres et les pèlerins, parce qu'en eux surtout vous recevez Jésus-Christ. Mais avant tout, et par-dessus tout, ayez soin des malades, servez-les comme Jésus-Christ lui-même, parce qu'il a dit : *J'ai été malade, et vous m'avez visité. Et ce que vous avez fait à un de mes disciples, vous me l'avez fait à moi-même.* Prenez donc garde, comme dit saint Chrysostôme, d'être difficiles pour donner l'hospitalité, de crainte qu'après cette vie Dieu ne nous refuse l'hospitalité parmi ses saints.

Ensuite le Sauveur, pour vous faire estimer l'obéissance, ajoute : *Celui qui vous écoute, m'écoute ; et celui qui vous méprise me méprise; et celui qui me méprise* en vous, *méprise celui qui m'a envoyé*, mon Père, parce que moi et mon Père nous sommes un. Le Seigneur veut nous montrer ici que nous devons écouter avec dévotion et respect la doctrine de ses disciples au moins pour Dieu, le principal auteur de cette doctrine; car Jésus-Christ est dans ses disciples, le Père dans le Fils et le Fils dans le Père, et l'hommage ou le mépris adressé à l'un rejaillit sur les autres. Ainsi, vous déplaît-il d'acquiescer aux paroles et aux exhortations des prêtres, rappelez-vous que par leur organe le Seigneur vous parle, vous avertit, et vous ramène à la vie. *Voulez-vous savoir qui parle en moi?* dit saint Paul, *c'est Jésus-Christ.* Le Sauveur nous apprend ici à obéir aux préceptes de l'Église et des prélats; la désobéissance à ceux-ci rejaillirait sur Dieu lui-même ; il nous enseigne à regarder dans tous ceux qui nous sont envoyés ou préposés par lui ses propres représentants, et à leur obéir non-seulement dans leur enseignement explicite et formel, mais encore dans ce que nous savons être leur volonté

ou leur conseil. Il est d'une grande utilité pour l'homme, dit saint Augustin, d'obéir à Dieu, pour connaître le motif de son ordre ; car, par cela seul qu'il a commandé, Dieu fait tourner sa volonté à notre bien, et il ne voudrait pas ce qui serait contraire à nos intérêts. Notre volonté propre, si nous la préférons à celle de notre supérieur, doit nous accabler sous le poids d'une grande ruine. Et ailleurs : Les hommes font leur volonté et non celle de Dieu, quand ils font ce qu'ils veulent et non ce que Dieu ordonne. Et quand ils font ce qu'ils veulent, tout en accomplissant leur volonté, ils exécutent la volonté de celui qui dispose et ordonne ce qu'ils veulent. Faites, le voulant bien, ce qui vous est ordonné, vous ferez ainsi ce que vous voudrez, tout en faisant, non pas votre volonté, mais la volonté de celui qui vous commande. Ceci fait dire à saint Bernard : Rien n'éteint en nous l'esprit de discernement comme la volonté propre. J'entends par volonté propre celle qui n'est pas commune à Dieu et aux hommes, mais nous est personnelle; elle a lieu, lorsque dans nos actes nous ne nous proposons pas l'honneur de Dieu, l'utilité du prochain, mais notre propre satisfaction. A cette volonté est opposée la charité, qui est Dieu. Quel est l'objet de la haine ou du châtiment de Dieu, si ce n'est la volonté propre? Défendez celle-ci, il n'y aura plus d'enfer. Vos vertus, dit saint Jérôme, s'agrandissent en raison de ce que vous enlevez à votre volonté. Ne comptez donc pas sur vos prières et vos œuvres privées, si en les faisant, vous méprisez les ordres de vos supérieurs ; car, selon saint Augustin, une seule prière d'un homme obéissant est bien plus vite exaucée, que dix mille prières de celui qui méprise la volonté de ses préposés. La volonté propre, dit saint Ber-

nard, est un grand mal; car par elle vos bonnes œuvres ne sont plus des bonnes œuvres pour vous.

Mais quel est le plus ou moins de mérite de l'obéissance? voici comment nous le démontre saint Grégoire. L'obéissance a parfois quelque chose d'elle-même, et alors elle est nulle; elle n'a parfois rien d'elle-même, et son mérite est cependant bien petit. En effet, si l'obéissance a pour but la prospérité dans le monde, l'acquisition d'une position élevée, nous perdons tout le mérite de l'obéissance, si nous nous laissons dominer par le désir de posséder les biens qui en sont l'objet, parce que ce n'est plus l'obéissance mais la passion qui nous dirige. De même, s'il nous est commandé de nous soumettre aux mépris et aux outrages du monde, et que nous n'acceptions pas ces adversités de gaîté de cœur, le mérite de l'obéissance diminue. Ainsi, l'obéissance dans l'adversité doit avoir quelque chose d'elle-même, et rien d'elle-même ou de l'acte dans la prospérité.

D'après saint Bernard, la véritable obéissance doit avoir une triple qualité : la promptitude à exécuter les commandements, l'acceptation avec joie de ce qu'ils ont de pénible, et enfin la persévérance dans leur exécution. Mais quelle est l'utilité de l'obéissance et par contre le désavantage de la désobéissance? Saint Augustin nous l'indique en disant : Le Seigneur nous a montré d'une manière évidente, quel bien était l'obéissance, en défendant à l'homme, qu'il avait placé dans le paradis, une chose qui n'était pas mauvaise en elle-même. L'obéissance seule pouvait mériter à l'homme la couronne, la désobéissance lui mérita les fers. La désobéissance, dit saint Bernard, offense Dieu, éloigne les anges, nous exclut de la communion des saints, nous

fait perdre la vie éternelle, cause de la joie aux démons, nous mérite le supplice éternel. Et ailleurs : Celui qui préféra la mort à la désobéissance ne se révélera jamais parfaitement et ne donnera jamais la vision béatifique à l'homme qui désobéit.

Jésus ayant fini d'intimer ses ordres à ses disciples, de leur tracer la manière dont ils devraient prêcher et se conduire, s'en va ensuite enseigner et prêcher dans les villes de ses disciples, c'est-à-dire là où ils étaient nés, où ils avaient été élevés et avaient demeuré ; il voulait prêcher les Juifs auxquels il avait été envoyé. Le Sauveur apprend ici aux prélats, à ne pas se dispenser de la prédication de la parole de Dieu, bien qu'ils aient des délégués qui prêchent en leur propre nom et par leur autorité. Mais hélas ! aujourd'hui beaucoup de prélats cherchent moins des auditeurs que des hommes qui les remplacent ; ils visent au repos, mais non pas à la collaboration, s'imaginant qu'ainsi leur âme et celles de leurs sujets, peuvent être en sécurité. Que dis-je? il en est qui ne se contentent pas de renoncer à la prédication, mais qui vont à la guerre et dans les combats ; obligés de nourrir les âmes par leur parole, ils ne redoutent pas de tuer et les corps et les âmes.

Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme, après avoir donné des ordres à ses apôtres, s'en alla prêcher. Tandis que les disciples travaillaient, le maître ne voulait pas se livrer à l'oisiveté ; car il n'avait pas fait de ceux-ci ses simples vicaires, mais ses coadjuteurs. Et comme les serviteurs s'empressaient d'accomplir les instructions reçues, le père de famille devait rivaliser de zèle avec eux pour faire ce qu'il leur avait enseigné. Dans l'ordre des choses séculières, celui qui est le plus élevé et le plus honoré et qui a

sous ses ordres des sujets, fait exécuter par ceux-ci tout ce qui de droit lui incombe à lui-même. Il n'en est pas ainsi dans l'ordre des choses spirituelles : ici le plus élevé prend la plus grande part des occupations et des travaux. Voilà pourquoi Jésus-Christ, tandis que ses apôtres prêchaient, se livrait lui aussi avec plus d'ardeur encore à ce saint ministère. Il les avait envoyés comme le soleil envoie ses rayons, la rosée répand ses parfums, et le feu jette ses étincelles, afin que comme les rayons manifestent le soleil, les parfums, la rosée, et les étincelles, le feu, ainsi la puissance de Jésus-Christ se manifestât par les prodiges de ses apôtres. Quel est l'homme qui en face de l'instruction du disciple ne loue pas la science du maître, ou qui à la vue des grandes choses opérées par ceux-ci n'admire pas la puissance du premier auteur? Or, Jésus-Christ faisait des miracles; ses apôtres en opéraient aussi, et ainsi grandissait la renommée de leurs vertus.

Après avoir reçu les instructions de leur maître, les disciples allèrent donc évangéliser les bourgades de la Judée, guérissant les âmes et les corps sans aucune acception de personnes. Ils s'élançèrent des hauteurs de la contemplation dans la vie active de la prédication, engageant les hommes, par leurs paroles et leurs exemples, à faire pénitence de leurs péchés. Mais, hélas! aujourd'hui beaucoup sortent en quelque sorte du sanctuaire de leurs pensées perverses pour faire des œuvres de péché et corrompre ainsi leur prochain.

CHAPITRE LVI

JEAN-BAPTISTE ENVOIE SES DISCIPLES VERS JÉSUS

Saint Jean-Baptiste venait d'être arrêté, chargé de chaînes et jeté en prison ; ses disciples, conduits plutôt par l'envie que par la simplicité de cœur, vinrent lui annoncer les œuvres éclatantes et merveilleuses qu'opérait Jésus-Christ. Ce bon Maître, plus préoccupé, plus inquiet du salut de ses disciples que du danger qui le menace, en choisit deux d'entre les plus incrédules pour les envoyer eux-mêmes s'informer de la vérité, afin que convaincus par leurs propres yeux, ils pussent à leur tour inspirer la croyance aux autres ; car, d'après les Écritures elles-mêmes, nous devons croire comme vrai ce qui est attesté par deux ou trois témoins. Puisque, leur dit-il, vous ne voulez pas vous en rapporter aux paroles par lesquelles j'ai moi-même rendu un public témoignage à Jésus-Christ, allez vous-mêmes le trouver, et vous lui direz : Maître,

êtes-vous le Christ qui doit venir, ce Messie promis par la Loi et les prophètes pour sauver le peuple d'Israël, ou bien devons-nous en attendre un autre ? Jean en hébreu signifie grâce ; Jean, pour nous, est donc en prison, lorsque la grâce, retenue par les liens du monde, des affections charnelles ou du péché, ne fait en nous aucun progrès. Hélas ! combien de chrétiens de nos jours chez lesquels Jean, c'est-à-dire la grâce, est ainsi chargé de chaînes ! Notre corps, en effet, est cette prison qui empêche notre âme de se livrer à la contemplation des vérités éternelles et d'arriver à la connaissance de Dieu. Saint Jean ne doutait nullement de la divinité de Jésus-Christ, et s'il envoie ses disciples vers lui, ce n'est certes pas pour éclaircir ses doutes, lui qui dans le sein de sa mère avait tressailli de joie à sa seule présence ; lui qui, en le voyant venir à son baptême, s'était écrié : C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ! lui qui avait vu la colombe ou pour mieux dire le Saint-Esprit se reposer sur sa tête, et qui avait entendu la voix du Père éternel qui, du haut des cieux, lui rendait témoignage ; lui qui, plus tard, l'avait montré du doigt comme l'agneau qui devait effacer les péchés du monde ; lui enfin qui en ce moment même était en prison pour la foi en ce divin Sauveur, et qui était disposé à la sceller de son sang. Mais sous prétexte d'un doute, il adresse ses disciples à Jésus-Christ afin qu'éclairés par ses discours et témoins de ses miracles, ils crussent en lui et devinssent eux-mêmes ses disciples, car ils commençaient à être mécontents et scandalisés de voir que l'on préférait Jésus à leur maître. Saint Augustin (*in Quæstionibus, ex Nov. Testam.*, *Quæstio* 14), parlant sur ce sujet s'exprime en ces termes : Saint Jean, en dépu-

tant ses disciples vers Jésus, leur dit : Allez, non pour lui dire que je doute de sa divinité, mais pour entendre de sa bouche la même doctrine que celle que je vous ai enseignée; jusqu'à présent vous avez reçu les leçons du précurseur, allez les entendre confirmer par le Maître. Et saint Hilaire (*cap.* II, *in Matth.*) : En envoyant ses disciples vers Jésus, saint Jean se proposait de dissiper leur ignorance et non pas la sienne propre, afin que témoins des œuvres merveilleuses que Jésus opérait, ils comprissent qu'il était le Messie promis à la terre, et qu'ils ne devaient pas en attendre un autre; et aussi, afin qu'ils entendissent Jésus-Christ confirmer par ses paroles la doctrine que le Précurseur leur avait enseignée. Saint Chrysostôme ajoute (*Hom.* 27, *Op. imp.*) : Saint Jean, dans sa prison, prévoyant sa fin prochaine, désirait voir ses disciples s'attacher à Jésus-Christ. De même qu'un bon père au lit de la mort, s'empresse de désigner à ses enfants un tuteur fidèle pour veiller sur leur conduite et prendre leurs intérêts, de même saint Jean désire voir avant de mourir ses disciples embrasser la foi en Jésus-Christ et s'attacher à lui. Le bon père de famille meurt plus tranquille et plus rassuré sur le sort de ses enfants quand il les sait marcher dans le chemin de la vertu et de la sagesse; saint Jean donc voulait avant de les quitter voir ses disciples attachés fermement au Sauveur. Il les lui recommande, non pas seulement comme un père recommande ses enfants à un tuteur, mais comme un maître qui, s'étant chargé d'instruire des enfants étrangers, les remet à leur famille quand leur éducation est terminée, il remet donc ses disciples à Jésus-Christ comme à leur père véritable. Saint Jean envoie ses disciples vers Jésus, non psa

afin d'obtenir une réponse pour lui-même, mais afin que, témoins des grands miracles qu'il opérait, ils crussent en lui, miracles nombreux qu'il faisait pour convertir et gagner quelques âmes, car un seul juste vaut mieux aux yeux de Dieu qu'un monde entier de pécheurs. Saint Jean, selon saint Grégoire (*Homil.* 6, *in Evang.*), envoya ses disciples à Jésus-Christ pour lui demander si lui, qui était venu en ce monde par son Incarnation, descendrait dans les limbes après sa mort pour délivrer les âmes des justes. N'allons pas croire, d'après ces paroles de saint Grégoire, que saint Jean ait douté que le Sauveur dût descendre aux enfers après sa mort; mais seulement il ne savait pas s'il y descendrait en corps et en âme, et c'est là ce que veut dire notre saint docteur.

Lors donc que Jésus eut entendu les disciples de Jean et la question qu'ils lui adressaient pour dissiper le doute qu'ils entretenaient dans leur cœur, il leur prouva d'abord par ses actions, puis ensuite par ses paroles, qu'il était le Christ, le Messie promis et attendu, montrant aussi par là aux prédicateurs de l'Évangile qu'ils doivent instruire les peuples, non-seulement par leurs discours, mais encore par leur conduite, à l'exemple du Sauveur qui commença par agir et instruisit ensuite : *cœpit Jesus facere et docere.* Jésus donc, en leur présence, guérit un grand nombre de malades qui étaient là : aveugles, sourds, muets, boiteux et autres; prêcha son Évangile au peuple, c'est-à-dire aux pauvres, car les petits et les pauvres sont plus accessibles à la foi que les grands et les riches; et fit encore plusieurs autres miracles qui ne sont possibles qu'à la puissance divine, leur prouvant ainsi qu'il était véritablement le Fils de Dieu. Suivant l'Évangile, plusieurs

saints et plusieurs prophètes ont opéré de semblables miracles, ce qui d'ailleurs était rare ; ils n'agissaient point en cela de leur propre autorité, mais seulement comme les ministres de Dieu dont ils invoquaient le nom. Puis s'adressant à eux il leur dit : Allez maintenant, et rapportez à Jean ce que vous avez entendu dans mes discours et ce que vous avez vu dans mes œuvres. Comme s'il leur eût dit : Vous me voyez, reconnaissez-moi ; vous voyez mes œuvres, reconnaissez celui qui en est l'auteur. Je rends la vue aux aveugles, je ressuscite les morts, je convertis les pauvres à la vraie foi, en un mot, je fais tout ce que les prophètes ont prédit que je devais faire, et ainsi mes œuvres rendent témoignage de moi ; si donc vous ne me croyez pas, au moins croyez à mes œuvres ; comparez-les avec ce que vous lisez dans les prophètes, et vous verrez clairement que c'est de moi-même qu'ils parlent : les *aveugles voient*, et il a été dit par le prophète Isaïe : Les yeux des aveugles seront ouverts ; les *boiteux marchent*, et il a été dit : Le boiteux bondira comme le cerf sur les montagnes ; les *lépreux sont guéris*, et il est écrit dans Isaïe : Il a porté lui-même nos maladies, nos infirmités et nous avons été guéris par ses blessures ; les *sourds entendent*, et il a été dit : Les oreilles des sourds seront ouvertes ; les *morts ressuscitent*, et il est écrit : Les morts vivront et ceux qui ont été tués ressusciteront ; les *pauvres sont évangélisés*, et convertis à la foi, et il est écrit : Il m'a envoyé pour évangéliser et annoncer sa bonne nouvelle aux pauvres. Et Jésus fait ici mention des pauvres plutôt que des riches, parce que les premiers embrassent plus aisément la foi que les seconds. Et saint Jérôme (*in cap.* II *Matth.*), dit que, par les pau-

vres qui sont évangélisés, nous pouvons entendre ou les pauvres d'esprit dont le cœur est détaché des richesses, ou les véritables indigents, afin qu'en prêchant la parole de Dieu nous ne fassions aucune distinction entre la noblesse et le peuple, entre la misère et la fortune. Allez donc rapporter à Jean que tout ce que vous avez lu dans les prophètes touchant le Messie, vous l'avez vu accompli et réalisé en moi et par moi. Comme s'il leur disait : Celui qui fait des œuvres au-dessus des forces et de la puissance humaines, œuvres que les Écritures ont attribuées par avance au seul Christ à venir, est évidemment le Messie ; or ces œuvres, je les fais, et vous en êtes témoins ; donc je suis le Christ promis de Dieu. Ce fut aussi dans un but d'utilité que Jésus-Christ répondit aux envoyés de saint Jean plutôt par des actions que par des paroles ; car le témoignage des œuvres est plus fort que le témoignage oral, et les actes parlent plus haut que tous les discours. Il ne voulut pas non plus leur dire ouvertement : C'est moi qui suis le Messie, dans la crainte qu'à l'avenir quelques-uns ne prissent de là l'occasion et le prétexte de se laisser aller à des sentiments d'orgueil et de vaine gloire.

Les divers miracles que notre divin Sauveur opère ici pour guérir les maladies et les infirmités corporelles des hommes, peuvent, dans un sens moral, signifier et nous représenter les diverses maladies spirituelles dont chaque jour il guérit nos âmes par l'infusion de sa grâce. En effet, la cécité corporelle nous figure l'ignorance et les égarements de la raison humaine ; le boiteux, la faiblesse et les irrésolutions de la volonté déterminante ; la lèpre, la concupiscence charnelle et les souillures qui en sont la

suite ; la surdité, la malice et l'endurcissement du cœur ; la mort, la séparation de l'âme d'avec Dieu par le péché mortel ; la pauvreté, la privation de la grâce et l'absence des vertus. Tous ces maux, toutes ces misères qui sont en nous l'effet du péché de notre premier père, la foi en Jésus-Christ et en ses paroles divines les guérit et les fait disparaître. Cette foi, en effet, éclaire notre raison, affermit notre volonté, éteint en nous les feux de la concupiscence, amollit l'endurcissement du cœur, dissipe le péché et nous procure les grâces de Dieu. Les aveugles spirituels auxquels l'ignorance des choses divines ferme les yeux, Jésus-Christ les délivre en éclairant leur intelligence par la révélation des vérités éternelles. Ces boiteux, c'est-à-dire ceux dont la volonté dépravée flotte sans cesse indécise entre le bien et le mal, qui savent bien ce qu'il faudrait faire pour suivre le chemin de la vertu, mais qui hésitent continuellement entre Dieu et le monde, Jésus-Christ les délivre en inclinant doucement leur cœur vers l'obéissance à la sainte volonté de Dieu. Ces lépreux convertis de la fange de l'impudicité, dont l'âme et le corps sont souillés par leurs impuretés et par celles des autres, Jésus-Christ les délivre en purifiant leur cœur et en le détachant de toute affection au mal. Ces sourds auxquels l'endurcissement du cœur et l'insensibilité ferment les oreilles à la voix des prédicateurs et aux cris des pauvres, Jésus-Christ les délivre en leur inspirant le goût de la parole divine et la compassion envers les malheureux. Ces morts spirituels que leur endurcissement dans le péché mortel tient éloignés de Dieu, Jésus-Christ les délivre en transformant leurs sentiments intérieurs et en les vivifiant par sa grâce. Ces pauvres, privés de toute

grâce divine et dépouillés de toutes les vertus, Jésus-Christ les délivre en leur communiquant ses grâces et en les enrichissant de tous ses biens. Or, ces miracles de l'ordre spirituel sont bien plus étonnants encore que ceux opérés dans l'ordre matériel. En effet, s'écrie saint Augustin (*in Tract.* 71, *in Joan.*), la justification de l'impie n'est-elle pas plus merveilleuse que la création de l'univers? Rendre sainte une âme destinée à vivre éternellement, n'est-ce pas un acte plus grand que de ressusciter un corps qui doit mourir de nouveau? Faire revivre dans une âme l'image de Dieu que le péché avait effacée, n'est-ce pas une œuvre plus grande, plus avantageuse que de faire disparaître d'un corps un défaut, une infirmité inhérente à notre faible nature?

Le Sauveur ajoute ensuite : Et heureux celui qui n'aura pas pris en moi un sujet de scandale, c'est-à-dire qui, en voyant les faiblesses humaines dont je me suis volontairement revêtu, n'aura pas trouvé là une occasion ou un prétexte de douter de ma puissance et de ma divinité, pensant que je ne suis qu'un homme ordinaire. Heureux donc celui dont la foi ne sera pas ébranlée par mes souffrances, ma mort et ma sépulture. C'est pour cela que le bon larron est proclamé heureux, car il n'a pas été scandalisé de la croix et des souffrances du Christ. Et remarquons que Jésus-Christ dit : Heureux celui qui n'aura pas pris *en moi*, et non pas *de moi*, un sujet de scandale ; car si quelquefois il a pu être un prétexte ou l'occasion du scandale, il n'en a jamais été la cause efficiente et déterminative. C'est donc dans ce sens que l'on dit une pierre d'achoppement; la pierre obéit aux lois générales de la nature, et si un aveugle ou un imprudent vient se heurter contre elle et se

blesser, c'est sa propre faute et la pierre n'est que l'instrument, et non la cause responsable de la plaie qui en résulte. Par là, Jésus-Christ reprend ceux des disciples de saint Jean qui ne voulaient pas le reconnaître pour le Messie et qui étaient choqués de ce que sa réputation commençait à faire pâlir celle de leur maître. Prenez garde, semble-t-il leur dire, de vous scandaliser de moi, et de ne pas m'estimer autant que vous devriez le faire. Si saint Jean n'avait rien tant à cœur que d'arracher du cœur de ses disciples tout doute et toute incertitude relativement au Messie, le Sauveur de son côté cherchait à grandir aux yeux des peuples la réputation de son précurseur. Or, comme la foule, ignorant les motifs secrets qui avaient porté saint Jean à adresser quelques questions à Jésus-Christ, aurait pu le taxer d'inconstance et de légèreté, en le voyant élever quelques doutes sur la divinité du Messie, en ce moment où il est dans le malheur, lui qui aux jours de la prospérité l'avait annoncé et affirmé de toutes ses forces, Jésus-Christ loue et proclame en lui les vertus opposées. Cependant il ne le loue ainsi que quand ses disciples se sont éloignés; car s'il l'eût loué en leur présence, on aurait pu croire que ses éloges étaient dictés par la faveur et la flatterie plutôt que par l'amour de la vérité. Ainsi notre divin Maître a voulu nous apprendre à ne jamais louer les autres, et surtout les grands, en leur présence. Ce ne fut pas sans raison, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 27, *Operis imperf.*), que Jésus ne fit l'éloge de saint Jean que quand ses disciples s'en furent allés. Il voulait par là désapprouver la conduite de ces flatteurs qui prennent plaisir à louer les autres en leur présence, ou du moins devant des amis et des serviteurs fidèles qu'ils

savent devoir rapporter ce qu'ils auront entendu. L'homme vain et insensé se plaît à s'entendre louer; le sage, au contraire, s'en attriste au fond du cœur. Nous ne devons donc pas agir ainsi, et cela pour deux grands motifs : car, ou nous estimons comme un sage et un homme de bien celui que nous louons; alors nos éloges l'humilieront et lui feront de la peine; pourquoi donc de gaieté de cœur le contrister par nos louanges? ou bien nous le regardons comme un homme vain et insensé, et alors pourquoi nourrir par nos éloges son orgueil et sa vanité? Jésus-Christ donc, voulant relever en saint Jean sa fermeté de caractère et sa constance dans la foi, lorsque ses disciples se furent retirés, s'adressa au peuple et lui dit : *Qui êtes-vous donc allés voir dans le désert?* comme s'il leur disait : Quel croyez-vous que soit cet homme que vous alliez voir au désert et qui est maintenant renfermé dans une étroite prison? C'est-à-dire, selon saint Chrysostôme (*ibidem*) : Pourquoi, abandonnant les cités, couriez-vous avec tant d'empressement au désert? Votre ardeur n'eût pas été si grande si vous n'eussiez cru trouver là un homme admirable, extraordinaire et plus ferme qu'un rocher. *Qui êtes-vous donc allés voir? un roseau agité par le vent?* Mais non, Jean n'était pas un roseau, mais bien plutôt une colonne inébranlable appuyée fermement sur la foi au Dieu qu'il prêchait; non, il n'était pas mobile à tout vent, lui que la prospérité ne pouvait élever, que l'adversité ne pouvait abattre, mais qui, toujours égal à lui-même, savait conserver l'humilité dans les succès aussi bien que la patience dans les revers; lui qui était insensible à l'intimidation comme à la flatterie, aux bonnes grâces comme à la colère; qui recevait avec la même indifférence, avec

la même impassibilité les louanges et les injures; qui aimait avec une égale affection ses amis et ses ennemis; qui reprenait avec la même liberté les grands et les petits, les riches et les pauvres; lui enfin dont la vertu demeura toujours ferme et inébranlable au milieu des révolutions et de l'instabilité des choses humaines.

Le roseau, dit saint Chrysostôme dans l'endroit cité plus haut, est vide à l'intérieur, et dès lors n'a aucune force, aucune consistance; aussi le moindre souffle l'agite et le fait tourner en tous sens; de même l'homme charnel et mondain qui n'a pas au fond de son cœur une foi ferme et une vertu solide, quand il est attaqué par les tentations, est bientôt vaincu. Efforçons-nous donc, nous dit saint Grégoire, de ne pas ressembler à ces roseaux agités par le vent; affermissons notre âme contre le souffle impur des passions; que la calomnie ne nous irrite pas; que l'espoir des faveurs ou des récompenses ne nous entraîne pas à une indulgence coupable envers les pécheurs; que la prospérité ne nous élève et ne nous aveugle point; ne nous laissons point abattre par l'adversité, mais, fermes et inébranlables dans notre foi, résistons courageusement à l'instabilité des choses de ce monde.

Notre divin Maître, en faisant ainsi l'éloge de saint Jean, a voulu nous apprendre à marcher sur ses traces. De même donc que ce saint précurseur a constamment persisté dans le chemin de la vertu sans se laisser intimider par la crainte de la mort, ou entraîner par l'amour des plaisirs sensuels, nous aussi, à son exemple, nous devons préférer l'utile à l'agréable, les biens célestes et éternels aux biens terrestres et périssables, nous attacher

à la croix du Sauveur plutôt qu'aux honneurs et aux vanités du monde.

En second lieu, Jésus-Christ, voulant louer la vie austère et pénitente de saint Jean, ajoute : Qui êtes-vous donc allés voir dans le désert? Un homme vêtu avec luxe et avec mollesse? Non certainement, car, comme il a déjà été dit plus haut, saint Jean était revêtu d'une peau de chameau; les sauterelles et le miel sauvage formaient toute sa nourriture. Par ce genre de vie, il voulait nous apprendre à mépriser le monde, ses plaisirs et ses délices. C'est aussi pour cela qu'il restait dans le désert, afin d'ajouter à l'austérité des vêtements et de la nourriture celle de l'habitation. En effet, ajoute le Sauveur, ceux qui sont ainsi vêtus avec luxe et avec mollesse n'habitent pas dans le désert, mais dans les palais des rois. C'est là qu'on vit dans les plaisirs et dans les délices. La plupart des hommes se font les flatteurs des riches et des grands afin de partager avec eux cette vie agréable et molle; mais ceux qui aiment sincèrement la vérité les méprisent et s'en éloignent.

Un courtisan, au rapport de Valère Maxime, apercevant un jour Diogène occupé à préparer lui-même les légumes grossiers qui devaient servir à son repas, lui dit : Si tu avais voulu servir et flatter le roi Denys, tu ne serais pas réduit à une semblable nourriture; et toi, lui répond Diogène, si tu savais te contenter d'un pareil repas, tu ne serais pas le flatteur d'un tyran. Ce philosophe, ami sincère de la vérité, préférait une vie simple et modeste à la cour des rois, où il faut flatter les grands aux dépens de la vérité. Hélas! combien ne voyons-nous pas aujourd'hui de religieux qui n'agissent pas de la sorte, et qui, pour

obtenir quelques faveurs, ne rougissent pas de flatter les vices des puissants du siècle !

Le Sauveur dit, et avec raison, que ceux qui sont ainsi vêtus habitent les palais des rois et non pas les maisons des pontifes. En effet, les pontifes, les prélats de l'Église doivent, ainsi que tous ceux qui les entourent, être vêtus avec simplicité et avec modestie, non avec luxe et avec mollesse. Nous lisons dans la vie de saint Augustin que ses vêtements n'étaient jamais ni trop somptueux ni trop grossiers. Ecoutons saint Jérôme (*lib.* I, *contra Pelagian.*) : Nous devons éviter également une trop grande recherche et une trop grande négligence dans les habits ; la première dénote la mollesse ; la seconde, la vaine gloire. Pourquoi donc voyons-nous aujourd'hui tant de clercs et de religieux rechercher, à l'exemple de ceux qui habitent les palais des rois, la délicatesse et la somptuosité des vêtements? Qu'ils réfléchissent et qu'ils tremblent; car ceux qui fuient les mortifications extérieures et qui courent après les jouissances de cette vie combattent sous la bannière des rois de la terre et non sous celle du roi des cieux. S'il n'y avait aucun mérite à porter des habits grossiers, Jésus-Christ n'aurait pas exalté saint Jean à cet égard ; et s'il n'y avait aucune faute à se vêtir avec somptuosité et délicatesse, il n'aurait pas blâmé ce riche de l'Évangile parce qu'il était vêtu de pourpre et de lin. Voulez-vous apprendre combien il est dangereux et funeste de rechercher ainsi la délicatesse dans les habits, écoutez saint Chrysostôme : La délicatesse dans les habits, nous dit-il (*Homil.* 29, *in Epist. ad Heb.*), amollit l'âme la plus ferme et efféminе le corps le plus austère; or, comme les opérations de l'âme se conforment le plus ordinairement

aux dispositions du corps, il s'ensuit que quand les sens sont affaiblis par la mollesse, l'âme devient aussi plus facile aux séductions. Ces hommes vêtus avec luxe et avec mollesse nous représentent, dans un sens mystique, les courtisans, qui sont ici admirablement signifiés par les vêtements. En effet, de même qu'un habit s'adapte et s'ajuste au corps de celui qui le porte, ainsi le courtisan se modèle sur celui qu'il flatte, et, dans l'espérance d'obtenir quelques faveurs, quelques avantages temporels, il ne craint pas d'applaudir à ses vices, lorsqu'il devrait les reprendre et les blâmer hautement. Ce n'est pas ainsi, selon saint Grégoire (*Homil.* 6, *in Evangel.*), qu'agissait saint Jean; loin d'approuver le vice dans les autres, il le reprenait avec force et avec courage. Par là aussi, selon saint Jérôme et Raban-Maur, ceux qui sont chargés d'enseigner les vérités du salut doivent apprendre à éviter les palais des grands, où habitent ces flatteurs disposés à favoriser le vice plutôt qu'à le reprendre et à le corriger. Remarquons également que la modestie dans les habits, l'austérité dans la nourriture conviennent aux prédicateurs de l'Évangile. Les prédicateurs du mensonge, au contraire, qui ne cherchent que leurs propres intérêts, sont vêtus avec luxe et avec mollesse; aussi, selon saint Grégoire (*Ibidem*), ils habitent les palais des rois, c'est-à-dire que, refusant au vrai Dieu l'obéissance qui lui est due, ils se soumettent à l'empire du démon, qui est le prince des ténèbres. Le désert est aussi l'emblème de la religion; car, de même que pour passer de l'Égypte à la terre promise, il fallait traverser le désert, ainsi la religion est la seule voie qui puisse conduire l'homme de cette terre d'exil au ciel, sa véritable patrie. Saint Jean vivant dans

le désert est tout à la fois l'image et le modèle du vrai religieux, qui ne doit pas, comme le roseau, se contenter de paraître vert au dehors quoique vide au dedans, mais qui, à une conduite extérieurement régulière, doit joindre une foi vive et une fervente dévotion; qui ne doit pas, comme un faible roseau, se laisser emporter aux vents des tentations, mais leur résister avec force et avec courage; qui ne doit point, comme les courtisans des rois, flatter les vices, mais les reprendre avec vigueur dans les autres, sans acception de personne.

En troisième lieu le Sauveur fait l'éloge de saint Jean d'après l'excellence de sa personne et l'éclat de sa réputation, parce qu'il fut plus que prophète. En effet, saint Jean fut d'abord prophète, puisque comme les autres prophètes, il annonça la venue du Messie, et que d'ailleurs l'Écriture dit de lui : Et toi, enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut. Il fut également plus que prophète : premièrement, parce que Dieu lui-même le fit annoncer au monde par un envoyé céleste; deuxièmement, parce qu'il commença à prophétiser dès le sein de sa mère; troisièmement, parce qu'il fut le fils et aussi la fin des prophètes; quatrièmement, parce que le Messie que les autres prophètes avaient annoncé longtemps d'avance, il le montra lui-même du doigt; or, selon saint Grégoire (*Homil.* 6, *in Evangel.*), la fonction du prophète consiste à annoncer seulement les choses futures et non pas à les démontrer; cinquièmement, selon saint Augustin et saint Ambroise, il fut plus grand que les autres prophètes, car ceux-ci annoncèrent le Messie futur, sans le voir, malgré tout le désir qu'ils en avaient, tandis que saint Jean eut tout à la fois le privilége de l'annoncer et de jouir de sa présence; sixiè-

mement, selon saint Jérôme, parce qu'au privilége de prophétiser le Messie, il joignit l'honneur de baptiser le Seigneur et le Maître de tous les prophètes et le sien ; septièmement, parce qu'il fut appelé ange, sinon par sa nature, du moins par son emploi ; huitièmement enfin, parce qu'il fut le plus rapproché du Messie et qu'il parut pour ainsi dire avec lui. Ce qui fait dire à saint Chrysostôme (*Homil.* 27, *Oper. imperf.*) : Tous les prophètes furent envoyés de Dieu devant le Messie, mais saint Jean fut envoyé pour le précéder immédiatement et marcher pour ainsi dire avec lui ; et de même qu'il fut par le temps plus rapproché de Jésus-Christ que les autres prophètes, il s'en approcha également davantage par les vertus et la justice qui brillaient en lui. De nombreuses étoiles apparaissent au ciel avant le jour et l'annoncent à la terre, mais une seule parmi elles est appelée *Lucifer*, parce que seule elle paraît avec le jour en le précédant. De même tous les prophètes annoncèrent et précédèrent le Messie, mais saint Jean seul mérita le nom de précurseur, parce que non-seulement il annonça sa venue, mais encore le montra du doigt en disant : *Voici l'Agneau de Dieu.*

En quatrième lieu, Jésus-Christ loue saint Jean d'après l'autorité de sa doctrine et la dignité de son emploi et de sa mission, en disant : *C'est lui dont il est écrit* dans le prophète Malachie : *Voici que j'envoie mon ange*, c'est-à-dire Jean-Baptiste, qui mène sur la terre une vie tout angélique ; *devant vous pour vous préparer le chemin*, en prêchant la pénitence et en baptisant les peuples, afin de préparer leur cœur à recevoir la doctrine que vous devez leur annoncer ; *devant vous*, c'est-à-dire avant votre manifestation au monde. Ainsi, le devoir principal des prédi-

cateurs est de disposer le cœur des hommes à l'avénement futur de Jésus-Christ et en eux-mêmes pendant cette vie, et au jugement dernier dans l'autre. Saint Jean est appelé ange pour deux grandes raisons : premièrement, à cause de la haute dignité de sa charge, car il fut le messager de Dieu. Or l'office principal des anges est de révéler aux hommes les choses cachées ; ainsi voyons-nous l'ange Gabriel annoncer la naissance du Sauveur à la sainte Vierge, à saint Joseph, aux bergers et aux Mages. De même saint Jean fut chargé de révéler au monde entier cette même naissance qui était encore une chose cachée pour lui. Ce qui fait dire au vénérable Bède (*in cap.* VII *Luc.*) : Saint Jean est appelé ange, non pas à cause de l'excellence de sa nature, puisqu'il était homme, mais à cause de la dignité de sa mission. En effet, quel autre nom pouvait-on donner à celui qui était envoyé de Dieu pour annoncer celui qui est la vraie Lumière, et rendre témoignage à un Dieu qui venait s'incarner pour le salut du monde. Les prêtres aussi sont appelés anges ; aussi l'apôtre saint Paul défend-il aux femmes de prier dans l'église la tête découverte, par respect pour les anges de Dieu qui sont les prêtres. Et selon saint Grégoire (*Homil.* 6, *in Evangel.*) : Chaque fidèle qui retire son frère du péché pour le ramener dans le chemin de la vertu par la considération des peines ou des récompenses éternelles, est certainement un ange, c'est-à-dire un messager du Très-Haut. En second lieu saint Jean est appelé ange à cause de la pureté de la vie angélique qu'il mena au désert dans la virginité et dans la contemplation des choses célestes. Qu'il fut heureux, s'écrie saint Chrysostôme (*Homil.* 17, *Oper. imperf.*), lui qui mérita d'être loué par Jésus-Christ même! Écoutez et comprenez la

grandeur et la dignité de saint Jean : Oui, je ne crains pas de le dire, il fut plus glorieux pour lui, n'étant qu'un homme ordinaire, d'avoir mérité par ses vertus d'être appelé un ange, que de l'avoir été par sa nature. L'ange, en effet, en tant qu'il est ange, ne le doit qu'à sa nature et non pas à ses mérites ; saint Jean, au contraire, dans son humanité, s'éleva à la sainteté, à la pureté même des anges, et mérita de la grâce de Dieu ce que lui avait refusé la nature.

Enfin le Sauveur, pour résumer en quelques mots toutes les louanges que méritait saint Jean par ses vertus, ajoute : *Amen dico vobis, inter natos mulierum, non surrexit major Joanne Baptista :* En vérité je vous le dis, parmi les enfants nés de la femme, aucun ne fut plus grand que Jean-Baptiste. Remarquons ici que Jésus-Christ dit positivement *natos*, les enfants mâles, et non *natas*, les filles, dans la crainte de paraître l'élever au-dessus de la Mère du Christ, ou même l'égaler à celle qui par sa sainteté l'emporte sur toutes les créatures et est la première après son divin Fils. Il dit également parmi les enfants nés de la femme, *mulierum* et non pas d'une Vierge, pour éviter toute espèce de comparaison entre saint Jean et le Sauveur des hommes ; car ici l'expression femme, *mulier*, ne désigne pas seulement le sexe, mais encore la corruption qui en est l'apanage, et en ce sens la bienheureuse Vierge ne doit pas être appelée femme, *mulier ;* et si une fois dans l'Évangile elle est désignée par ce nom, ce n'est que pour signifier son sexe. Remarquons également que le Sauveur n'élève pas saint Jean au-dessus des prophètes, des patriarches et de tous les autres saints, mais l'égale seulement à eux, de sorte qu'aucun d'eux n'est plus grand que lui ; mais de

ce qu'aucun d'eux n'est plus grand que lui, il ne s'en suit pas essentiellement qu'il soit lui-même plus grand qu'eux. L'Écriture, selon saint Chrysostôme, ne dit pas que Jean a été plus grand que tous les autres saints, mais que nul parmi eux n'a été plus grand que lui ; elle l'égale aux autres, mais ne l'élève pas au-dessus d'eux. Jésus-Christ dit seulement : Nul parmi les enfants des hommes ne fut plus grand que lui ; que cette parole nous suffise, et n'allons pas plus loin. Voulez-vous connaître l'incroyable perfection à laquelle il était parvenu, examinez sa vie et sa conduite en tout : il vivait sur la terre comme s'il fût descendu des cieux, ne prenant aucun soin de son propre corps ; l'esprit toujours élevé vers les biens célestes, il était continuellement en la présence de Dieu et uni à lui seul, sans s'occuper des choses de la terre. Supérieur à tous les besoins, à toutes les nécessités de la nature, les regards sans cesse fixés au ciel, il consacrait tous ses instants à la prière et au chant des hymnes et des cantiques ; il ne s'entretenait jamais avec les hommes pour ne converser qu'avec Dieu seul. Il ne voyait pas ceux qui vivaient avec lui et s'éclipsait lui-même à leurs yeux. Il ne faisait usage ni de lait, ni de lit, ni de maison, ni de quoi que ce fût pour l'avantage du corps. Sa parole était tout à la fois sévère et douce ; il parlait au peuple juif avec fermeté, aux rois avec force et courage, à ses disciples avec bonté et avec douceur. Il ne faisait rien inutilement ni à la légère ; toutes ses actions étaient convenables et sagement mesurées. C'est pourquoi Jésus-Christ dit de lui : Nul parmi les enfants des hommes ne fut plus grand que Jean-Baptiste.

Mais comme, selon la remarque du même saint Chrysostôme, plusieurs points de comparaison pouvaient s'établir

entre saint Jean et le Fils de Dieu, pour ne pas donner aux Juifs l'occasion de préférer saint Jean au Messie, Jésus-Christ, afin de distinguer l'excellence du Christ de celle de son précurseur, ajoute : *Mais celui qui* par son âge et dans l'opinion de plusieurs *semble le plus petit* sera *le plus grand* en dignité et en majesté *dans le royaume des cieux*, c'est-à-dire dans l'Église militante des saints. Ces paroles doivent s'entendre de Jésus-Christ, qui dans l'Église militante de ce monde, dont la chaîne commence par le premier juste et se terminera par le dernier des élus, a paru et paraîtra aux yeux de plusieurs comme le moindre et le plus petit. N'allez pas croire cependant, ajoute saint Chrysostôme *(Homil.* 38, *in Matth.)*, que Jésus-Christ se dit plus grand comparativement à saint Jean, car, selon saint Ambroise *(in cap.* VII *Lucæ)*, il n'y a aucun parallèle possible entre la nature divine et la nature humaine quelle qu'elle soit, et l'on ne saurait établir un point de comparaison entre Dieu et l'homme. Nous pouvons encore entendre ces paroles en ce sens que le dernier des anges qui est dans le royaume des cieux ou l'Église triomphante, et le plus petit des saints, qui règne avec Dieu, sont plus grands que saint Jean, relativement à l'état de béatitude ; car le bienheureux, quelque petit qu'il soit, est, par le fait, plus grand que les saints qui vivent encore sur cette terre, quoiqu'ils puissent paraître plus puissants que lui. Ce qui fait dire à saint Jérôme (*in cap.* 11 *Matth.*) : Nous entendons simplement par là que les saints qui sont avec Dieu dans le ciel sont plus grands que ceux qui combattent encore ici-bas ; car autre chose est de posséder la couronne de la victoire, autre chose d'être exposé aux chances incertaines du combat. Toutefois nous ne parlons que de la certitude

des récompenses et non pas de la grandeur des mérites.

Jésus-Christ voulant ensuite montrer que saint Jean était plus que prophète, parle de l'opportunité du temps auquel il était apparu, temps de grâce et de faveur pour l'humanité tout entière. *Depuis le moment où saint Jean* commença à proclamer que le ciel pouvait être acquis par la pénitence, *jusqu'à aujourd'hui* (or ce temps de grâce, à dater de la prédication de saint Jean, durera jusqu'à la fin du monde), *le royaume des cieux souffre violence* de la part des pénitents, et les *violents* seuls, c'est-à-dire ceux qui n'y avaient aucun droit, comme les publicains et les pécheurs, *le ravissent* aux enfants mêmes du royaume, qui en sont exclus. Le royaume des cieux, dit saint Hilaire (*Canon.* 11, *in Matth.*), souffre violence, car la gloire céleste, qui était due aux enfants d'Israël, qui leur avait été annoncée par les prophètes, offerte par le Messie, est devenue le prix de la foi pour les Gentils, qui, dociles à la voix de saint Jean, ont mérité par leur pénitence d'arriver à la véritable patrie dont ils étaient exclus. Voyez, dit saint Chrysostôme, combien saint Jean est élevé au-dessus des autres prophètes qui l'ont précédé, car le Seigneur, à son apparition, répandit sur la terre plus de grâces qu'il n'avait jamais fait du temps des autres, et il fut lui-même le ministre de cette grâce divine. Ainsi, depuis le moment où saint Jean apparut au monde, le royaume des cieux est ouvert aux pénitents qui peuvent l'enlever pour ainsi dire de force. Le premier, en effet, il prêcha cette pénitence à l'aide de laquelle, en mortifiant nos passions et en satisfaisant pour nos péchés, nous pouvons arriver à ce royaume. Nous l'avons perdu par le péché, nous pouvons le reconquérir par

la mortification et la pénitence, et ce bien auquel nous n'avions plus aucun droit, nous pouvons le mériter par le travail et la rigueur exercée sur nous-mêmes. N'est-ce pas en effet ravir, emporter de force, plutôt qu'acquérir, ce ciel auquel nous n'avons plus aucun droit et qui est devenu la possession des anges seuls? Non, l'homme terrestre ne peut désormais arriver au royaume des cieux qu'en se faisant violence à lui-même, en réprimant ses appétits, en mortifiant ses passions et en soumettant la chair à l'esprit. Quelle est grande, dit saint Jérôme (*in cap.* XI *Matth.*), la violence que nous enfants de la terre, nous devons nous faire pour parvenir au ciel et mériter, par notre énergie et notre vertu, ce que nous ne pouvons avoir par notre nature. Tant que nous sommes ici-bas, dit saint Ambroise (*in cap.* VII *Lucæ*), nous devons faire violence au ciel; à l'exemple du voyageur qui pour arriver au terme qu'il se propose, marche sans cesse avec ardeur et ranime à chaque instant son courage sans se laisser abattre par la fatigue, nous devons, nous aussi, faire violence à notre propre nature, ne point attacher nos regards à la terre, mais les tenir sans cesse élevés vers les biens célestes. Et saint Grégoire *(Homil. 6, in Evang.)* : Lorsque par la grâce de Dieu le pécheur revient à la pénitence, il s'empare, pour ainsi dire, d'une place forte, et fait ainsi violence au royaume des cieux; puis il ajoute : pensons donc sans cesse aux péchés que nous avons commis, pleurons-les amèrement, et ainsi cet héritage des justes que nous ne pouvons obtenir par droit de naissance, nous le conquerrons par la pénitence. C'est la violence que Dieu demande de nous. Oui, ce royaume des cieux que nous ne pouvons acquérir par nos mérites, Dieu veut que nous l'emportions par nos

larmes. Ce n'est certes pas sans efforts et sans violence, dit saint Eusèbe, que l'homme peut changer ses inclinations et ses habitudes, passer de la colère à la patience, de l'orgueil à l'humilité, de l'amour des richesses à l'amour de la pauvreté et de l'indigence, de l'intempérance à la sobriété, de la débauche à une vie chaste et pure ; c'est pourtant cette violence que Dieu demande de nous ; c'est par là seulement que nous pouvons conquérir le ciel. Nous lisons dans une conférence de l'abbé Abraham, au rapport de Cassien *(Cassian. Collatio* 24, *cap.* XXVI*)* : Le royaume des cieux n'est pas pour les gens oisifs, ni pour les paresseux, ni pour les lâches ; les courageux seuls peuvent le conquérir en faisant violence, non aux autres, mais à leur propre chair, la privant des jouissances et des voluptés de ce monde. Ils sont dignes de louanges, car en cela ils font violence à leur propre perdition. Il est écrit : L'homme doit travailler dans la douleur et faire violence à sa perdition ; or, notre perdition consiste dans les vains plaisirs de ce monde, dans l'accomplissement et la satisfaction de nos désirs corrompus ; celui donc qui s'y soustrait par la mortification des sens fait une violence utile et glorieuse à sa propre perdition. Quelques-uns, dit saint Bernard dans ses *Sentences*, achètent le royaume des cieux, ce sont ceux qui pratiquent les œuvres de miséricorde comme l'aumône, la bienfaisance, etc.; d'autres le dérobent : ce sont ceux qui s'imposent des mortifications et des pénitences secrètes. Quelques-uns y sont poussés comme par force : ce sont les pauvres par nécessité et non par choix. D'autres enfin le ravissent, ce sont les pauvres d'esprit, c'est-à-dire ceux qui renoncent aux richesses et embrassent volontairement la pauvreté.

Doutez-vous encore, après tout ce qui vient d'être dit, que vous puissiez arriver au ciel parce que vous n'avez ni mérites, ni secours ; écoutez saint Augustin (*in Psalm.* 93), et il vous dira : Vous me demandez comment, par quels mérites et par quels secours on peut parvenir au royaume des cieux ; mais ce royaume est à votre disposition, il est entre vos mains, car il souffre violence. O homme ! en échange et pour prix de son royaume, Dieu ne demande que toi-même ; donne-toi tout entier à lui, et tu l'obtiendras infailliblement. Pourquoi te troubler et t'inquiéter du prix ? Jésus-Christ ne s'est-il pas livré à la mort pour te l'acquérir et pour établir en ton cœur le règne de Dieu ? — Que le péché cesse de régner dans votre corps mortel pour faire place à Jésus-Christ ; donnez-vous à lui sans réserve, et vous participerez à son royaume. Et plus loin le même saint ajoute : J'ai quelque chose à vendre, dit Jésus-Christ ; — quoi donc, Seigneur ? — Un royaume. — Que faut-il pour l'acquérir ? — Ce royaume s'obtient par la pauvreté volontaire ; ses joies par la douleur ; son repos par le travail ; ses gloires par l'ignominie ; sa durée éternelle et sa vie par une sainte mort. Quoi donc, s'écrie saint Chrysostôme, le Fils de Dieu qui s'est donné lui-même aux hommes pourrait-il leur refuser de les rendre participant de son royaume ? Ne vous préoccupez donc pas, ne vous mettez nullement en peine de savoir ce qu'il vaut ou ce qu'il coûte ; quels biens, quels avantages temporels il vous faudra sacrifier ; quelles peines, quels travaux il faudra subir, quelles privations vous devrez vous imposer ; pourvu que vous puissiez y parvenir, cela seul suffit.

Il est dit ensuite : Toutes les prophéties et la loi de Moïse, en ce qu'elles concernaient le Messie à venir, durèrent

jusqu'à saint Jean, c'est-à-dire jusqu'au temps où saint Jean et même Jésus-Christ apparurent dans le monde (car saint Jean et le Christ étaient contemporains), et cessèrent dès ce moment. Ce n'est pas à dire toutefois que la loi et les prophéties furent anéanties, au contraire elles reçurent alors leur entier accomplissement, et ce qu'il y avait en elles d'imparfait fut abrogé pour faire place à la perfection évangélique. Ainsi saint Jean fut tout à la fois et la fin de la loi et des prophètes, et le commencement de l'Évangile. En effet, la loi et les prophéties cessèrent dès l'instant même où ce qu'elles avaient figuré et annoncé fut accompli. Avant saint Jean, la vérité touchant le Messie n'existait qu'en figures et en énigmes; mais saint Jean la révéla par ces simples paroles : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. Quelques prophètes, il est vrai, comme Agabus et les filles de saint Philippe, se montrèrent après saint Jean, mais ils ne firent aucune mention de l'Incarnation future du Verbe, comme l'avaient fait les prophètes précédents dont seuls il est ici question. Ce qui fait dire au vénérable Bède (*in cap.* VII *Lucæ*) : La loi et les prophètes furent en vigueur jusqu'à la venue de saint Jean, mais à dater de cette époque, l'Incarnation du Fils de Dieu ne pouvait plus être prophétisée, puisqu'elle était accomplie, comme saint Jean le démontrait clairement. Et saint Augustin : Parmi toutes les autorités des Saintes-Ecritures, l'Évangile mérite à bon droit la préférence; car ce que la loi et les prophètes annoncent comme choses futures, l'Évangile le proclame comme un fait accompli. Nous n'observons plus maintenant ni les cérémonies, ni les prescriptions de la loi et des prophètes, parce qu'elles ont été changées en mieux, et que ce qui

n'existait alors qu'en promesses, est devenu pour nous une réalité. C'est ce qui fait dire à saint Chrysostôme (*Homil.* 36, *in Math.*) : Nous voyons clairement que saint Jean fut la fin de tout ce que Dieu avait promis au monde par la loi et les prophètes; il fut donc aussi le commencement de la vraie béatitude. Jusqu'à lui, les promesses de Dieu avaient nourri l'espérance des hommes; aussitôt qu'il fut venu, ces promesses et ces espérances devinrent des réalités. Saint Bernard, dans son sermon sur la Nativité de saint Jean, s'exprime en ces termes : Jean fut extraordinaire et admirable en toutes choses, et grand parmi tous les saints. En effet, qui jamais fut prédit et annoncé aussi glorieusement que lui? Quel autre que lui, lisons-nous, avoir été rempli des dons du Saint-Esprit dès le sein de sa mère, où il bondit de joie à la parole de la Sainte Vierge? De quel autre que de lui l'Église célèbre-t-elle le jour de la naissance? Quel autre comme lui se retira, encore en bas âge, dans la solitude pour y converser avec Dieu seul et jouir de ses sublimes entretiens? N'est-ce pas lui qui le premier prêcha la pénitence et montra aux hommes le chemin pour arriver au royaume des cieux? Quel autre que lui baptisa le Roi de gloire? A quel autre la Trinité se révéla-t-elle plus ostensiblement qu'à lui? A quel autre Jésus-Christ a-t-il rendu un plus éclatant témoignage, et l'Église de plus grands honneurs? Saint Jean fut patriarche, et de plus le chef et la fin de tous les patriarches. Il fut prophète et plus que prophète, car celui que les autres avaient annoncé de loin, il le montra du doigt. Il fut un ange (*ou envoyé*) et choisi parmi tous les anges, comme l'atteste Dieu lui-même par ces paroles : Voici que j'envoie devant vous mon ange qui vous préparera la voie.

Il fut apôtre et même le premier et le chef des apôtres; car il fut envoyé de Dieu pour rendre témoignage à la vraie lumière. Il fut évangéliste et le premier des évangélistes, car le premier il annonça l'Évangile au monde. Saint Jean fut vierge et de plus la règle et le modèle des vierges, donnant à tous l'exemple de la chasteté la plus pure. Il fut martyr et la lumière des martyrs auxquels il montra le chemin, depuis sa naissance jusqu'à la mort du Christ, par sa constance inaltérable dans les épreuves et dans les souffrances. Il fut la voix de celui qui crie dans le désert, le précurseur du Souverain Juge, le messager du Verbe divin. Il fut ce nouvel Élie à l'arrivée duquel devaient cesser la loi et les prophètes; il fut la lumière ardente et brillante, l'ami de l'époux chargé de disposer l'épouse. Mais je ne saurais énumérer ici toutes les grandeurs, toutes les prérogatives de saint Jean, dont j'omets un grand nombre, car il fut tellement identifié aux neuf chœurs des anges, qu'il s'élève même jusqu'à celui des séraphins.

Enfin Jésus-Christ ajoute : *Si vultis recipere, ipse est Elias ;* si vous voulez le savoir, c'est-à-dire le comprendre, Jean est Élie lui-même, non en personne, mais en esprit. En effet, saint Jean fut semblable à Élie sous trois principaux rapports. Premièrement, par l'austérité de la pénitence; car il est dit d'Élie qu'il était couvert de poils, c'est-à-dire que ses vêtements étaient rudes et grossiers, et qu'une bande de cuir lui ceignait les reins. De même saint Jean portait pour vêtement une peau de chameau et une ceinture de cuir autour des reins. En second lieu, par la courageuse fermeté du langage; car il est rapporté qu'Élie ne craignait pas de reprendre hautement la conduite des rois Achab et Ochosias; de même saint Jean blâmait avec

courage l'union d'Hérode avec la femme de son frère. Enfin par l'autorité de la doctrine, car de même qu'Élie doit venir à la fin du monde pour annoncer aux hommes le second avénement de Jésus-Christ, ainsi saint Jean prêcha aux Juifs le premier avénement du Messie. — Ces paroles du Sauveur : C'est Élie lui-même, *ipse est Elias*, selon saint Jérôme, doivent être prises dans un sens mystique, et ont besoin d'explication, comme Jésus-Christ le donne lui-même à entendre quand il ajoute : Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre; c'est-à-dire qu'il comprenne dans son cœur que saint Jean est véritablement Elie, non en personne, mais en esprit ou selon l'esprit. Le Sauveur se sert ordinairement de ces expressions quand il veut nous proposer quelque chose d'important et de difficile à saisir, afin d'exciter davantage notre entendement pour bien comprendre ce qu'il dit, et de déterminer notre cœur à le mettre en pratique.

CHAPITRE LVII

JÉSUS-CHRIST REPREND ET CONDAMNE L'INFIDÉLITÉ DES JUIFS

Le Sauveur, après avoir fait l'éloge de saint Jean, reprend et condamne l'orgueil des Juifs qui étaient restés insensibles aux exhortations du précurseur et qui ne méprisaient pas moins celles du Messie lui-même. Il compare leur génération perverse et opiniâtre à ces enfants qui, sur les places publiques, crient à leurs compagnons de jeu : Nous avons chanté et vous ne vous êtes pas réjouis ; nous avons gémi, et vous ne vous êtes pas attristés avec nous. Mais pour bien comprendre ce qui est dit ici, il est nécessaire de savoir que chez les Hébreux les enfants se livraient à certain jeu honnête, propre à les porter à la vertu et à les retirer du vice ; et ce jeu se pratiquait de la manière suivante : les enfants, réunis sur la place publique de la ville, se partageaient en deux camps : dans l'un, ils chantaient des airs de joie ; dans l'autre, au contraire, des airs

tristes et lugubres, jouant ainsi les alternatives soudaines et imprévues de la vie présente. Quand ils avaient cessé de chanter, ils s'apostrophaient mutuellement; ceux qui avaient chanté le plaisir et la joie reprochaient aux autres de ne s'être pas réjouis avec eux; ceux qui avaient chanté le deuil et la tristesse reprochaient à leurs compagnons de n'avoir point pris part à leur douleur. Par là, ils représentaient et modéraient ces joies vaines et folâtres auxquelles la plupart des hommes s'abandonnent, et critiquaient l'absence de cette tendre compassion, de cette douce amitié qui devraient régner entre nous tous. Ne voyons-nous pas encore de nos jours, dans la même ville, dans le même village, souvent dans la même maison, les uns qui se réjouissent tandis que d'autres sont dans la tristesse, sans que qui que ce soit vienne compatir à leur douleur? C'est ce qui se pratiquait chez les Juifs bien avant saint Jean, et c'est ce qui se pratique encore sous l'Évangile. Combien de prophètes, en effet, n'ont-ils pas été envoyés aux Juifs, leur apportant les promesses des joies éternelles, sans qu'ils aient voulu accepter cette douce espérance des biens futurs? Combien d'autres aussi vinrent en gémissant les menacer des peines et des châtiments réservés à leurs crimes, sans qu'ils aient consenti à pleurer leurs péchés? C'est à bon droit que ces prophètes pouvaient leur adresser ces reproches : Nous avons chanté, et vous n'avez pas voulu vous réjouir avec nous; nous avons gémi, et vous n'avez pas voulu partager nos larmes; c'est-à-dire : Nous vous avons invités à vous réjouir en vue des biens spirituels qui vous étaient promis, et vous n'avez voulu que des joies mondaines et périssables; nous vous avons exhortés à la pénitence et au repentir de vos fautes, et vous

avez repoussé les larmes et les châtiments volontaires. Il en fut de même au temps de Jésus-Christ. Saint Jean, par la pratique du jeûne et de l'abstinence, invitait les Juifs à faire pénitence de leurs péchés, et ils refusèrent de se repentir. Le Sauveur, en mangeant et en buvant comme eux et avec eux, les invitait à se réjouir des grâces qu'il venait apporter au monde, et ils le repoussèrent. C'est pourquoi Jésus-Christ emploie cette comparaison pour leur reprocher leur endurcissement; car cette génération corrompue s'obstina à ne vouloir ni gémir avec saint Jean qui pleurait leurs péchés, ni se réjouir avec le Messie qui leur annonçait et leur apportait la joie et le véritable bonheur. Par ceux qui crient, *clamantes*, nous devons entendre les prédicateurs, c'est-à-dire saint Jean et le Messie, et par les compagnons de jeu, *coœquales*, ceux auxquels ils s'adressaient, ou les auditeurs.

Quant à ces paroles: nous nous sommes lamentés et vous n'avez pas gémi avec nous, *lamentavimus et non planxistis*, elles ont rapport à saint Jean, dont le jeûne et l'abstinence signifiaient le deuil de la pénitence; et ces autres: nous avons chanté et vous ne vous êtes pas réjouis, *cecinimus et non saltastis*, elles se rapportent au Messie, qui en mangeant et en buvant avec les Juifs, figurait les joies du royaume céleste. Saint Jean était le type de la vie présente que nous devons passer dans les gémissements et dans les larmes; Jésus était le type de la vie future qui sera une vie de bonheur et de satisfaction. Voici ce que dit le psalmiste: ceux qui seront dans la douleur et dans les larmes, moissonneront dans la joie. Mais, hélas! les Juifs rebelles et endurcis, en voyant les austérités du saint précurseur, ne furent point touchés, et ne voulurent pas faire

pénitence; de même qu'en voyant la bonté et la douceur de l'Homme-Dieu, ils ne furent point ramenés à la piété et à la pratique du bien. C'est à bon droit, dit saint Jérôme (*in cap.* II *Matth.*) que Jésus-Christ et saint Jean peuvent adresser aux Juifs ces terribles reproches: Nous avons chanté, c'est-à-dire nous vous avons engagés à la pratique des bonnes œuvres et vous n'avez pas voulu nous écouter; nous avons gémi pour vous exciter à la pénitence et vous nous avez repoussés; vous avez fermé l'oreille et à nos menaces et à nos exhortations. Les prédicateurs de l'Évangile chantent, lorsqu'ils nous enseignent les vertus chrétiennes ou qu'ils nous décrivent les joies célestes et éternelles; alors nous devons quitter le vice et renoncer aux plaisirs mondains. Quelquefois aussi ils gémissent et se lamentent quand ils nous montrent l'horreur du péché et nous dépeignent les supplices de l'enfer, et alors nous devons pleurer nos crimes et nous en repentir. Dans le sens spirituel, ces enfants sont l'image des prédicateurs qui, par l'humilité de leur conversation, par leur douceur, leur simplicité, la pureté de leur vie, doivent être semblables à ces enfants de l'Écriture. Comme eux, en effet, ils sont exposés aux regards du public, distribuant au peuple les choses divines, jugeant les âmes, publiant les préceptes du Très-Haut, proportionnant leurs leçons et leurs enseignements à l'intelligence, à la capacité de ceux qui les écoutent; annonçant la miséricorde aux pécheurs, aux justes la grâce, aux saints la gloire éternelle. Ils font entendre successivement le chant nuptial, qui désigne l'union intime de l'âme avec Dieu; le chant familier, qui marque la présence de la divinité dans le cœur du juste; le chant de triomphe, qui dénote l'entière réalisation de la victoire.

Mais les méchants refusent de s'harmonier à ces chants : au premier, par une conversion sincère; au second par une véritable dévotion ; au troisième, par la contemplation des choses célestes. Quelquefois aussi ils se lamentent et gémissent en montrant aux hommes la multiplicité de leurs fautes, les misères de la vie présente et la rigueur des châtiments éternels; mais les pécheurs refusent de pleurer leurs crimes, de compatir aux maux présents et de prier pour se soustraire aux maux à venir.

Jésus-Christ ensuite en appliquant la comparaison à son sujet, allègue deux grands motifs qui rendent les Juifs dignes de reproches : d'abord parce qu'ils n'ont pas voulu croire à la parole de saint Jean qui les exhortait à la pénitence, et en second lieu parce qu'ils ont repoussé le Sauveur qui les invitait à la miséricorde et au pardon. En effet, ils restèrent insensibles aux exemples et aux discours de Jean ainsi qu'à la bonté et à la douceur du Messie, méprisant l'un et l'autre, et interprétant en mal leurs vertus et leurs bonnes œuvres. Saint Jean vivait dans la plus stricte abstinence et pour ainsi dire sans boire ni manger; *non manducans, neque bibens* (car souvent, selon la manière la plus ordinaire de s'exprimer, quand on parle de quelqu'un qui mange peu, on dit qu'il vit sans manger); ou bien encore par ces mots : *non manducans neque bibens*, on peut entendre que saint Jean se privait des choses délicates et ne faisait pas usage des mêmes aliments que les Juifs, c'est-à-dire du pain et du vin; c'est même ainsi, selon saint Augustin (*lib. XVI contra Faust. cap.* XXXI), que l'on doit interpréter ces expressions, et c'est dans ce sens que l'Évangile dit de Jésus-Christ, en le comparant par opposition à saint Jean, qu'il mangeait et qu'il buvait. Eh

bien, cet enfant des prophètes vint prêcher aux Juifs les rigueurs de la pénitence en leur donnant lui-même l'exemple de la plus dure mortification; mais les Juifs ne voulurent pas croire en lui. Cet homme, disaient-ils, est possédé du démon; car les démons ne boivent ni ne mangent; et ils le regardaient comme un insensé, attribuant ses jeûnes et ses austérités à la puissance du démon qui était en lui, parce que les démoniaques peuvent s'élever au-dessus des forces humaines. Ou bien, disaient-ils encore : cet homme si dur et si rigide pour lui et pour les autres ne vient pas de Dieu qui est douceur et bonté.

Vint ensuite le Fils de l'homme, c'est-à-dire d'une Vierge, et non pas né de l'union de l'homme et de la femme; il vint, buvant et mangeant, vivant au milieu des autres hommes, comme eux et avec eux. Jésus-Christ devant être le médiateur entre Dieu et les hommes, devait agir ainsi, afin de laisser jusqu'à lui un accès facile aux pécheurs. Eh bien! cet enfant des prophètes qui venait annoncer le bonheur et la joie, les Juifs l'ont méconnu et critiqué. Cet homme, disaient-ils, n'a rien en lui de divin; c'est un homme avide et gourmand, un buveur de vin, l'ami des publicains et des pécheurs, fréquentant les gens de mauvaises mœurs, mangeant et buvant avec eux. Le Sauveur agissait ainsi, non pas qu'il aimât les vices de ceux parmi lesquels il vivait, mais bien plutôt pour les guérir, les attirer à lui et les convertir à la pénitence. Si donc, s'écrie ici saint Jérôme (*in cap.* XI *Matth.*), vous aimez le jeûne et la mortification, pourquoi saint Jean vous a-t-il déplu? Et si au contraire vous aimez à boire et à manger, pourquoi le Fils de l'homme ne vous plaît-il pas? car vous avez traité l'un de possédé du démon et l'autre de gourmand et d'ivrogne.

— Mais la langue des méchants, cette épée à deux tranchants, qui ne craint point d'outrager tout à la fois Dieu et les hommes et dont nul ne saurait se garantir, s'exerça également sur l'un et l'autre. Saint Jean par la rigueur de ses jeûnes, donna au monde l'exemple de la pénitence et de la mortification; Jésus-Christ en vivant de la vie commune à tous, donna l'exemple de la condescendance et de la miséricorde. Les Juifs, en critiquant et en interprétant en mauvaise part la conduite de l'un et de l'autre, figuraient ces détracteurs injustes qui se plaisent à dénaturer les meilleures actions du prochain. Combien, hélas! ne trouvons-nous pas, même dans la religion, de ces hommes pervers qui jugent de tout en mal! Ainsi, par exemple, voient-ils leur frère pratiquer l'humilité, à leurs yeux, ce n'est qu'un hypocrite. Est-il patient et doux, c'est un homme timide. Aime-t-il la justice pour chacun, c'est un homme qui ne peut rien supporter. Est-il simple et sans affectation, c'est un fat. Sa prudence passe pour de la fourberie; sa gravité pour de la froideur; sa joie pour de la dissolution. S'il fait quelques actes de religion, c'est pour se singulariser; s'il fréquente la société, c'est un mondain; s'il aime la retraite et le silence, c'est un homme bourru ou dissimulé. Veut-il reprendre les fautes des autres, c'est un présomptueux et un brouillon; s'il ne les reprend pas, c'est un négligent. S'il travaille avec zèle au salut du prochain, c'est pour obtenir les louanges des hommes; s'il n'y travaille pas, c'est un relaché. Jouit-il de la considération des autres, c'est un flatteur, et ainsi du reste. Ils jugent témérairement toutes les actions d'autrui, et tout le bien qu'ils voient faire, ils l'interprètent en mal. Celui qui vit au mi-

lieu de pareils gens peut dire avec Job : J'ai été le frère des serpents et le compagnon des autruches.

Le Sauveur mit tout en œuvre et par lui-même et par le ministère de saint Jean pour conduire les Juifs au royaume des cieux, en sorte qu'il put dire avec le prophète : Qu'ai-je dû faire en faveur de ma vigne, que je n'aie pas fait? Il fit, selon saint Chrysostôme, ce que font les chasseurs, qui pour prendre le gibier qu'ils poursuivent tendent plusieurs piéges dans divers sentiers, afin que s'il échappe à l'un il puisse tomber dans l'autre. Jésus-Christ envoya d'abord saint Jean qui, par l'austérité de sa vie, les engagea à la pénitence ; il vint ensuite lui-même, et en vivant avec eux voulut les attirer à lui par la douceur ; mais les Juifs rebelles repoussèrent l'un et l'autre, refusant tout à la fois et de pleurer avec saint Jean et de se réjouir avec le Messie. Hélas ! combien de chrétiens de nos jours, semblables aux Juifs orgueilleux et pervers, que les châtiments ne peuvent détourner du mal, et que les bienfaits ne peuvent porter à la vertu ! aussi, comme eux et avec eux, ils seront précipités dans les feux éternels de l'enfer. Mais pourtant si les pharisiens et les docteurs de la loi méconnurent Jésus-Christ, la Sagesse du Père éternel, et méprisèrent ses enseignements, leurs fils, c'est-à-dire les apôtres et les disciples, le reconnurent pour le Messie, embrassèrent sa doctrine, et, devenus ainsi les enfants adoptifs de Dieu, méritèrent de parvenir au royaume céleste.

Le Sauveur ensuite, après avoir d'une manière générale reproché aux Juifs leur incrédulité et leur endurcissement, s'adresse particulièrement aux trois villes de la Galilée, situées sur les rives du lac de Génézareth, et dans lesquelles il avait plus souvent prêché et opéré le plus grand

nombre de ses miracles, mais dont les habitants n'avaient pas voulu croire à sa parole et se convertir en faisant de dignes fruits de pénitence. Ces reproches, Jésus-Christ les leur adresse, pour tâcher encore de les corriger; ces malheurs dont il les menace, ce n'est pas qu'il les souhaite, mais il les annonce comme devant leur arriver. De même quand Dieu dit: Je maudirai ceux qui t'auront maudit, c'est comme s'il disait: Je punirai ceux qui t'auront fait du mal; car la malédiction, dans l'Écriture, n'est jamais imprécative mais seulement prophétique. Ce qui fait dire à saint Chrysostôme: Jésus-Christ gémit sur le sort des villes de Galilée afin de nous donner l'exemple; car les larmes que nous versons en compatissant aux maux du prochain, sont utiles et à ceux qui souffrent en les excitant à se corriger de leurs péchés, et aussi à ceux qui les répandent, en les préservant eux-mêmes du mal. Le Sauveur donc s'adresse à Corozaïm, située près du lieu où le Jourdain se jette dans la mer de Galilée, et dans laquelle l'Antechrist doit être nourri, puis à Bethsaïda, patrie de Pierre et d'André, de Jacques et de Jean, et qui est distante de Corozaïm d'environ quatre milles : Malheur à toi Corozaïm, malheur à toi Bethsaïda, et à vos habitants, car si les villes de Tyr et de Sidon, dont les habitants sont idolâtres et livrés à tous les vices, eussent été témoins des miracles et des prodiges qui ont été opérés parmi vous; s'ils eussent reçu les instructions qui vous ont été prodiguées, ils eussent fait pénitence, et vous avez refusé de la faire: ils se seraient humiliés au fond de leurs cœurs et auraient pleuré leurs péchés dans la cendre et dans le cilice. Le Seigneur dit dans la cendre et dans le cilice, parce que c'était alors la manière dont on faisait

pénitence ; ou bien encore par la cendre nous devons entendre l'humiliation intérieure et par le cilice, l'humiliation extérieure. En vérité je vous le dis, ajoute-t-il encore, les habitants de Tyr et de Sidon seront traités, au grand jour du jugement, avec moins de rigueur que vous et seront moins punis, car ils sont moins coupables. En effet, les gentils n'avaient point reçu la loi écrite, n'avaient point été témoins des miracles du Sauveur; ils n'avaient transgressé que la loi naturelle. Les Juifs, au contraire, avaient entendu les instructions de Jésus-Christ, ils avaient vu ses prodiges; ils avaient violé non-seulement la loi naturelle, mais encore la loi écrite; ils avaient méprisé la loi de grâce; il est donc juste que leur ingratitude et leur endurcissement soient punis avec plus de sévérité. N'est-on pas en effet plus criminel quand on méprise la doctrine de la foi que si l'on meurt dans le paganisme? De là aussi nous pouvons conclure que, toutes choses égales, les chrétiens seront plus rigoureusement châtiés que les infidèles, les clercs plus que les laïcs et les séculiers; les savants plus que les ignorants, les prélats plus que ceux qui leur sont soumis. On exigera davantage de celui qui aura reçu davantage; les puissants de ce monde souffriront de plus grands tourments dans l'autre, s'ils n'ont pas voulu reconnaître celui de qui viennent tous les biens, et le serviteur qui connaît la volonté de son maître et qui ne l'exécute pas, sera rigoureusement châtié.

Le Sauveur s'adresse ensuite plus particulièrement à la ville de Capharnaüm, qui devra être jugée plus sévèrement que les deux autres, parce qu'elle avait reçu plus de faveurs encore de la part de Dieu. Il avait reproché aux deux

autres la négligence qu'elles avaient apportée à faire pénitence, à celle-ci, il reproche son orgueil et le mépris qu'elle a fait de ses grâces. Et toi, ville de Capharnaüm, dit-il en prenant comme plus haut le contenant pour le contenu, la ville pour les habitants, toi qui dans ta sotte vanité t'élevais jusqu'au ciel, en punition de ton orgueil et de ton ingratitude, tu seras précipitée dans les abîmes de l'enfer, car quiconque s'élève sera abaissé. Si les miracles qui ont été faits dans tes murs eussent été opérés dans Sodome et dans Gomorrhe, peut-être ces villes subsisteraient-elles encore? Peut-être leurs habitants, quoique très-corrompus, eussent fait pénitence, comme les Ninivites qui se convertirent à la voix de Jonas! Jésus-Christ emploie cette expression *peut-être*, non pas pour marquer quelque doute de sa part, mais pour nous faire connaître l'inconstance et l'instabilité de la volonté et du libre arbitre de l'homme. En vérité je le répète, les habitants de Sodome et de Gomorrhe seront traités avec moins de rigueur que toi au jour du jugement, c'est-à-dire qu'ils souffriront de moindres supplices relativement à leur incrédulité, et pourtant ils en subiront de plus grands à cause de l'énormité de leurs crimes.

Ces trois villes auxquelles Jésus-Christ annonça si souvent son Évangile, et où il opéra tant de miracles, nous représentent ces chrétiens qui entendent fréquemment la parole de Dieu, ont sous les yeux de continuels exemples de vertu, et n'en persistent pas moins dans leurs péchés; aussi, toutes choses égales, seront-ils plus sévèrement punis que les autres. Ces trois villes nous représentent encore trois états particuliers des hommes sur la terre; états qui aggravent la culpabilité de ceux qui s'y condui-

sent mal. Le premier est la science; l'instruction, signifiée par Corozaïm, qui, en hébreu, veut dire : *Mon secret, mon mystère;* le second est le sacerdoce ou la prélature, représentée par Bethsaïde, qui signifie *maison des troupeaux, maison des chasseurs ou maison des fruits;* en effet, les prélats sont, pour ainsi parler, les maisons spéciales du Seigneur, le refuge du troupeau ou des fidèles confiés à leurs soins. Le troisième est l'état religieux, marqué par Capharnaüm, qui veut dire ville de consolation ou de beauté. Si donc ceux qui vivent dans ces états différents se montrent négligents, rebelles à la parole de Jésus-Christ, ils sont plus coupables et seront dès lors repris plus amèrement et plus sévèrement châtiés que les autres. Ou bien encore on peut dire que Corozaïm représente les sages du siècle, Bethsaïde les riches, Capharnaüm les hommes charnels, qui tous repoussent Jésus-Christ de leurs cœurs, comme ces villes indociles l'ont rejeté de leur sein. Chrétiens, mes frères, s'écrie saint Chrysostôme, réfléchissez à ce qui est dit ici : Jésus-Christ fit plusieurs miracles à Corozaïm, il en fit d'autres à Bethsaïde, d'autres enfin à Capharnaüm; or les miracles opérés à Corozaïm pouvaient bien être inconnus aux habitants de Bethsaïde, et les habitants de Capharnaüm ne connaissaient peut-être pas les miracles opérés dans Bethsaïde; mais nous, chrétiens, nous connaissons tous ces miracles; nous savons qu'ils sont les œuvres du Sauveur et l'Évangile nous en fait un fidèle rapport. Si donc Jésus-Christ pleure sur ces villes parce qu'elles ne voulaient pas faire pénitence, quoiqu'elles n'eussent pas vu tous les miracles qu'il avait faits, quelles larmes croyez-vous qu'il ne doive pas verser sur nous, Chrétiens, qui chaque jour entendons proclamer

dans l'Église toutes ces merveilles, et qui, malgré cela, nous endurcissons dans le péché sans vouloir nous en repentir? Si le Sauveur se fût montré aux villes de Sodome et de Gomorrhe et y eût opéré de semblables prodiges, peut-être les habitants se seraient-ils convertis. Mais comme ils ne voulurent point écouter la parole de Loth, qui les exhortait à la pénitence, ils périrent tous consumés par le soufre et par le feu. Et nous, à quels châtiments ne devons-nous pas nous attendre, nous qui méprisons les paroles et les exhortations de Jésus-Christ lui-même? Et remarquez que l'Écriture ne dit pas que Jésus-Christ adressa des reproches à ces villes coupables, mais qu'il commença à leur adresser des reproches; si donc il commença alors, il continue encore de nos jours à faire les mêmes reproches aux pécheurs; et toutes les fois que nous entendons dans l'Église répéter ces menaces adressées aux pécheurs de ces temps passés, nous devons nous les appliquer à nous-mêmes et penser que c'est le Sauveur qui nous les adresse de sa propre bouche. Malheur donc à vous, chrétiens, qui chaque jour entendez ces menaces des saintes Écritures, et qui fermez les oreilles et endurcissez vos cœurs! J'en entends quelques-uns qui disent: Mais nous avons trop de honte pour confesser nos péchés. Que dites-vous là, chrétiens malheureux! depuis quand, je vous le demande, y a-t-il plus de honte d'avouer ses fautes, qu'il y en a de les avoir commises? Quoi! vous n'avez pas rougi de faire le mal en la présence de Dieu, et vous rougiriez de vous avouer coupables en présence d'un homme? Vous n'avez pas craint d'exciter par vos crimes la colère de Dieu, et vous hésiteriez de fléchir sa miséricorde par votre pénitence et votre repentir? Ce sont

là les paroles de saint Chrysostôme. Que celui donc qui veut travailler efficacement à son salut se livre avec ardeur à l'étude des saintes Écritures; il y trouvera le moyen d'avancer de plus en plus dans le chemin de la vertu. Nous devons, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 52, *in Joan.*), nous appliquer avec soin et non en courant à la lecture des saints livres, si nous voulons arriver sûrement au salut; car nous y trouverons tout ce qui peut nous y conduire. L'ignorant y trouvera la véritable science; le pécheur rebelle y verra les châtiments dont il est menacé, et en les craignant, il s'efforcera de les éviter. Celui qui souffre y lira les gloires promises aux douleurs de cette vie, et il sentira se ranimer son courage. Le faible, le pusillanime y trouvera le pain de la justice, qui, s'il n'engraisse pas son âme, l'empêche au moins de mourir. Le vrai fidèle y recueillera cette nourriture spirituelle et céleste qui l'élèvera presque jusqu'à la nature angélique. Celui enfin qui, frappé du démon, gémit, couvert des plaies hideuses du péché, y trouvera un remède salutaire à ses maux par une sincère pénitence.

Vous me demanderez peut-être, dit le vénérable Bède (*in cap.* x *Luc.*). Pourquoi Jésus-Christ et les apôtres ont-ils commencé à évangéliser les Juifs, qui ne devaient pas croire, plutôt que les gentils, lesquels auraient pu embrasser la foi et se convertir? Résoudre cette question n'appartient qu'à Dieu seul, qui est lui-même sa propre raison, et dont toutes les voies sont justice et miséricorde. En effet, dit saint Anselme (*in Prosologio, cap.* IX), que Dieu condamne les pécheurs ou qu'il leur pardonne, il est toujours juste. Quand il punit les méchants, il agit selon sa justice divine et aussi selon les œuvres des pécheurs

qui ont mérité ces châtiments; quand il leur pardonne il n'est pas moins juste, mais seulement alors il agit selon sa bonté et sa miséricorde et non pas selon les mérites de ceux auxquels il fait grâce. Ainsi lorsque Dieu pardonne aux coupables, il est toujours juste selon lui, et miséricordieux selon nous et non pas selon lui. Dieu n'est pas appelé miséricordieux en ce sens qu'il a un cœur bon et compatissant, mais parce qu'il manifeste cette bonté et cette compassion en faveur des pécheurs. Dieu, dit saint Augustin (*in Enchiridion*), pardonne à qui il veut; mais alors il agit non pas selon sa justice rigoureuse, mais selon sa miséricorde; et il endurcit qui bon lui semble, agissant alors non pas selon sa bonté mais selon la justice due au pécheur. De telle sorte, cependant, que la justice et la miséricorde se rencontrent conjointement en lui. La miséricorde ne détruisant pas la justice avec laquelle est puni celui qui mérite de l'être, et la justice ne détruisant pas la misericorde par laquelle est pardonné celui même qui n'est pas digne de pardon. Dieu donc sachant de toute éternité que la conduite des hommes devait être dépravée, que la seule crainte de ses jugements ne pourrait les retenir dans la pratique du bien, ni l'espoir en ses miséricordes les rendre parfaits en mérites, résolut de leur manifester sa loi à des époques déterminées, sans toutefois entraver leur volonté ou leur libre arbitre, c'est-à-dire la loi naturelle qui dit à la conscience de chacun qu'il ne doit pas faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qui lui fût fait à lui-même. Mais cette loi naturelle s'étant obscurcie dans le cœur des hommes, Dieu proclama sa loi écrite, qui punissait plus sévèrement ceux qui osaient l'enfreindre. Cette dernière n'étant pas encore suffisante, il publia enfin la

loi de grâce, loi commune aux Juifs et aux Gentils; qui sauve infailliblement ceux qui s'y soumettent de bon cœur, mais qui aveugle tous ceux qui la méprisent et la rejettent. C'est en cela surtout que Dieu fit paraître la profondeur de ses conseils, en rendant aux Juifs et aux infidèles, par un effet admirable de sa sagesse et de sa providence, la véritable vie qu'ils avaient perdue par le péché de leur premier père.

CHAPITRE LVIII

DU RETOUR DES APOTRES ET DES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES APRÈS LEUR PREMIÈRE PRÉDICATION

Ayant accompli la mission que Jésus-Christ leur avait confiée, les apôtres reviennent vers leur divin Maître pour lui rendre compte de la doctrine qu'ils avaient annoncée au peuple et des prodiges qu'ils avaient opérés en son nom, lui rendant également grâce des faveurs qu'il avait bien voulu leur accorder. Ils reviennent vers Jésus comme les ruisseaux à leur source, comme les rivières qui remontent au lieu d'où elles sont issues pour couler de nouveau. Ils viennent pour se délasser de leurs travaux dans le repos de la contemplation, afin de reprendre ensuite de nouveaux labeurs. Touché de leurs fatigues, ce bon Maître les conduit un peu à l'écart et dans un lieu désert afin qu'ils puissent se reposer un peu loin du tumulte du monde, et ré-

parer, dans le recueillement et dans la prière, les distractions et la dissipation inséparables de la prédication. Les apôtres, dit l'Évangile, n'avaient pas même le temps de prendre leurs repas, tant était grande la foule du peuple qui se pressait autour d'eux pour entendre les paroles du salut. Quel heureux temps, s'écrie le vénérable Bède (*in cap.* VI *Marci*), où les prédicateurs et les auditeurs luttaient, pour ainsi dire, de zèle et d'empressement, les uns pour annoncer, les autres pour entendre les paroles de la vie éternelle! Plût à Dieu qu'il en fût ainsi de nos jours, et que l'empressement des fidèles pour s'instruire fût tel qu'il ne laissât pas même aux ministres de l'Évangile le temps de prendre soin de leur propre corps! Moins, en effet, on a de temps à consacrer aux soins corporels et aux choses terrestres, plus on s'occupe des choses spirituelles; plus également les peuples réclament des prédicateurs l'instruction et la nourriture de leurs âmes, plus aussi ces derniers s'appliquent à remplir leurs devoirs, plus ils se livrent à la méditation des vérités célestes, plus enfin ils veillent sur leur propre conduite, dans la crainte de détruire par leurs mauvais exemples les fruits que leurs paroles auraient pu produire dans le cœur des peuples.

Saint Jérôme (*in cap.* VI *Marci*), expliquant ces paroles dans un sens mystique, s'exprime en ces termes : Jésus-Christ conduit ses apôtres un peu à l'écart pour leur apprendre par là qu'ils doivent vivre au milieu du monde et des pécheurs sans contracter aucune corruption dans leur société; il les y conduit pour se reposer un peu, montrant par là que dans cette vie il y a beaucoup de peines et de fatigues et peu de repos pour les saints, jusqu'à ce que, quittant cette terre d'exil, ils aillent se reposer dans la cé-

leste patrie où leurs bonnes œuvres les suivront, et où Dieu récompensera par un éternel repos les peines qu'ils auront supportées pour sa gloire et pour son amour. C'est aussi ce qui fait dire à saint Grégoire (*in Pastoral.*) : La joie, le repos, le bonheur des justes dans le ciel seront d'autant plus grands qu'ils se seront moins reposés et qu'ils auront plus souffert ici-bas pour l'amour de leur Créateur ; et au contraire, écoutez bien ceci, ô paresseux ! plus l'homme aura recherché ses aises et ses satisfactions en ce monde par amour de son corps, moins il goûtera de paix et de repos dans l'autre. Si donc vous voulez jouir abondamment des douceurs et des joies de l'autre vie, ne craignez pas en celle-ci de vous fatiguer par le travail et de supporter les peines et les douleurs ; car, comme dit Boëce, le miel paraît plus doux quand, avant de le goûter, on a mangé quelque chose d'amer.

Jésus-Christ, en invitant ses apôtres à se reposer, a voulu apprendre à tous, et surtout à ceux qui commandent aux autres, que quiconque travaille, par ses actions et ses discours, à la sanctification du prochain, méritera le repos éternel. Il voulut également par là montrer aux prédicateurs qu'ils doivent de temps en temps suspendre leurs travaux pour aller se recueillir dans le silence de la retraite, afin d'y sonder leur conduite passée, en la présence de Dieu, le remercier du bien qu'ils ont pu faire et implorer sa miséricorde pour les fautes qu'ils auraient pu commettre, ce qu'ils ne peuvent faire au milieu des occupations ordinaires. Cette retraite est, et avec raison, appelée désert, car elle est désertée par le plus grand nombre ; il est dit ensuite : pour s'y reposer *un peu*, *pusillum*, parce que la faiblesse de la nature humaine et les besoins du prochain ne

leur permettent pas de se livrer longtemps à la contemplation des choses divines et célestes. C'est dans la retraite et dans le recueillement qu'ils doivent aller puiser de nouvelles forces, afin de retourner ensuite travailler avec plus de fruit à la sanctification des peuples. Alors ils doivent conjurer le Seigneur de les suppléer lui-même par sa grâce auprès des fidèles, en leur inspirant de salutaires pensées, en attendant qu'ils aillent de nouveau leur distribuer le pain de la sainte parole. Nul, dit saint Grégoire (*Pastoral.*, *cap.* v), ne doit, au détriment des besoins et des intérêts spirituels du prochain, s'abandonner aux douceurs de la contemplation; mais nul aussi ne doit négliger et abandonner l'oraison pour travailler uniquement au salut du prochain. Que nous servirait, en effet, de nous occuper de notre propre sanctification, si nous négligeons entièrement celle de nos frères dont nous devons prendre soin; mais aussi que nous servirait de travailler avec ardeur au salut des autres, si nous abandonnons entièrement le nôtre?

Le Sauveur ensuite, en dehors des douze apôtres qu'il avait déjà nommés, désigna, c'est-à-dire choisit parmi tous les autres, soixante-douze disciples pour aller également annoncer son Évangile. Les douze apôtres représentaient les douze tribus d'Israël, et les soixante-douze disciples signifiaient par leur nombre qu'après la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ, la foi chrétienne serait prêchée aux nations en soixante-douze langues. La langue hébraïque fut la langue primitive, mais elle se divisa par la suite, à la tour de Babel, en soixante-douze idiomes différents. Les apôtres représentaient les évêques et les premiers pontifes dans l'ordre hiérarchique; les disciples re-

présentaient les prêtres, les curés et autres ministres inférieurs. Cependant, dans la primitive Église, ils étaient appelés indistinctement prêtres ou évêques. Les évêques sont donc les successeurs et les représentants des apôtres, mais s'ils sont honorés d'un tel privilége, ils doivent aussi, par leur zèle pour le salut du prochain, marcher sur les traces de leurs devanciers. Le nombre 70, qui est le résultat du nombre 10 multiplié par le nombre 7, nous représente les dix commandements de Dieu, ou le Décalogue, et les sept dons du Saint-Esprit. Le nombre 2, qui est surajouté, désigne l'amour de Dieu et l'amour du prochain qui doivent régner dans le cœur de tous les prédicateurs de l'Évangile. De même que le Sauveur avait envoyé deux à deux ses douze apôtres, comme nous le démontre saint Mathieu dans le catalogue qu'il en a dressé, il envoie aussi ses disciples deux à deux, et cela pour plusieurs raisons. Premièrement, parce qu'ils vont travailler à la conversion de deux grands peuples, les Juifs et les Gentils. Secondement, parce qu'ils vont annoncer aux créatures raisonnables la double régénération de l'âme et du corps en cette vie et en l'autre. Troisièmement, pour signifier le double précepte de la charité envers Dieu et envers le prochain, dont ils doivent être animés. Quatrièmement, pour marquer la double perfection que doit avoir tout prédicateur, perfection de science et perfection de conduite. Cinquièmement, pour leur garde et leur sécurité mutuelles, l'un devant être, pour ainsi dire, le gardien de la chasteté et des vertus de l'autre. Sixièmement, afin qu'ils pussent se consoler et s'aider mutuellement dans leurs peines, dans leurs travaux. Septièmement, enfin pour la confirmation même de la vérité qu'ils allaient annoncer au monde; car, selon

les paroles mêmes de la Sainte-Écriture, on doit croire à une vérité qui est attestée par deux ou trois témoins. Et Jésus-Christ les envoya devant lui, *ante faciem suam*, afin que son avénement fût connu de tous, et aussi afin qu'ils préparassent les cœurs à recevoir sa doctrine. Il les envoya en toute ville et en tout lieu, *in omnem civitatem et locum*, parce que Jésus-Christ et ses disciples portèrent l'Évangile indifféremment dans toutes les villes, grandes ou petites, et dans tous les lieux quels qu'ils fussent, sans exception, où toutefois il devait aller, *quo erat ipse venturus*, c'est-à-dire dans tout le pays de Judée. Mais après la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ, ils se répandirent parmi les nations. La prédication, dit saint Grégoire (*Homil.* 17, *in Evangel.*), marche la première et le Seigneur vient ensuite ; les exhortations résonnent aux oreilles et la vérité pénètre dans les cœurs. Jésus-Christ leur dit ensuite : La moisson, il est vrai, est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux, *messis quidem multa, operarii autem pauci;* ces paroles et les suivantes, qui renferment la manière dont les disciples doivent prêcher et se conduire, ont été précédemment expliquées quand nous avons parlé de la mission des apôtres, il est donc inutile de nous y arrêter ici.

Lorsque les disciples eurent accompli la mission que leur divin Maître leur avait confiée, ils revinrent vers lui, se réjouissant des fruits abondants que leur parole avait produits parmi les peuples, et se glorifiant des prodiges qu'ils avaient opérés en son nom, guérissant les malades et les infirmes, convertissant les pécheurs et soumettant même les démons dont la puissance l'emporte sur toute puissance humaine. C'est avec raison, dit le vénérable

Bède, que les disciples rapportent au nom de Jésus la gloire de leurs actions, mais en se réjouissant des merveilles qu'ils avaient opérées, ils montraient combien ils étaient encore faibles dans la foi. Aussi le Sauveur, qui voyait leur faiblesse et leur imperfection, cherche à réprimer en eux tout sentiment de vaine gloire, en ajoutant : *Vidi Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem*, j'ai vu Satan tomber du haut des cieux avec la rapidité de la foudre. Jésus-Christ, en effet, était présent à cette chute, et précipita lui-même dans les abîmes cet ange orgueilleux. De même que la foudre, tombant avec rapidité, répand partout et aux yeux de tous la flamme et la mauvaise odeur, ainsi les démons précipités en un instant et à la vue des saints anges du haut des cieux dans les profondeurs de l'enfer, cherchent à allumer dans le cœur des hommes le feu des passions et à y entretenir la corruption et les vices. La cause de leur perte fut l'orgueil qu'excitèrent en eux les sentiments de leur excellence ; c'est pourquoi le Sauveur dit à ses disciples : Veillez avec soin sur vous-mêmes et prenez garde que la puissance qui vous a été donnée sur les démons n'enfle votre cœur ; car si comme eux vous vous élevez, comme eux aussi vous serez précipités. En mettant sous leurs yeux la chute de Satan, ce bon Maître veut leur inspirer l'humilité et la défiance d'eux-mêmes, car si l'orgueil d'un ange a été ainsi puni, que ne doit pas craindre une faible créature terrestre ? Que celui donc qui est debout, prenne garde de ne pas tomber. Si les anges, à cause de leur orgueil, ont été chassés du ciel, à plus forte raison l'homme superbe n'y pourra jamais monter. Pour réprimer tout sentiment d'orgueil et de vaine gloire dans le cœur de ses disciples, dit saint Grégoire (*lib. XXXIV*,

Moral., cap. IV), le Sauveur leur représente la chute du père même de l'orgueil, afin qu'ils apprennent par sa punition à fuir ce vice exécrable aux yeux de Dieu. Que celui, dit saint Isidore, qui a pu passer du vice à la vertu ne se glorifie pas des faveurs et des grâces qu'il a reçues de Dieu ; la vaine gloire le précipiterait plus bas que ne l'avait fait le péché. Ne tirez donc pas vanité de la dignité ou de la noblesse de votre nature ; que la sagesse, les honneurs, la puissance dont vous jouissez ne vous inspirent pas d'orgueil ; les anges possédaient tout cela à un plus haut degré que vous, et cependant leur orgueil les a précipités du haut des cieux et abaissés au-dessous des autres créatures raisonnables. L'humble aveu de ses fautes de la part du pécheur, dit saint Augustin (*in Psal.* 93), est plus agréable à Dieu que la justice du juste qui se vante de ses bonnes œuvres ; et si l'humilité qui naît en nous d'après la considération de nos propres misères plaît à Dieu, celle qui procède de la vertu lui est encore plus chère. L'homme ne doit donc pas se glorifier des grâces gratuites qu'il a reçues, car souvent elles sont données même aux pécheurs ; qu'il ne se complaise que dans celles qui le rendent agréable aux yeux du Seigneur, lui méritent d'être inscrit au livre de vie, et entretiennent en lui l'humilité et la reconnaissance.

Jésus-Christ ajoute ensuite : Voici que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, c'est-à-dire de triompher de tous vos ennemis spirituels, de tous les esprits immondes ; de les chasser du corps de ceux qui en sont possédés, sans qu'ils puissent vous nuire en aucune façon. Les serpents, selon le vénérable Bède (*in cap.* 10 *Luc.*), mordent avec leurs dents ; les scor-

pions, au contraire, piquent avec leur queue; nous pouvons donc par les premiers entendre nos ennemis, hommes ou démons, qui nous attaquent ouvertement, et par les seconds, ceux qui, par des voies secrètes ou cachées, cherchent à nous entraîner au mal. Ou bien encore, les serpents nous représentent les démons qui cherchent à séduire ceux qui ne font que d'entrer dans le chemin de la vertu; et les scorpions sont l'image de ces démons qui mettent tout en œuvre pour faire tomber ceux qui déjà sont avancés dans la perfection, n'ayant pu les corrompre dès le commencement. Les serpents, dit saint Théophile, nous figurent les démons qui nous attaquent ostensiblement, comme le démon de la fornication, de l'homicide; les scorpions, au contraire, représentent ces démons qui, par des suggestions intérieures, comme l'envie, l'orgueil, s'efforcent de nous rendre coupables aux yeux de Dieu. Fouler aux pieds le serpent, c'est soumettre à la raison la sensualité dont, selon saint Augustin (*in Psal.* 41), le serpent est la figure; et triompher du scorpion, c'est mépriser la médisance et la calomnie, c'est fuir avec horreur toutes les occasions du péché, et nous soustraire aux tentations de nos ennemis spirituels.

Ne vous réjouissez donc pas si, malgré votre faiblesse, les démons vous sont assujettis, car souvent le pouvoir de chasser les esprits malins et d'opérer des miracles est accordé aux hommes, non pas pour eux-mêmes et à cause de leurs mérites, mais pour confirmer la foi qu'ils annoncent aux peuples, et en vertu du nom de Jésus qu'ils invoquent, afin que Dieu soit honoré et glorifié; quelquefois aussi pour l'édification et l'avantage de ceux qui en sont les témoins, et enfin pour

la confusion et la propre condamnation de ceux qui les opèrent.

Chasser les démons, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 23, *in Matth.*), est une œuvre commune aux ministres de Dieu et aux ministres du diable, mais il n'appartient qu'aux vrais élus de confesser la vérité et d'observer la justice. Celui qui chasse les démons du corps des possédés, n'est pas pour cela un homme de Dieu, si la vérité n'est pas dans sa bouche et la justice dans toutes ses œuvres ; mais celui qui confesse la vérité et qui observe en tout la justice, quand même il ne chasserait pas les démons, est vraiment un saint et un ami de Dieu. Et plus loin, il ajoute : Ne demandez pas le pouvoir de faire des miracles, mais bien plutôt la sanctification de votre âme. Voulez-vous opérer des prodiges, chassez loin de vous tout péché. Le péché est le plus grand, le plus terrible des démons ; si vous l'expulsez entièrement de votre cœur, vous avez fait plus que si vous eussiez chassé dix mille esprits malins du corps des possédés. Souvent la puissance de faire des miracles est utile aux autres, mais nuit à ceux mêmes qui l'exercent en leur inspirant des sentiments d'orgueil et de vaine gloire ; mais les œuvres dont je parle ici servent tout à la fois aux uns et aux autres ; ce sont celles-là auxquelles nous devons spécialement nous attacher. Changer son propre cœur, en le rendant, de dur et d'inhumain qu'il était, généreux et compatissant envers les pauvres, n'est-ce pas faire plus que de rendre le mouvement à une main aride et desséchée ? Renoncer aux joies, aux plaisirs, aux spectacles mondains pour assister aux offices divins et entendre dans l'église la parole sainte, n'est-ce pas plus que de faire marcher droit le boiteux ? Détourner ses re-

gards de tous les objets séducteurs, capables d'exciter dans notre cœur la concupiscence charnelle, n'est-ce pas plus que de rendre la vue aux aveugles? Eviter les paroles vaines et inutiles, les conversations oiseuses et quelquefois satiriques pour chanter les louanges du Seigneur, n'est-ce pas rendre la parole aux muets? Ce sont là les plus grandes, les plus étonnantes merveilles; en les opérant, nous deviendrons agréables à Dieu et aux hommes; nous attirerons les pécheurs à la vertu, et nous parviendrons nous-mêmes aux joies infinies de la bienheureuse éternité. Comme nous avons parlé longuement de tout cela vers la fin du sermon de Jésus sur la montagne, nous n'y reviendrons pas ici. Nous ajouterons seulement : Si donc nous ne devons pas nous réjouir de la puissance que nous pouvons avoir sur les démons, à plus forte raison ne devons-nous pas nous glorifier de l'autorité que nous exerçons sur les hommes ou sur les autres créatures, et pourtant c'est ce qu'on remarque souvent, même dans ceux qui passent pour les plus spirituels et les plus parfaits.

Après avoir enseigné à ses disciples ce dont ils ne doivent pas se réjouir, le Sauveur veut leur apprendre ce qui doit être spécialement le sujet de leur joie; il ajoute donc : *Gaudete autem quia nomina vestra scripta sunt in cœlis;* mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel, c'est-à-dire dans le livre de vie, quoiqu'ils ne le soient pas sur la terre dans la mémoire des hommes. Au contraire, les noms des pécheurs sont écrits sur la terre et glorifiés parmi les mondains, mais ils ne sont pas écrits dans les cieux. Les noms des justes sont écrits de deux manières dans le Livre de vie : première-

ment, d'après leurs bonnes œuvres en ce monde, et dans ce sens ils peuvent en être effacés; secondement, d'après leur prédestination éternelle, et dans ce sens ils sont indélébiles. Les noms des apôtres et des disciples du Sauveur étaient écrits au Livre de vie de ces deux manières, car ils étaient prédestinés et ils étaient en grâce avec Dieu, les sentiments de vanité qu'ils avaient eus à l'occasion de la puissance exercée par eux sur les démons n'étant pas une faute mortelle.

Voulez-vous que votre nom soit écrit dans le Livre de vie? Évitez le mal et faites le bien, parce que vos œuvres sont écrites dans le ciel telles que vous les faites sur la terre, et vous serez jugé sur ce qui aura été écrit, d'après ces paroles de l'Apocalypse : Les morts sont jugés selon leurs œuvres écrites au Livre de vie. Par là, dit le vénérable Bède *(in cap. 10 Luc.)*, nous devons comprendre que les œuvres de chacun ici-bas, bonnes ou mauvaises, sont écrites dans le ciel et gravées éternellement dans la mémoire de Dieu, les unes pour la vie, les autres pour la mort éternelle de leur auteur. Par ceux qui sont écrits au livre des vivants, nous devons entendre ceux qui sont dignes d'être mis au nombre des élus. Enfin, quand nous lisons que ce qui est écrit au ciel peut être changé, c'est en ce sens que si le juste devient pécheur, son nom, inscrit au Livre de vie, en sera effacé, et que si le pécheur devient juste en se convertissant, son nom, qui n'y figurait pas, y sera porté.

Les disciples du Sauveur, de retour vers leur maître, se réjouissaient de deux choses, d'abord du succès de leurs prédications sur le cœur de ceux auxquels ils avaient été envoyés, et ensuite de la puissance qui leur avait été donnée

sur les démons. Jésus-Christ les reprend des sentiments de vanité qu'ils laissaient pénétrer dans leur cœur, mais se joint à eux pour se réjouir du fruit de leur parole, fécondée par les dons du Saint-Esprit en faveur du salut des hommes. De même qu'un bon père de famille, dit saint Théophile, se félicite de voir ses enfants grandir et prospérer dans le bien, de même Jésus-Christ se réjouit de ce que ses disciples se sont rendus dignes d'accomplir tant de bonnes œuvres. Le Sauveur, dit saint Cyrille, voyait en esprit la conversion future des peuples dont il avait confié le soin à ses apôtres, et quand l'Écriture nous dit qu'il se réjouit dans le Saint-Esprit, elle veut nous faire entendre qu'il se réjouissait des effets merveilleux que le Saint-Esprit devait opérer pour le salut du monde. Le Sauveur aimait les hommes et n'avait rien tant à cœur que leur bonheur éternel, aussi la conversion des pécheurs était-elle pour lui un sujet de joie et de satisfaction. Il rend donc grâces à Dieu, son père, en ces termes : *Confiteor tibi, Domine cœli et terræ, quod abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* Comme s'il disait : Je vous rends grâce, ô mon Père, vous qui m'avez engendré de toute éternité, vous qui êtes le Maître du ciel et de la terre, le Créateur de toutes les choses visibles et invisibles, je vous rends grâce de ce que, par un effet de votre justice, vous avez caché les mystères de la foi et les secrets de votre sagesse infinie, qui ont été manifestés à l'avénement de votre divin Fils sur la terre, aux sages et aux prudents du monde ; c'est-à-dire à ces hommes vains, qui sont sages à leurs propres yeux, comme les scribes et les pharisiens, parce qu'ils connaissaient la loi et les prophètes ; ou à ces philosophes du siècle, dont la sagesse n'était que folie ;

mais je vous rends grâce aussi de ce que vous les avez révélés aux petits, c'est-à-dire aux humbles, qui ne craignent pas de soumettre leur intelligence aux obscurités de la foi, et aux simples qui ne cherchent jamais à s'élever au-dessus des autres.

Jésus-Christ comme Dieu était égal à son père, mais ici il rend grâce à Dieu le père, ou plutôt à la Trinité tout entière en sa seule qualité d'homme. Aux sages et aux prudents du siècle il n'oppose pas, et avec raison, les ignorants et les insensés, mais seulement les petits, c'est-à-dire les humbles, pour nous montrer, selon saint Grégoire, qu'il ne méprise ni la science ni le génie, mais seulement l'orgueil et la vaine gloire, et selon saint Chrysostôme, pour nous apprendre à fuir avec soin l'élévation et la gloire, et à embrasser ardemment la pratique de l'humilité. N'est-ce pas un grand honneur et le plus grand de tous les honneurs pour l'homme véritablement humble, d'être initié aux secrets conseils du Roi des rois, et d'être appelé à la connaissance de la vérité éternelle? car, comme dit le vénérable Bède, l'humilité est la clef de la véritable science ; par elle seule, nous pouvons parvenir à la connaissance de la vérité qui est Jésus-Christ. Le Sauveur, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 28, *Oper. imperf.*), remercie Dieu son Père de ce qu'il a éclairé des lumières de la foi des hommes simples et grossiers qui savent rapporter les bonnes œuvres qu'ils font à l'Auteur de tout bien, préférablement aux sages des Juifs, qui, s'imaginant posséder la vraie sagesse selon la loi divine, en étaient cependant très-éloignés. La vraie sagesse, en effet, consiste non pas à connaître la loi de Dieu, mais à la mettre en pratique. Voulez-vous vous convaincre vous-même de ce que je dis? considérez ces

sages selon la chair et non selon l'esprit, et vous verrez que Dieu leur cache les vérités qu'il révèle aux humbles et aux petits. Ainsi les Juifs qui chaque jour réfléchissaient sur la loi de Dieu ne purent découvrir ces mystères cachés de la vérité que des pêcheurs simples et grossiers parvinrent à connaître en soignant leurs filets.

Le Sauveur ne se réjouit pas de ce que les mystères de la foi chrétienne ont été cachés aux sages du siècle, mais seulement de ce qu'ils ont été révélés aux humbles; car si le bonheur des uns doit exciter la joie, le malheur des autres ne peut provoquer que la tristesse. C'est ce qui fait dire au même saint Chrysostôme (*Hom.* 39, *in Matth.*): N'allez pas croire que le Sauveur se soit réjoui de l'aveuglement et du malheur des Juifs; nullement. S'il manifeste sa joie, s'il rend à Dieu son Père des actions de grâces, ce n'est point parce que les mystères de la foi sont restés cachés aux Scribes et aux Pharisiens; c'était là un sujet de tristesse plutôt qu'un motif de joie, comme il l'a prouvé lui-même en pleurant sur leur ville; mais seulement parce que les humbles avaient connu les vérités restées voilées pour les faux sages du siècle. L'expression *Confiteor, confessio* dont se sert ici l'Écriture, doit être prise dans le sens de louange et d'action de grâces; selon saint Jérôme, la *confession* n'est pas toujours l'aveu du pécheur dans le sacrement de pénitence, mais signifie aussi l'action de grâce.

De tout ce que nous venons de dire, nous devons conclure et avec raison : Premièrement, que l'humilité est le fondement de la foi; c'est elle, en effet, qui dispose le cœur de l'homme à la sagesse, selon cette parole des *Proverbes:* Là où est l'humilité, là aussi est la vraie sagesse. Et un

philosophe païen a dit : Celui qui, parmi les sages, est le plus humble, est aussi le plus sage. Secondement, que la cause de l'incrédulité des Juifs fut leur orgueil, car l'orgueil aveugle l'intelligence. Troisièmement, du côté de Dieu, la foi des uns et l'incrédulité des autres furent l'effet de la simple volonté divine. Aussi Jésus-Christ ajoute : *Il en fut ainsi, ô mon Père !* et avec justice, parce que vous l'avez voulu, *parce que tel fut votre bon plaisir ;* rien d'injuste ne saurait plaire à Dieu qui est la justice par excellence. Le Sauveur ne voulut donner aucune autre raison de la conduite de Dieu dans l'élection des uns et la réprobation des autres que son bon plaisir, pour nous apprendre à ne pas scruter les secrets du Seigneur, et aussi pour confondre l'orgueil de ceux qui veulent toujours en appeler de la conduite de Dieu au tribunal de leur faible raison. C'est ce qui fait dire à saint Grégoire : Le Sauveur, par ces paroles, a voulu nous donner l'exemple de l'humilité ; gardons-nous donc de vouloir scruter les desseins impénétrables de la divine Providence et de chercher les motifs secrets de la vocation des uns et de la damnation des autres. Jésus-Christ lui-même, après avoir établi la certitude de l'une et de l'autre, ne voulut en donner d'autre raison que le bon plaisir de Dieu, nous attestant que ce qui est injuste ne saurait plaire à Dieu, qui est la justice même. Ainsi donc nous devons conclure que tous les actes extérieurs de Dieu ont pour motifs la souveraine raison et les jugements impénétrables de sa volonté. Notre Seigneur, ajoute saint Chrysostôme (*Homil.* 28, *Oper. imperf.*), ne dit pas quelles furent les raisons de ce bon plaisir de Dieu, mais se contente de lui rendre grâce de ce que telle fut sa volonté. De même, vous ne devez jamais chercher à péné-

trer les secrets desseins de Dieu, ni ce qu'il fait, ni pourquoi il le fait, mais vous contenter de lui rendre grâce en toutes choses. La nature de Dieu est pour vous une garantie suffisante qu'il ne fait rien sans raison et contre la justice. Dieu ne vous a pas créés pour discuter ses œuvres, mais pour l'honorer; non pour juger ses préceptes, mais pour vous y soumettre. Le propre d'un bon maître est de pourvoir à tous les besoins de ses serviteurs, mais aussi le propre d'un bon serviteur est d'exécuter les volontés de son maître sans les juger. Ne vous préoccupez pas, dit saint Augustin (*Tractat.* 26, *in Joan.*), de connaître pourquoi Dieu choisit celui-ci et abandonne celui-là; pourquoi il donne à l'un des grâces de salut, tandis qu'il laisse l'autre croupir dans son endurcissement; ce serait vous jeter dans la présomption et dans l'erreur. Dieu, dit saint Prosper, n'entraîne pas l'homme malgré lui et ne contraint pas sa volonté, mais par les douceurs de sa grâce il change peu à peu son cœur, d'un infidèle il fait un croyant, et d'un rebelle un chrétien docile et soumis.

Nous ne pouvons sans doute, à l'élection des uns et à la damnation des autres, assigner un motif particulier autre que la volonté et le bon plaisir de Dieu; toutefois, du côté de Dieu, il y a une raison générale, c'est que dans le bonheur des élus brille sa miséricorde et que sa justice éclate dans le châtiment des réprouvés. La puissance, la grandeur d'un roi ne consiste pas seulement dans l'éclat de la cour et dans le nombre de ses soldats, mais elle se montre encore dans les punitions et les supplices infligés aux criminels et aux malfaiteurs. De même la punition des méchants ne contribue pas moins à la gloire de Dieu que la récompense des bons.

Après avoir parlé de la vocation des humbles, il était tout naturel d'indiquer le moyen dont Dieu s'était servi pour les appeler. Le Christ est le médiateur entre Dieu et les hommes; or, pour réunir deux extrémités éloignées l'une de l'autre, il faut un moyen terme pour opérer cette union; ce moyen terme, c'est Jésus-Christ, par le canal duquel découlent sur nous toutes les grâces célestes. C'est pourquoi le Sauveur ajoute : *Omnia mihi tradita sunt a Patre*, toutes choses m'ont été livrées par mon Père. Jésus-Christ, comme Dieu, a la même nature et la même puissance que son Père, et sous ce rapport toutes les créatures lui sont assujetties de toute éternité; mais comme homme, toutes choses ont été livrées à son autorité par son Père au moment de son Incarnation, car dès l'instant que la nature humaine a été unie au Verbe, toutes les créatures ont été assujetties à sa puissance, et elles le seront effectivement au jugement dernier, lorsque sa volonté sera accomplie en toutes choses. Comme selon la nature divine, Jésus-Christ est une même chose avec son Père, il ajoute : *Et nemo novit Filium nisi Pater*, etc.; nul n'a connu le Fils, sinon le Père, et nul n'a connu le Père, sinon le Fils. N'allez pas croire, cependant, d'après ces paroles, que le Saint-Esprit ne connaît ni le Père ni le Fils, car ici l'exception ne porte que sur l'essence et non sur les personnes; or le Saint-Esprit étant de la même essence que le Père et le Fils, il s'ensuit qu'il les connaît tous deux comme ils se connaissent. Comme le Christ est le médiateur entre Dieu et les hommes, la connaissance des Personnes divines est arrivée par lui jusqu'à nous, c'est pourquoi il ajoute : *Et cui filius voluerit revelare*, et celui-là aussi les connaît, à qui le Fils aura bien voulu le révéler.

Toutefois cette connaissance n'est pas semblable à celle des personnes divines qui se comprennent, car comprendre Dieu est au-dessus des forces de la créature.

Jésus-Christ est le médiateur entre Dieu et les hommes, nous devons donc aller à lui avec sécurité et en toute assurance. Il nous y invite lui-même par ces paroles : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Venez à moi, en croyant à mes paroles, en obéissant à mes préceptes. Venez à moi, non physiquement, mais moralement, non de corps, mais d'esprit. Venez à moi, vous qui êtes les esclaves de l'erreur, je suis la porte de la vérité; venez à moi, vous qui êtes malades, je suis le médecin qui donne la vie; venez à moi, vous qui avez fait naufrage, je suis le port du salut. O vous tous qui êtes accablés et par la nature corrompue où vous êtes nés, et par les péchés que vous avez commis, et par les peines et les supplices qui vous sont réservés, venez à moi; ô vous tous qui gémissez sous le triple poids de la loi ancienne, de la tradition pharisaïque et de la servitude du démon, venez à moi. O bonté admirable, ô charité ineffable, ô consolantes paroles de notre divin Maître; il invite ses ennemis, il exhorte et attire à lui les pécheurs et les ingrats. Il ne dit pas, remarque saint Chrysostôme (*Homil.* 39, *in Matth.*), venez, tels ou tels, mais venez, vous tous qui gémissez dans la tristesse, les angoisses et sous le poids de vos fautes; venez non pas pour que j'examine et que je punisse vos péchés, mais pour que je vous les pardonne; venez, non parce que j'ai besoin de vous et de vos hommages, mais parce que je désire votre salut. Aussi, le Sauveur ajoute : Et moi, non-seulement je vous déchargerai, mais encore je rétablirai vos forces par la triple nourriture

que je vous donnerai, qui est ma doctrine, mon sacrement d'Eucharistie et ma gloire. Ou bien je vous renouvellerai par les douceurs intérieures de ma grâce en ce monde, et par les jouissances de ma gloire en l'autre. Ce qui fait dire au même saint Chrysostôme (*ibid.*) : Jésus-Christ ne dit pas seulement : Je vous sauverai, mais ce qui est bien plus encore : Je vous établirai dans un repos et dans un bonheur éternels. Allons donc vers ce bon Maître ; il est la consolation des affligés, le soulagement dans les peines et les fatigues, le vrai pain de ceux qui sont affamés ; allons donc à lui, il est venu non pour appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence. De son côté, dit saint Bernard dans son *Traité des douze degrés de l'humilité*, le monde vous crie : Un jour à venir, je vous ferai défaut, *deficiam ;* la chair, de son côté, vous crie : Je vous donnerai la mort, *interficiam;* et de son côté Jésus vous crie : Je vous soulagerai, *reficiam.* Voyez et réfléchissez vers lequel des trois vous devez aller. O chrétiens ! rejetez loin de vous le joug du péché, les sollicitudes et les soins des choses temporelles qui ne servent qu'à tourmenter ceux qui les poursuivent, et embrassez avec empressement et avec joie le joug de la doctrine évangélique. Elle est appelée joug, parce qu'elle unit dans une même foi les Juifs et les Gentils ; joug d'amour et de charité qui unit les hommes à Dieu ; joug de croix et de mortification qui soumet la chair à l'esprit. Jésus-Christ dit mon joug, *meum,* parce que le premier il l'a porté avant nous et pour nous. Prenez ce joug sur vous, *super vos,* afin de le porter et de l'avoir en honneur, car le mettre de côté c'est le mépriser et le fouler aux pieds. O doux fardeau, s'écrie saint Chrysostôme (*Homil.* 28, *Oper. imperf.*), qui fortifie ceux qui le por-

tent ! Le joug des maîtres de la terre affaiblit et use peu à peu les forces de ceux qui en sont chargés; le joug de Jésus-Christ, au contraire, aide et fortifie celui qui le porte; car nous ne sommes pas faits pour la grâce, mais la grâce est faite pour nous; ce n'est pas nous qui la portons, mais c'est elle qui nous porte.

Le Sauveur, continuant, ajoute : *Et discite a me quia mitis sum et humilis corde;* apprenez de moi, qui suis votre Maître et qui vous ai instruits par mes paroles et par mes exemples, que je suis doux, extérieurement par mes mœurs, intérieurement par mes affections, et du fond du cœur, non par feinte, pour capter les louanges des hommes. Je suis doux, car je ne nuis à personne; je suis humble, car je ne méprise personne; je suis doux et humble de cœur, car je ne trompe personne. Comme s'il nous disait : Apprenez de moi à être doux et débonnaires, de manière que vous ne fassiez de peine à qui que ce soit; à être humbles, en sorte que vous ne méprisiez point vos frères, et que ces deux vertus ne paraissent au dehors qu'autant qu'elles sont véritablement dans votre cœur. Ce sont là les vertus que nous devons spécialement imiter en Jésus-Christ; elles feront naître dans nos cœurs, y entretiendront et y conserveront l'amour de Dieu. Prenons donc sur nous le joug de ce Maître doux et humble, il est plus léger et plus facile à porter que celui des maîtres durs, orgueilleux et superbes.

Remarquons ici que notre divin Sauveur, parmi toutes les vertus qu'il nous a enseignées, nous recommande avant toutes les autres l'humilité; c'est surtout celle-là qu'il veut que nous apprenions de lui; en effet, elle est la racine et le fondement de toutes les autres. C'est ce

qui fait dire à saint Ambroise (*in Psalm.* 118) : Jésus-Christ ne nous dit pas : Apprenez de moi que je suis puissant, que je suis couvert de gloire et d'honneurs, mais apprenez de moi que je suis humble ; c'est en cela seulement que vous pouvez m'imiter. O mes frères, s'écrie saint Augustin (*Serm.* 10, *de Verbis Domini*), tout notre salut est dans ces paroles de notre divin Maître : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Il ne nous dit pas : Apprenez de moi à fabriquer l'univers, à créer les choses visibles, à remplir le monde de prodiges et de miracles, à ressusciter les morts, mais apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Que dirai-je de moi, misérable et orgueilleux que je suis, s'écrie saint Bernard dans le traité cité plus haut, lorsque celui qui est l'auteur et le dispensateur de toutes les vertus, en qui sont réunis tous les trésors de la science et de la sagesse, en qui réside corporellement la plénitude de la divinité, se glorifie lui-même de son humilité, comme étant l'abrégé de toute sa doctrine et la plus grande des vertus qu'il nous ait enseignées ; apprenez de moi, nous dit-il, non pas la sobriété, non la chasteté, non la prudence, mais apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; n'allez point scruter la doctrine des patriarches, feuilleter les livres des prophètes, mais jetez vos regards sur moi ; je suis l'exemple et le modèle de l'humilité que vous devez imiter. Le Sauveur, pour nous montrer qu'il se manifeste plus librement et plus familièrement aux humbles de cœur qu'à tous les autres, a voulu se revêtir de toutes les apparences extérieures de l'humilité ; et, pour nous enseigner l'excellence de cette vertu par-dessus toutes les autres, il n'a pas craint de la pratiquer lui-même dans toute son

étendue. Le Fils unique de Dieu, dit saint Grégoire (*lib.* XXXIV, *Moral.*, *cap.* XXII et XXXIII), s'est revêtu de toutes nos misères, de toutes nos infirmités ; d'invisible qu'il était par sa nature, il s'est rendu visible ; il n'a pas craint de s'exposer au mépris, aux dérisions, aux opprobres, aux tourments de sa Passion pour apprendre aux hommes à ne pas s'élever, à ne pas se laisser aller à l'orgueil. Qu'elle est grande la vertu de l'humilité, puisque, pour l'enseigner aux hommes, Celui qui est élevé au-dessus de toutes les créatures, s'est abaissé jusqu'au supplice de la croix. Nous l'avons vu descendre des hauteurs de sa majesté au néant de l'homme, pour élever l'homme jusqu'à lui. L'orgueil du démon, en s'élevant, avait été la cause et l'instrument de notre perte ; l'humilité d'un Dieu, en s'abaissant, fut l'origine de notre rédemption. Jésus-Christ est le roi de ceux dont le cœur est vraiment humble ; le démon est le prince des superbes et des orgueilleux. Si l'humilité est la marque infaillible des élus, l'orgueil est celle des réprouvés. Le soldat porte les insignes du roi sous le drapeau duquel il combat ; de même les actions du chrétien, selon qu'elles portent le cachet de l'humilité ou de l'orgueil, démontrent qu'il combat ou pour Dieu ou pour le démon. L'abaissement du Fils de Dieu, dit Cassiodore, dans le mystère de son Incarnation, est aussi incompréhensible aux hommes que l'est sa majesté infinie. Rangez-vous donc plutôt sous la bannière du roi du ciel que sous celle du prince de ce monde et préférez le service de Dieu au service de l'homme. Pour vous y exciter davantage, méditez le fait suivant : Un officier d'un grand prince qui avait employé sa vie entière au service de son maître, et avait vaillamment combattu sous ses ordres, était at-

teint d'une maladie qui allait infailliblement le conduire au tombeau. Son maître vint le visiter sur son lit de douleur, lui promettant qu'il mettrait tout en œuvre, qu'il n'épargnerait ni or ni argent pour lui rendre la santé. L'officier, pénétré de reconnaissance, le remercie en disant que tous soins étaient désormais inutiles, que les médecins avaient jugé sa maladie mortelle. Puis l'officier, faisant appeler auprès de lui les autres courtisans du prince, ses compagnons d'armes : Mes amis, leur dit-il, vous le voyez, j'ai consacré ma vie entière au service de notre commun maître, et, dans l'extrémité où je me trouve, il ne peut, quoi qu'il fasse, et malgré toute sa bonne volonté, m'être d'aucun secours. J'ai donc sacrifié en pure perte mon temps, mon repos, ma santé ; je le regrette, mais il est trop tard. Profitez de mon exemple ; servez désormais le seul et unique Maître qui puisse subvenir à vos besoins dans toutes les circonstances de la vie.

Le Sauveur ensuite, pour encourager ses fidèles, leur propose la récompense qui leur est réservée. Si vous acceptez mon joug, dit-il, si vous obéissez à mes commandements, vous trouverez le repos de vos âmes, ce repos qui commence dès ici-bas pour être complété dans la véritable patrie. Le Seigneur, selon saint Chrysostôme (*Homil.* 28, *Oper. imperf.*), ne dit pas simplement : vous trouverez le repos, mais il ajoute : le repos de vos âmes, car l'obéissance aux préceptes de Dieu n'est pas destinée à procurer le repos du corps. Le vrai chrétien ici-bas peut être dans la douleur, dans les afflictions corporelles, mais il goûte la paix du cœur et se réjouit dans l'espérance des biens futurs. C'est pourquoi Jésus-Christ avait dit dans un autre endroit : Je vous ai dit ceci, afin que vous cherchiez

la paix en moi seul, car le monde ne peut vous donner que peines et tribulations. Comme quelques-uns auraient pu hésiter à prendre sur eux le joug de la loi évangélique, sous prétexte qu'il était trop lourd, trop pesant, le Sauveur, après avoir montré que lui seul donne la paix de l'âme, ajoute encore : *Jugum meum suave est et onus meum leve*. Le joug de la loi ancienne était lourd par la multiplicité de ses cérémonies, par la rigueur de ses jugements, par l'absence des sacrements régénérateurs, mais il n'en est pas ainsi du joug de l'Évangile, et mon fardeau est léger, car l'amour seul le porte aisément. Rien n'est dur, dit saint Jérôme (*in cap.* II *Matth.*), rien n'est pénible pour celui qui aime. Aimons donc Jésus-Christ, et ce qui nous paraissait difficile nous deviendra aisé. La douleur, dit Quintilien, naît uniquement de notre sensibilité, et ce qui nous paraît dur et pénible cesserait de l'être, si nous l'acceptions de bon cœur. Mais, me direz-vous peut-être, comment le joug de l'Évangile pourrait-il être plus léger et plus doux que celui de la loi ancienne? La Loi ne punissait que l'adultère et l'homicide, et l'Évangile punit jusqu'au moindre désir charnel et les plus petits mouvements de colère. Je vous répondrai, selon saint Jérôme : La Loi aussi, n'accordait de récompenses qu'aux œuvres accomplies; l'Évangile, au contraire, récompense même la bonne volonté sans les actes. Comment Jésus-Christ, ajouterez-vous encore, peut-il dire ici que son joug est doux et son fardeau léger, lorsque précédemment il avait dit que la seule voie étroite pouvait conduire à la vie éternelle? Je vous dirai avec saint Augustin et saint Hilaire : Cette voie dont parle le Sauveur paraît étroite et difficile dès le commencement ; en effet il est dur de réformer ses an-

ciennes habitudes; mais, à mesure qu'on avance, elle devient plus large et plus facile par les douceurs que nous fait goûter l'amour du Dieu que nous servons. Celui dont les dents sont agacées mange d'abord avec peine; mais peu à peu il s'y habitue et y trouve du plaisir. La loi évangélique est donc douce et légère dans la pratique pour celui qui aime Dieu, car l'amour fait tout supporter avec joie; elle est également douce par rapport à la loi ancienne et aux récompenses dont sont couronnés nos efforts.

CHAPITRE LIX

DE L'HOMME BLESSÉ PAR LES VOLEURS ET ABANDONNÉ SUR LA VOIE PUBLIQUE

Notre divin Maître avait expliqué les motifs pour lesquels Dieu cache aux superbes et révèle aux humbles les mystères de la foi et les secrets de sa divine sagesse; et en conséquence, abandonnant les Juifs à leur aveuglement, il avait éclairé les disciples, parce qu'ils étaient petits et humbles et leur avait manifesté le mystère de son avénement. Aussi, il les proclame heureux, parce qu'en eux avaient été accomplies les promesses faites aux anciens patriarches. Heureux, leur dit-il, les yeux qui voient ce que vous voyez, *beati oculi qui vident quæ vos videtis*. En effet, ils sont heureux, parce qu'ils ont été jugés dignes de voir Jésus-Christ non-seulement des yeux extérieurs du corps, mais aussi des yeux intérieurs de l'in-

telligence. Ceux qui voient le Christ, Fils de Dieu, à travers la foi, issue et formée de l'amour, sont heureux dès ce monde par l'espérance, et, s'ils persévèrent, ils seront heureux dans l'autre effectivement et en réalité. Puis il ajoute: *Dico enim vobis quod multi prophetæ et reges voluerunt videre*, etc. Je vous le dis en vérité, plusieurs prophètes et plusieurs rois ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu. Des prophètes, c'est-à-dire des personnages puissants en science, et des rois ou des justes puissants en sainteté, car saint Luc appelle rois ceux que saint Mathieu désigne par le nom de justes, et en effet ils sont de grands rois, puisqu'ils ont su triompher de toutes les tentations et gouverner à leur gré les passions et les inclinations de la nature. Ces prophètes et ces justes ont désiré voir et entendre ce que les disciples avaient vu et entendu, et de la même manière, mais ils furent privés de cet avantage. Les disciples, en effet, non-seulement virent Jésus-Christ des yeux du corps dans son humanité, mais découvrirent intérieurement la divinité cachée sous les dehors humains dans sa personne; non-seulement ils entendirent sa voix et ses instructions; mais ils embrassèrent sa doctrine par l'ardeur de leur foi. Les prophètes, au contraire, et les patriarches ne virent le Sauveur que de loin, en figure, à travers les voiles de la foi et comme dans un miroir, et non corporellement comme les apôtres. Jésus-Christ ne félicite pas ses disciples de ce qu'ils ont joui de sa présence corporelle, car les Juifs aussi jouirent de cette présence et s'obstinèrent néanmoins dans leur incrédulité; mais il les félicite de ce que, découvrant sa divinité cachée, ils ont cru en

lui et l'ont adoré comme le Fils de Dieu. Comme eux, nous pouvons aussi mériter d'être proclamés heureux, car quoique nous ne puissions plus voir le Sauveur des yeux du corps dans son humanité, nous pouvons le considérer des yeux de l'esprit, et après l'avoir contemplé à travers les obscurités de la foi en cette vie, nous le verrons face à face dans l'éternité. Remarquons ici que Jésus-Christ se manifeste de quatre manières différentes. Premièrement aux yeux du corps par son humanité, mais cette vue ne constitue pas le véritable bonheur, car les Juifs et les gentils ont pu voir Jésus-Christ pendant sa vie mortelle, mais ils n'en ont pas été moins damnés. Secondement, par la foi; en effet, de cette vue matérielle naît dans nos cœurs une clarté, un sentiment intérieur qui nous fait croire que Jésus-Christ est vraiment Fils de Dieu. *Parce que vous m'avez vu,* dit le Sauveur à l'apôtre saint Thomas, *vous avez cru;* comme s'il disait : Parce que vous avez touché mon corps, parce que vous avez palpé les cicatrices de mes plaies, la foi a éclairé votre cœur et vous avez cru en moi. Cette foi n'est pas encore la vraie béatitude, elle est seulement la voie qui nous y conduit. En troisième lieu, Jésus-Christ se manifeste à l'âme par la contemplation et le ravissement; ce sentiment de dévotion affectueuse nous fait éprouver, il est vrai, combien le Seigneur est doux, mais il n'est pas encore la céleste félicité; il n'en est que l'avant-goût. Quatrièmement, Jésus-Christ se manifeste dans sa gloire en se montrant aux élus tel qu'il est, et cette vue fera le bonheur suprême de l'entendement, comme la charité parfaite celui de la volonté.

Pendant que le Sauveur s'entretenait ainsi avec ses disciples, un docteur de la loi, plus habile à interpréter le

sens littéral des Écritures qu'à en pénétrer le sens spirituel et caché, se lève, et s'adressant à Jésus, lui dit comme pour le tenter : *Maître, que faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle?* Ce docteur se lève pour mieux se faire entendre, ou bien plutôt pour attirer l'attention et se glorifier aux yeux des assistants. Il interroge Jésus non pour s'instruire, mais pour l'éprouver et avec l'intention maligne de critiquer sa réponse. Il l'appelle *Maître* et non pas *Seigneur*, parce que, quoique disposé à apprendre pour s'instruire, il ne veut pas plier son esprit sous le joug de l'obéissance. En appelant Maître celui dont il ne veut pas être le disciple, il nous représente ces chrétiens qui se plaisent à louer la conduite des saints, mais qui n'ont pas le courage de les imiter. Il dit, et avec raison, *que dois-je faire, quid faciendo*, car ce n'est pas à ceux qui écoutent mais à ceux qui accomplissent la loi que le ciel est réservé : le royaume de Dieu est le prix non des beaux discours, mais des bonnes œuvres. Jésus alors lui dit : *Qu'est-il écrit, que lisez-vous dans la loi?* cette loi divine qui est au-dessus de toutes les autres relativement à la vie éternelle, cette loi sur laquelle nous serons examinés, sur laquelle nous aurons à répondre au grand jour du jugement, selon ces paroles de l'Apôtre : *Ceux qui auront violé la loi seront punis selon la loi.* Appliquons-nous donc à étudier cette loi, sur laquelle nous devons être jugés, à l'exemple de l'homme juste dont parle le Psalmiste, qui nuit et jour médita la loi du Seigneur. Mais, hélas ! s'écrie saint Jérôme (*Epist. ad Nepotian.*), de nos jours, on se livre à l'étude des décrets et des ordonnances des empereurs et on néglige les préceptes de Jésus-Christ; on préfère les lois humaines à l'Évangile que l'on méprise. Ce

docteur, ajoute le vénérable Bède (*in cap.* x *Luc.*), interroge Jésus-Christ touchant la vie éternelle, dans l'espérance qu'il répondra contrairement à la loi mosaïque, mais le Sauveur le confond en se servant, dans sa réponse, des paroles mêmes de Moïse, et nous montre par là que les contempteurs de la foi catholique seront confondus par leur propre loi; les Juifs par les Écritures ; les musulmans par la loi même de Mahomet. Le docteur alors lui répond en articulant ce qu'il lisait dans la loi, mais non ce qu'il mettait en pratique : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces.* Vous aimerez le Seigneur, *Dominum*, parce qu'il vous a créé par sa puissance; votre Dieu, *Deum*, parce qu'il vous a instruit par sa sagesse; il est vôtre, *tuum*, parce que, par un effet de sa bonté, il vous a racheté et mis au nombre de ses enfants. Vous l'aimerez de tout votre cœur, *ex toto corde tuo*, c'est-à-dire de toute la puissance de votre volonté; car, de même que du cœur partent les mouvements de toutes les autres parties du corps, de même la volonté est le principe de toutes les opérations de l'âme. Vous l'aimerez de toute votre âme, *ex tota anima tua*, c'est-à-dire de toute l'ardeur sensitive qui est excitée dans l'âme par l'effet de la volonté; vous l'aimerez de tout votre esprit, *ex tota mente tua*, c'est-à-dire de toute la puissance de l'intelligence, laquelle est également mue par la volonté pour adhérer à tous les articles de foi, pour réfléchir sur Dieu et méditer sur les œuvres divines. Enfin vous l'aimerez de toutes vos forces, *ex omnibus viribus tuis*, c'est-à-dire de toutes les puissances déterminantes et agissantes qui, excitées dans l'homme par la volonté, le portent à exécuter avec

amour et avec promptitude toutes les œuvres agréables à Dieu. C'est ce qui fait dire à saint Maxime : La loi divine nous prescrit trois manières dont nous devons aimer Dieu, qui nous éloignent des trois grandes tentations auxquelles nous sommes exposés en ce monde, et que Jésus-Christ a voulu éprouver lui-même, à savoir : l'amour des richesses, l'amour de la gloire et l'amour des plaisirs sensuels. Vous aimerez ensuite votre prochain, *proximum tuum*, c'est-à-dire tous les hommes, comme vous-même, *sicut te ipsum*, avec la même affection, la même tendresse que vous vous aimerez vous-même, cherchant à leur procurer toutes grâces en ce monde, et la gloire éternelle dans l'autre. Le premier et le principal commandement, dit saint Basile (*in Moralibus*), consiste dans l'amour de Dieu, et le second, qui n'est d'ailleurs que le complément du premier, consiste dans l'amour du prochain. Remarquez, dit saint Chrysostôme, que notre Sauveur met pour ainsi dire sur le même rang et recommande avec la même ardeur la pratique des deux préceptes de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. En parlant du premier il dit : Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, et du second il dit : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Si nous observions avec soin ce double précepte, il n'y aurait plus de distinction entre le maître et l'esclave, entre le fort et le faible, entre le riche et le pauvre, et le péché resterait inconnu ici-bas, car ce double amour de Dieu et du prochain vivant dans le cœur de l'homme, le rend invulnérable à tous les traits du démon, et il serait plus facile à la paille de résister au feu qu'au péché d'éteindre l'ardeur de cette charité. Il est écrit, ajoute saint Grégoire (*lib.* XIX, *Moral.*, *cap.* xx), vous aimerez votre prochain comme vous-même; car com-

ment pourrait-il être bon et compatissant envers les autres celui qui est assez cruel envers lui-même pour vivre dans le péché?

Jésus lui dit: Vous avez parfaitement répondu, faites cela, et vous vivrez; c'est-à-dire aimez Dieu et aimez votre prochain. Jésus dit, *faites cela, hoc fac*, parce qu'il ne suffit pas d'aimer, mais il faut manifester cet amour par des actes. Les œuvres sont la preuve la plus évidente de l'amour. Faites cela, et vous vivrez éternellement, *et vives*. L'amour de Dieu et du prochain, telle est la voie qui conduit infailliblement à la vie éternelle; mais vous vous contentez de dire et vous n'agissez pas, c'est pourquoi vous ne pouvez y parvenir. Le docteur voulant se justifier, c'est-à-dire paraître juste aux yeux des autres, et pensant d'ailleurs qu'il s'adressait à un homme ordinaire qui ne voit que l'extérieur et non pas à un Dieu qui pénètre le fond des cœurs, dit à Jésus: *Mais quel est mon prochain* ? Par là, il prouve contre lui-même que l'amour du prochain n'était pas en lui, puisqu'il avoue ne pas le connaître. Peut-être s'imaginait-il que Jésus lui dirait que les Juifs étaient son prochain et qu'alors il pourrait répondre qu'il aimait Dieu et les Juifs, et ainsi paraître juste aux yeux des hommes. Jésus alors levant ses regards en haut, lui propose la parabole d'un homme qui, descendant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs. Jésus lève les yeux au ciel pour nous montrer qu'il allait parler de choses graves et importantes, à savoir de la chute de l'homme qui, à cause de son péché, avait été chassé du paradis terrestre. Quelques auteurs prétendent que ce n'est ici qu'une parabole; d'autres au contraire pensent que le Sauveur raconte un fait qui avait eu lieu, fondés sur ce

que, entre Jérusalem et Jéricho, se trouvait un désert où les voyageurs étaient souvent attaqués, dépouillés, maltraités et quelquefois tués par des voleurs qui avaient fixé leur repaire en cet endroit. Dans le sens allégorique, cet homme tombé entre les mains des voleurs nous représente le genre humain tout entier. En effet, le genre humain, dans la personne de nos premiers parents, descendit de Jérusalem, qui signifie vision de paix, c'est-à-dire du paradis terrestre où il jouissait de la paix et de la béatitude divine; et vint à Jéricho, qui signifie lune, ou mutabilité et inconstance. En d'autres termes, l'homme, en punition de son péché, fut chassé du paradis, où il aurait dû, dans un état de paix et de bonheur, contempler avec délices les œuvres de Dieu, et fut précipité sur cette terre d'exil, remplie d'inconstance, de misères et de tribulation. Il tomba entre les mains des voleurs, c'est-à-dire en la puissance des démons, et fut assujetti aux tentations de la chair dont il eût été exempt, sans son orgueil qui le rendit coupable; car, comme dit l'Écriture, le cœur orgueilleux prépare sa propre ruine et sa perte éternelle. Les voleurs, c'est-à-dire les démons, le dépouillèrent de sa robe d'innocence et d'immortalité. Il connut alors qu'il était nu; mais Dieu lui donna pour vêtement des peaux de bêtes qui devaient sans cesse lui rappeler l'état de mortalité où il était désormais réduit. Après l'avoir couvert de blessures et de plaies par les péchés qu'ils lui firent commettre et avoir affaibli ses bonnes qualités naturelles, les démons se retirèrent; ils ne cessèrent pas pour cela de le poursuivre, mais ils l'attaquèrent d'une manière plus occulte. En effet, le démon, déguisé sous la forme du serpent, se présenta d'abord visiblement à l'homme pour le

séduire, mais par la suite il ne lui tendit plus que des piéges secrets et cachés. — Ils le laissèrent à demi mort; en effet, quoique par le péché, l'homme eût perdu le privilége de l'immortalité, il conserva néanmoins des lumières suffisantes à l'aide desquelles il pouvait encore connaître Dieu et remonter jusqu'à lui.

Le démon, dit le vénérable Bède (*in cap.* x *Luc.*), laissa l'homme à demi-mort, en le dépouillant, par le péché, de la bienheureuse immortalité à laquelle il était destiné, mais il ne put lui ravir l'usage de la raison, avec laquelle il peut encore connaître Dieu et retourner à lui. L'homme, dit saint Théophile, est immortel par son âme et mortel par son corps ; mais quand, par le péché, il a perdu l'immortalité de son âme et qu'il ne conserve plus que la vie du corps, il n'est plus qu'à moitié vivant. Celui-là est à demi mort, dit saint Augustin (*lib.* II, *Quæst. Evang.*, *cap.* XIX), qui ne conserve plus que la vie naturelle, mais dont le libre arbitre est tellement affaibli par le péché, qu'il ne peut plus reconquérir la vie éternelle qu'il a perdue. Aussi, est-il dit qu'il était étendu par terre, *jacebat*, parce qu'il n'avait plus assez de forces pour se relever et recourir au véritable médecin, à Dieu, qui seul pouvait le guérir. Ou bien encore : Les démons abandonnèrent l'homme à demi mort, après lui avoir enlevé la vie de la grâce, ne lui laissant plus que la vie naturelle, selon ce langage de l'apôtre : Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis de la vie criminelle, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi de la vie de la grâce. En effet, Dieu avait créé l'homme à son image en lui donnant la raison, et à sa ressemblance, en lui communiquant son amour, afin que par l'amour et par l'intelligence, il pût s'unir à Dieu, et que par cette union il pût

jouir du souverain bonheur. Mais le démon, jaloux des priviléges et du bonheur de l'homme, l'attaque tout à la fois et dans son amour et dans son intelligence : dans son amour, en corrompant son cœur par la concupiscence du mal ; dans son intelligence, par l'oubli et l'ignorance du bien. L'homme cependant vivait encore à demi, car si le démon put corrompre son cœur au point de le rendre incapable d'aimer aucun bien, il ne peut pourtant pas obscurcir sa raison et son intelligence jusqu'à lui ôter la faculté de connaître encore quelques vérités.

Or, un prêtre et un lévite descendirent par le même chemin, mais ayant aperçu ce malheureux dépouillé et tout couvert de plaies, ils passèrent outre, sans se mettre en peine de le secourir ; ce qui nous montre que les prêtres et les ministres de la loi ancienne ne pouvaient que démasquer les péchés, mais étaient impuissants à les guérir, car le sang des boucs et des taureaux, qu'ils offraient à Dieu en sacrifice, était insuffisant pour laver les crimes du genre humain. Ou bien encore, par le prêtre et le lévite, nous pouvons entendre la Loi et les prophètes qui se contentaient de montrer et de reprendre les péchés, mais ne les guérissaient pas. Vint ensuite à passer par là un Samaritain, c'est-à-dire Jésus-Christ, ce vrai gardien des âmes pendant le pèlerinage de cette vie ; il s'approche de l'homme blessé en se rendant semblable à lui par son Incarnation ; à la vue de ses misères, il est touché de compassion, et dans sa bonté, il bande ses blessures en l'entourant de ses grâces et en réprimant ses péchés ; il verse sur ses plaies l'huile de la douceur, en lui faisant espérer le pardon de ses crimes, et le vin de la componction en lui inspirant la crainte des châtiments qui leur sont réservés.

Le Sauveur bande les blessures des pécheurs quand il leur dit : Faites pénitence ; il verse l'huile sur leurs plaies quand il dit : Le royaume des cieux sera la récompense de votre repentir ; et le vin en disant : Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Jésus-Christ a aussi voulu par là nous apprendre la manière dont nous devons traiter les pécheurs qui viennent à résipiscence. En effet, nous bandons leurs plaies quand nous leur ordonnons de s'abstenir de tout mal ; nous versons l'huile, quand nous les consolons et que nous leur promettons le pardon de leurs fautes ; nous versons le vin, quand nous leur prescrivons les jeûnes et les mortifications des sens. N'oublions jamais que le vin doit être uni à l'huile et l'huile au vin, ce qui fait dire à saint Grégoire (*in cap.* III, *I, Reg.*) : Il faut joindre la douceur à la sévérité et tempérer l'une par l'autre, de manière que les pécheurs ne soient ni découragés ni rebutés par trop de rigueur, ni énervés par trop d'indulgence. Toujours punir, dit saint Bernard, c'est de la cruauté ; toujours faire grâce, c'est de la faiblesse, mais celui qui sait tempérer la sévérité par la douceur est digne de louanges.

Le Samaritain, prenant alors le blessé dans ses bras, le plaça sur son cheval, et le conduisit à l'hôtellerie, où il eut grand soin de lui. Ce cheval du Samaritain nous représente l'humanité de Jésus-Christ sous laquelle il daigne venir à nous, et qui dans son corps porta nos péchés sur l'arbre de la croix, ou qui, selon une autre parabole, charge la brebis égarée sur ses épaules pour la reporter au bercail. Et il le conduit à l'hôtellerie. En effet, Jésus conduit le pécheur dans le sein de son Église, où après s'être déchargé du poids de ses crimes, il peut se reposer des fati-

gues du chemin et réparer ses forces par une nourriture salutaire. L'Église est désignée ici non pas sous le nom de demeure ou maison, *domus*, mais sous celui d'hôtellerie, ou lieu de passage, *stabulum*, pour nous apprendre d'abord qu'elle est destinée à nous recevoir dans nos misères et dans nos imperfections spirituelles, et ensuite que ce n'est là qu'un lieu d'exil auquel l'homme ne doit pas s'attacher; il doit soupirer sans cesse après sa véritable patrie. Pendant toute sa vie mortelle, Jésus, comme un médecin dévoué, travailla à la guérison des pécheurs, mais le lendemain, *altera die*, c'est-à-dire après sa résurrection, lorsqu'il eut accompli l'œuvre de la rédemption des hommes, *il donna* deux deniers, à savoir les deux Testaments, sur lesquels étaient inscrits le nom et l'image du Roi éternel, et qui devaient servir à payer notre guérison. Il les donna à l'hôtellier, c'est-à-dire à ses apôtres, auxquels il révéla la connaissance des saintes Écritures pour qu'ils pussent enseigner et instruire les peuples, ainsi qu'aux prélats et à ceux qui sont appelés à gouverner son Église et à prendre soin des pécheurs. De plus, il leur enjoint d'ajouter de leur propre fonds ce qui serait nécessaire. Ce qui nous montre que les prédicateurs ne doivent pas se contenter d'annoncer les vérités contenues dans les deux Testaments, mais se servir encore de la tradition, des écrits des saints docteurs qui les ont précédés, de leurs propres inspirations, en un mot, mettre tout en œuvre pour la conversion des pécheurs. Il donne aussi de son propre fonds, celui qui, à l'exemple des apôtres, prêche gratuitement la sainte doctrine aux hommes, sans attendre ou recevoir d'eux aucune récompense temporelle. Il donne également du sien, celui qui non-seulement accomplit en tout point les

commandements de Dieu, mais observe encore les conseils évangéliques. Aussi, au grand jour du jugement, lorsque le souverain Maître viendra rendre à chacun selon ses œuvres, s'adressant au bon serviteur, il lui dira : Parce que vous avez été fidèle en de petites choses, je vous établirai sur de plus grandes ; entrez dans la joie de votre Seigneur et Maître. Tout homme qui se rend coupable de péchés mortels, descend, pour ainsi parler, de Jérusalem à Jéricho, c'est-à-dire quitte Dieu, qui est notre paix et notre souverain bien, pour s'attacher à des biens fragiles et périssables. Quand il est ainsi tombé entre les mains de ses ennemis, qui sont les démons, qu'il est dépouillé, couvert de plaies, abandonné, que lui reste-t-il, sinon la prière ? Conjurons donc, et avec instance, le véritable Samaritain, le gardien de nos âmes, Jésus, notre divin Rédempteur, de venir sur le chemin où nous languissons, d'éloigner de nous les démons, de rétablir en nous la grâce dont ils nous ont dépouillés, de cicatriser nos blessures, de ranimer en nous la vie qui est près de s'échapper et de nous conduire avec lui dans la Jérusalem céleste.

Dans un sens moral, cet homme qui descend de Jérusalem à Jéricho est la figure du pécheur qui tombe de l'état de justice dans le péché ; les voleurs sont les démons qui le dépouillent de la grâce qui est la véritable vie et ne lui laissent que la vie naturelle du corps. Le prêtre et le lévite qui passent outre, sont les mauvais ministres de l'Église ; le Samaritain nous représente le bon confesseur ou prédicateur, qui, touché de compassion, s'approche du pécheur, bande ses blessures en lui donnant de bons conseils, des avis salutaires, verse sur ses plaies l'huile de la miséri-

corde et le vin de la justice, puis le conduit à l'hôtellerie, c'est-à-dire à l'Église, où il reçoit le pain de la parole divine et celui de la sainte Eucharistie, qui nous représentent la grâce dans cette vie et la gloire éternelle dans l'autre. Enfin, l'hôtellier est le propre pasteur entre les mains duquel le pécheur est remis, et qui, de son côté, doit faire des avances et suppléer à ce qui manque pour son entière guérison, en vue des récompenses éternelles qui sont promises à son zèle et à son dévouement.

Après cette parabole, Jésus s'adressant au docteur qui l'avait d'abord interrogé, lui demanda lequel des trois s'était montré le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs ; le docteur répondit : Celui qui eut pitié de lui. Ni le prêtre, dit saint Cyrille, ni le lévite n'était le prochain de ce malheureux, mais celui-là seul qui lui porta secours. La dignité du sacerdoce et la connaissance des saintes Écritures sont inutiles, si elles ne sont confirmées par les bonnes œuvres. D'après ces paroles de notre divin Maître, dit le vénérable Bède (*in cap.* x *Luc.*), il est évident que celui-là seul est véritablement notre prochain qui nous vient en aide dans nos peines et dans nos afflictions, qu'il soit prêtre, clerc ou laïque, ami ou ennemi, étranger ou concitoyen. Alors le Sauveur tirant la conclusion toute naturelle de sa propre réponse : Allez, lui dit-il, et faites de même. A l'exemple du Samaritain, montrez-vous bon, généreux, compatissant pour tous les hommes, même pour vos ennemis, et par là vous prouverez que vous aimez votre prochain comme vous-même. Comme s'il disait, ajoute saint Chrysostôme : Si vous voyez quelqu'un dans la peine, ne dites pas : C'est un méchant, c'est un Juif ou un païen, car quel qu'il soit, dès l'instant

qu'il est malheureux, il a droit à votre compassion et à votre bienfaisance. Jésus-Christ tire encore une autre conclusion de la réponse de ce docteur, à savoir, que ce ne sont pas les liens du sang ou de la patrie, mais bien les œuvres de miséricorde qui constituent notre prochain. Ainsi, voulez-vous accomplir ce double précepte de l'amour de Dieu et du prochain, aimez-moi, car je suis tout à la fois l'un et l'autre; faites tous vos efforts pour soulager vos frères dans leurs besoins, soit corporels, soit spirituels, et vous prouverez ainsi que vous êtes leur prochain. Je possède en mon cœur, s'écrie saint Bernard (*Serm.* 20, *in Cantic.*), l'amour de Dieu et du prochain, lorsque je vous aime, ô mon doux Jésus, car vous êtes mon prochain, puisque vous avez daigné vous faire homme comme moi et pour moi; vous êtes aussi mon Dieu, vous qui m'avez comblé de tous vos dons. D'après ces deux conclusions, le docteur est convaincu ouvertement de ne point observer le double précepte de l'amour, puisqu'il n'aime pas Jésus-Christ, qui mérite sous un double rapport tout notre amour et toutes nos affections. Voulons-nous exciter et entretenir dans nos cœurs l'amour de Dieu, méditons souvent sur les bienfaits dont il nous a comblés. La vraie miséricorde consiste à regarder comme notre prochain tous les hommes, quels qu'ils soient, connus ou étrangers, et c'est elle seule qui peut nous mériter la vie et le bonheur éternel. Celui-là est vraiment votre prochain dont vous avez compassion; mais celui qui endurcit son cœur aux malheurs et aux peines d'autrui, n'a pas de prochain. Par ce commandement : Vous aimerez votre prochain comme vous-même, Notre-Seigneur comprend tous les hommes; et ce commandement consiste

dans l'accomplissement de la loi naturelle qui nous dit de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait à nous-mêmes, et de faire pour autrui ce que nous voudrions qu'on fît pour nous. Nul, dit saint Ambroise (*in cap.* x *Luc.*), n'est plus véritablement notre prochain que celui qui par sa bonté envers nous et par sa grâce, a guéri nos plaies et cicatrisé nos blessures ; aimons donc notre divin Sauveur, aimons-le comme notre prochain ; aimons-le comme le chef dont nous sommes les membres. Aimons aussi ceux qui marchent sur ses traces en imitant ses vertus. Ce n'est pas la parenté, mais la charité qui fait le prochain ; la miséricorde est dans la nature même, et rien n'est plus conforme à la nature que de venir en aide à ses semblables. Saint Augustin (*de Verbis Apost.*, *cap.* XXIII) nous exhorte aussi à la pratique de cette vertu en ces termes : Pendant que nous sommes sur cette terre d'exil, aidons-nous à supporter mutuellement nos peines et nos fardeaux, afin de pouvoir parvenir à cette vie où il n'y aura plus ni fatigues, ni misères. La vraie affection consiste à partager les peines et les afflictions de la personne aimée ; c'est là la marque évidente de l'amitié sincère et véritable. Et si nous voulons que ce devoir nous devienne doux et facile, considérons tout ce qu'un Dieu a bien voulu endurer pour nous. L'apôtre saint Paul ne nous dit-il pas : Éprouvez et faites vous-mêmes en faveur de votre prochain ce que Jésus-Christ a bien voulu faire et souffrir pour vous? Pensons aussi que nous sommes hommes, et que les infirmités et les maladies spirituelles ou corporelles que nous remarquons dans les autres auraient pu ou peuvent encore nous atteindre nous-mêmes, et alors nous serons disposés à compatir à leurs maux et

à leur venir en aide, comme nous voudrions que les autres se comportassent à notre égard si nous étions à leur place. C'est ainsi qu'agissait le grand apôtre : Je me suis fait tout à tous, dit-il, afin de les gagner tous à Jésus-Christ. Il pensait alors qu'il aurait pu être lui-même dans le malheureux état dont il voulait les délivrer. Croyons également que tout homme, quel qu'il soit, peut avoir quelque qualité secrète, quelque vertu cachée qui le rende meilleur que nous, et cette pensée suffira pour abattre, pour comprimer notre orgueil, exciter en nous la charité, et nous faire supporter non-seulement avec patience et résignation, mais encore de bon cœur et avec joie les imperfections et les défauts de nos frères. Celui, dit saint Grégoire (*Homil.* 13, *in Ezéchiel.*), qui considère attentivement tout ce que les autres ont à supporter de ses propres défauts et de ses imperfections, sera plus disposé à supporter les imperfections et les défauts du prochain. Et plus loin il ajoute : La Jérusalem céleste, cette cité des élus, se forme et se compose des anges et des saints. Les pierres, ou plutôt les âmes destinées à entrer dans cette céleste construction, sont taillées et polies ici-bas par les peines, les chagrins, les tribulations de toute sorte. Dans un édifice matériel, les pierres superposées se soutiennent mutuellement, et celles qui sont supportées en supportent d'autres à leur tour. Ainsi, dans l'Église de Dieu, il est nécessaire que les chrétiens supportent leurs frères s'ils veulent eux-mêmes être supportés par les autres; de cette manière s'élève l'édifice de la vraie charité qui repose sur une base unique, et cette base est notre divin Rédempteur, qui, selon l'apôtre saint Paul, est le vrai fondement hors duquel nul ne saurait rien édifier. Ce fondement porte tout et n'est

lui-même porté par rien ; c'est-à-dire que Jésus-Christ supporte seul toutes nos imperfections, tous nos défauts, et qu'il ne nous laisse rien supporter de lui, puisqu'il est la perfection même. De ces paroles de saint Grégoire nous devons conclure que plus nous aurons eu à souffrir ici-bas de la part des autres pour l'amour de Dieu, plus aussi nous serons rapprochés de la base de l'édifice qui est Jésus-Christ, et moins nous aurons eu à souffrir, plus aussi nous en serons éloignés. Méditons donc ces paroles avec attention, et alors nous serons disposés à supporter les défauts et les imperfections du prochain, non-seulement avec patience, mais encore avec joie en vue de Dieu.

CHAPITRE LX

PÉNITENCE DE MARIE-MADELEINE

Jésus monta ensuite de Galilée en Judée. Là, se rencontra un pharisien, Simon le lépreux, qui voulant se justifier et tirer vanité de sa justice, le pria de venir manger chez lui. Le Sauveur, loin de rebuter cette justice hypocrite, en médecin plein de bonté et de bienveillance, accepta l'invitation, pour guérir son hôte de sa dissimulation. Jésus, comme nous le lisons dans l'Évangile, mangea avec les publicains et les pécheurs, pour nous exhorter à la pénitence; nous l'avons vu assister au festin que lui offrit Mathieu, chef des publicains. Il mangea avec les justes qui l'aimaient, pour entretenir et développer leur amour et leur dévotion envers lui, témoin l'hospitalité qu'il accepta de Marthe et de Marie-Madeleine. Il mangea avec ses parents pauvres, pour secourir leur pauvreté, témoin les noces de Cana, où il changea l'eau en vin. Il accepta

aussi les invitations des pharisiens orgueilleux, pour réprimer leur orgueil et blâmer leurs vices, témoin l'exemple que nous avons sous les yeux. Quelquefois aussi, par amour de la pauvreté (car il était pauvre et ne possédait presque rien des biens de ce monde), il acceptait avec humilité et reconnaissance, selon les lieux et les circonstances, les invitations qu'on lui faisait. Et, pourquoi n'appellerions-nous pas dans notre demeure un si grand hôte? pourquoi, lorsqu'il s'invite lui-même, ne le recevrions-nous pas avec plaisir? n'apporte-t-il pas avec lui tous les biens?

Madeleine apprit que Jésus avait été invité chez Simon le lépreux. Elle avait sans doute entendu déjà le Sauveur prêcher. Aussi, touchée intérieurement de douleur à cause de ses péchés, en ayant une contrition parfaite, et enflammée d'amour pour Jésus-Christ, elle se rendit avec un vase d'albâtre plein d'huile et de parfum à l'endroit du festin. Le pharisien, dont il est ici question, est quelquefois appelé dans l'Évangile Simon le lépreux. Et ce n'est pas sans raison que l'évangéliste fait mention de sa lèpre. Il veut, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 81, *in Matth.*), nous montrer par là pourquoi Madeleine s'approcha avec confiance du Sauveur. La lèpre était une maladie rebutante et que les hommes avaient en horreur. Marie avait vu Jésus en guérir Simon, et elle eut confiance qu'il purifierait facilement son âme de ses souillures.

Arrivée dans la demeure du pharisien, prenant une attitude modeste, la tête inclinée et les yeux humblement baissés vers la terre, elle traversa la salle du festin, et n'eut de repos, que lorsqu'elle fût arrivée auprès de Jésus. Alors se plaçant derrière le Sauveur (elle n'avait osé se

mettre devant lui, ses péchés la rendaient confuse), elle se prosterna à ses pieds, le cœur rempli d'une confiance immense, parce qu'elle brûlait déjà de son ardent amour, et se mit à fondre en soupirs et en sanglots et à arroser et laver de torrents de larmes les pieds du Seigneur, tant était grande la contrition qui déchirait son âme. Mais ayant séché ses pleurs, elle essuya avec ses cheveux les pieds inondés de Jésus, et son amour prenant de l'intensité, elle les couvrait de ses tendres et doux baisers, sans pouvoir mettre un terme à ses caresses. Comme la marche les avait couverts de poussière et harassés de fatigue, elle y répandait des parfums précieux pour y ramener la fraîcheur en même temps que le délassement.

Voilà la conduite extérieure de Marie-Madeleine dans cette circonstance. Mais ce qui se passait au fond de son âme, quelle ferveur la dévorait, Dieu seul en était témoin. Pour montrer son indignité, dit Grégoire de Nysse, Madeleine, les yeux baissés, restait derrière Jésus, embrassant ses pieds et les arrosant de ses larmes. Extérieurement elle manifestait la douleur de son âme et intérieurement elle demandait le pardon. L'attitude de Madeleine derrière le Sauveur nous montre donc son respect religieux et son humilité, et l'effusion de ses larmes, sa véritable pénitence et la componction de son âme; elle cache ses pleurs en les essuyant avec ses cheveux pour nous montrer qu'elle n'est pas de ceux qui font leurs œuvres pour être vus des hommes; ses baisers prouvent son amour et sa dilection; le parfum qu'elle répand, les tendres sentiments de son cœur et le pieux respect qui l'animait. Par le vase d'albâtre, on peut entendre le sanctuaire de son âme rempli de foi et de charité, et la

demeure habituelle où se conservent ces deux vertus. Au souvenir de la pénitence de Marie, dit saint Grégoire (*Hom.* 33, *in Evang.*), je me sens plus disposé à verser des larmes qu'à parler. Quel est le cœur en effet, fût-il dur comme du marbre, que la douleur de cette pécheresse n'attendrirait pas et ne pousserait pas à la pénitence? Marie pensa à sa conduite passée et ne voulut mettre aucune mesure dans ses efforts pour la réparer. Elle s'introduisit dans la salle du festin sans avoir été invitée, et ne rougit pas de verser des pleurs, tant était grande la douleur de son âme. La honte intérieure qu'elle éprouvait lui donna la force de surmonter sa confusion extérieure en face des convives et de courir à la Source de la miséricorde pour obtenir sa purification.

Dans le sens mystique, les pieds du Seigneur figurent les pauvres; ils sont la partie inférieure de son corps mystique à cause de leur abaissement et de leurs afflictions. Le riche et le pécheur veulent-ils donc obtenir ici-bas le pardon de leurs péchés et la gloire du royaume, qui appartient aux pauvres, dans l'autre vie, ils doivent se prosterner en quelque sorte aux pieds des pauvres en leur témoignant de la bienveillance et en les environnant de leur estime et de leur amitié. Ils doivent les arroser des larmes de leur compassion, faire disparaître les angoisses de leur pauvreté par les secours de leurs biens temporels que figure la richesse de la chevelure de Madeleine; les couvrir de leurs baisers, c'est-à-dire être affables avec eux, leur adresser des paroles douces et les aimer comme des frères; répandre sur leurs personnes des parfums, c'est-à-dire les secourir avec un visage gai, avec une générosité accompagnée de douceur et de paroles consolatrices. En

dehors de ces conditions, dit saint Augustin, les riches ne peuvent dire convenablement et avec vérité : Notre Père ; ils refusent de reconnaître pour frères les pauvres. Et cependant, combien ont une conduite tout opposée, et comme le pharisien se rendent indignes de la grâce en ce monde et de la gloire en l'autre! Madeleine, dit saint Grégoire, est notre image, si après avoir péché nous retournons à Dieu de tout notre cœur et si nous imitons le deuil de sa pénitence. Or, que signifie le parfum qu'elle répand, sinon la bonne odeur de notre vie, que nous répandons dans l'Église, lorsque nous faisons de bonnes œuvres? Nous sommes devant Jésus-Christ, lorsque plongés dans le péché nous nous opposons à la marche de sa grâce dans nos cœurs. Si, au contraire, nous passons du péché à une vraie pénitence, nous nous prosternons derrière lui, à ses pieds, car nous nous attachons à ses pas dont nous embarrassions auparavant la marche. Madeleine arrose de ses larmes les pieds du Sauveur. Nous l'imitons, lorsque nos sentiments de compassion nous font nous abaisser jusqu'aux membres les plus humbles du Seigneur. Nous essuyons les pieds de Jésus-Christ, avec nos cheveux, lorsque nous ne nous contentons pas d'avoir pitié de ses saints, mais que nous les secourons de notre superflu. Madeleine couvre ensuite de ses baisers les pieds de Jésus ; nous faisons de même quand nous aimons ceux que nous secourons.

Ainsi, cette femme pécheresse se prosternant aux pieds de Jésus-Christ, figure toute personne ayant une véritable contrition de ses péchés. Or, le vrai repentir demande qu'on serve Dieu par la pénitence, comme on l'a offensé par le péché, d'après cette parole de saint Paul : *Comme*

vous avez abandonné au péché les membres de votre corps, consacrez-les maintenant à la justice pour votre sanctification. Madeleine suit ce précepte. Mes frères, dit saint Grégoire (*Homil.* 33, *in Evang.*), cette pécheresse répand des parfums aux pieds de Jésus en signe de renoncement à sa mauvaise conduite passée. Ce corps, qu'elle n'avait pas rougi de souiller en face des hommes, elle l'offre maintenant à Dieu avec la dévotion la plus pure. Ces yeux avaient convoité les choses terrestres; maintenant ils versent les pleurs du repentir. Cette riche chevelure, elle l'avait fait servir à rehausser l'éclat de sa beauté, elle sert maintenant à essuyer les larmes dont elle à arrosé les pieds du Sauveur. Ses lèvres avaient fait entendre des discours marqués au coin de l'orgueil, et elles baisent la trace des pieds du Rédempteur. Tout ce qui avait été pour elle le siége de la satisfaction devient un autel où elle fait un holocauste. Sur la ruine de ses crimes, elle élève autant de vertus, et tout ce qui lui avait fait mépriser Dieu le lui fait servir par la pénitence. Saint Jérôme nous dit quelque chose d'à peu près semblable à propos de sainte Paule. Je l'exhortais souvent, dit ce docteur, à ne pas verser des larmes si abondantes et à conserver sa vue pour se livrer à la lecture de l'Évangile. Et elle me répondait : Ne dois-je pas exténuer ce visage que, contre l'ordre du Seigneur, j'ai revêtu d'une beauté factice pour plaire aux hommes? Ne dois-je pas mortifier ce corps qui a nagé dans les délices? Ces réjouissances et les ris prolongés, il faut les expier par des larmes continuelles. Les couches moelleuses et richement ornées ne doivent-elles pas se transformer en un austère

cilice ? Je me suis étudiée à plaire à mon époux et au monde, et je désire maintenant plaire à Jésus-Christ. Voilà le modèle du vrai repentir ; ce qui nous a conduits au péché doit, par une réaction salutaire, nous ramener à la pénitence. Ainsi, avons-nous péché par l'excès dans le boire, nous devons faire pénitence en nous abstenant de vin. Avons-nous péché par l'excès dans le manger ou par la recherche des mets exquis, nous devons faire pénitence en jeûnant et en recherchant les mets les plus simples ; en un mot, nous devons punir chaque excès par la privation contraire. Contemplons donc Madeleine et admirons sa dévotion ; méditons attentivement tout ce qu'elle fit dans cette circonstance, car sa conduite ici a un caractère de grande utilité morale. Considérons aussi le Seigneur Jésus ; voyons avec quelle bonté il reçoit cette pécheresse, avec quelle patience il endure toutes ses démonstrations envers sa personne sacrée. Il interrompt son repas, ainsi que les autres convives, pour attendre la fin de l'événement, dont l'étrangeté jetait tout le monde dans l'étonnement.

Cependant le pharisien qui avait invité Jésus et qui n'avait qu'une justice hypocrite dont il s'enorgueillissait, n'ayant d'ailleurs aucune compassion dans le cœur et oubliant sa propre fragilité, murmura en lui-même sur la conduite de Madeleine et contre son hôte en disant : Si cet homme était un vrai prophète, connaissant les secrets des cœurs, il saurait qui est celle qui le touche; il saurait que c'est une femme de mauvaise vie et ne s'en laisserait pas approcher, il refuserait ses parfums. Le pharisien blâme ici Madeleine de la maladie morale qui l'affligeait, au lieu de la louer en quelque sorte, puisqu'elle venait en demander la guérison à un si

grand médecin. Il blâme aussi Jésus d'accorder sa bienveillance et son secours à cette femme, au lieu de lui en rendre des actions de grâces, et de le prier à son tour de guérir la blessure profonde de son d'orgueil. Quoi donc! ne sais-tu pas, pharisien insensé, ne sais-tu pas que celui que tu refuses de reconnaître comme prophète, est celui-là même qui t'a purifié de la lèpre? Oui, il est prophète; oui, il sait parfaitement que cette femme qui l'a touché est une pécheresse. Mais n'est-il pas descendu du ciel pour appeler les pécheurs à la pénitence et non pas les justes? Il l'a affirmé lui-même en propres termes. Comment s'éloignerait-il donc des pécheurs celui qui s'est fait homme pour les pécheurs? Ainsi, dit saint Grégoire, lorsque nous voyons des pécheurs, déplorons en leur personne notre propre malheur; car, ou nous avons commis ou nous pourrions commettre les mêmes fautes qu'eux. Ce pharisien qui accuse Jésus-Christ d'ignorance et Madeleine de péché, figure l'hypocrite qui présume de sa fausse justice pour mépriser les autres hommes. La véritable justice, dit saint Grégoire, connaît la compassion et la fausse justice ne connaît que l'indignation; voilà pourquoi le Sauveur blâme Simon de son défaut de charité dans des choses d'une mince importance pour louer les actes de Madeleine. Ainsi, ne faisant pas attention aux paroles de Simon, mais pénétrant ses pensées, il y répond pour le réfuter; par cette pénétration et sa réponse, il se montre plus qu'un prophète, mais le Seigneur des prophètes; il lui expose la parabole des deux débiteurs pour le forcer à conclure plus péremptoirement contre lui-même. Il veut qu'il se convainque par sa propre sentence, comme le frénétique qui porte lui-même les liens qui serviront à le

garrotter. Ces deux débiteurs étaient, d'un côté, Marie; elle devait à Dieu cinq cents deniers; de l'autre, le pharisien, qui était débiteur de cinquante deniers seulement; il s'estimait moins grand pécheur que Marie. Celle-ci devait aimer davantage parce qu'elle avait obtenu la remise d'une plus grande dette, et elle prouvait ce plus grand amour par des démonstrations envers Jésus-Christ plus éclatantes.

Le Sauveur convainc donc le pharisien par l'exemple des deux débiteurs et du créancier, que Madeleine devait être justifiée par la grâce de l'amour divin; qu'elle était plus digne d'être aimée et d'obtenir la rémission de ses péchés. Sa conduite vis-à-vis de Jésus avait été beaucoup plus agréable à Dieu que le festin de l'orgueilleux pharisien. Dans l'ordre humain, l'amour trouve son principe dans les dons qui l'ont précédé, et par conséquent, l'intensité de cet amour est en raison de l'abondance des bienfaits reçus : voilà pourquoi le Seigneur énumérant les biens de la pécheresse et les maux du faux juste, adresse au pharisien un triple reproche. Il a manqué de piété, en ne lui donnant pas de l'eau pour laver et délasser ses pieds fatigués par le voyage et couverts de poussière, parce que Jésus ne faisait pas usage de chaussures complètes. C'est comme si le Sauveur disait à Simon, selon Tite: s'il est une chose facile, c'est d'avoir de l'eau et de s'en servir; mais l'effusion des larmes n'est pas donnée à tout le monde. Or, vous ne m'avez pas donné ce que vous aviez sous la main, et cette femme m'a accordé une chose très-difficile ; en lavant mes pieds avec ses larmes, elle a essuyé ses propres pleurs. Le pharisien a manqué aussi de charité; il n'a pas donné à Jésus le baiser, signe de l'amitié

et de l'hospitalité. Il n'a pas eu non plus cette physionomie gaie, figurée par l'huile, dont il n'a pas oint la tête du Sauveur. C'était l'usage à cette époque de rendre à ses hôtes ce triple devoir ; on les embrassait comme marque d'inviolabilité pour leur personne dans la demeure où ils entraient ; on leur lavait les pieds, pour les délasser des fatigues du voyage ; on leur oignait la tête de parfums rafraîchissants pour apaiser la chaleur qui les incommodait. A ce triple reproche adressé à Simon, Jésus oppose l'éloge d'une triple perfection qui éclate dans les démonstrations de Madeleine, il suffit, pour s'en convaincre, de lire le texte évangélique.

Il ressort donc de la conduite de Marie, qu'elle aima beaucoup le Seigneur et qu'en retour elle obtint le pardon de ses péchés, lequel attisa de plus en plus la flamme de son amour. Aussi Jésus voulant montrer la consommation de toutes choses dans l'amour, dit à Simon : Je vous le déclare, beaucoup de péchés lui sont remis, à cause de son grand amour. La charité détruit la multitude des péchés, comme dit saint Jacques. Aimez donc beaucoup à votre tour, si vous voulez recevoir un pardon abondant. Les âmes, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 6, *in Matth.*), qui se sont lancées avec ardeur dans la voie du mal, doivent retourner avec la même ardeur dans la voie du bien, ayant conscience des dettes nombreuses contractées vis-à-vis de Dieu. Mais celui à qui on remet moins, continue Jésus-Christ, aime moins, comme vous, par exemple, pharisien. Gardez-vous bien toutefois de vous enorgueillir, si vos dettes sont moins nombreuses; car le pardon vous est t oujours nécessaire; aucun homme ne peut se libérer par lui-même de la dette contractée par le péché; l'interven-

tion de la grâce divine est requise pour cet effet. Allumons donc, s'écrie ici saint Chrysostôme (*Hom.* 68, *in Matth.*), allumons le feu de la ferveur dans notre âme, si nous voulons sortir de l'abaissement où nous a réduits le péché et nous agrandir par la grâce. Sommes-nous plongés dans le mal, ne désespérons pas; mais ne sommeillons pas non plus dans notre vertu. Ne nous laissons pas aller à une trop grande confiance en nous-mêmes ; car souvent nous pouvons être devancés dans le ciel par une âme qui était pécheresse ; ne désespérons pas non plus, car nous pouvons nous élever au-dessus de ceux qui occupent les premières places. Que croyez-vous, mes frères, dit saint Grégoire (*Hom.* 33, *in Evang.*), que soit l'amour ? c'est un véritable feu. Et le péché ? une véritable rouille. Jésus dit à Madeleine que beaucoup de péchés lui sont remis, au nom de son grand amour. Elle se purifiait d'autant plus de la rouille de ses péchés, qu'elle brûlait davantage du feu de la charité. Cet homme, dit ici saint Augustin, a commis beaucoup de péchés et a contracté ainsi de grandes dettes; celui-ci, en a commis, au contraire, très-peu. Or, c'est par la grâce de Dieu que le premier voit ses fautes effacées, comme le second en a été préservé. Le péché que nous commettons, un autre pourrait le commettre, si le Créateur le laissait sans sauvegarde. Qui ne le voit, dit saint Bernard, je suis tombé dans beaucoup de péchés : mais que d'autres chutes j'aurais faites, si je n'avais eu le secours de la miséricorde du Tout-Puissant ! Oui, je le confesse et je le confesserai toujours avec le prophète royal, si le Seigneur ne m'avait pas soutenu, mon âme aurait été sur le point d'aller habiter dans l'enfer, c'est-à-dire elle serait descendue à toute espèce de péchés.

Dans le sens mystique, le créancier dont parle Jésus, c'est Dieu, qui réclame le châtiment pour la faute, et le mérite de nos bonnes œuvres pour nous accorder des grâces. Les débiteurs sont Marie et le pharisien, ou les gentils et les Juifs, ou le pécheur public et le pècheur occulte, ou bien encore le clerc et le laïque. Les premiers sont débiteurs de cinq cents deniers, parce qu'ils pèchent davantage, et les seconds de cinquante, ils sont moins coupables. Mais ni les uns ni les autres ne peuvent acquitter leur dette ; car il leur est impossible, en vertu de leurs propres forces et sans la grâce, d'obtenir la rémission de leurs péchés. Voilà pourquoi Dieu leur remet gratuitement la dette contractée par leurs prévarications. *Le Seigneur dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis*, non-seuleé ment quant à la culpabilité et à la coulpe, mais encore quant à la peine qui leur était due. Tel est l'effet d'un vif amour de Dieu et de l'horreur de notre passé coupable.

O heureuse Marie, qui a reçu de Dieu tant de dons ! Elle obtient d'abord la rémission de ses fautes; elle jouit ensuite de la familiarité avec le Seigneur, et mérite de le contempler la première après sa résurrection, comme nous le verrons plus loin.

Et ceux qui étaient à table avec le Sauveur commencèrent à dire en eux-mêmes : Quel est celui-ci qui remet même les péchés? Ils tenaient ce langage parce qu'ils n'apercevaient que l'humanité de Jésus qui n'avait pas la puissance de remettre les péchés. Mais le Seigneur faisant peu de cas de leurs pensées, dit à Madeleine : *Votre foi*, c'est-à-dire cette foi que Dieu a mise dans votre âme, *vous a sauvée ;* car la foi, dit saint Grégoire, fille de la charité, rend digne de la vie éternelle celui qui en est animé. La foi

sauva Marie, parce qu'elle ne douta pas d'obtenir de Dieu la réalisation de l'objet de sa demande; elle avait déjà reçu l'espérance de Celui de qui elle implorait le salut. *Allez en paix*, ajouta Jésus, c'est-à-dire vivez saintement dans le calme, loin du tumulte des vices, et conservez votre vie en harmonie avec la grâce du Rédempteur. Le Sauveur ordonne à cette femme d'aller en paix, afin qu'elle persévère à marcher dans la voie de la vérité sans s'en éloigner en devenant un scandale pour le monde. Ceci fait dire à Théophile : Après lui avoir remis ses péchés, Jésus engage ensuite Marie à se livrer à la pratique du bien. *Marchez en paix*, ajoute-t-il, c'est-à-dire dans le chemin de la justice, car la justice est la paix de l'homme avec Dieu, comme le péché fait leur mésintelligence. C'est comme si Jésus vous disait : Faites tout ce qui vous conduit à la paix avec Dieu.

Ces paroles, *allez en paix*, marquent donc que Marie s'empressa de marcher dans les bonnes œuvres et eut la paix au fond de sa conscience. O parole pleine de suavité et de douceur! avec quelle joie Madeleine dut vous entendre! comme elle dut s'éloigner volontiers de la voie du mal, pour se tourner tout à fait vers Dieu, vivre d'une vie sainte et pure et s'attacher pour jamais au Seigneur Jésus et à sa Mère! Comme ces mots sont pleins de justesse, après la rémission des péchés de cette femme! Les âmes justifiées possèdent la paix, parce qu'elles n'ont aucun remords au fond de la conscience; mais la paix est loin des impies et de ceux qui vivent dans le péché.

Voici ce qui nous prouve d'une manière évidente cette vérité : la charité rétablit la paix entre Dieu et le pécheur, ce qui fait dire au bienheureux Pierre : *La charité couvre*

beaucoup de péchés. Sans cette vertu, ajoute saint Ambroise, il est impossible de plaire à Dieu ; nous devons donc allumer la charité dans notre âme et l'offrir au Seigneur. Sans la charité toutes nos offrandes sont de nulle valeur ; car que pourrions-nous offrir à Dieu pour s'être abaissé à revêtir notre humanité, pour s'être laissé flageller, pour avoir enduré le supplice de la croix, la mort et la sépulture dans un tombeau ? Ah ! malheur à moi, si je ne réponds pas à tous les bienfaits par l'amour. Je ne crains pas de le dire, Pierre n'eût pas pu autrement rendre au Sauveur ce qu'il avait fait pour lui, et voilà pourquoi il s'efforça de l'aimer autant qu'il le put. Saint Paul n'aurait pas pu rendre non plus ce que Jésus avait fait pour lui ; il lui donnait, il est vrai, mort pour mort ; mais que sa dette était encore grande ! Ainsi, rendrions-nous au Seigneur croix pour croix, mort pour mort, qu'est-ce que cela ? N'avons-nous pas tout de lui, par lui et en lui ?

Ah ! donnons-lui amour pour amour, rendons-lui grâces pour l'effusion de son sang précieux. Que personne ne désespère donc pour ses péchés, mais qu'il compte sur la miséricorde de Dieu ; il se plaît à l'exercer envers ceux qui viennent à lui avec un cœur contrit et humilié.

Ainsi, voulez-vous connaître la vertu de la confession et des larmes, voyez ce que font la foi et l'amour. En un instant Madeleine est justifiée et purifiée de tout péché, elle qui avait été remplie de tous les vices et si grande pécheresse que le pharisien avait dédaigné de la regarder. Ah ! pécheur, imitez cette femme ; pleurez vos fautes, pour que Dieu essuie un jour vos larmes. En effet, comme dit saint Bernard, larmes bénies que celles que la main bienfaisante de Dieu sèchera ! Heureux les yeux qui préfèrent s'inonder

des pleurs de la pénitence plutôt que de considérer les vanités et les richesses du monde. Lorsqu'un violent orage, dit saint Chrysostôme, a fondu sur la terre, la sérénité renaît au ciel; ainsi, avez-vous répandu des larmes, la tranquillité vient dans votre âme et dissipe les nuages du péché. Comme nous sommes purifiés par l'eau et l'Esprit, nous le sommes aussi par les larmes du repentir et la confession; ce qui fait dire à saint Anselme : Ah! entrez dans la demeure du pharisien; contemplez notre Seigneur assis à la table du festin; avec cette tendre pécheresse, allez vous prosterner à ses pieds; arrosez-les de vos larmes, essuyez-les avec vos cheveux, couvrez-les de vos caresses, répandez-y vos parfums. Et s'il ne vous permet pas d'embrasser ses pieds sacrés, insistez, priez, levez vers lui vos paupières humides de pleurs; par vos soupirs et vos gémissements arrachez-lui l'objet de votre demande; luttez avec lui comme Jacob, afin qu'il se réjouisse de se voir vaincu. Quelquefois il vous paraîtra détourner son regard, être sourd à vos supplications, éloigner ses pieds que vous brûlez de caresser. Néanmoins, persistez toujours et écriez-vous : Jusques à quand élèverai-je ma voix vers vous sans me voir exaucé. Rendez-moi, mon bon Jésus, la joie de votre salut, parce que mon cœur vous a dit : Seigneur, je cherche votre regard, et je le chercherai jusqu'à ce que je l'aie trouvé. Qu'aucun pécheur ne désespère donc de la clémence divine; car Dieu est disposé à pardonner à tout homme, et à ramener au royaume des cieux ceux qui font pénitence.

Nous avons une preuve de cette dernière vérité dans Manassès. Dieu, à cause de son repentir, ramena à la grâce ce roi d'Israël. Manassès était grandement coupable

vis-à-vis du Seigneur. Isaïe lui avait reproché ses péchés, et il avait fait scier ce prophète avec une scie de bois par le milieu du corps. Il fit périr tant de saints hommes qui blâmaient sa conduite, qu'on dit que les places de Jérusalem furent rougies de leur sang. Devenu enfin captif de ses ennemis et conduit en exil, il fut jeté en prison; là, il commença à faire pénitence et à déplorer sincèrement ses crimes. Il pria le Seigneur avec larmes, en lui disant : Mes péchés, Seigneur, sont plus nombreux que les grains de sable de la mer, et la multitude de mes iniquités me rend indigne de voir les hauteurs sacrées du ciel. Dieu eut pitié de lui et accueillit son repentir. Il l'arracha à sa captivité et le rétablit dans son royaume à Jérusalem. Ce roi est la figure du pécheur; il tourmente les prophètes du Seigneur qui le réprimandent, lorsqu'il refuse d'écouter les prédicateurs et les docteurs de l'Église. Tant qu'il demeure dans le péché mortel, il est sous la captivité du démon; s'il fait pénitence dans toute la sincérité de son cœur, Dieu est disposé à l'accueillir et à lui donner sa grâce. Nous avons encore une figure de la même vérité dans le roi David, qui se rendit coupable du double crime d'adultère et d'homicide. Réprimandé par Nathan, il s'écria : J'ai péché; et aussitôt le prophète répondit : Le Seigneur vous a pardonné votre faute. Oh! qu'elle est grande, qu'elle est ineffable la miséricorde de Dieu! Quiconque se repent est pardonné, de quelque condition qu'il soit. Ah! que l'énormité de nos fautes ne nous jette donc pas dans le désespoir; nous avons divers exemples de la clémence divine. Mais, d'un autre côté, ne demeurons plus désormais les esclaves du péché; car les hommes abdiquent un grand honneur en restant les serviteurs du péché, en

se livrant aux plaisirs et aux convoitises de la chair, en soupirant après les honneurs et les dignités, enfin, en recherchant avec une grande ardeur les biens et les richesses de ce monde. Ah! où sont-ils les mortels qui ne courent pas après ce triple mal, qui ne servent pas, qui n'obéissent pas aux créatures, lesquelles devraient les servir et leur obéir à eux-mêmes? Qu'ils sont misérables! comme ils s'avilissent! au lieu de se montrer maîtres ils se transforment en serviteurs. Un jour Diogène, à cause de sa science et de sa sagesse éminentes, était visité par Alexandre; le philosophe ne voulut pas même se lever en présence de cette majesté. A cette vue, le grand conquérant, en proie à la colère, se retira. Ses courtisans revinrent auprès du philosophe et lui dirent : Pourquoi avez-vous agi ainsi vis-à-vis de notre maître; Alexandre vous faisait un honneur insigne en vous visitant vous plongé dans un si grand dénûment. Il est indigne de ma dignité, répondit Diogène, de rendre des hommages au serviteur de mon serviteur. Votre roi sert mon serviteur, c'est-à-dire le monde qui me sert et a été fait pour me servir. Voilà pourquoi il ne convenait pas que je donnasse quelque marque de respect à votre maître. Ah! ce philosophe était bien seigneur et roi du monde; il tenait haut la dignité et l'excellence de sa nature.

CHAPITRE LXI

ACTIVITÉ DE MARTHE; REPOS DE MARIE

Après ce que nous venons de raconter, Jésus faisant un jour des courses évangéliques avec ses disciples, entra dans le bourg de Béthanie, interprété demeure de l'obéissance ; ce qui signifie que le Seigneur habite avec plaisir dans la conscience qui est heureuse de lui obéir. Il alla chez Marthe et Marie, qu'il visitait souvent, à cause de l'étroite amitié qui l'unissait à cette famille. Toutefois, l'Évangile dit que c'est une femme nommée Marthe qui reçut Jésus dans sa demeure. Pourquoi ces paroles exclusives? parce que Marthe était l'aînée de la famille et s'occupait de la direction de la maison à l'exclusion de Marie. Mais les deux sœurs, ayant une grande affection pour le Sauveur, le reçurent avec joie et respect, heureuses de la visite d'un si grand hôte. Marthe s'empressa aussitôt de faire les préparatifs de réception pour Jésus et ses disciples qui l'accom-

pagnaient; Marie, au contraire, se mit aux pieds du Seigneur pour écouter ses paroles, les goûter et lui témoigner le grand respect et la profonde confiance qu'elle avait pour lui. L'une restait debout et s'empressait de préparer à Jésus la nourriture du corps, tandis que l'autre recevait celle de l'âme de la part de Jésus qui, selon sa coutume, parlait de la vie éternelle, voulant par là donner à ses disciples un exemple, celui de nourrir de la doctrine sacrée les hôtes qui les recevraient. Marie était tout occupée à contempler la figure du Sauveur, où éclatait la beauté, et à goûter ses discours pleins de douceur et de suavité. Elle était ravie au delà de toute expression. Elle ne pensait qu'à se livrer aux actes de la vie contemplative et à recueillir les miettes précieuses du pain spirituel distribué par le Seigneur. Marthe, au contraire, se livrait aux occupations de la vie active; mais comme fatiguée, elle prit un moment de relâche, et, voyant avec peine que tous les préparatifs de la réception incombaient à elle seule et que sa sœur restait dans le calme et le repos, elle s'en plaignit à Jésus qui le permettait et le pria d'engager sa sœur à partager avec elle ses fatigues. Mais Marthe reçut une réponse opposée à son désir. Marie se contenta d'aider sa sœur de ses conseils, de diriger ses actes et de prier pour elle. Nous le voyons, ces deux femmes n'avaient ni serviteur ni servante à leur disposition; Jésus n'avait personne autour de lui pour pourvoir aux nécessités de sa subsistance; voilà une leçon pour les prélats qui s'environnent de beaucoup de serviteurs. Marthe se plaignant de l'inactivité de Marie figure les chrétiens qui, ne connaissant pas encore la vie contemplative, regardent seulement comme agréables à Dieu les actes de charité envers le prochain,

et qui pensent que pour arriver à servir dévotement Jésus-Christ par la vie contemplative, il faut d'abord s'exercer à la vie active. Saint Jérôme disait à une dame noble et riche qu'il invitait à la vie solitaire : Oh! quand sortirez-vous de cette servitude qui est si imparfaite? Croyez-vous que Notre Seigneur ne pourra pas nourrir ses pauvres sans vous?

D'après l'Évangile, Marie voit sa conduite blâmée de trois manières : par le pharisien, qui l'accuse de présomption et de témérité pour avoir osé, elle pécheresse, toucher Jésus dans la salle du festin ; par Judas, qui l'accuse de prodigalité parce qu'elle a répandu un parfum précieux, pour en oindre la tête et les pieds du Sauveur ; enfin, par sa sœur, qui la blâme de son inactivité, comme nous le voyons ici. Et Marie garde toujours patiemment le silence en face de l'accusation. Jésus répond toujours pour elle et l'excuse. Il montre au pharisien que l'acte de Marie n'a pas un caractère de présomption mais de dévotion ; à Judas et aux autres disciples, que l'effusion du parfum n'était pas un acte de prodigalité mais d'amour ; à Marthe, que si sa sœur s'était assise à ses pieds, ce n'était pas par indolence, mais pour se livrer à des actes meilleurs. Mais Marie qui se complaisait dans les paroles du Sauveur, qui était captivée par leur suavité ineffable, à la plainte de sa sœur, sortant comme d'une espèce de sommeil, craignit pour son repos, et, inclinant son visage vers la terre, elle garda le silence et confia sa cause au véritable Juge qui était là présent ; elle redoutait, par une réponse, d'interrompre ou d'abandonner l'intention qu'elle avait d'écouter Jésus-Christ. Alors Jésus, excusant Marie, dit à Marthe : *Martha, Martha* (cette répétition du nom prouve l'affection du Sau-

veur, ou son désir d'attirer l'attention de Marthe), *vous vous inquiétez et vous vous embarrassez du soin de beaucoup de choses.* En effet, les actes de la vie active entraînent avec eux la sollicitude et la distraction de notre âme, et la jettent souvent dans le trouble. Voulez-vous donc vivre dans la joie et le calme d'esprit, ne vous mêlez pas de nombreuses affaires; car plus vous serez préoccupé, moins vous aurez de force pour atteindre à votre fin. Après tout *une seule chose est nécessaire :* s'attacher absolument à Dieu, d'après cette parole du Psalmiste : J'ai demandé au Seigneur une seule chose; elle sera l'objet de mes recherches, etc. Ou bien encore, une seule chose, *unum,* c'est-à-dire Dieu lui-même que nous devons chercher préférablement à tout; il s'agit ici de la concentration de toutes nos pensées en Dieu, car par la vie contemplative, notre esprit s'attache à Dieu qui est un, comme par la vie active il se tourne vers les créatures qui sont nombreuses, et qui, à ce point de vue, divisent en quelque sorte notre âme et la distraient de beaucoup de manières. Toutefois, plusieurs choses sont nécessaires à ceux qui tendent vers l'objet unique qu'ils doivent placer au-dessus de tout. *Or, Marie choisit la meilleure part,* la plus sûre et la plus noble. C'est comme si Jésus disait à Marthe : Vous n'avez pas choisi la mauvaise part, mais Marie a choisi la meilleure. Ainsi ne vous plaignez pas de l'inactivité de votre sœur; car celui qui reste inactif est au-dessus de celui qui doit le servir. Mais comment peut-on savoir que la part de Marie est la meilleure, puisqu'elle ne l'obtiendra que dans la vie éternelle? Madeleine eut un avant-goût des douceurs et de la suavité du bonheur de l'autre vie, bien qu'elle n'en jouît pas avec la plénitude qui devait remplir son âme dans le

paradis. Jésus ne blâme pas Marthe de la part qu'elle a choisie, puisqu'elle est bonne; non; mais il félicite Marie d'avoir pris la meilleure, puisqu'*elle ne lui sera point ôtée;* elle a fait choix de ce qui durera éternellement. Cette vie de Madeleine continue et se développe en ce monde pour atteindre dans l'autre sa dernière perfection; Dieu que nous voyons ici-bas comme à travers un miroir, et d'une manière énigmatique, au delà de la tombe, nous le verrons clairement et face à face. Le feu de l'amour qui commence à s'enflammer sur cette terre, deviendra un véritable incendie lorsque nous pourrons contempler Celui qui en est l'objet. La charité ne s'éteint jamais, elle se perfectionne seulement et survit aux siècles des siècles. C'est le foyer qui se trouve dans Jérusalem et dont la flamme s'élève jusque sur les hauteurs de Sion. Il en est de même de la vie contemplative: c'est une seule et même chose en ce monde et au ciel; seulement la joie de l'âme ici est imparfaite, et là-haut elle sera parfaite. Ainsi la vie de contemplation dont nous aurons joui ici-bas se perfectionnera au ciel; nous serons alors en face de l'objet de notre contemplation. Mais la vie active s'évanouira un jour comme la foi, et nous sera ôtée, parce que dans la patrie éternelle les œuvres de miséricorde qui en sont l'objet, cesseront d'être nécessaires.

Marie se voyant donc excusée par le Seigneur, se rassit à ses pieds avec plus de sécurité, et se rétablit dans un calme beaucoup plus doux. Ce qui fait dire à saint Augustin : Le Seigneur répond pour Marie à Marthe, et celui que Marthe avait interpellé comme juge devient avocat de Marie. La sentence de Jésus fut une réponse à Marthe qui lui avait formulé une plainte, et la défense de Marie qu'il

avait accueillie. Marthe était toute préoccupée de la manière la plus convenable dont elle servirait Jésus-Christ; et Marie de la manière dont elle recevrait du Sauveur la nourriture de l'âme; Marthe préparait un festin pour le Seigneur, et Marie se réjouissait d'avance d'assister à ce festin en la société de Jésus; son âme était sous le charme d'une suavité merveilleuse qui certes devait l'emporter de beaucoup sur la satisfaction que pourrait éprouver son être matériel. Jésus excuse Marie, et celle-ci se rassied à ses pieds avec beaucoup plus d'assurance. Ainsi le Seigneur ne blâme pas la conduite de ces deux femmes, mais établit une différence entre elles, et montre celle qui est la plus parfaite. La contemplation de Dieu doit être préférée à l'exercice de toutes les autres vertus. Voilà pourquoi saint Ambroise dit : Étudiez-vous à avoir le désir de la sagesse divine comme Marie; tel est l'acte qui a le plus de grandeur et de perfection. Que les préoccupations de la vie active ne vous empêchent pas d'arriver à la connaissance du Verbe céleste, et gardez-vous de blâmer et de juger inactifs ceux que vous voyez s'exercer en la vraie sagesse divine. Marthe ne fut pas reprise de son empressement, mais Marie lui fut préférée pour avoir choisi la meilleure part. Jésus-Christ est riche en grâces et les distribue aux hommes, et le plus sage prend les meilleures. C'est ainsi que firent les apôtres : ils regardèrent comme meilleur de vaquer à la prédication de la parole divine et laissèrent le service des tables, auquel ils préposèrent sept diacres.

Ainsi, la part choisie par Marie, c'est-à-dire le calme de la contemplation, est préférée à l'activité de Marthe, parce qu'elle a plus de grandeur; elle nous rapproche de la vie

des anges; elle a plus de sécurité, de paix, de douceur et de durée, puisqu'elle ne sera point ôtée. La vie active renferme plus de dangers, à cause de la boue et de la poussière qui s'attachent aux pieds de ceux qui s'y livrent; elle est plus pénible, à cause de ses sollicitudes et de ses fatigues; toutefois, elle est plus utile au prochain, parce qu'en résultent son secours et son édification. Mais il y a deux sortes de vie active : l'une est celle des prélats et des prédicateurs de la parole de Dieu, l'autre regarde les œuvres faites dans l'intérêt du prochain dans la vie commune. Ainsi, lorsque nous lisons dans l'Évangile que la première vie est préférée à la seconde, ceci doit s'entendre de la vie des prélats et des prédicateurs; car, dans la vie de ces deux catégories de personnes, il est des cas où l'action l'emporte sur la contemplation, et d'autres où cette dernière a la prééminence sur la première. Cette remarque nous révèle la distinction d'une double vie dans les docteurs, dont l'une consiste dans l'exercice des vertus morales, et dispose à la contemplation. Ceux qui, en ce monde, dit saint Grégoire, désirent monter sur les sommets de la contemplation, doivent d'abord s'exercer dans la plaine à la vie active. Le tumulte des passions ayant été apaisé par la pratique des vertus morales, l'âme est disposée à s'élever plus facilement à la contemplation de la vérité divine, ce qui nous prouve que la vie active est établie pour nous amener à la contemplative comme à dessein; or la fin l'emporte toujours sur les moyens qui y conduisent. Il est une autre espèce de vie active qui suit la contemplative de la plénitude de laquelle elle procède; elle consiste, par exemple, à enseigner les autres, à s'occuper de la direction des âmes; il en est qui prétendent que cette espèce de vie

l'emporte sur la contemplative; mais Jésus-Christ n'en dit rien ici, comme tout le monde peut le voir. Toutefois, d'autres préfèrent la vie contemplative à la vie active. Ce qui détermine, disent-ils, simplement notre choix, paraît meilleur absolument que ce qui ne le détermine que d'une manière accidentelle. Or nous devons faire choix de la contemplation pour elle-même et de la direction des âmes dans le cas seulement où le bien de nos frères l'exige. Ce qui fait dire à saint Augustin (*Lib. XIX, de Civit., cap.* x) : La charité demande le saint calme de la contemplation; la nécessité de la charité se livre à une activité juste et raisonnable; si nous ne sommes obligés envers personne à la vie active, livrons-nous à la contemplation de la vérité; mais si nous avons charge d'âmes, nous devons agir à cause de la nécessité de la charité.

Ainsi, ces deux sœurs aimées de Jésus-Christ, Marthe et Marie, figurent la double vie spirituelle dont vit l'Église ici-bas. Marthe est l'image de la vie active par laquelle nous aidons notre prochain au nom de la charité; et Marie de la vie contemplative qui nous fait aspirer sans cesse à nous reposer dans l'amour de Dieu. Voilà pourquoi l'Évangile nous dit que ce fut Marthe et non pas Marie qui reçut le Sauveur dans sa demeure. Marie n'a pas d'habitation à elle; l'âme livrée à la vie contemplative dédaigne toutes les possessions de ce siècle; il lui suffit d'être assise aux pieds du Seigneur, d'écouter toujours la parole de Dieu et de nourrir son âme plutôt que son enveloppe mortelle. Il lui suffit, après avoir relégué loin d'elle tous les soins et les sollicitudes des choses de ce monde, de se livrer avec assiduité à la lecture sainte et à la prière, de se plonger dans la méditation des vérités divines, de verser souvent de

douces larmes de componction pour la rémission de ses péchés et l'obtention de la vie éternelle. Ainsi firent les prophètes, les apôtres et grand nombre d'autres saints pernages, qui abandonnèrent tout et fuirent le monde pour s'attacher au Seigneur. Quant à la vie active, elle est ainsi appelée parce que ceux qui en vivent sont toujours dans l'activité, les fatigues et les travaux, et ne connaissent presque pas le calme et le repos. Voilà pourquoi l'évangéliste dit de Marthe qu'elle se donnait beaucoup de mouvement pour préparer tout ce qu'il fallait pour faire à Jésus une réception digne de sa personne sacrée. Ne voyons-nous pas cette même activité dans beaucoup de ministres de l'Eglise et de chrétiens? Ils s'empressent de courir de tous côtés, de travailler, de s'imposer de grandes fatigues, pour aller de différentes manières au-devant des besoins de leurs frères, et accomplir des œuvres de miséricorde; ils sont la copie fidèle de Marthe. Marie reste assise, parce que le contemplatif, ayant dompté ses passions, jouit en Jésus-Christ du repos qui faisait l'objet de ses désirs. Marthe, au contraire, reste debout, parce que dans la vie active, on est toujours occupé et en quelque sorte dans l'arène. Cette considération fait dire à saint Augustin (*Serm.* 27, *de Verbis Dom.*): Dans cette maison où fut reçu Jésus-Christ, il y avait deux femmes qui figurent les deux vies innocentes et dignes d'éloges, l'une laborieuse et l'autre calme et tranquille, qui se partagent l'Eglise; avec elles se trouve aussi la Source elle-même de la vie.

Ces deux femmes, remplies de la sagesse divine, ont été comme les chefs et l'avant-garde de l'armée chrétienne. Tous les fidèles marchent à leur suite : les uns sur les traces de Marthe et les autres sur celles de Marie; c'est

là la condition essentielle pour entrer dans la patrie céleste. Nous devons suivre l'une ou l'autre de ces deux saintes femmes. Mais ici, chacun doit peser ses forces, et voir auquel de ces deux genres de vie il est plus apte. S'il a plus de dispositions pour la contemplation, plus de ferveur pour la prière, il ne doit pas hésiter à se transporter dans la solitude, afin de prier Dieu pour lui et son prochain. Il n'enfouit pas ainsi dans la terre son talent; il le dépose dans le sein de Dieu, bien qu'il ne se livre pas à la prédication; il consacre au contraire aux autres le talent de la prière et de la dévotion, par le moyen duquel il se perfectionne. On ne peut pas accuser de paresse un homme qui se livre tout entier à la contemplation, à la prière, au jeûne et aux saintes larmes. Il en est de même de la vie active considérée dans ses conditions relatives. Toutefois, ces deux vies ne sont pas opposées entre elles, mais diffèrent seulement par leurs propriétés respectives. Souvent celui qui se livre à la vie active, se livre en même temps à la contemplation, et réciproquement, bien qu'il soit désigné d'après la vie dont il exerce le plus souvent les actes. Or les actes de la vie active sont : lire et prêcher en public, corriger les pécheurs, rappeler dans le droit chemin ceux qui s'égarent, instruire les ignorants, soulager et nourrir les pauvres, appuyer de nos conseils ceux qui les demandent, arracher la faiblesse à la tyrannie du puissant, prendre soin des malades, veiller sur la conduite de ceux qui sont confiés à notre direction, dispenser à chacun ce qui lui convient, enfin pratiquer toutes les œuvres de miséricorde. Les devoirs de la vie contemplative sont : la lecture en son particulier des saints Livres, la méditation de la loi de Dieu qui procure

ici-bas un avant-goût des douceurs de la patrie d'en haut, l'attachement à la volonté seule du Créateur, le dépouillement de notre âme de toutes les choses terrestres, et son union, autant que la faiblesse humaine le permet, avec Jésus-Christ, en sorte que, ayant foulé aux pieds toutes les préoccupations de ce monde, toutes nos actions, toutes nos pensées aient pour fin de jouir de la présence de Dieu, et de cesser de vivre sur la terre pour ne nous trouver que dans le ciel, car l'homme qui vit de la vraie vie spirituelle doit régler toute sa vie et tous ses actes, comme s'il devait à chaque instant paraître devant Dieu pour être jugé; il doit être embrasé d'un grand amour, comme si à chaque instant il devait se réunir à la société des anges pour jouir éternellement de Dieu. Celui qui a toujours le cœur tourné vers le ciel dans tous ses actes, exhorte les autres à l'amour de Dieu, se moque de la gloire et de la félicité de ce monde, s'étonne de l'aveuglement des hommes, et nous montre quelle folie il y a de mettre sa confiance dans les choses éphémères et terrestres. Cependant, selon les circonstances et les besoins, on peut passer de la vie contemplative à la vie active, et réciproquement, quand ce changement paraît devoir être utile à l'Eglise.

Un saint homme, écrivant à un prélat nouvellement élevé à sa dignité qui regrettait le calme de la contemplation qu'il avait perdu et qui supportait péniblement le fardeau des habitudes de la vie active, lui dit : Vous étiez assis avec Marie aux pieds du Seigneur; vous partagez maintenant l'activité de Marthe. La beauté de Rachel vous avait charmé; mais gardez-vous de vous éloigner de Lia parce qu'elle est féconde. Marie reçoit la nourriture spirituelle des mains de Jésus à qui Marthe prépare un fes-

tin; celle-ci restaure Dieu, celle-là est restaurée par Dieu lui-même; Marthe sert le pain des hommes, Marie reçoit le pain des anges. Tous les mets de la table de Jésus sont pleins de saveur; la plupart des mets servis par Marthe sont insipides. Là, vous entendiez les chants des anges, vos regards se reposaient sur les lis des vierges, les roses des martyrs, les violettes des confesseurs; ici vous apercevez le Fils de Dieu lui-même descendant du ciel et disant : Les anges éprouvent une plus grande joie à la vue d'un pécheur qui fait pénitence, etc. La vie contemplative vous paraît préférable à la vie active. Cependant, si vous voulez bien examiner, vous verrez dans cette dernière le moyen d'arriver à la gloire, aussi bien que dans la première; ces deux vies peuvent se trouver réunies dans la même personne et séparées dans deux personnes différentes. Ainsi, Jésus-Christ enseignait dans les plaines de la Judée, et se retirait ensuite sur les montagnes pour prier. Moïse sur la montagne et dans le tabernacle s'entretenait avec le Seigneur; et après être descendu de la montagne et sorti du tabernacle, il parlait au peuple. Pierre à qui il fut dit dans le cénacle : Immole et mange, prêcha au peuple. Saint Paul, ravi au troisième ciel, devint le docteur des nations. Marie, d'après l'Évangile, s'assit aux pieds de Jésus pour l'écouter, et ne se prêta nullement à aider sa sœur qui était très-occupée pour la réception de Jésus et qui réclamait avec une certaine amertume le secours de Marie.

D'un autre côté, nous ne voyons pas dans l'Évangile que Marthe se soit immiscée dans la part choisie par Marie et qui ne devait jamais lui être ôtée. Marie figure donc l'âme qui vit dans le ciel et qui dit : Je me suis éloi-

gnée du monde et j'ai pris la fuite pour demeurer dans la solitude, c'est-à-dire unie avec Dieu par la pensée. Dans la personne de Marthe, Jésus blâme les prêtres qui se livrent tellement aux occupations de la vie active, que souvent ils ne connaissent pas la contemplation et ne peuvent offrir à Dieu le sacrifice d'un cœur contrit et humilié; il est impossible en effet, de parler au Seigneur si on s'entretient, même silencieusement et en soi-même, avec le monde. Le souvenir des choses de la terre accompagne souvent les prêtres jusqu'au saint autel, leur fait perdre le fruit de leurs prières, et est très-nuisible à leurs fonctions ecclésiastiques. Et s'ils s'excusent sur la conduite de Marthe, qui était tout occupée à plusieurs choses à la fois, nous leur répondrons que Marthe agissait pour l'amour de Jésus-Christ, dont les prêtres sont souvent bien éloignés; car dans de telles préoccupations mondaines, ils cherchent leur propre satisfaction et nullement le bon plaisir de Jésus-Christ. Comme ils sont loin de la sainte activité de Marthe! ils sont pires que les séculiers, ils descendent jusqu'au rôle de commerçants. Oh! quel juste motif pour eux de se livrer aux gémissements et aux larmes afin d'expier cette indigne conduite. Du reste, si vous faites simplement comme Marthe, vous faites bien; si vous vous partagez entre Rachel et Lia, entre la vie contemplative et la vie active, vous faites mieux; mais si vous vous asseyez aux pieds de Jésus-Christ pour l'écouter, vous faites très-bien. Je vous dis cela pour que vous sachiez qu'il y a un grand avantage spirituel d'imiter tour à tour les actes de ces deux saintes femmes, et de vous livrer tantôt au repos de Marie, tantôt à l'activité de Marthe pour vous rendre utiles au prochain. Aimez Rachel pour sa beauté, et Lia

pour sa fécondité. Le prélat ne doit avoir de préférence ni pour l'une ni pour l'autre, mais les environner toutes les deux de son affection. Pour vous, j'ignore si vous avez une préférence, mais ce que je sais et ce que vous savez aussi, c'est que, d'après l'Évangile, de deux hommes qui seront dans un lit, l'un sera pris et l'autre sera laissé. Instruisez-vous. Cet Evangile qui nous occupe, bien qu'il ne se rapporte pas directement à la bienheureuse Marie, l'Eglise le lit le jour de l'Assomption; car Marie est réellement le bourg ou le château fort dans lequel entra le Seigneur, et elle a fait des actes de la double vie active et contemplative de Marthe et de Marie. Le corps de cette Vierge Immaculée fut la ville fortifiée dans laquelle entra Jésus au jour de sa conception. Cette dénomination de château fort lui convient parfaitement, car sept conditions sont requises pour un véritable château fort : 1° il doit être placé sur un endroit élevé : ceci nous figure que l'homme qui veut bâtir dans son âme l'édifice spirituel des vertus, doit s'élever au-dessus des préoccupations et de l'affection des choses de ce monde, et se tenir sur les hauteurs des désirs des choses du ciel et de la contemplation des vérités divines. Ainsi fit la bienheureuse Vierge Marie; elle atteignit les sommets de la perfection spirituelle relativement aux deux vies dont nous venons de parler; 2° le château fort doit être environné de remparts bien clos et solides : ceci nous figure l'inviolabilité et l'intégrité virginale de Marie qui fut telle que jamais la moindre pensée impure ne vint lui porter atteinte, et qu'en elle se sont accomplies parfaitement ces paroles des Cantiques : Vous êtes un jardin clos de tous côtés, une porte scellée; 3° le château doit être dominé

par une tour, figure de l'humilité qui élève l'homme jusqu'au ciel, d'après cette parole : Celui qui s'humilie sera exalté. Comme la tour protége tout ce qui est dans l'enceinte fortifiée, de même l'humilité protége et conserve toutes les vertus dans l'homme. Il y a une connexion parfaite entre cette tour de l'humilité et le rempart de la virginité ; ces deux vertus se défendent l'une l'autre, et elles existèrent en Marie dans toute leur perfection ; 4° le château-fort doit être entouré d'un fossé, lequel figure la vertu de la pauvreté qui fait sortir de notre âme toute pensée terrestre. Or, Marie fut si pauvre, qu'elle ne trouva pas même un endroit convenable pour abriter son Enfant béni qui venait de naître, et qu'elle fut obligée de le placer entre deux vils animaux ; 5° un château-fort doit avoir des munitions et des armes pour défendre et protéger ceux qui y cherchent un asile : ceci nous figure l'abondance de la miséricorde de Marie ; elle défend les pécheurs et tous ceux qui, pressés par leurs ennemis, recourent à elle ; 6° un château fort a besoin de vivres pour sustenter ceux qui y sont renfermés et leur permettre d'opposer à l'ennemi une longue résistance : ceci nous figure les provisions des aliments spirituels dont jouissait Marie en elle-même ; car elle renfermait dans son chaste sein le Pain vivant et véritable descendu du ciel ; 7° le château fort doit être environné d'eau ; et ceci nous figure la plénitude de la grâce qui se trouvait en la bienheureuse Vierge. En effet, dit saint Jérôme, Dieu a distribué partiellement ses grâces aux autres créatures, mais il en a répandu la plénitude sur Marie.

Jésus entra donc dans un endroit fortifié, c'est-à-dire dans les entrailles bénies de la bienheureuse Vierge,

pour combattre contre le démon et triompher de lui; *et une femme nommée Marthe*, c'est-à-dire la Vierge de Juda, *le reçut dans sa demeure,* c'est-à-dire dans son chaste sein; *et cette femme avait une sœur qui s'appelait Marie.* La Sainte-Vierge fut à la fois Marthe et Marie, parce qu'elle s'adonna avec zèle à la pratique des bonnes œuvres, sans oublier de goûter le calme de la contemplation. Elle remplit le rôle de Marthe vis-à-vis de Jésus-Christ son Fils, en exerçant envers sa personne sacrée tous les actes de miséricorde, et en l'environnant de sa sollicitude maternelle la plus tendre et la plus vigilante. Elle remplit le rôle de Marthe, quand elle servit sa cousine Elisabeth qui venait de mettre au monde le précurseur du Seigneur; elle mit le tendre Jean-Baptiste dans son berceau et lui prodigua tous les soins délicats que mérite un enfant nouveau-né; en un mot, elle rendit au fils et à la mère, avec la plus grande humilité, les bons offices nécessaires dans les circonstances où ils se trouvaient. La Sainte-Vierge remplit aussi le rôle de Marie, et se livra à la vie contemplative, en écoutant religieusement les paroles de l'ange et du Seigneur, en s'entretenant avec eux, en conservant et méditant pieusement au fond de son cœur tout ce qu'elle avait vu et entendu, pour ne le manifester qu'en temps opportun; lorsque les apôtres commencèrent à écrire l'Évangile, elle leur enseigna tout ce qu'elle avait recueilli sur les lèvres de Jésus. Ainsi les paroles de l'Évangile: *Et cette femme avait une sœur nommée Marie,* conviennent parfaitement à la Sainte-Vierge.

Mais Marthe, tout en persévérant dans la foi, dit à Jésus : *Seigneur, ne considérez-vous pas que ma sœur me*

laisse servir toute seule? Cette Marthe, qui se plaint de sa sœur, c'est la partie inférieure en la Sainte-Vierge, qui, voyant son Fils conduit à la mort, est saisie d'une compassion toute naturelle, et désire l'arracher aux mains de ses ennemis. Marie, c'est la partie supérieure qui, considérant la volonté divine qui a fixé tout ce qui doit arriver à l'endroit du Sauveur, et se tenant comme assise à ses pieds, écoutait ce que son Fils avait prédit sur sa Passion et se soumettait aux ordres d'en haut. La partie inférieure en Marie fait entendre des plaintes contre la partie supérieure. Mais écoutons la réponse du Seigneur : *Marthe! Marthe! vous vous inquiétez et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses.* La Sainte-Vierge fut, en effet, dans un trouble cruel et une grande sollicitude, quand elle s'enfuit en Égypte pour soustraire son enfant à la cruauté d'Hérode, quand elle vit les Juifs persécuter son divin Fils. Mais Marie savait qu'une seule chose était nécessaire, la mort d'un seul homme pour éloigner la ruine du peuple tout entier; et guidée par la partie supérieure, elle choisit la meilleure part, celle d'aider en tout à la volonté divine; et cette part ne lui fut point ôtée; car le Christ dut passer par les angoisses de sa Passion et de sa mort pour entrer dans sa gloire.

Saint Anselme commentant le passage qui nous occupe, *Jésus entra*, etc., dit : Ce château fort dans lequel Jésus entra, nous l'entendons, au sens figuré, de l'Immaculée Vierge qui fut la Mère de ce même Jésus. En effet, que signifie le mot *castellum*? c'est une tour environnée de remparts; cette tour et ces remparts se prêtent une défense réciproque; de dessus les remparts on éloigne les ennemis de la citadelle, on les tient à distance respec-

tueuse des remparts. Or, Marie peut très-bien être comparée à ce château fort. Elle fut environnée comme d'un rempart de la virginité d'esprit et de corps ; la concupiscence n'eut jamais accès dans son âme, pas plus que les plaisirs charnels ne purent corrompre ses sens. Mais lorsque la concupiscence ne peut triompher de la virginité, elle cède l'attaque à l'orgueil. Voilà pourquoi Marie a aussi à son secours la tour de l'humilité, pour repousser loin de sa virginité le démon de la superbe. Ainsi, en Marie, le rempart de la virginité et la tour de l'humilité se prêtent un secours mutuel; jamais dans l'humble Vierge la virginité n'eut pour compagnon l'orgueil, et l'humilité ne fut pas sans la virginité; il y eut toujours dans Marie et une virginité humble, et une humilité virginale.

Ces deux sœurs, dont parle l'Évangile, figurent, comme l'ont parfaitement exposé les Pères, les deux vies qui se partagent la sainte Église : Marthe, c'est la vie active, et Marie la vie contemplative. La première se met en activité pour rendre tous les bons offices de la miséricorde à ceux qui en ont besoin ; la seconde reste dans le repos pour goûter la douceur du Seigneur. L'une s'occupe des actes extérieurs, l'autre des actes intérieurs. Or, comme Marie est la Mère admirable de Dieu, les effets de ces deux espèces de vertus, dont les deux sœurs sont la figure, doivent exister en elle à un degré éminent. Non, jamais Marthe ou toute autre personne adonnée à la vie active ne surpassa la Sainte-Vierge en œuvres de miséricorde, pas plus qu'elle ne fut surpassée en actes de la vie contemplative par Marie ou tout autre contemplatif. Considérons donc l'action de Marthe, pour voir ensuite la contemplation de Marie. Et, pour le faire avec plus

de fruit, mettons en parallèle les actes de ceux qui remplissent le rôle de Marthe et les actes de la Vierge Marie. Parmi les actifs, les uns s'empressent de recevoir dans leur demeure les pèlerins pour l'amour de Dieu ; mais Marie reçut le propre Fils de Dieu qui n'avait pas où reposer sa tête ; elle le reçut, non-seulement dans sa demeure, mais dans ses chastes entrailles. D'autres sont heureux de couvrir d'un vêtement périssable l'homme pauvre et dénué de tout ; Marie a donné elle-même son vêtement au Verbe de Dieu qui a pris notre chair pour l'unir à sa personne incorruptible et immuable. D'autres enfin restaurent celui qui a faim, donnent à boire à celui qui a soif ; mais Marie nourrit de son lait l'Homme-Dieu qui en tant qu'homme fut soumis aux nécessités humaines. Et pour résumer en quelques mots les six œuvres de miséricorde que Dieu dit être faites à lui-même, si nous les exerçons en faveur de nos plus humbles frères, Marie reçut dans son sein le souverain Fils de Dieu ; elle le revêtit de son humanité et l'enveloppa de langes ; elle le nourrit lorsqu'il eut faim ; elle ne se contenta pas de le visiter dans la faiblesse de son enfance et lorsqu'il était dans son berceau, mais elle lui rendit tous les bons offices dus à son âge, et justifia ainsi parfaitement ce que l'Évangile dit de Marthe : mais Marthe s'empressait de servir Jésus-Christ. Lorsque le Sauveur, pris par les Juifs, fut crucifié, Marie assistait à son supplice ; *et sa Mère était debout au pied de la croix.* Nous avions été témoins de sa sollicitude et de son trouble dans sa fuite en Égypte devant le cruel Hérode, lorsqu'elle sut que les Juifs tramaient contre son Fils pour le faire mourir ; mais son trouble fut au comble, lorsqu'elle le vit, ce tendre Fils, saisi, garrotté, flagellé, couvert de cra-

chats, couronné d'épines, tourné en dérision, souffleté, crucifié, mort et descendu dans le sépulcre. Et la parole adressée à Marthe s'applique très-bien à Marie : Marthe, Marthe, vous êtes dans une grande sollicitude et cruellement troublée pour beaucoup de choses. Personne ne doute que la bienheureuse Marie n'eût voulu arracher son Fils à ses tribulations, et être elle-même secourue dans sa détresse par la divinité qu'elle savait résider en Jésus; elle le savait par la contemplation qui est la part de Marie et qui fait précisément que Marthe se plaint de sa sœur auprès de Jésus, de ce qu'elle lui laissait tout ce qui était du ressort de la vie active, part choisie par elle.

Quant à la part de Marie que Jésus proclame la meilleure, qui pourrait dignement raconter son excellence et sa perfection dans la bienheureuse Vierge? Si la part de Marthe était en la Sainte-Vierge à un degré plus élevé que nous ne l'avons dit, et que Jésus-Christ n'en fasse pas l'éloge, sans toutefois la blâmer, quel prix dans sa Mère ne dut pas avoir la part de Marie qui est la meilleure, puisque Jésus en fait l'éloge et qu'elle ne sera point ôtée à Marie? Ah! de quelle abondance de douceurs toutes divines ne dut pas être inondée la Sainte-Vierge, lorsque le Saint-Esprit descendit en elle, que la vertu du Très-Haut la couvrit de son ombre et qu'elle conçut d'une manière toute miraculeuse! Comme elle dut goûter Dieu, celle en qui résidait la Sagesse de Dieu qui avait pris un corps dans ses chastes entrailles! Comme elle devait prêter religieusement l'oreille à toutes les paroles qui sortaient de la bouche de son Sauveur! Comme elle devait les conserver précieusement dans son cœur avec celles des anges, des bergers et des Mages pour les méditer! Personne, à coup sûr, ne goûta jamais comme

Marie, combien le Seigneur a de douceurs; elle s'enivrait des richesses de la maison de Dieu, elle s'abreuvait au torrent des voluptés célestes. Et cela doit-il nous étonner? N'avait-elle pas auprès d'elle, que dis-je? en elle-même la Source de vie d'où s'échappait la plus haute perfection de la double vie active et contemplative? Comme Marthe elle était occupée à beaucoup de choses, et comme Marie elle se délectait en une seule. Voilà pourquoi Jésus dit qu'une seule chose est nécessaire, parce que la première vie cessera avec la mort et la seconde durera à jamais; car Marie ne sera plus préoccupée de servir son Fils comme enfant puisque tous les ordres des anges le serviront comme leur Seigneur. Elle ne sera plus obligée de fuir en Égypte, la tristesse dans l'âme, devant le cruel Hérode, puisque son Fils sera monté dans les cieux, et qu'Hérode sera descendu dans l'enfer. Elle n'aura plus à craindre la malignité des Juifs, puisque tout sera soumis à Jésus. Le Fils de Marie ne sera plus flagellé par les soldats, ni livré à la mort, parce que Jésus ressuscité d'entre les morts ne meurt plus; la mort a perdu tous ses droits sur lui. Ainsi la part de Marthe sera ôtée à la Vierge, mais pour son bien, parce qu'elle aura la part de Marie qui ne lui sera point ôtée. Elle a été élevée au-dessus des chœurs des anges, et tous les désirs de son âme sont accomplis; elle voit Dieu face à face et tel qu'il est, elle se réjouit éternellement avec son Fils dans la gloire et possède la meilleure part qui ne lui sera point enlevée, et que nous devons souhaiter de partager par ses mérites et ses prières auprès de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Amen.

D'après ce que nous venons de dire, on peut voir que

Marie a choisi la meilleure part tant dans l'ordre de la grâce que dans celui de la gloire. Dans l'ordre de la grâce : dans cette vie elle a eu la surabondance de toutes les vertus. De même, dit saint Jérôme, que relativement à Dieu aucun homme n'est bon, de même aucune créature ne l'emporte en vertus sur la mère de Dieu; voilà pourquoi l'Église chante: Aucune créature n'a jamais pu la devancer ni s'élever jusqu'à elle. Dans l'ordre de la gloire, n'a-t-elle pas choisi la meilleure part? N'est-elle pas élevée au-dessus de tous les chœurs des anges? Et toutes ces prérogatives, ne les gardera-t-elle pas dans l'éternité? Saint Augustin parlant de ce choix de Marie dit: O Vierge glorieuse, vous avez été portée à un si haut degré de gloire qu'après le souverain-Roi, aucune créature dans le ciel n'est au-dessus de vous! Surpassant la dignité des anges, vous trônez à côté du trône de Dieu lui-même.

Dans le sens moral, le passage de l'Évangile qui nous occupe peut s'entendre des religieux. Le château fort, c'est la religion; les murs qui l'environnent sont l'abbé et les autres prélats; les fossés sont la pauvreté : le démon, pour s'emparer du château fort, s'efforce de combler ces fossés par l'abondance des richesses; l'eau qui remplit ce fossé, c'est la source des larmes; les munitions sont les veilles, le jeûne, les macérations, par lesquels nous exténuons notre corps, mais vivifions notre âme; la tour protectrice, c'est la contemplation. Dans le château fort se trouve Marthe, c'est-à-dire les *officiers* diligents et pleins de sollicitude; il y a aussi Marie, c'est-à-dire ceux qui restent dans le cloître, comme aux pieds du Seigneur. Jésus vient dans cet endroit fortifié, lorsque quelqu'un arrive dans le cloître pour y recevoir l'hospitalité; si nous recevons un étranger

au nom de Jésus-Christ, c'est comme si nous le recevions lui-même. *Jésus* donc *entra dans un château fort,* c'est-à-dire dans un monastère, *et une femme nommée Marthe le reçut*, c'est-à-dire que les *officiers* du monastère doivent être pleins de douceur, de bonté et d'attention dans la réception des hôtes; *et cette femme avait une sœur nommée Marie*; ce n'était ni une maîtresse ni une servante; ceci figure que les *officiers* ne doivent pas se regarder comme les maîtres de ceux qui sont cloîtrés, ni ceux-ci comme les maîtres des officiers; mais ils doivent tous se considérer comme des frères. N'ont-ils pas un seul maître et un seul père? N'ont-ils pas une seule mère, la règle? *Marie était assise aux pieds du Seigneur*; ceci nous figure les devoirs des religieux cloîtrés; ils doivent rester dans le calme et le silence, écouter le Seigneur qui leur parle dans la sainte Écriture ou au fond de leur cœur et méditer ses paroles. Marthe se plaint à Jésus de ce que sa sœur la laisse servir toute seule. Les *officiers* livrés aux soins des choses temporelles doivent envier le sort des religieux cloîtrés qui s'abandonnent à la contemplation; ils doivent désirer un semblable bonheur et l'affranchissement des affaires de ce monde. Ah! s'écrie ici saint Bernard, heureuse la demeure, heureux le monastère, où Marthe se plaint de Marie; car il ne convient pas de voir Marie l'emporter sur Marthe; Marie a choisi la meilleure part, ce qui s'entend des religieux qui s'adonnent à la contemplation, et elle ne lui sera point ôtée. Personne aujourd'hui ne critique un cloîtré qui veut rester dans le cloître, mais on critique celui qui veut devenir abbé et obtenir ce qui lui sera ôté; car la vie active finit avec la vie présente; mais la vie contemplative se prolonge au delà de ce monde.

CHAPITRE LXII

LA SAMARITAINE

Jésus quitta de nouveau la Judée pour se rendre en Galilée ; mais, pour effectuer ce voyage, il fallait qu'il passât par la Samarie ; il n'avait pas l'intention de s'arrêter, il aurait été en contradiction avec son enseignement ; il avait déjà dit à ses disciples : Gardez-vous d'aller chez les gentils, et les Samaritains étaient païens. Mais il était obligé de traverser cette contrée, la Samarie se trouvant entre la Judée et la Galilée. Il arriva donc dans une ville nommée Sichem, que, par altération, on appelait Sychar, et qui porte aujourd'hui le nom de Neapolis ; elle était à quatre milles de Samarie, appelée aujourd'hui Sébaste, et qui donnait son nom au pays des Samaritains. Sichem est éloignée de Jérusalem de treize lieues, du côté du nord. Nous lisons dans la Genèse que Jacob, revenant de Mésopotamie, acheta un champ à Emor, homme riche de

Sichem, et qu'il resta quelque temps dans les environs de la ville. A cause de l'enlèvement de Dinah, sa fille, les fils de Jacob firent périr les habitants de Sichem, et le patriarche devint ainsi maître de ce territoire qu'il donna en mourant à son fils Joseph.

Or, dans cet endroit se trouvait la fontaine de Jacob; c'était un puits situé tout près de la porte méridionale de Sichem ; il avait été creusé par Jacob lui-même, lors de son séjour. A partir de ce moment, il s'appellera le puits de la Samaritaine, à cause de l'événement qui va s'y rattacher. On a bâti là une église en forme de croix, et le puits se trouve placé au milieu ; à gauche de cette église, on montre encore la demeure du patriarche et l'héritage qu'il laissa à son fils Joseph.

Jésus, fatigué du chemin (cette faiblesse manifestait la vérité de sa nature humaine), s'était assis sur le bord de la fontaine ; cet endroit était très-propre au repos, et le Sauveur pouvait en tirer des rapprochements féconds pour sa doctrine, car il était lui-même la Source de sagesse, de grâce et de vie. Jésus s'asseyait pour montrer qu'il enseignait avec autorité, parce qu'il était le souverain Docteur. Il était près de la sixième heure. Ceci nous fait connaître la cause de la fatigue du Sauveur ; il avait prêché pendant longtemps et avait fait le voyage à pied. Cette fatigue de Jésus, à ce moment de la journée, figurait sa passion, qui devait s'accomplir à la même heure. Le Seigneur subit les fatigues corporelles, lui dont la puissance nous a créés, lui qui nous relève de nos prostrations, lui dont l'absence est notre faiblesse et la présence notre force. Il a uni à sa nature tout ce qui est notre infirmité, sauf le péché, afin de nous délivrer de ce même

péché et de nous fortifier dans notre affaiblissement. Il a pris non-seulement notre nature humaine, mais encore tous ses défauts qu'il pouvait convenablement prendre. Ainsi, comme les souffrances, en exerçant la vertu la perfectionnent, et sont une manifestation de la nature humaine, il a pris réellement ces peines de l'âme et du corps propres à notre nature, en général, comme la faim et la soif par l'absence de l'aliment et du breuvage, la tristesse et la crainte en face des adversités, et toutes les autres misères de ce genre, comme la chaleur, le froid, la lassitude; mais il n'a pas pris tous les défauts corporels, comme la maladie avec ses diverses modifications; ni tous les défauts de l'âme, tels que le péché, l'ignorance, la révolte de la chair contre l'esprit. Jésus-Christ, voulant montrer qu'il s'était revêtu réellement de la nature humaine, la laissait agir et se manifester par les souffrances de l'homme; mais voulant montrer, d'un autre côté, qu'il avait en lui la puissance de la nature divine, il faisait des actes de Dieu. Ainsi, lorsqu'il éloignait de son corps l'influence de l'élément divin, il avait faim, il était fatigué; et lorsque cet élément faisait sentir sa puissance, Jésus sans nourriture ne ressentait pas l'aiguillon de la faim; il se livrait à de grands travaux et n'était pas fatigué.

Cependant, les disciples étaient allés à Sichem pour acheter à manger. Ici, dit saint Chrysostôme, l'évangéliste nous montre l'humilité de Jésus-Christ, en ce qu'il reste seul; il voulait ainsi apprendre à ses apôtres à fouler aux pieds tout orgueil. Admirons également la mortification du Sauveur; il s'occupait si peu de sa nourriture qu'il n'en portait jamais avec lui. *Alors vint une femme de*

Samarie, c'est-à-dire de Sichem, c'était presque la métropole de la Samarie, *pour puiser de l'eau*. Dans le sens littéral, cette eau devait servir à étancher la soif de la Samaritaine; mais, dans le sens mystique, elle figure les besoins bien plus pressants de son âme, de la grâce et de la doctrine de vie. Il s'établit un dialogue entre cette femme et le Sauveur. Jésus-Christ prie la Samaritaine de lui donner à boire ; il était dévoré d'une soif réelle, à cause de la fatigue du voyage ; mais il était dévoré surtout de la soif morale du salut de l'âme de son interlocutrice, à cause de l'amour qu'il avait pour l'humanité. Mais cette femme, reconnaissant aux franges de sa robe, que celui qui lui parlait était Juif, lui dit : Mais ne savez-vous pas que les Juifs n'ont pas de communication avec les Samaritains? Ces deux peuples, en effet, se distinguaient entre eux par la manière d'adorer Dieu ainsi que par le costume. Les Juifs avaient des franges à leurs vêtements pour ne pas être confondus avec les gentils. Ceci est une leçon pour nous. Le chrétien, comme le clerc et le religieux, doivent se distinguer des autres hommes par leur extérieur, leur sobriété dans la nourriture et la simplicité dans tout ce qu'ils possèdent. Mais, hélas ! aujourd'hui peut-on reconnaître et distinguer le clerc du laïque et le chrétien de l'infidèle?

D'un autre côté, les dix tribus ayant été conduites en captivité, le roi des Assyriens, en haine des Juifs, envoya une colonie chaldéenne pour habiter le pays demeuré désert, c'était la Samarie. Ces Chaldéens apportèrent avec eux leur culte idolâtre. Le Seigneur envoya des lions qui firent dans le pays de terribles ravages. Pour le délivrer de ce fléau, Salmanasar députa dans le pays un

prêtre de la race d'Aaron, qui enseigna aux habitants le culte de Dieu. Persuadés par ce prêtre, et redoutant les bêtes sauvages, ils se contentèrent de recevoir les livres de Moïse et de Josué, son disciple, tout en rejetant leurs prophéties ; ainsi, ils adoptèrent la circoncision. Mais s'ils continuèrent à observer la loi, ils rendaient en même temps leur culte aux idoles, et ainsi ils étaient en partie gentils, en partie Juifs. Dans l'origine, ils s'appelèrent Cynéens, du fleuve de ce nom, pour se nommer ensuite Samaritains, qui veut dire moitié juifs, moitié païens. Aussi les Juifs purs exècrent-ils les Samaritains et s'abstiennent-ils de goûter à leur nourriture ; ils les appellent des usurpateurs, parce qu'ils se sont emparés de l'héritage du patriarche Jacob, ce qui leur a fait donner encore le nom de jacobites. Il était défendu, il est vrai, aux Juifs de faire aucune alliance et de lier aucune amitié avec les gentils ; mais ils vouaient une haine particulière aux Samaritains, soit parce qu'ils s'étaient emparés d'une partie de leur territoire, soit parce qu'ils leur avaient suscité de grands obstacles dans la reconstruction du temple et de Jérusalem, soit parce qu'ils s'adonnaient au culte des idoles, soit enfin parce qu'ils priaient sur la montagne et non dans le temple.

La Samaritaine, dans son entretien avec Jésus, ayant entendu celui-ci lui dire qu'elle avait eu cinq maris légitimes, et que celui qu'elle avait à présent n'était pas le sien, quoique les habitants de l'endroit le crussent, elle répondit : Je vois, par la révélation que vous me faites d'une chose cachée, que vous êtes un prophète. C'est comme si elle disait à Jésus, selon saint Chrysostôme *(Hom. 31, in Joann.)* : En me faisant connaître mes actes cachés, vous me montrez que vous êtes un prophète. Elle tourna la

conversation sur la controverse qui partageait les Juifs et les Samaritains, à savoir, sur l'endroit légitime où il fallait adorer Dieu. D'après les Juifs, on devait sacrifier dans Jérusalem et dans le temple bâti par Salomon sur le mont Moria; d'après les Samaritains, au contraire, on devait offrir les sacrifices sur la montagne de Garizim, près de Sichem, à droite de la fontaine dont nous avons parlé et sur laquelle les patriarches avaient adoré Dieu, parce que, avant la construction du temple, les Juifs étaient dans l'usage de prier et de sacrifier sur des montagnes, et qu'il était probable que Jacob et ses enfants, qui avaient habité tout près, avaient fait des sacrifices sur la montagne de Garizim. On voit encore, dans cet endroit, le temple consacré à Jupiter dont il est parlé dans le second livre des Machabées. Les Samaritains se prévalaient donc contre les Juifs de cette montagne, qui était encore fort célèbre. Ils appelaient les patriarches de l'ancienne alliance leurs ancêtres, parce qu'ils avaient reçu les livres de Moïse et étaient en partie Juifs. Toutefois, l'endroit le plus convenable pour la prière était Jérusalem, puisque Dieu lui-même l'avait choisie pour cette noble fin.

Or Jésus, répondant à son interlocutrice, lui dit : Femme, croyez-moi, voici le temps, celui de la proclamation de l'Évangile, que les hommes n'adoreront plus Dieu dans Jérusalem, parce que les cérémonies judaïques auront cessé; ni sur la montagne, parce que le culte des gentils va également s'éteindre; alors les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Jésus se sert du mot père, parce que la loi n'adorait pas un père, mais un maître; l'adoration du chrétien est dictée par l'amour filial, celle des Juifs était commandée par la crainte. Jésus

dit aussi *en esprit*, pour exclure les cérémonies figuratives et charnelles de la loi et des Juifs. Et il ajoute *en vérité*, pour exclure la fausseté et l'erreur de l'idolâtrie, qui était le culte des gentils; car Jésus-Christ a établi son culte parfait sur les ruines de tous les anciens cultes, le judaïsme comme le paganisme. La prédication du Sauveur a été le commencement de la prédication de l'Évangile, par laquelle s'est introduit le véritable culte de Dieu, et qui a formé des Juifs et des gentils un seul peuple, le peuple chrétien.

Lorsque les ombres eurent été dissipées et que la lumière de la vérité de la foi brilla sur le monde, les hommes connurent que Dieu n'habitait pas dans des demeures bâties par la main humaine, mais dans les âmes. Jésus-Christ semble dire : Non, je ne choisis pas tel ou tel lieu pour recevoir les adorations du monde ; Dieu doit être adoré partout, seulement en esprit et en vérité, c'est-à-dire dans la ferveur de l'âme, et par l'amour ou la charité qui découle du Saint-Esprit et qui a pour objet les biens éternels et véritables ; ou bien encore, en esprit et en vérité, c'est-à-dire dans le secret du cœur par une adoration spéciale, la vérité de la foi et la connaissance de Dieu. Et gardez-vous de croire que la prière soit meilleure à cause de l'endroit où elle se fait ; elle tire sa bonté de sa ferveur et de son intention. Dieu étant esprit, réclame un culte spirituel, rendu dans un cœur pur et dévoué, avec une intention droite, sincère et non pas hypocrite; il ne veut pas un culte matériel ayant pour théâtre une montagne ou un temple ; car l'endroit où elle se fait n'est pas de l'essence de la prière ; Dieu étant partout, veut et peut être adoré partout. C'est ce que dit David : *O mon âme, bénissez le Seigneur*

dans toute l'étendue de sa domination. D'après l'opinion des Samaritains, dit Théophile, Dieu était circonscrit dans un endroit où il fallait l'adorer. Voilà pourquoi Jésus-Christ dit que les vrais adorateurs ne localisent pas le culte dû à Dieu, qu'ils adorent seulement au fond de leur âme. Pour les Juifs tout était figuratif; voilà pourquoi le Sauveur dit que les véritables adorateurs adoreront Dieu, non pas en figure, mais en vérité. Dieu est esprit, et il demande un culte spirituel ; il est la vérité, et il veut un acte véritable. Ceci fait dire à saint Augustin (*Tract.* 15, *in Joann.*) : Oh! si je pouvais, dites-vous, me trouver sur une montagne élevée et solitaire, il me semble que Dieu exaucerait mieux ma prière ! Quoi ! parce que vous êtes sur une montagne, vous vous croyez plus rapproché de Dieu, vous croyez qu'il vous exaucera plus vite, parce qu'il entendra mieux le cri de votre prière. Il habite, il est vrai, dans les cieux ; mais il sait abaisser son regard sur la plaine. De qui Dieu s'approche-t-il? des âmes humbles, et il détourne les yeux de l'orgueilleux. Vous cherchez une montagne, descendez au contraire dans la plaine pour atteindre jusqu'au ciel. Si toutefois vous voulez vous élever, élevez-vous, je le veux, mais ne cherchez pas une montagne. L'homme juste doit s'élever dans son cœur. Voulez-vous trouver un lieu saint pour offrir à Dieu votre prière ? Érigez-lui un temple au dedans de vous-même ; car, ne l'oubliez pas, vous êtes le saint temple du Seigneur. Priez donc Dieu dans le sanctuaire de votre âme.

Ainsi Jésus-Christ profite de la question de la Samaritaine pour l'instruire du véritable culte de Dieu qui allait s'établir, puisque l'idolâtrie des gentils et les cérémonies légales des Juifs allaient devenir, par une transformation

admirable, le culte spirituel du Dieu de la Loi nouvelle.

Dans ce moment, les disciples arrivèrent de la ville avec la nourriture qu'ils avaient achetée, et ils furent surpris de ce que Jésus s'entretenait avec une femme. Certes, ils n'avaient aucun soupçon sur leur divin Maître. Leur étonnement venait de ce qu'un si grand docteur, maître de l'univers en même temps, daignait parler avec une femme pauvre et de religion païenne; ils n'étaient pas surpris de voir le Sauveur s'entretenir avec une femme, parce que quelquefois il conversait avec celles qui l'accompagnaient dans ses prédications; mais ils étaient surpris de sa clémence vis-à-vis d'une femme appartenant à une nation différente de la sienne et plongée dans l'erreur; ils ignoraient que cette femme était la figure de l'Église qui devait se recruter parmi les gentils, de l'Église, but de la mission du Messie, qui était venu chercher pour le sauver ce qui avait péri. Les disciples, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 32 *in Joan*), étaient étonnés de la mansuétude et de l'humilité extraordinaires de Jésus-Christ, et ne pouvaient pas comprendre qu'il parlât avec tant d'humilité avec une pauvre Samaritaine. Néanmoins, aucun d'eux ne lui dit : Que lui demandez-vous? ni : d'où vient que vous vous entretenez avec elle? Ils savaient que sa conversation avec cette femme n'était pas vaine et inutile, quoiqu'ils ne la comprissent pas encore comme ils la comprirent lorsqu'ils furent témoins de ses heureux résultats. La Samaritaine, instruite par Jésus-Christ, poussée par le désir de publier ce qu'elle avait appris, laissa sa cruche et s'en alla dans la ville avertir ses concitoyens de venir voir un homme qui lui avait dit les choses les plus secrètes

qu'elle avait faites. Cet empressement nous fait connaitre l'amour qu'elle avait déjà conçu pour Jésus-Christ; ne pensant plus à l'eau qui était nécessaire à sa vie matérielle, elle courut publier sa découverte merveilleuse, l'Eau de la sagesse, si nécessaire à la vie spirituelle; elle ne pense plus au bien-être de son corps, mais à son salut. Elle imitait en cela les apôtres, qui avaient tout quitté pour suivre le Seigneur. Ceci apprend aux prédicateurs de l'Évangile qu'ils doivent se dépouiller de tout souci et de tout fardeau du siècle. De même que les apôtres, dit saint Chrysostôme, sur la vocation de Jésus-Christ, laissèrent leurs filets, de même la Samaritaine laisse sa cruche pour remplir les fonctions sacrées d'apôtre, et elle réussit en peu de temps à gagner à Jésus-Christ une ville tout entière. Il fallait, ajoute saint Augustin (*Lib.* LXXXIII, *quæst.* 64), que cette femme croyant à Jésus-Christ renonçât au siècle, et montrât, en laissant sa cruche, qu'elle avait rompu avec la cupidité des choses de ce monde pour aller annoncer la vérité. Apprenez, vous tous qui voulez porter l'Évangile aux peuples, apprenez à laisser votre cruche auprès du puits. Ce qui nous prouve encore le zèle de la Samaritaine pour Jésus-Christ, c'est qu'elle ne craint pas de sacrifier sa propre réputation et de dévoiler ses désordres pour engager ses concitoyens à venir entendre la prédication du Sauveur. C'est la pensée de saint Chrysostôme : cette femme, dit ce Père, ne rougit pas de dévoiler sa conduite passée. Quand l'âme est enflammée du feu divin, elle regarde comme peu de chose tout ce qui est sur la terre, la gloire comme la honte; elle est toute concentrée dans l'amour de Dieu, qui la retient dans son charme. — Et elle s'écriait : Cet homme n'est-il point le

Christ? Comme si elle disait : Oui, le changement qui s'opère en moi me prouve qu'il l'est. Il me semble qu'il y a en lui plus du Dieu que de l'homme; car Dieu seul connaît les pensées et les secrets des cœurs.

Remarquons ici que Jésus-Christ engage cette femme et nous, dans sa personne, à trois choses : 1° à mépriser le monde, quand il dit : Quiconque boira de cette eau matérielle aura encore soif; sa soif ne sera étanchée que pour un temps; car l'amour des choses de ce monde, des richesses, des plaisirs et des honneurs, loin d'étancher notre soif, l'augmente. Ces trois passions, dit le Sage, sont comme des sangsues avides de sang et qui disent toujours : apporte, apporte. En tête, marche la superbe, la cause et le commencement de tous les maux; elle a deux filles, la cupidité et la volupté; l'orgueilleux n'ambitionne pas seulement les honneurs, mais il ravit encore le bien d'autrui et vit dans les plaisirs. La mort d'un homme célèbre, Alexandre le Grand, nous montre tout ce qu'il y a de vide et de vain dans les choses de ce monde. Ce conquérant, après avoir été maître de toute la terre, après avoir nagé dans les richesses et les plaisirs, eut ses restes déposés dans un vase d'or, et plusieurs philosophes se réunirent autour de ses dernières dépouilles. L'un d'eux, voulant prouver la vanité et le néant du grand roi, dit : Hier les limites de la terre étaient trop étroites pour lui, et aujourd'hui il se contente d'un tombeau très-exigu. Un autre, voulant prouver que l'homme est insensé de ramasser des tas d'or et d'argent, disait : Hier, ce roi formait des trésors avec de l'or, et aujourd'hui l'or fait son trésor de sa cendre. Un troisième enfin, voulant démontrer la vanité qui consiste à nourrir son corps des plaisirs,

disait à son tour : Hier, Alexandre nageait dans les délices, et aujourd'hui il est la pâture des vers.

2° Jésus-Christ engageait la Samaritaine, et en sa personne chacun de nous, à désirer l'amour de Dieu, lorsqu'il disait : Celui qui boira de cette eau que je lui donnerai, c'est-à-dire de la grâce du Saint-Esprit, n'aura jamais soif, parce que l'amour du Saint-Esprit éteint en nous l'amour des plaisirs et des honneurs de ce monde. Ce qui fait dire à saint Augustin : Celui qui boira des eaux du fleuve du paradis, dont une seule goutte vaut plus que l'Océan tout entier, verra s'éteindre complétement en lui la soif des choses de ce monde. Ah ! saint Paul avait reçu une goutte de ce fleuve du paradis, et aussitôt son grand orgueil s'était apaisé, et de loup féroce il avait été transformé en agneau plein de douceur. Mathieu avait approché ses lèvres de ce fleuve, et aussitôt il avait vu s'évanouir son avarice; de ravisseur du bien d'autrui, il était devenu un homme adonné à la contemplation. Marie Madeleine avait goûté de ces eaux merveilleuses, et avait vu s'éteindre en elle le feu de la volupté; de grande pécheresse qu'elle était, elle se trouvait transformée en colombe pure et sans tache.

3° Le Sauveur nous engageait avec la Samaritaine à acquérir sa connaissance, à laquelle elle arriva par degrés. Elle commence par reconnaître que Jésus-Christ adore un seul Dieu, en lui disant qu'il est juif. Elle le reconnaît ensuite pour prophète, et lui dit enfin et croit qu'il est le Christ. Peut-on voir une gradation plus sensible et plus surprenante? Apprenons par là à nous élever peu à peu des petites aux grandes choses. Saint Marc nous marque cette succession lorsqu'il dit : La terre pro-

duit d'elle-même, d'abord l'herbe, ensuite l'épi, puis le blé tout formé qui remplit l'épi; ceci, selon la *Glose*, figure la crainte, la pénitence et la charité. Le premier degré est celui des âmes qui débutent dans la vie spirituelle; le second, celui des âmes qui y font des progrès; et le troisième, celui des âmes arrivées à la perfection. Mais nous parlerons plus longuement de ce sujet dans un chapitre suivant sur la seconde parabole relative à la zizanie.

Les habitants de Sichem, sur la parole de la Samaritaine, sortirent donc de la ville et vinrent à Jésus, afin de l'entendre lui-même. Ceci nous fait comprendre que si nous voulons aller au Sauveur, nous devons sortir de la ville, c'est-à-dire nous dépouiller de la cupidité des choses de ce monde. *Cependant*, c'est-à-dire en l'absence de la Samaritaine qui prêchait ses concitoyens, et avant que ceux-ci fussent arrivés, les disciples priaient le Sauveur, qu'ils voyaient épuisé de fatigue, de prendre quelque nourriture. Tout était occasion à Jésus-Christ d'instruire et d'édifier; aussi, la nourriture corporelle le porte à parler de celle de l'âme, c'est-à-dire de la conversion des Samaritains, qui devaient lui être incorporés en quelque sorte par la prédication. D'après la disposition de mon Père, dit-il, j'ai une viande à manger, à m'incorporer, que vous ne connaissez pas. Comme s'il disait : Une autre nourriture, la conversion des gentils, flatte davantage mon goût que celle que vous m'apportez. Jésus, dit ici Théophile, appelle le salut des hommes une nourriture, pour nous montrer l'ardeur de son désir de sauver l'humanité. Ce salut est une chose aussi naturelle à Jésus que l'acte de la manducation l'est à l'homme. Ah! qu'à l'exemple du Seigneur les prélats disent la même parole aux fidèles

confiés à leurs soins, lorsqu'ils leur offrent des présents : Je dois manger une autre nourriture que vous ne connaissez pas; je dédaigne vos offrandes, qui aveuglent les yeux du cœur.

Ma nourriture, ajoute le Sauveur, c'est-à-dire mon plaisir, ma force et mon soutien, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et de consommer son ouvrage, qui est la conversion et la rédemption des hommes; il veut que tous soient sauvés et arrivent à sa connaissance. Oui, la volonté du Père est que nous croyions en son Fils, et l'ouvrage du Père, c'est de pourvoir à notre rédemption. Par conséquent, la nourriture et le breuvage de Jésus-Christ sont notre foi et notre salut qu'il désirait du plus ardent désir, lui dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes. Ainsi, vous offrez à Dieu une nourriture spirituelle, quand par sa grâce prévenante vous lui demandez votre salut, c'est-à-dire, que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. D'après Origène, tout homme qui vit selon Dieu doit donner à son intention un double objet, la gloire du Créateur et l'utilité du prochain; car la fin du précepte, c'est la charité, qui renferme l'amour de Dieu et du prochain. Ainsi, lorsque nous faisons un acte pour Dieu, la fin du précepte est Dieu; et le prochain est cette fin lorsque nous agissons dans son intérêt Jésus-Christ fait la volonté de son Père en enseignant à croire en lui, et, en manifestant le mystère de l'Incarnation, il fait son ouvrage jusqu'à ce que, par sa passion, il y mette la perfection et le couronnement. Il prouve que le temps de l'exécution de ce grand œuvre approche, en disant : Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson? Ces paroles nous font

comprendre, comme on le lit dans l'Histoire Scholastique, que l'événement que nous racontons eut lieu dans la saison de l'hiver, et probablement au mois de janvier, parce que, dans ce pays chaud, les mois dont parle le Sauveur sont ceux où les moissons se mûrissent. Ainsi, c'était à la fête de la Pentecôte qu'on offrait les prémices des fruits. Jésus-Christ semble donc dire : Le temps de la moisson matérielle est encore éloigné, il est vrai, mais celui de la moisson spirituelle est proche. Qu'est-ce que la moisson matérielle? C'est la récolte des blés des champs. Par similitude, Jésus-Christ appelle moisson spirituelle la vocation des hommes à la foi, par laquelle ils sont comme rassemblés dans le grenier du Seigneur. Voilà pourquoi il ajoute : Pour moi, je vous le dis : Levez les yeux de votre âme, et voyez les campagnes préparées à donner le froment de la foi; voyez comme elles sont déjà blanches, c'est-à-dire revêtues de la candeur de leur ferveur, et assez mûres pour être moissonnées. Jésus faisait allusion ici aux Samaritains, qui venaient à lui en foule et étaient prêts à recevoir l'Évangile. En effet, un grand nombre d'habitants de Sichem crurent au Sauveur sur ce que disait la femme qui rendait ce témoignage, *il m'a dit tout ce que j'ai fait.*

Les Samaritains étant donc venus à Jésus-Christ, sur le bruit de sa renommée, le prièrent de faire quelque séjour dans leur ville, pour mieux les instruire et les fortifier dans la foi; ce qui nous prouve la grande dévotion qu'ils avaient déjà envers le Sauveur; ayant reçu la foi, ils désiraient être instruits davantage pour être fortifiés. Ce même fait nous révèle l'endurcissement des Juifs, qui tinrent une conduite toute contraire. Ce qui fait dire à saint Chrysos-

tôme (*Hom.* 33, *in Joan.*) : Sur le seul témoignage d'une femme, et sans avoir été spectateurs d'aucun prodige, les Samaritains sortent en foule de leur ville pour venir prier Jésus-Christ de séjourner chez eux ; et les Juifs, qui avaient été témoins de miracles, firent tout pour le chasser de leur pays. Aussi le Seigneur, acquiesçant à la demande des premiers, qui était marquée au coin du zèle et de la vertu, resta dans Sichem deux jours.

Le troisième est le jour de sa gloire ; voilà pourquoi Jésus-Christ partit alors ; les Samaritains n'étaient pas encore aptes à cette gloire. Aujourd'hui, chaque jour, la Samaritaine, c'est-à-dire l'Église, annonce Jésus-Christ à ceux qui se trouvent hors de son sein ; ceux-ci, sur sa renommée, viennent à Jésus-Christ et croient ; Jésus-Christ demeure chez eux pendant deux jours par la charité, c'est-à-dire leur donne les deux préceptes de charité, l'amour de Dieu et du prochain, qui sont toute la loi et les prophètes. Ah ! prions-le, ce Sauveur, de rester aussi deux jours avec nous pour nous enseigner à observer les deux amours et la foi des deux Testaments. Et beaucoup plus d'habitants de Sichem crurent en Jésus-Christ pour avoir entendu ses discours, qu'ils regardaient comme des paroles de vie, et ils les préféraient à celles de la Samaritaine, parce qu'un homme ne parla jamais de la sorte. Et ils disaient à la femme : Ce n'est plus sur ce que vous annoncez que nous croyons, car votre parole n'est rien en comparaison du spectacle que nous voyons et des discours que nous entendons. Nous avons ouï nous-mêmes les paroles de la Sagesse extérieurement et au fond de nos âmes, de la bouche de celui-là même qui est Dieu et homme ; et nous croyons d'une foi plus ferme (par la foi, en effet, nous

adhérons plus fortement à une doctrine que par la simple science), et comme il ne suffit pas de croire de cœur, puisqu'il faut confesser sa foi, ils la confessent en disant : Nous savons que celui-ci, en vertu d'une élévation extraordinaire, est le Sauveur du monde par une efficacité salutaire et une influence universelle.

Considérez maintenant le Seigneur Jésus; voyez-le dans ses voyages; il ne se servait pas de monture ou de véhicule; il allait à pied, pour ne pas scandaliser les habitants auprès desquels il se rendait; voyez-le endurant avec patience la fatigue et s'asseyant enfin auprès d'un puits pour goûter un peu de repos. Par cette fatigue qu'il subit, Jésus nous apprend à ne pas nous soustraire aux peines et aux travaux et à nous occuper du salut de notre prochain; et en même temps il nous donne une leçon de pauvreté; il s'assied, au hasard, près d'un puits, sur le sol nu, pour prêcher. Jésus ne choisit pas, dit saint Chrysostôme, un trône, ni un coussin moelleux, mais il s'assied simplement auprès d'un puits, et, au hasard, sur le sol nu. Le Seigneur Jésus se soumit bien des fois à de rudes fatigues; sa vie tout entière s'écoula au sein des labeurs et de la pauvreté. C'est ce que dit le Psalmiste qui était la figure du Sauveur : *J'ai été pauvre et dans les souffrances dès ma jeunesse*. Jésus-Christ, ajoute saint Chrysostôme (*Hom.* 30, *in Joan.*), arrivant dans la Samarie, ne se livre pas à une vie douce et de délices; il embrasse, au contraire, une vie pénible et austère; il n'a pas un magnifique équipage, mais il va à pied et brave avec tant de courage les difficultés de la route qu'il en est harassé de fatigue. Il nous apprend par là qu'il est un homme d'action, qu'il ne recherche pas les choses superflues et se contente de peu,

qu'il veut que nous soyons étrangers à toute superfluité, et que nous sachions nous priver même de beaucoup de choses nécessaires. Voilà pourquoi Jésus dit ailleurs : *Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel leurs nids, et le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête.* Voilà pourquoi il se retire souvent, le jour comme la nuit, sur les montagnes et dans les déserts.

Considérez aussi que les disciples ne portaient pas avec eux de vivres, mais ils allaient s'en procurer au moment même où ils devaient manger. Ainsi, dit saint Chrysostôme, le Seigneur nous montre ici, non-seulement son courage à supporter les fatigues, mais encore son peu de préoccupation de sa nourriture; car ses disciples ne portaient avec eux aucune provision. Nous voyons encore la même vérité dans un autre évangéliste, quand Jésus parlant à ses disciples du levain des pharisiens, et que ces disciples pensaient qu'il leur parlait du pain qu'ils n'avaient pas apporté; et quand, un jour, dans une de leurs courses évangéliques, aiguillonnés par la faim, ils prenaient des épis et les froissaient entre leurs mains pour les manger. Et Jésus veut ainsi nous enseigner une seule chose : à mépriser notre corps et à ne pas le servir avec trop de complaisance; mais bien que les disciples ne portassent rien avec eux, ils n'étaient pas, dès le matin, en sollicitude pour leur nourriture ; ils allaient s'en procurer au moment où la nature réclame d'être restaurée et où chacun accomplit ce devoir impérieux. Quelle leçon pour nous qui, dès que nous avons reposé notre corps par le sommeil, nous empressons d'appeler nos domestiques pour nous servir; et qui nous livrant avec plaisir à cette opération matérielle au mépris de toutes nos autres occupations,

préférons ainsi la matière à l'esprit; nous regardons comme nécessaire ce qui ne devrait être pour nous qu'accessoire. Ne devrions-nous pas, au contraire, penser aux choses du ciel avant de penser à celles de la terre, et accorder toute l'importance aux choses spirituelles? Oui, ce n'est qu'après avoir vaqué à ces dernières que nous devons nous occuper des premières.

Considérez encore que Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'entretenir avec une femme, objet de répulsion pour les autres Juifs, parce qu'elle n'appartient pas à leur peuple. Le Sauveur nous montre ainsi sa mansuétude et son humilité. Il ne s'éloigne pas des personnes d'une condition humble et basse; car souvent ce sont ces personnes qui saisissent les secrets du salut plutôt que les riches et les nobles. Admirez le zèle du Sauveur pour l'intérêt des âmes! C'est le moment pour lui de prendre de la nourriture, et il diffère de manger pour se livrer à la prédication en faveur des habitants de Sichem, sortis de leur ville pour venir l'entendre; c'était déjà la sixième heure; Jésus était harassé de fatigue, et il voulut s'occuper de la conversion des Samaritains, se livrer aux opérations qui tendent à sanctifier l'âme, avant de satisfaire aux besoins de son corps, quelque pressants qu'ils fussent; quel puissant exemple pour les prédicateurs de l'Évangile! Le salut des hommes doit être l'objet de leur sollicitude, toute autre affaire doit passer après; l'âme du prochain avant notre propre corps.

Considérez enfin Jésus, épuisé de peine et de fatigue, s'asseyant sur la terre nue, et non sur un siége moelleux; voyez-le mangeant avec ses disciples comme un homme ordinaire; il ne se rend pas dans les maisons les plus opu-

lentes de la ville, comme nous le faisons, nous autres disciples infidèles; car l'Évangile ne nous dit pas qu'il soit alors entré dans Sichem; il ne voulait pas être en contradiction avec lui-même, puisqu'il avait dit à ses disciples : Gardez-vous d'entrer dans les villes des Samaritains. Et ce n'est pas la seule fois que le Seigneur, ce héros de l'humilité et de la pauvreté, ait pris son repas sur la terre nue. Souvent, lorsqu'il allait évangéliser la Judée, il mangeait en dehors de la ville ou du bourg auprès duquel il se trouvait, probablement sur les bords d'un ruisseau ou auprès d'une fontaine, malgré sa fatigue et son abattement. Son repas ne se composait pas de mets chers et exquis, ni de boissons recherchées; il avait pour breuvage l'eau pure du ruisseau ou de la source qui féconde les vignes, et Celui qui donne sa nourriture à tout ce qui vit, mangeait humblement son pain, avec la terre pour table modeste.

Ah! unissez-vous donc à Jésus, ainsi épuisé de fatigue, descendant à un si grand abaissement, et prenant de la nourriture et de l'eau pour restaurer son corps, comme le reste des hommes. Ecrions-nous, avec saint Augustin (*lib.* LXXXIII, *Quæst.*) : Oui, celui qui nourrit l'humanité tout entière a eu faim; Celui qui est la source où se désaltèrent les ardeurs les plus dévorantes, a eu soif; il a été harassé de fatigue, Celui qui nous a tracé la route qui conduit à la patrie céleste.

CHAPITRE LXIII

GUÉRISON DU FILS D'UN OFFICIER

Le Seigneur Jésus, après être resté deux jours à Sichem, pour confirmer les Samaritains dans la foi, *s'en alla en Galilée*, où il avait été élevé. Ceci signifie, qu'à la fin des siècles, lorsque les gentils auront été confirmés dans la foi et la vérité, il retournera chez les Juifs pour les convertir. *Le Sauveur vint de nouveau à Cana* où nous l'avons vu, aux noces, *changer l'eau en vin*, en présence de ses disciples. Or, il y avait dans le pays un seigneur dont le fils était malade à Capharnaüm. Ce seigneur ayant appris que Jésus n'était pas éloigné de la ville, alla le trouver à Cana, et le pria de descendre dans Capharnaüm, pour venir en personne guérir son fils qui se mourait, comme s'il n'eût pu opérer sa guérison sans se trouver sur les lieux. Ce seigneur, d'après Théophile, se trouvait au miracle des noces, lors du changement de l'eau en vin par Jésus-Christ,

alors il avait commencé à croire; mais il n'eut pas une connaissance parfaite de la divinité du Sauveur. L'évangéliste donne à cet homme le nom de *Regulus*, petit roi; ce mot peut s'entendre de plusieurs manières. Un petit roi peut être un homme qui gouverne un petit État, et ce n'est pas dans ce sens que doit se prendre ici la parole de l'évangéliste; car, à cette époque, il n'y avait pas de roi en Judée. Les Romains, voulant briser l'orgueil des Juifs, les avaient dépouillés du titre de royaume, et avaient divisé la Judée en quatre tétrarchies, pour prévenir leur rébellion. On peut aussi, dit saint Chrysostôme, entendre par petit roi, un homme de souche royale ou de sang royal, et ce sens ne convient pas non plus au cas qui nous occupe. On peut entendre enfin par petit roi un officier de roi; et c'est ce sens qu'a ici l'expression de l'évangéliste; l'homme dont il parle était un officier impérial envoyé pour gouverner la Galilée ; voilà pourquoi il résidait à Capharnaüm, la métropole de ce pays; c'était peut-être aussi un membre de la famille d'Hérode le tétrarque, jouissant d'une certaine dignité de prince.

Ce seigneur, ayant appris le miracle de Jésus-Christ à Cana, espérait obtenir la guérison de son fils; il crut que cette guérison aurait lieu; mais à sa foi se mêla un peu de doute, en ce sens que réclamant la présence du Sauveur, il pensa que son fils ne pouvait être guéri que par son attouchement; il ne crut pas à l'ubiquité du Sauveur, comme le centurion qui s'était écrié : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Mais Jésus connaissant la défiance de son cœur, le blâma de sa foi tiède, en lui disant : Semblables aux incrédules, si vous ne

voyez, vous autres, des signes extraordinaires et des prodiges qui sont sans exemple, et qui parlent assez d'eux-mêmes et n'ont besoin d'aucune démonstration, vous ne croyez pas. Jésus ne blâme pas ici l'officier de demander la guérison de son fils, mais de son défaut de foi. Toutefois, comme il renouvelle avec ferveur sa demande, en disant : Seigneur, descendez, avant que mon fils meure; Jésus-Christ l'exauce; et tout en restant dans l'endroit où il se trouvait, pour montrer à l'officier, dont la foi n'était pas encore parfaite, qu'il était, comme Dieu, partout par sa présence, par sa seule parole, il guérit son fils, et augmenta ainsi la foi du père en lui disant : *Allez* (Jésus ne voulut pas se transporter lui-même auprès du malade pour détruire dans l'esprit de celui qui l'invoquait la pensée que sa présence corporelle était essentielle à la guérison), *votre fils est plein de vie;* il est revenu à la santé parfaite, des portes de la mort où il se trouvait; car il était sur le point d'expirer. Le père crut aux paroles de Jésus (la foi est une condition pour obtenir les bienfaits de Dieu), et il s'en alla sans être accompagné du Sauveur, croyant que sa vertu de guérir s'étendait partout. Il commença donc à croire que la parole de Jésus avait la puissance de guérir, qu'il était Dieu et avait le don d'ubiquité, ce qu'il ne pensait pas auparavant. C'est pour notre instruction que le Seigneur ne voulut pas consentir à accompagner l'orgueilleux officier auprès de son fils, tandis qu'il accompagna l'humble centurion auprès de son serviteur : ce qui fait dire à saint Grégoire : Pourquoi l'officier prie-t-il Jésus de venir auprès de son enfant mourant, et Jésus refuse-t-il d'accéder à sa demande? et pourquoi se rend-il auprès du serviteur du centurion sans y être invité? Le Sauveur veut ici répri-

mer notre orgueil, parce que nous considérons dans les hommes, non pas leur âme faite à l'image de Dieu, mais les honneurs et les richesses. Lorsque nous jugeons les hommes, nous ne nous occupons nullement de leur valeur intrinsèque; nous examinons ce qu'ils sont extérieurement et négligeons de peser leur vertu réelle. Or, notre Rédempteur, pour nous montrer que ce qui est grand à nos yeux est digne du mépris des saints, et que ce qui fait l'objet de notre dédain est grand à ses propres yeux, refuse d'aller auprès du fils de l'officier, et se rend de lui-même auprès du serviteur du centurion. Ainsi, il condamne notre orgueil qu'il sait apprécier les hommes à la balance de l'opinion humaine. Ne jugeons donc pas les hommes à leur éclat extérieur, mais à leurs qualités intimes ; car beaucoup se négligent eux-mêmes, pour rechercher avec empressement les louanges mondaines. Ah ! s'écrie ici saint Chrysostôme, que d'imitateurs trouve aujourd'hui Nabuchodonosor! De même que ce roi se vantait de la gloire qui l'environnait, de même beaucoup d'hommes s'enorgueillissent de leurs habits précieux, de leurs équipages, de leurs palais grandioses avec tout l'éclat qui les environne et les peintures qui en décorent l'intérieur. Ayant perdu leur valeur au point de vue de l'âme, ils s'empressent d'aller de tous côtés pour recueillir la gloire des hommes qui est une véritable ironie.

L'officier crut donc à la parole de Dieu, mais non entièrement, non parfaitement, comme nous le prouve ce qui suit. En effet, comme il descendait de Cana de Galilée à Capharnaüm, il rencontra ses serviteurs qui, remplis de joie, lui annoncèrent que son fils était guéri. Il s'informa d'eux à quelle heure le malade avait été mieux; il voulait savoir si

la coïncidence était l'effet du hasard ou de l'ordre du Sauveur; et ceux-ci lui dirent: la fièvre l'a quitté hier à la septième heure. Comme ce miracle est manifeste, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 34, *in Joan.*), le malade n'est pas arraché simplement et par l'effet du hasard au danger qu'il courait; non; mais il est guéri tout à coup, sur la demande de son père, pour qu'on n'attribue pas ce résultat à la nature, mais à la puissance du Sauveur. Voilà pourquoi l'Évangéliste ajoute : Le père vit que c'était l'heure même où Jésus, l'auteur de la guérison, lui avait dit : Votre fils est plein de vie, et qu'au moment même où le Seigneur avait prononcé sa parole, son fils avait été rappelé à la santé ; et il crut, lui et toute sa maison, résultat qui était le but de l'éclatant miracle que Jésus avait opéré; mais sa foi fut une foi véritable et parfaite. De là, d'après saint Augustin (*Tract.* 16, *in Joan.*) et Bède, nous devons distinguer plusieurs degrés dans la foi comme dans les autres vertus, le commencement, l'accroissement et la consommation. La foi de cet officier commença, lorsqu'il pria le Seigneur de descendre à Capharnaüm pour guérir son fils; car il crut alors, bien qu'il y eût un peu de doute au fond de sa pensée; il crut, il est vrai, à la guérison de son fils par la puissance de Jésus-Christ; mais cette foi fut imparfaite, parce qu'il pensait que la présence du Sauveur était une condition essentielle du retour à la santé de son fils. Sa foi grandit, lorsqu'il eut confiance aux paroles de Jésus qui lui disait : Allez, votre fils est plein de vie; et elle atteignit sa perfection, quand ses serviteurs vinrent lui annoncer le changement d'état de son fils; l'officier crut alors parfaitement, ainsi que toute sa maison ; c'est ce que nous dit saint Luc : *Aujourd'hui, cette maison a reçu de Dieu la*

perfection du salut; il devient donc déjà un apôtre de l'Évangile; il gagne les autres à la croyance qu'il vient d'embrasser lui-même.

Comme signe de la gradation de sa foi, ce nouvel apôtre est d'abord appelé par l'écrivain sacré petit roi, *regulus;* ensuite, sa foi grandissant, il le qualifie d'homme, *homo;* et enfin, il l'appelle père, *pater*, lorsqu'il arrive à la perfection de la foi. Remarquons aussi que, par trois fois différentes il est fait mention, dans cet Évangile, de la vie du fils de cet officier. D'abord, par le Seigneur lui-même qui dit : Votre fils vit; ensuite, par les serviteurs qui viennent annoncer au père l'heureuse nouvelle que son fils est plein de vie; enfin, par le père lui-même qui sut que cette guérison avait eu lieu à la septième heure lorsqu'avait été prononcée la parole du Sauveur. Ceci nous montre qu'il y a une triple vie opposée à une triple mort : la vie de la nature opposée à la mort de la nature; la vie de la grâce opposée à la mort du péché; et enfin la vie de la gloire opposée à la mort de l'enfer.

Dans le sens mystique, le fils de cet officier figure le genre humain, fils d'Adam, ce roi de la nature devenu simple officier, en perdant la charité par sa prévarication. Ce fils était dévoré par le feu de la fièvre, lorsque l'humanité était en proie aux vices de toutes sortes. Sa guérison eut lieu entre Cana et Capharnaüm, pour nous donner à entendre que l'homme a été sauvé par le zèle de la miséricorde divine; car Cana veut dire miséricorde, et Capharnaüm abondance, par conséquent plaisirs, dans lesquels se trouvait plongée l'humanité. Les sept heures figurent les sept *illustrations* du Soleil de justice, Jésus-Christ, à savoir : la sanctification de notre nature, par son Incarna-

tion; la visite de l'homme, par sa nativité pleine d'humilité; la condamnation de la concupiscence, par sa circoncision; notre régénération, par son baptême; sa sanctification pour nous, par son jeûne au désert; notre enseignement, par sa prédication et ses miracles; enfin, notre rédemption, par sa passion, lorsque le soleil se coucha à la septième heure, et que nous fûmes guéris de notre infirmité. Cette illustration multiple avait été indiquée dans le quatrième Livre des Rois, où il est dit : Allez vous plonger sept fois dans le Jourdain; car le Jourdain signifie descente, et est la figure du Sauveur descendant vers nous, pour nous purifier et nous rendre à la santé par les sept moyens susdits. Ces sept heures peuvent signifier encore les sept Mémoires que nous faisons du Seigneur : Ainsi à Matines, office de la nuit, nous nous rappelons son emprisonnement; à Prime, les moqueries dont on l'accabla; à Tierce, sa comparution devant ses juges; à Sexte, la sentence de mort prononcée sur lui; à None, sa mort; à Vêpres, sa sépulture; à Complies, l'établissement d'une garde de soldats autour de son sépulcre. A travers ces sept heures nous atteignons à la vie et au salut éternel, ce qui faisait que David s'écriait dans la ferveur de sa prière : Seigneur, sept fois par jour j'ai chanté vos louanges à l'endroit des jugements de votre justice.

Dans le sens mystique encore, cet homme dont le fils était malade n'est pas appelé roi, mais officier; car, comme il est dit aux Proverbes : Le roi qui est assis sur le trône de justice par son regard dissipe tout mal. Voulons-nous donc nous disposer à bien nous gouverner, asseyons-nous sur le trône de justice pour discuter toutes nos œuvres, afin qu'aucun mal ne vienne infecter notre bien par son

contact perfide; nous pouvons dissiper le mal par notre regard plein d'une juste et prudente sévérité; quiconque administre bien le royaume spirituel dans son âme, mérite le titre de roi. C'est la pensée du profond Sénèque : Voulez-vous, dit-il, être environné d'un grand honneur, je vous donne un empire : c'est celui de vous-même; si vous n'administrez pas bien ce royaume, vous ne méritez pas d'être appelé roi, mais roitelet. Or tout pécheur peut être qualifié de roitelet, parce qu'il administre mal son royaume intérieur. Son fils est malade, quand à la raison s'oppose l'appétit sensitif, qui doit obéir comme un fils à son père. Lorsqu'au contraire, l'homme se soumet à Jésus-Christ par la raison, alors ce fils est guéri par la puissance du Seigneur, qui met l'appétit sensitif sous la domination de la raison. Celle-ci est donc comme un roi dans son royaume, elle gouverne tout le corps humain; elle dirige et modère la puissance affective de l'homme, ainsi que toutes les autres facultés de son âme. Mais cette raison déchoit quelquefois et devient un simple roitelet de roi qu'elle était; c'est lorsqu'elle s'obscurcit et suit les passions désordonnées auxquelles elle ne résiste pas; alors son fils, c'est-à-dire son affection, est malade, et se détourne du bien pour aller au mal. Quels sont les serviteurs de la raison? Ce sont les actes de l'homme, dont celui-ci est le maître, parce qu'il peut les soumettre aux ordres et à la direction de sa raison. Or ces serviteurs annoncent que le fils de l'officier, de la raison, vit, quand les actes sont l'expression de la soumission de la partie inférieure à la partie supérieure de l'âme. La septième heure à laquelle le fils est guéri de sa fièvre figure les sept dons du Saint-Esprit, par qui tout péché est dé-

truit ainsi que la vie spirituelle établie dans l'âme. Ces sept heures peuvent figurer encore les sept moyens par lesquels l'âme sort du péché : la contrition, la confession, qui doit être vraie, simple et entière ; la satisfaction, c'est-à-dire le jeûne, la prière et l'aumône. Ces sept heures sont figurées dans le quatrième Livre des Rois où il est dit, qu'un enfant ressuscité par Élisée revint à la vie en parcourant sept degrés différents, parce que par les sept moyens que nous venons d'énumérer, nous montons des portes de la mort à la lumière de la vie.

Voici comment Théophile résume en peu de mots nos dernières considérations : Le petit roi, dit-il, c'est tout homme, non-seulement parce que tout homme est allié au Roi de toutes choses en raison de son âme faite à sa ressemblance, mais aussi parce qu'il a une espèce de principauté sur toute la nature; son fils, c'est-à-dire son âme, a la fièvre des voluptés et des désirs corrompus. Il s'approche de Jésus et le prie de descendre, c'est-à-dire de s'abaisser vers lui par sa miséricorde et de lui pardonner ses péchés avant qu'il ne meure de son infirmité causée par les passions. Mais le Seigneur lui dit : Va, c'est-à-dire avance toujours dans le bien, et ton fils vivra. Mais si tu t'arrêtes dans ta marche, ton entendement sera comme mort pour l'opération du bien. Ah ! prions donc le Seigneur de nous guérir de nos péchés, car nous ne pouvons revenir à l'état de justice sans l'intervention divine.

Le fils de notre officier malade dans Capharnaüm nous figure trois choses qui sont les causes de l'infirmité spirituelle. En effet, Capharnaüm veut dire pays de l'abondance ou de l'agrément, et c'était une ville très-florissante. Or, la cause de l'infirmité de notre âme se trouve souvent

dans l'abondance des biens temporels, dans le trop de consolation du côté du monde, dans l'élévation parmi les hommes; car la prospérité est plus funeste à l'homme que l'adversité. C'est la pensée de Boëce, qui dit : A mon avis, la fortune nous est plus utile lorsqu'elle nous frappe que lorsqu'elle nous est favorable. Et Sénèque : Environnez-vous de conseils salutaires, quand la vie s'offre à vous avec ses prospérités; le chemin du bonheur est glissant et pénible à tenir; ne vous y lancez pas avec toute votre impétuosité; regardez bien tout autour de vous pour savoir où vous parviendrez et où vous devrez vous arrêter.

Le malade guéri par Jésus-Christ était fils d'un petit roi. Ceci nous fait comprendre que la noblesse de la naissance est souvent la cause de notre infirmité spirituelle, parce que les nobles, le plus souvent, s'enorgueillissent, se livrent aux rapines, se plongent dans la boue du vice et des plaisirs. Gardons-nous de la prospérité de ce monde, si nous tenons à notre âme; car cet état conduit facilement et souvent au péché. Lorsque nous jouissons de la prospérité, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 46, *ad pop. Antioch.*), alors nous vivons souvent dans le mal; aussi devons-nous être attristés de nous trouver dans cet état. Sans doute, nous devons craindre le Seigneur lorsque nous péchons, surtout s'il ne nous en revient aucun malheur; au contraire, s'il nous envoie un léger châtiment, c'est là pour nous un avertissement; mais lorsqu'il paraît ne pas s'occuper de nos péchés, il se réserve d'en tirer plus tard une vengeance éclatante, si nous persévérons dans la mauvaise voie.

Le fils de l'officier est guéri à la septième heure par la vertu de la parole de Dieu; parce que c'est à la septième heure que le soleil s'éloigne du midi pour se diriger vers

l'occident. Donc, lorsque nous avons passé le midi de notre vie, et que nous nous inclinons vers la tombe et la mort, il faut alors surtout que la puissance de la prédication divine guérisse notre âme de sa fièvre et nous convertisse au Seigneur. Remarquons ici que le mot fièvre est plein de sens; le pécheur est un véritable fiévreux. L'homme dont le corps est atteint de la fièvre passe par les vicissitudes du chaud, du froid et du tremblement; de même le pécheur est tantôt en proie à la cupidité et à l'amour désordonné des biens éphémères de ce monde : c'est là la chaleur de l'âme; il est tantôt soumis à une sorte de crainte et de tremblement : c'est le froid de l'âme. Écoutons ici saint Augustin (*Psal.* 79) : Tous les péchés produisent en l'homme un double effet, la crainte et la cupidité. La crainte nous fait fuir tout ce qui peut contrarier notre chair; la cupidité désirer tout ce qui peut lui être agréable. Et c'est à raison de ces deux choses que le pécheur endurera dans l'enfer une double peine : des glaces, de la neige, dit Job, il passera aux ardeurs d'une chaleur excessive. Parmi les funestes effets de la fièvre, on remarque la dépravation du palais; les mets les meilleurs sont pour le fiévreux amers et insipides; de même le pécheur a le goût spirituel si dépravé que toutes les choses de l'âme lui paraissent sans saveur.

Or, comme il y a plusieurs variétés de fièvre, il y a aussi plusieurs espèces de péché. Nous avons la fièvre éphémère, ainsi appelée de l'éphémère, poisson de mer, qui meurt le même jour où il est né; elle figure le mouvement de la passion désordonnée, et particulièrement le mouvement subit de colère, qui doit finir avant le coucher du soleil, d'après cette parole de l'Apôtre : que le soleil

ne se couche pas sur votre colère. Nous avons, en second lieu, la fièvre tierce qui a un jour d'intermittence; elle figure ceux qui conçoivent de la douleur de leur péché, ont un jour de pénitence, c'est-à-dire la contrition, mais ne parviennent pas au second, la confession, et retombent aussitôt dans leur ancien état. La fièvre tierce devient fièvre quarte, lorsque le malade reste deux jours sans en avoir des accès. Ainsi, beaucoup d'âmes, après l'accès de la fièvre du péché, ont deux jours de répit, deux jours de pénitence, c'est-à-dire passent par la contrition et la confession; mais étant indociles à l'avis du prêtre, ils ne veulent pas arriver au troisième jour, à la satisfaction, et tombent encore dans la maladie du péché. Nous avons aussi la fièvre quotidienne; elle figure les âmes qui vivent dans l'habitude du mal sans en avoir la contrition, ce sont les hommes, par exemple, qui chaque jour se livrent à la gourmandise, et sont sans cesse dans les disputes ou les procès.

Nous avons aussi une cinquième fièvre, celle qui ne laisse pas de repos au malade, car la continuité suit ordinairement l'habitude; sont atteints de cette fièvre les luxurieux, les jaloux et les avares, qui, à cause de l'habitude du péché, arrivent difficilement à la guérison. Nous avons la fièvre qu'on pourrait appeler *constitutionnelle*, l'étique; elle s'enracine dans nos membres et en fait comme partie; elle les dessèche et les consume. Cette fièvre figure la tristesse du siècle qui dessèche et produit la mort de l'âme; c'est la pensée des proverbes : *Une âme triste se dessèche et se consume*. Nous avons enfin la fièvre aiguë; elle figure les personnes qui défendent leur iniquité enracinée, qui n'ont plus de honte ni de crainte de faire le

mal. Ici le danger est grave; les médecins regardent la maladie comme désespérée.

Ce fut là le second miracle que Jésus fit à Cana de Galilée; il y avait déjà changé l'eau en vin, et maintenant il y rétablit la santé du fils d'un officier. Ce malade fut guéri, à Capharnaüm, mais Jésus opéra ce miracle, de Cana, où il se trouvait corporellement; il guérit le malade par la vertu seule de sa parole. Dans le sens mystique, cette double visite de Jésus à Cana figure le double effet de la parole divine dans l'âme. Cette parole nous réjouit, ce qui est figuré par le miracle de la transformation de l'eau en vin, lequel, selon l'Écriture, réjouit le cœur de l'homme Ensuite elle guérit, ce qui est figuré par la guérison de l'infirme. Cette double visite signifie encore le double avénement du Fils de Dieu, le premier qui fut la manifestation de sa douceur et de sa miséricorde pour nous réjouir, puisque à sa naissance l'ange annonça aux bergers et à tout le peuple une grande joie; le second, son avénement dans ce monde, dans toute sa puissance et sa majesté, lorsqu'il viendra détruire nos infirmités et nos faiblesses, faire disparaître toutes nos peines et conformer notre corps à son corps glorieux et incorruptible.

CHAPITRE LXIV

DES QUATRE PARABOLES DU SEIGNEUR AUX FOULES, ET DES TROIS A SES DISCIPLES

Le Seigneur Jésus alla ensuite sur les bords de la mer. Mais à cause de la foule nombreuse qui le suivait, il monta sur une barque avec ses disciples; et s'y étant assis il enseignait de là le peuple assemblé sur le rivage. Jésus, dit ici saint Chrysostôme (*Hom.* 45, *in Matth.*), monta sur une barque, pour ne laisser personne derrière lui, et avoir tous ses auditeurs en face, afin que le peuple l'entendît et le vît, que sa vue le fît écouter avec plaisir, et que sa parole attirât les regards sur sa personne. Cette barque, dit Bède, figurait l'Église, qui devait être élevée au milieu des nations, et où le Seigneur s'est consacré une demeure de prédilection. Or, le Sauveur exposa quatre paraboles différentes en harmonie avec les diverses conditions des hommes. A la variété des maladies humaines,

il voulait opposer la variété des remèdes ; car, parmi les malades, aux uns il faut une nourriture pleine d'amertume, aux autres des aliments doux, à ceux-ci des aliments forts et substantiels, à ceux-là une nourriture légère. La foule, dit saint Jérôme (*in cap.* XIII *Matth.*), n'est pas d'un avis unanime, mais il y a autant de pensées et de volontés qu'il y a de personnes ; Jésus parle au peuple en paraboles toutes différentes, pour donner à chacun l'enseignement en rapport avec sa condition et sa manière de voir ; semblable à un riche père de famille, il sert à ses invités un repas d'une composition très-variée, pour que chacun puisse satisfaire son goût. Jésus, dit le même docteur, n'emploie pas la parabole dans tout ce qu'il dit ; car s'il avait tout exposé en paraboles, les foules se seraient retirées sans aucun profit pour leur âme ; mais il mêle la lumière aux ténèbres, afin d'amener ses auditeurs à la connaissance des vérités qu'ils ignorent par celles qu'ils comprendront. Ces quatre paraboles avec les trois autres qui suivent comme conséquences nous montrent le développement de l'Église depuis la prédication de Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde.

La première, relative à la semence jetée en terre et dont une faible partie seulement fructifia, s'applique à la prédication de Jésus-Christ et des apôtres qui s'adressèrent aux Juifs bons et méchants et dont un petit nombre embrassa la foi, tandis que la majeure partie resta dans l'infidélité. Cette semence, c'est donc la parole de Dieu que le Sauveur, sortant du sein de son Père où il se tenait caché et invisible pour se manifester aux hommes, vint jeter sur le monde. Cette semence tomba sur quatre endroits différents ; les trois premiers la laissèrent stérile ;

mais le quatrième la fit monter en épis et grossir. Dieu a jeté sur l'humanité plusieurs espèces de semence. Il a d'abord semé la loi naturelle dans l'âme de chaque homme, il y a mis ce sentiment : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse à vous-même, et faites aux autres ce que vous voulez qu'on vous fasse. Il a aussi semé par ses anges plusieurs révélations; par Moïse, la loi écrite, les préceptes et les défenses; par ses prophètes, les promesses et les menaces. Mais maintenant il sort du repos de sa majesté où il se tenait invisible, pour jeter par lui-même la semence de la loi évangélique sur tous les fidèles. Il ne cesse pas un instant de semer le bien dans nos âmes, non-seulement lorsqu'il nous fait enseigner, mais lorsqu'il dépose en nous les semences des vertus, les dons du Saint-Esprit.

Le Fils de Dieu *sortit* donc du sein de son Père, non pas comme Dieu, puisque comme tel il est partout, mais comme homme et en se revêtant de notre nature. C'est la pensée de saint Chrysostôme : Celui qui est partout, dit ce Père (*Hom.* 45, *in Matth.*), sortit non pas d'un endroit particulier, mais il sortit en ce sens qu'il s'incarna, et qu'en se revêtant de notre enveloppe mortelle, il se rapprocha davantage de nous. *Celui qui sème*, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui, par fonction, par science et par grâce, doit semer, *sortit donc pour semer sa semence*, la parole de la doctrine. Ainsi, Jésus-Christ est proprement le semeur, et le prédicateur est plutôt celui qui porte la corbeille de la semence que le semeur. *Tandis qu'il semait*, qu'il répandait indistinctement sa doctrine sur le monde, *une partie du grain tomba près du chemin*, c'est-à-dire sur un cœur traversé par la voie de l'égarement, foulé par les affec-

tions charnelles, exposé aux suggestions des démons et aux diverses tentations des vices qui, le parcourant sans cesse et s'y croisant en tous sens, y étouffent le grain de la parole pour l'empêcher de germer. *Alors les oiseaux du ciel*, c'est-à-dire qui se trouvent dans les airs (Jésus veut ici parler des démons qui sont dits oiseaux du ciel, soit parce qu'ils habitent dans les airs qu'ils traversent en tous sens, soit à cause de leur nature spirituelle, soit à cause de leur promptitude à faire le mal, car c'est là leur vie); les oiseaux du ciel, dis-je, *vinrent et mangèrent ce grain*, c'est-à-dire l'enlevèrent par leurs suggestions et l'empêchèrent de fructifier. Oui, les démons ôtent de notre cœur la parole divine, en effacent jusqu'au souvenir, pour nous éloigner de l'accomplissement de ce qu'elle nous ordonne, empêcher la foi de pénétrer dans nos âmes, de peur qu'en croyant nous ne soyons sauvés, parce que la foi vient de ce qu'on a entendu. Ainsi, voulons-nous que la parole de Dieu porte ses fruits, nous devons l'envelopper dans notre âme et notre souvenir comme le laboureur couvre sa semence avec la terre. De même, dit saint Grégoire, qu'on doit désespérer de la vie de l'homme dont l'éstomac débilité ne conserve aucune nourriture, de même il est en danger de mort éternelle celui qui ne garde pas dans sa mémoire les paroles de vie.

Une autre partie du grain tomba sur des endroits pierreux, c'est-à-dire sur un cœur dur, rebelle et orgueilleux. elle leva d'abord; mais le soleil de la tentation ayant paru, *le hâle brûla l'herbe*, dissipa la foi qui commençait à se fortifier, *parce que la terre n'était pas profonde;* cette foi ne s'était pas affermie assez par l'épreuve, et elle manquait de l'humilité de la grâce et de la dévotion. Tels sont les

chrétiens qui écoutent la parole de Dieu, la reçoivent avec joie, mais ne se proposent pas de pratiquer ce qu'ils ont entendu. Alors cette parole ne s'enracine pas, faute de bon propos. Dans les cœurs durs, en effet, souvent le germe de la componction naît sur-le-champ, lorsqu'ils entendent des paroles qui les effraient; mais paraisse aussitôt le soleil de la persécution, de l'affliction ou de la tentation, ce germe se dessèche, parce que ces chrétiens se laissent aller à l'impatience, à la désolation, aux défaillances; ils oublient que la parole divine ne fructifie que sous l'humilité de la grâce et l'amour de la vertu. Ces âmes n'ont rien où la racine puisse prendre; leurs résolutions ne sont pas fermes et profondément enfouies dans la terre, et elles ne croient que pour un temps. Or, de même qu'un arbre qu'on transplante souvent n'a pas de racines vigoureuses, de même les âmes qui passent souvent du bien au mal ne sont jamais bien enracinées dans le bien. La tentation nous fait voir si la parole de Dieu a en nous des racines profondes, comme l'impétuosité du vent fait voir si l'arbre est solide. Ces chrétiens inconstants sont de la race du roi Saül, qui était prophète parmi les prophètes et insensé parmi les insensés.

Une autre partie du grain tomba dans les épines, c'est-à-dire dans des cœurs sollicités par l'ambition des richesses, déchirés par les préoccupations qu'elles suscitent et livrés, à cause de leur avarice, aux embarras des choses temporelles. *Les épines ayant crû*, c'est-à-dire les richesses s'étant amoncelées, *ont étouffé la semence*, c'est-à-dire se sont opposées au fruit de la prédication, en obsédant l'esprit de leurs possesseurs pour empêcher tout fruit spirituel de s'y développer. Ceci nous figure ces auditeurs

qui entendent la parole de Dieu, la reçoivent avec plaisir, se proposent de faire le bien, mais n'en retirent aucun profit, parce que leur bon propos est étouffé par les embarras, les richesses et les plaisirs du siècle qui surviennent. En effet, ces chrétiens, au sortir du sanctuaire où leur a été distribuée la parole sainte, courent aux affaires mondaines. Cette parole est étouffée dans leur âme par les préoccupations que leur cause l'acquisition des richesses, ensuite par les richesses qui entraînent avec elles le désir de les conserver, et par les plaisirs de la vie, c'est-à-dire par la jouissance de ces richesses qui satisfont les désirs sensuels; et ils ne portent aucun fruit, parce que cette triple passion ne permet pas à la semence spirituelle de lever et de grandir, de même que les épines en s'épaississant, étouffent le grain qui a été jeté et l'empêchent de germer. Les richesses et les honneurs sont en effet de véritables épines. Celles-ci par leurs piqûres déchirent et ensanglantent notre corps et le mettent dans un état repoussant aux yeux des hommes; de même l'amour et l'ambition des richesses et des honneurs, par l'aiguillon de leurs préoccupations et de leurs embarras, qui sont l'espoir de les acquérir, la crainte de les perdre et le souci de les conserver, déchirent notre âme; et s'ils l'entraînent jusqu'au péché, ils l'ensanglantent en lui faisant une blessure profonde et la mettent dans un état misérable qui choque le regard de Dieu. Et cependant, chose étrange, que de chrétiens trouvent leurs délices au milieu de ces épines! A peine leur pensée a-t-elle commencé à s'occuper des choses spirituelles, qu'ils vont aussitôt se mêler aux affaires temporelles; alors suffoqués et amollis, ils voient disparaître l'énergie des vertus. Voyez la brebis qui passe à côté des

ronces pour trouver sa nourriture; elle y laisse toujours une partie de sa laine; de même l'homme livré aux embarras temporels et vivant dans le monde, y perd beaucoup de biens spirituels. De quelque côté, dit saint Chrysostôme, que vous teniez une épine, elle vous pique; ainsi les biens du siècle, de quelque manière qu'on se mette en contact avec eux, sont nuisibles à celui qui les prend et les conserve. Il n'en est pas de même des choses spirituelles; ce sont de véritables perles précieuses; quelque face qu'elles nous présentent, elles reposent agréablement nos regards et ne nous blessent jamais. Ainsi, les richesses sont de véritables épines, parce qu'elles font sentir leur piqûre à notre âme dans ce monde, comme elles nous blesseront au jour du jugement et dans l'enfer. Ici-bas, nous venons de le voir, elles blessent notre âme par la peine de les acquérir, par l'incertitude de les garder toujours et la douleur que cause leur perte. Au jour du jugement elles feront souffrir l'âme lorsque le Seigneur dira aux avares : J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire, etc. Ces reproches seront si poignants que les pécheurs désireront être anéantis sur-le-champ et s'écrieront : Montagnes, tombez sur nous, et vous, collines, ensevelissez-nous. Et dans l'enfer ces épines piqueront éternellement notre âme de leurs pointes acérées; elles serviront d'aliment au feu qui doit brûler l'âme pécheresse. — Remarquez l'ordre qui existe entre les trois espèces de semences dont nous venons de parler et qui restent infécondes. La première ne germe pas ; elle est foulée par les passants et mangée par les oiseaux du ciel. La seconde germe, mais ne grandit pas beaucoup; elle manque d'humidité. La

troisième s'élève assez haut, mais ne porte pas de grain, les épines qui ont crû l'étouffent.

Une autre partie du grain tomba dans de bonne terre, c'est-à-dire dans une âme en butte au mépris des hommes, mais féconde par l'amour et où sont cultivées toutes les vertus. Là, la semence grossit et produit de riches épis, qui sont les bonnes œuvres. La bonne terre, dit Bède (*in cap.* VIII *Luc.*) c'est la conscience des élus, dont la conduite, relativement à la parole de Dieu, est diamétralement opposée à celles des trois espèces de chrétiens dont nous venons de parler; ils reçoivent avec joie la semence sainte, et la conservent dans la prospérité comme dans l'adversité pour lui faire porter ses fruits. Or, les grains rendent les uns cent, les autres soixante, les autres trente pour un. Cette triple différence de production peut être envisagée au point de vue du triple état des fidèles, parmi lesquels on distingue ceux qui commencent, ceux qui progressent et ceux qui ont atteint la perfection. Les premiers sont figurés par la terre dont le grain produit trente pour un; il suffit à ces fidèles d'avoir la foi à la Trinité et d'accomplir le décalogue; les seconds sont figurés par la terre dont la semence porte soixante pour un; ils ne doivent pas avoir seulement la foi à la Trinité et observer les dix préceptes; mais encore pratiquer les six œuvres de miséricorde; les troisièmes sont figurés par la terre la plus féconde : elle rapporte cent pour un, car ces fidèles sont tenus à une double perfection : l'observation des préceptes de l'ancienne loi et celle des conseils évangéliques en même temps.

Il est parlé plus bas de ces trois ordres de chrétiens, dans la seconde parabole, où il est dit: La terre

produit d'elle-même, d'abord le germe, ensuite l'épi, et enfin le grain renfermé dans l'épi.

On peut considérer encore cette triple différence de production de la semence, relativement aux trois états de ceux qui doivent se sauver : les vierges, les veuves, et les personnes mariées. Le grain produisant un pour cent est la figure des vierges qui renoncent à se propager par la génération naturelle, mais se multiplient en eux-mêmes par les œuvres de l'esprit ; voilà pourquoi ils sont désignés par le nombre cent qui est le produit du nombre dix multiplié par lui-même. Le grain rapportant soixante pour un est la figure des veuves et des continents ; car le nombre soixante se forme du nombre six multiplié par dix, ce qui désigne le décalogue avec les six œuvres de miséricorde. La semence enfin qui produisit trente, figure les personnes mariées, à cause de la foi à la Trinité et de l'observation des dix préceptes. Nous trouvons ici les trois degrés de chasteté : la chasteté conjugale qui fait éviter tout acte illicite dans les relations matrimoniales ; la chasteté des personnes veuves qui fait éviter tout rapport avec des personnes d'un sexe différent, afin que l'âme puisse servir Dieu avec toute sa liberté ; enfin, la chasteté virginale, supérieure aux deux précédentes, qui fuit toute relation charnelle, afin que l'âme s'unisse par l'amour à Dieu seul comme à son époux. Ceux qui produisent au centuple, dit ici Théophile, sont les âmes qui vivent de la vie parfaite, comme les vierges et les solitaires. Ceux qui produisent soixante pour un, se trouvent au second degré, comme les continents ; et ceux qui produisent trente, sont ceux qui portent des fruits selon leur propre force, comme les laïques et

les personnes engagées dans le mariage. Saint Augustin dit à son tour sur le même texte (*Lib. de sancta virg. c.* XLV) : Le premier fruit est celui des martyrs, à cause de la sainteté de leur vie et de leur mépris de la mort ; le second est celui des vierges, à cause de leur calme intérieur ; car ils n'ont pas à lutter contre les mauvaises habitudes de la chair ; le troisième est celui des gens mariés : c'est la condition où il faut combattre un terrible combat pour ne pas être vaincu par la chair.

La semence produisant trente pour un peut encore figurer ceux qui supportent patiemment les pertes qu'ils éprouvent dans leurs biens extérieurs ; ce grain produit soixante lorsqu'ils supportent les dommages infligés à leurs corps par les tortures et l'emprisonnement et autres persécutions semblables ; et il produit cent pour un lorsqu'ils méprisent leur vie même en se livrant au martyre. C'est la pensée de saint Chrysostôme, qui dit (*Homil.* 32, *Op. imp.*) : La bonne terre figure les chrétiens qui s'abstiennent du mal et pratiquent le bien dans la mesure de leurs forces, et c'est ici la production de trente pour un. S'ils renoncent à tous leurs biens pour se livrer au service de Dieu, ils donnent soixante pour un. Mais si l'ordonnance impériale qu'ils soient immolés s'exécute, ils rapportent cent pour un. Ou bien encore, ils ont le soixantième s'ils sont frappés dans leurs biens et leurs enfants ; ils ont le centième s'ils supportent avec beaucoup de patience une infirmité corporelle quelconque. Voyez Job : avant sa tentation, il eut, en vivant dans la justice avec ses biens, le trente pour un ; après qu'il eut perdu ses biens, que ses fils furent morts, il eut soixante ; et lorsqu'il eut été affligé et tourmenté en son propre corps par le démon lui-même,

il eut cent pour un. Ou bien encore, selon saint Remi (*in Matth. cap.* XIII), la semence de la parole de Dieu produit trente pour un quand elle engendre une bonne pensée; soixante, quand elle nous donne un langage vertueux; cent, quand elle nous conduit à la pratique des bonnes œuvres. Que ceux donc figurés par la bonne terre s'étudient à entendre la parole de Dieu avec un cœur bien disposé, la traduisent en œuvres et la gardent toujours dans leur souvenir, attendant patiemment son fruit jusqu'à la fin de la vie, où nous recevrons la récompense du bien que nous aurons fait pour l'amour de Dieu. En effet, dit saint Grégoire, ceux qui supportent avec patience les imperfections de leur prochain et reçoivent avec humilité les fléaux qui les frappent mériteront un jour d'entrer dans le repos éternel.

Remarquez que la bonne terre possède trois conditions opposées à celles des autres terres sur lesquelles tombe la semence. En effet, en face de ceux qui écoutent la parole de Dieu, la conservent, se trouvent ceux qui sont sur le bord du chemin; le démon vient et enlève la parole de leur cœur; en face de ceux qui portent les fruits des bonnes œuvres, se trouvent ceux chez qui les épines étouffent la parole de Dieu; en face de ceux qui gardent la parole malgré les tentations, se trouvent les auditeurs de la parole qui tombe sur la pierre; ils croient pour un temps, et cette foi disparaît à la vue de la tentation. Ainsi la mauvaise terre se divise en endroits pierreux et en endroits couverts d'épines; la terre bonne ne se subdivise pas, bien que ses fruits et ses vertus se subdivisent, et, que nous ayons cent, ou soixante, ou trente pour un : la même diversité existera dans les récompenses célestes;

une étoile diffère d'une autre étoile, comme la récompense doit différer du mérite.

Ainsi, trois parties de la semence périssent; une seule est sauvée et fructifie, quoique d'une manière inégale et bien différente. En effet, quoique la semence de la parole divine soit féconde par elle-même, elle est cependant, comme nous l'avons vu, infructueuse de trois manières. Ce qui fait dire à Théophile : Voyez comme en ce monde les mauvais sont nombreux, et comme ceux qui se sauvent forment le petit nombre; car la quatrième partie de la semence seulement porte des fruits. Il ressort de là que le prédicateur de la parole divine, à l'exemple de Jésus-Christ, ne doit pas se désister de la prédication, quoiqu'il voie qu'elle profite seulement à un petit nombre, parce que, s'il fait tout ce qui est en son pouvoir, il ne perdra pas son mérite. Jésus-Christ ne dit pas, comme le remarque Théophile, le semeur jeta une partie de sa semence, etc., mais la semence tomba. Celui qui sème, enseigne la vraie parole de Dieu, mais cette parole est reçue de diverses manières par les auditeurs, selon les dispositions du terrain de leur âme; si ce terrain est fertile et bien cultivé, il produit du bon fruit; mais, est-il mal cultivé et stérile, il produit des épines et des chardons, ou même rien du tout.

Nous devons donc d'abord écouter la parole de Dieu avec dévotion, la recevoir avec joie et amour, la bien comprendre, la conserver au fond de notre cœur, dans l'adversité comme dans la prospérité, et enfin lui faire porter des fruits, ou cent, ou soixante, ou trente pour un.

La seconde parabole, celle de l'ivraie, figure l'état de

l'Église immédiatement après la mort de Jésus-Christ et des apôtres ; car le démon était jaloux de la foi semée dans le cœur des fidèles, voilà pourquoi il suscita des hérésies qui s'élevèrent au sein des chrétiens comme l'ivraie s'élève au milieu du bon grain pour l'étouffer et l'anéantir. On peut appeler ivraie tout fruit stérile qui se trouve dans le froment, tel que les mauvaises avoines, etc. Comme donc l'ivraie nuit au bon grain, de même les hérésies viennent se mêler aux saintes Écritures pour les détruire. Les hérésies, dit saint Augustin (*Tract.* 18, *in Joan.*), et toute doctrine perverse enlaçant les âmes dans ses filets pour les précipiter dans l'abîme, sont venues de la fausse intelligence des Écritures et de l'audace et la témérité d'affirmer ce qu'on ne comprenait pas. Jésus-Christ a un triple champ dans lequel il sème une triple bonne semence. Le premier, c'est le monde dans lequel le Sauveur a semé la semence de la parole, ou la doctrine de la vérité. Le deuxième, c'est l'Église catholique, dans laquelle Jésus-Christ a semé en quelque sorte les fidèles qui sont les fils du royaume, c'est-à-dire les saints et les élus, qui sont comptés parmi les fils du royaume. Le troisième, c'est l'âme dans laquelle Jésus-Christ sème une double bonne semence : d'abord la bonne volonté qui doit produire des fruits de bonnes œuvres ; ensuite la connaissance de soi-même, du monde et de Dieu. De la connaissance de soi-même, comme d'une semence naît la douleur, d'après cette parole de l'Ecclésiaste : Celui qui possède la connaissance connaît la douleur. De la connaissance du monde naît la crainte, parce que l'homme sait qu'il se trouve exposé à des piéges. De la crainte de Dieu naît l'amour de Dieu, parce que Dieu est notre créateur, notre rédempteur et

notre glorificateur. Ainsi, le Seigneur jette la première semence dans notre cœur, la seconde dans notre intelligence; mais notre ennemi le démon sème la zizanie, c'est-à-dire les erreurs dans notre esprit. Or, nous pouvons anéantir cette mauvaise semence de trois façons : par le feu de la contrition, par la paix de la confession, par l'extirpation de la satisfaction. Ah ! que l'âme fidèle s'évertue donc à faire germer en elle la semence de Dieu en saints désirs et en œuvres de vertu. Ce champ de notre âme est environné de la haie de la foi, labouré avec le soc de la prédication, arrosé de la pluie de la grâce et de la rosée de la miséricorde.

Ainsi, la seconde parabole de Jésus-Christ à la multitude est celle de l'ivraie semée dans le bon grain et qui figure les divers hérétiques. En effet, *le royaume des cieux,* dit le Sauveur, c'est-à-dire l'Église militante, *est semblable à un homme*, Jésus-Christ, qui nous accorde de régner dans les cieux, et dont le service est une véritable royauté; *qui*, par lui-même et ses apôtres, *a semé dans son champ,* dans le monde ou l'Église, cultivée au prix des sueurs et du sang de Jésus-Christ, *du bon grain*, la sainte doctrine et la foi catholique, et ceux qu'il appelle les enfants du royaume. Remarquons ici que dans les paraboles la comparaison ne s'établit pas entre deux personnes, mais entre deux faits; comme si le Sauveur disait : Ce qui se passe à l'endroit du royaume des cieux et de l'Église est semblable à tel fait que nous voyons se produire chaque jour. *Or, voilà que les gens dormaient*, c'est-à-dire ceux qui sont chargés de veiller sur les champs. C'est ici la figure des prélats qui s'endorment dans une négligence coupable de leurs fonctions, et alors le démon sème l'ivraie parmi leurs

ouailles. Ce sommeil ne figure pas seulement la négligence des supérieurs à l'endroit de la garde du troupeau cônfié à leur sollicitude, mais encore notre négligence à nous tous à l'endroit de notre propre personne et de notre salut. Le démon épie l'une et l'autre pour jeter par ses mauvaises suggestions l'ivraie dans le cœur des hommes. *Tandis donc que les gens dormaient, vint l'ennemi,* le démon, *et il sema de l'ivraie,* c'est-à-dire les erreurs et les iniquités qui en sont la conséquence, et ceux que le Seigneur appelle les fils du méchant, *parmi le froment*, c'est-à-dire les élus. Ah! veillez donc, prélats et fidèles de l'Église ; que le démon ne profite pas de votre lâcheté pour répandre l'ivraie dans votre sein. *Quand l'herbe eut grandi,* par les progrès de la foi, *et qu'elle eut jeté des épis,* par l'effet des bonnes œuvres; car la foi sans les œuvres est morte ; *alors l'ivraie parut aussi,* dans la manifestation des erreurs et les souillures des péchés et la persécution des fidèles de Jésus-Christ. Et les serviteurs étant venus l'annoncer à leur maître, *celui-ci leur dit : L'homme ennemi a fait cela.* Cet homme ennemi, c'est le démon, ainsi appelé, soit parce qu'il fut dès le commencement l'ennemi de l'homme, soit parce qu'il défit l'homme dans le combat qu'il lui livra dans l'Éden. C'est ainsi qu'on a donné à Scipion le surnom d'Africain, de l'Afrique qu'il subjugua. Les serviteurs figurent les Pères de l'Église primitive, qui, étonnés de l'hérésie qui s'élevait dans son sein, s'approchèrent de Dieu pour le prier et lui demander d'où venait une telle perfidie. Il leur fut révélé d'en haut que c'était là l'œuvre du démon, agissant toutefois avec la permission de Dieu, qui voulait ainsi fortifier la foi des fidèles. Le démon avait en effet semé une triple semence

contagieuse dans le monde : l'ignorance, qui répand les ténèbres dans l'intelligence de l'humanité ; le péché, qui avait refroidi son cœur ; et enfin la misère, qui la dégradait ! Voilà pourquoi le Laboureur céleste vint du ciel, apportant une triple semence opposée à celle de Satan : la sagesse, qui devait éclairer l'intelligence de l'humanité; la grâce, qui devait réchauffer son cœur ; et la gloire, qui devait produire son exaltation. Jésus-Christ sema aussi la sainte doctrine et la foi catholiques, et le démon vint y mêler des erreurs et des iniquités nombreuses. Dieu sema dans le monde la paix et la charité fraternelle; le démon y mêla l'envie et l'égoïsme. Dieu sème chaque jour dans le champ de notre âme les bons propos ; le démon y sème les passions charnelles. Dieu sème dans le champ de notre corps la pureté avec tout son éclat ; le démon y sème l'impureté et la volupté.

Or, les serviteurs, c'est-à-dire les saints Pères, demandant conseil à Dieu dans leurs prières, *dirent :* Voulez-vous que nous allions la cueillir (l'ivraie) ? que nous retranchions les méchants de la communion de l'Église par l'excommunication, et que nous les abandonnions ensuite au bras séculier qui les fera périr ? Non, répondit le Père de famille, de peur qu'en cueillant l'ivraie, vous n'arrachiez en même temps le froment, c'est-à-dire ce qui est froment en soi, comme si on condamnait un vrai fidèle sur un simple soupçon ; ou ce qui est froment par rapport aux autres, comme si on ne garde pas l'ordre de la justice dans la condamnation, parce qu'alors on scandalise les autres ; ou bien de crainte que vous n'arrachiez ce qui sera un jour froment ; car beaucoup sont mauvais aujourd'hui qui seront bons demain. Ainsi pas d'extirpation trop prompte,

condamnable et fondée sur un simple soupçon. Elle est trop prompte si elle n'est précédée d'aucun avertissement; condamnable, si le peuple ou le chef de l'État sont en cause, à moins qu'il n'y ait dans le délai un mal imminent pour l'Église. Ce qui fait dire à saint Augustin (*lib. III contra Parm.*), qu'on doit tolérer les méchants pour la paix de l'Église, si on a à redouter, par exemple, un schisme. Elle repose enfin sur un simple soupçon, lorsqu'on n'est pas certain que telle personne est hérétique ou pécheresse. *Laissez croître l'une et l'autre*, continue le Père de famille, l'ivraie et le froment, les bons et les méchants, jusqu'à la consommation du monde et au jour du jugement. Ceci doit s'entendre de ceux qui ne sont pas pécheurs publics ou hérétiques déclarés, ou qui ne font pas courir à l'Église un danger général. Nous sommes avertis par là de ne pas nous charger du jugement des pécheurs adultes, mais de le laisser à Dieu seul, qui rend à chacun selon ses œuvres. On ne peut pas nous objecter la parole de l'Apôtre : *Enlevez le mal du milieu de vous;* la parole du Seigneur s'entend des coupables douteux, et celle de saint Paul des pécheurs manifestes. Nous voyons encore ici la bonté de Dieu et sa longanimité; la clémence divine tolère patiemment ce mélange de l'ivraie avec le froment, des méchants avec les bons, et cela pour une triple raison : d'abord, afin que les méchants, s'ils le veulent, puissent se convertir et être aidés par les bons dans cette louable démarche; ensuite, pour que les justes lui rendent de grandes actions de grâce d'avoir été choisis gratuitement parmi tant d'autres qui courent à la damnation éternelle, et qu'en se mettant en parallèle avec les méchants, ils soient animés au bien; enfin, Dieu veut faire sortir de ce mélange

l'avantage des justes et l'augmentation de leurs mérites. Et cet avantage se produit de trois manières : les bons se purifient des souillures qui déparent leur âme; ils sont amenés à manifester les vertus qui sont en eux à l'état latent; ils sont stimulés à ne pas se laisser aller à la torpeur et à la nonchalance sur cette terre d'exil et à se hâter vers leur véritable patrie; ils tressent ainsi leur couronne, et chaque tribulation de la part des méchants est un riche fleuron qu'ils y ajoutent. Ainsi Dieu permet le mélange des méchants avec les bons dans l'intérêt spirituel de ces derniers.

Le Seigneur ajoute ensuite : Au temps de la moisson, du jugement et de la consommation finale, je dirai aux moissonneurs, aux anges : Recueillez premièrement l'ivraie, les méchants, en les séparant de la société des bons; voilà la peine du dam; voici celle du sens : et liez-les en petites gerbes pour les brûler. Ce sont, en effet, les anges qui, au dernier des jours, sépareront les méchants des justes pour les précipiter dans l'enfer, qu'on croit se trouver au centre de la terre qui l'environne de toutes parts. Quelle justesse dans ces mots! en petites gerbes, et non pas en une seule grande gerbe; car chaque homme sera puni en raison de sa perversité; les impurs seront avec les impurs, les idolâtres de leur ventre avec leurs semblables, les avares avec les avares, les orgueilleux avec les orgueilleux; en un mot, chaque criminel avec son semblable, afin que la communauté du crime soit, par une juste conséquence, suivie de la communauté du châtiment. Relativement à la peine du sens, il y aura plusieurs petites gerbes; mais relativement à la peine du dam, il n'existera qu'une seule et immense gerbe.

Et ibi erit fletus, ajoute le Sauveur; c'est-à-dire une douleur violente, résultat du dam, qui est la privation de la vision béatifique; le mot *fletus* a le sens ici de tristesse et de douleur; probablement, dans l'enfer, les méchants ne connaîtront pas les pleurs ordinaires. *Et stridor dentium*, c'est-à-dire une souffrance terrible provenant de la peine du sens et de la rigueur des tourments endurés. Ces mots nous désignent bien la double peine de l'enfer; celle de l'âme, une tristesse intense, figurée par le mot *fletus*, celle du corps, figurée par le grincement des dents. Ou bien encore le mot *fletus* peut figurer la chaleur qui dans l'enfer dissoudra tout; et le *stridor dentium* le froid qui condensera tout, conformément à ces paroles de Job : Des glaces des neiges on passera à des ardeurs excessives.

Le Sauveur continue : *Quant au froment*, aux fidèles et aux élus, qui doivent être battus dans l'aire de ce monde par les fléaux, les tribulations et les tentations de toute espèce, de façon qu'ils soient dépouillés de toute paille et parfaitement purs, *amassez-le dans mon grenier*, dans les demeures du ciel. Ah! c'est *alors* que *les justes brilleront comme le soleil;* la gloire de leur âme rejaillira sur leur corps. Ce n'est pas à dire, remarque ici saint Chrysostôme (*Hom.* 45, *in Matth.*), que les corps des ressuscités ne seront pas plus éclatants que le soleil; mais nous nous servons de cet exemple parce que nous ne connaissons pas de lumière plus brillante que celle de cet astre. Cette comparaison de la gloire des justes au soleil est surtout relative à leurs corps, car l'âme glorifiée jouira d'un éclat bien supérieur à celui du soleil. Dans cet astre se trouven les quatre propriétés du corps ressuscité et glorieux. La clarté; parmi les créatures matérielles, aucune n'est plus

brillante que le soleil; l'agilité : sortant de l'orient, il éclaire en quelques secondes l'occident; la subtilité : car il passe à travers le cristal le plus pur sans le briser; son impassibilité : son rayon reste toujours le même, pur et sans tache. *Les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père.* Ainsi, c'est à titre de fils du Roi qu'ils entreront dans le royaume de beauté et de gloire. Oh! oui, il doit être bien glorieux ce royaume où se trouve une aussi sainte société, dont le roi est la vérité, la loi la charité, et la demeure les perpétuelles éternités.

Saint Marc touche cette deuxième parabole lorsqu'il parle du bon grain figurant seulement les élus qui, semblables au blé et au froment, seront recueillis dans le grenier de la béatitude éternelle, quand l'ivraie sera jetée dans les brasiers de l'enfer. De là, l'évangéliste compare le royaume des cieux, l'Église, gouvernée par Dieu et qui dirige à son tour l'humanité, à un homme jetant sa semence dans un champ, etc. La semence figure la parole de vie que Jésus-Christ sema dans le cœur des hommes pour s'endormir ensuite trois jours du sommeil de la mort. Or, soit que le semeur dorme, soit qu'il se lève, durant la nuit et durant le jour, la semence germe et grandit. Après la mort de Jésus-Christ, le nombre des croyants germa dans la foi par l'adversité et la prospérité, il grandit par les bonnes œuvres. Cette semence produit d'elle-même d'abord l'herbe, ensuite l'épi, puis le blé tout formé qui remplit l'épi. De même la parole divine, tombant dans l'âme de l'homme, y produit d'abord la crainte des jugements divins, figurés par l'herbe, qui est quelque chose d'imparfait, mais qui nous éloigne du mal et nous fait commencer à pratiquer le bien. Ensuite, arrive l'espé-

rance des bienfaits de Dieu, désignée par l'épi, qui porte en lui l'espoir de la récolte future. Enfin naît l'amour de charité, acte parfait, figuré par le blé qui remplit l'épi; car, comme dit saint Paul, la plénitude de la loi, c'est l'amour. Ou bien on peut encore entendre cette triple production graduelle de la terre, de la crainte, de la pénitence, de la charité. Les chrétiens produisant l'herbe, c'est-à-dire la crainte, sont ceux qui débutent dans la vie spirituelle; la crainte doit présider à ce début. Les chrétiens qui produisent l'épi, c'est-à-dire se livrent à une pénitence dure et austère, sont ceux qui avancent déjà dans la vie spirituelle; comme ils se sont délectés dans le péché, ils doivent passer par la mortification de la pénitence et des gémissements. Ceux qui portent le blé, la charité et la plénitude des bonnes œuvres, sont les parfaits animés de l'amour de Dieu et du prochain; car, comme nous l'avons dit plus haut avec l'Apôtre, la charité est la plénitude et la perfection de la loi. Arrivé à ce degré, l'homme est propre à passer de l'état de grâce à celui de gloire. C'est pour cela que le Seigneur met alors la faucille, c'est-à-dire la mort, en enlevant les justes à la vie présente pour les transporter dans le ciel; le temps de la moisson, de la réunion des justes dans la patrie est arrivé. L'homme, d'après saint Grégoire (*Hom.* 15 *in Evang.*), jette la semence dans la terre lorsqu'il met dans son cœur une intention bonne. Après avoir jeté son grain, il s'endort, parce qu'il se repose sur l'espérance de ses bonnes œuvres. Il se lève la nuit et le jour, parce qu'il avance dans la vertu entre l'adversité et la prospérité. La semence germe et grandit sans qu'il s'en aperçoive ni qu'il sache comment, parce que ce n'est pas lui qui donne l'accroissement à sa vertu, la-

quelle, une fois produite dans le cœur, conduit à la perfection. La terre de notre âme produit d'elle-même, parce que, avec le concours de la grâce prévenante, l'homme s'élève librement et de lui-même au fruit des bonnes œuvres. Ainsi, lorsque nous avons de saints désirs, nous jetons notre semence dans la terre; lorsque nous commençons à faire le bien, nous produisons l'herbe; lorsque nous marchons vers la perfection dans nos actes, nous produisons l'épi; et lorsque nous atteignons cette perfection et y demeurons, nous produisons le blé arrivé à sa maturité. Le Dieu tout-puissant approche sa faucille du blé déjà mûr, le coupe et le moissonne, quand, après nous avoir conduits à la perfection dans nos actes, il prononce notre sentence de mort et nous ravit la vie d'ici-bas, pour nous placer dans ses greniers célestes. Ah! gardez-vous donc de rester à l'état d'herbe ou d'épi, pour arriver à votre maturité dans le purgatoire, car Dieu ne ramasse dans son grenier que du froment arrivé à maturité parfaite. Toutefois, ne dédaignez pas l'homme qui débute dans le bien et est encore pour ainsi dire à sa germination; le froment de Dieu doit être herbe pour arriver à l'état de grain digne d'être récolté.

La troisième parabole, celle du grain de sénevé, c'est l'histoire de l'état de l'Église immédiatement après l'invasion des hérésies; car, dès que celles-ci se levèrent, le Seigneur suscita, du sein même de son Eglise, des hommes dont le front brillait de la double auréole de la vertu et de la science pour les réfuter par les lumières de la raison et l'autorité des Ecritures. Ces défenseurs de la foi furent d'abord humiliés et abaissés; mais ensuite, par la disposition de Dieu, ils furent grandement exaltés. C'est

donc au triomphe de l'Eglise et à la prédication de la foi et de l'Evangile qu'a trait la troisième parabole, où le royaume des cieux est comparé à un grain de sénevé. *Le royaume des cieux*, dit Jésus-Christ, c'est-à-dire la prédication de l'Evangile, appelée *regnum*, du mot *regere*, diriger, parce qu'elle dirige notre main, notre langue, notre cœur, dont les sujets sont les actes, les paroles, les pensées et les désirs; *le royaume des cieux*, dis-je, *est semblable* à un grain de sénevé; il met en nos cœurs le feu de l'amour, expulse le venin de l'erreur de notre intelligence. Or Jésus-Christ ayant reçu ce grain des mains de son Père, l'a semé lui-même et par le ministère de ses disciples, dans son champ, le monde. *C'est la plus petite de toutes les semences de la terre*, c'est-à-dire la doctrine de Jésus-Christ parut inférieure à toutes les autres doctrines humaines, soit parce qu'à sa proclamation, on n'y crut presque pas, soit parce qu'elle enseignait ce qui, aux yeux du monde, est petit et vil, soit parce que ses prédicateurs ne s'annoncèrent pas dans un langage ampoulé. Mais lorsqu'elle a crû, cette semence devient la plus grande de toutes les plantes, sa hauteur va même jusqu'à égaler celle des plus grands arbres. Une fois divulguée, l'humble doctrine du Sauveur l'emporte sur toutes les sciences et tous les enseignements humains comparés avec beaucoup de raison a une plante, car ils se dessèchent bien vite et disparaissent avec leurs auteurs, pour ne laisser après eux qu'un résultat purement temporel, tandis que l'enseignement de Jésus-Christ est sublime et produit, à la joie de l'humanité, des résultats immenses et éternels. Aussi, à cause de son élévation et de son ampleur, *les oiseaux du ciel*, c'est-à-dire les âmes des croyants qui aspirent au ciel, viennent-ils, guidés

par la foi et attirés par l'amour, établir leur demeure sur ses branches, c'est-à-dire se reposer à l'ombre de ses dogmes consolants. Les oiseaux peuvent encore figurer les prédicateurs qui, semblables à ces nuages que nous voyons s'élever dans les airs, arrivent par l'étude sur les hauteurs de la doctrine, et établissent par la méditation et la pratique leur demeure sur ses rameaux, c'est-à-dire acquièrent la connaissance des interprétations et des sens divers des textes sacrés. Les Livres saints renferment quatre sens principaux : les sens historique, tropologique, allégorique, anagogique.

De l'explication précédente, il résulte qu'on peut entendre encore par le royaume des cieux l'Église primitive. A sa naissance, elle était humble, peu nombreuse et presque sans apparence; toutefois elle était grande par sa vertu et sa force, par la ferveur de sa foi, qui paraissait peu de chose à cause du scandale de la croix, mais qui était grande parce qu'elle était suivie de l'amour de Dieu et du prochain. Elle était semblable réellement à un grain de sénevé qui, tout en étant très-petit, possède cependant une grande vertu. Elle s'éleva comme un grand arbre; elle s'étendit dans tout l'univers, ayant la foi pour tronc sur lequel poussaient de puissantes branches sous l'influence de l'amour de Dieu, rameaux qui s'étendaient par l'amour du prochain. Cet arbre est élevé, parce que l'Eglise conduit aux cieux; vaste, parce qu'il tient le monde entier sous son ombre. C'est sur cet arbre que monta Zachée pour voir Jésus-Christ, car ce n'est que du haut de l'arbre de l'Eglise et de la foi qu'on peut voir le Sauveur. Et les oiseaux du ciel, les rois de la terre et de la pensée, viennent établir leur demeure sur ses rameaux, embrasser sa doctrine, se soumettre à elle

pour se diriger d'après ses conseils. Ou bien encore les oiseaux sont les saints qui s'élèvent sur les ailes des vertus pour s'efforcer d'atteindre aux récompenses des biens célestes; ils établissent leur demeure sur les divines branches de l'arbre évangélique, c'est-à-dire ils étudient ses dogmes divers, afin de pouvoir appliquer un remède différent à chaque maladie différente des fidèles.

Ainsi cette parabole figure la prédication de l'Evangile et l'exaltation de l'Eglise. Semblables aux prédicateurs qui ont propagé la doctrine catholique, oh! soyons animés du saint désir de faire triompher notre foi, afin que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit craint, connu et aimé du monde entier.

La quatrième parabole, celle du levain, c'est la description de l'état de l'Eglise après l'exaltation des saints prédicateurs de la foi, dont le zèle avait répandu l'Evangile partout. Ici le royaume des cieux est comparé à du levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine. Le royaume des cieux, c'est l'Eglise militante, dans laquelle Dieu règne par la foi ou par la doctrine de la foi que proclame l'Eglise. La femme, c'est la sagesse de Dieu, ou le zèle des prédicateurs pour divulguer la foi catholique dans le monde entier. Les trois mesures de farine sont les trois parties du monde, l'Asie, l'Afrique et l'Europe, ou les trois langues hébraïque, grecque et latine, dans lesquelles fut d'abord prêchée la parole de Dieu. Le mot levain est souvent pris dans l'Ecriture dans un mauvais sens; il emporte avec lui l'idée de corruption; toutefois, comme il y a une différence entre le levain de zizanie et celui de froment, ici ce mot a un sens bon et figure la parole évangélique, qui a changé, en la faisant passer à la foi, une grande

partie du monde, et continue jusqu'à la fin des temps cette admirable transformation. De là, sous la loi judaïque, figure de la loi nouvelle, à la fête de la Pentecôte, célébrée par les Juifs en souvenir de la loi donnée le cinquantième jour après la sortie d'Egypte, les Juifs offraient deux pains de farine bien blanche et fermentée. La femme donc, la sagesse de Dieu ou le zèle des apôtres, prend ce levain qui, à cause de sa chaleur intérieure, figure et la loi de l'Evangile, qui est une loi d'amour, et la ferveur de la foi. Cette femme met ce levain dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée; le levain évangélique a été mis dans les parties du monde à partir des apôtres, et il y restera jusqu'à ce que le monde entier ait été levé et transformé complétement par la vertu du levain de la foi.

D'après le vénérable Bède (*in cap.* VIII *Luc.*), cette femme, c'est l'âme sainte qui cache, par l'intention droite, en le soustrayant aux éloges des hommes, son levain, c'est-à-dire son amour, dans trois mesures de farine, qui figurent les trois conditions dictées par l'Evangile pour aimer Dieu : de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces; ou bien encore, dans les trois puissances de l'âme : la raison, le désir et la volonté, dans lesquelles la charité ou la doctrine demeure comme cachée jusqu'à ce qu'elle ait transformé et perfectionné l'âme entière, changement qui commence ici-bas pour ne trouver son couronnement que dans le ciel. — D'après saint Hilaire (*cap.* 13 *in Matth.*), la farine figure le peuple chrétien formé de divers peuples; les trois mesures, les troits états des fidèles, représentés par Noé, Daniel, Job, ou bien les trois fils de Noé, qui ont propagé partout le genre humain. La

sagesse de Dieu a déposé dans le sein de ce peuple la foi, la charité et la vraie doctrine, jusqu'à ce qu'elle ait transformé l'humanité, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde où, le nombre des élus étant complet, ils arriveront à la résurrection glorieuse; alors ils seront embrasés de la charité parfaite, car la flamme qui anime les fidèles ici-bas est petite; mais après la résurrection, ce sera un véritable brasier.

Jésus dit tout cela et beaucoup d'autres choses de ce genre au peuple en paraboles. Il agit ainsi pour engager ses auditeurs à lui faire des questions sur ce qu'il leur disait. Il parlait du royaume de Dieu à des hommes ignorants et grossiers; il devait donc les amener à comprendre les décrets de sa doctrine divine en se servant de comparaisons dont les termes étaient empruntés aux choses matérielles qu'ils connaissaient; il devait les faire partir du connu pour arriver à l'inconnu, de ce que leurs yeux voyaient à ce que leur intelligence ne pouvait apercevoir, et par les choses de la terre les faire parvenir à celles du ciel. Car, qu'est-ce qu'une parabole? c'est une manière de parler par laquelle on dit une chose pour en donner à entendre une autre à la raison de l'homme. C'est pour cela que Jésus ajoute cette espèce d'avertissement en s'écriant: *Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende*. Le Seigneur s'est servi souvent de cette formule, et toutes les fois qu'il l'emploie, il y a dans ses paroles un sens mystique, dit saint Jérôme. Or, d'après Bède, il s'agit ici des oreilles du cœur et des sens intérieurs, par lesquelles nous comprenons, nous obéissons et nous faisons ce qui est saint et juste. Le Seigneur nous donne donc à entendre qu'il y a une triple audition : l'audition physique, *qui habet aures;*

l'audition intérieure de l'âme, *audiendi*, et l'audition qui embrasse les deux premières, *audiat*. Cette triple audition est désignée par le Psalmiste, lorsqu'il dit : Ecoutez, ma fille, *audi filia*, voilà la première ; comprenez, *vide*, voilà la deuxième ; et inclinez votre oreille, obéissez, *inclina aurem tuam*, voilà la troisième. N'est-ce pas ce que dit Job aussi : Je vous ai compris par l'audition de mon oreille, *auditu auris audivi*, etc. Jésus-Christ élève la voix en donnant cet avertissement, pour nous montrer la grandeur de son zèle dans sa prédication. Saint Augustin, en parlant de ce ton plus élevé que prend le Sauveur, dit : La vie tout entière de Notre-Seigneur Jésus-Christ a été un véritable cri ; il est descendu du ciel, il y est remonté pour nous entraîner à sa suite. Il crie aux sourds d'entendre ; à ceux qui dorment de se réveiller ; aux ignorants d'ouvrir leur intelligence à la lumière ; à ceux qui errent de rentrer dans la bonne voie ; aux pécheurs de faire pénitence. Il cria dans ses prédications, il cria dans sa prière, il cria en ressuscitant Lazare, il cria lorsqu'il mourut ; aujourd'hui, du haut des cieux, il nous crie chaque jour : Ah! venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes fatigués, et je vous soulagerai. Et cependant, malheureux que nous sommes, nous dédaignons d'écouter tous ces cris.

Jésus ayant donc renvoyé le peuple, sans en avoir reçu aucune question, et se dérobant au tumulte, se retira dans le logis, pour donner à ses disciples, comme en étant plus dignes, l'occasion de l'interroger sur ce qu'il venait de dire en paraboles. Ceux-ci l'abordant, en effet, avec l'intention de s'instruire, lui demandèrent pourquoi il parlait au peuple en paraboles, puisque eux-mêmes ne le comprenaient pas ; ils lui demandaient en même temps l'ex-

plication de son discours ; car ils avaient compris au moins qu'il renfermait un sens mystique. Jésus leur répondit : A vous qui croyez, qui êtes humbles et obéissants, qui m'aimez et que j'aime, que le monde hait et méprise ; à vous qui désirez avoir cette connaissance et qui en êtes dignes, ainsi qu'à tous ceux qui vous imiteront et s'approcheront de moi, il a été donné, par la grâce de Dieu, et non par votre mérite, de connaître clairement, sans le secours des paraboles, les mystères du royaume de Dieu, c'est-à-dire les secrets de l'Écriture qui renferme les lois et les décrets de ce royaume ; ou bien de pénétrer dans les profondeurs de la vérité évangélique qui conduit au royaume céleste. On peut encore entendre par ce mystère du royaume des cieux, celui de l'Église militante ou triomphante. Les apôtres, en effet, après Jésus-Christ, étaient comme les fondateurs de l'Église ; il leur appartenait donc d'en connaître les secrets qui devaient être ceux de sa marche jusqu'à la fin du monde, et qui avaient été préétablis par la sagesse divine. Quant aux autres qui, ayant leurs sens fermés et nullement occupés d'entrer dans les profondeurs de la vérité et de la connaître, c'est-à-dire quant au peuple, ou aux scribes et aux pharisiens incrédules, il ne leur a été donné ni accordé de comprendre ces choses. Et Jésus leur parlait en paraboles, afin que ceux qui voyaient ou pensaient voir, ne vissent pas en vérité, et que ceux qui entendaient ou croyaient comprendre, ne comprissent pas le sens mystique caché sous le voile des paroles du Christ ; car l'unique motif du langage en paraboles de Jésus-Christ, était de cacher la vérité aux méchants, et d'exciter les bons à l'interroger pour la leur manifester. Voilà pourquoi il ajoute : A celui qui a l'amour de la vérité, il sera donné

l'intelligence de la parole divine, et son âme surabondera de cette intelligence; car ceux qui sont animés de la dévotion et de la foi obtiennent de saisir dans leur vrai sens les saintes Écritures; c'est ce que dit saint Luc lui-même : et il leur dévoila le sens des Écritures, et ils comprirent parfaitement quelle serait la marche et le progrès de l'Église. Quant à celui qui n'a pas l'amour de la parole de Dieu, ce qu'il croit comprendre par son talent naturel ou par l'étude, lui sera ôté; il ne goûtera jamais les douceurs de la véritable sagesse. Ainsi, l'intelligence de l'ancien Testament fut ôtée aux Juifs à cause de leur incrédulité et fut donnée aux Gentils à cause de leur foi. Voyez l'avare! il est environné de richesses, et c'est comme s'il n'avait rien. De même, quelle que soit la science d'un homme, s'il n'a pas la sagesse divine, c'est comme s'il n'avait rien. Si vous ignorez les saintes Écritures et ce qui concerne le salut, dit saint Jérôme, quelque éclatante que soit d'ailleurs votre science, c'est comme si vous ne saviez rien. Jésus disait tout cela à ses disciples en particulier. Ce qui nous prouve que le Sauveur expliqua à ses disciples non-seulement les paraboles sur lesquelles ils l'interrogeaient, mais beaucoup d'autres dont il n'est pas fait mention ici.

Toutefois, il leur en proposa trois différentes des précédentes, que l'Évangile donne et que nous allons aussi développer, quoique brièvement. La première est celle du trésor caché, qui figure l'état de l'Église après le dernier décrit plus haut. Quand la foi catholique se fut répandue dans l'univers par la prédication des saints, plusieurs personnages, grands par les sciences, comme saint Augustin et d'autres convertis au catholicisme, commencèrent à travailler et à tourner leur science à l'utilité des âmes. Jésus-

Christ compare donc le royaume des cieux, c'est-à-dire la patrie céleste, à un trésor caché dans un champ; on vend tous ses biens pour acheter ce champ et avoir le plaisir d'y trouver le trésor entassé. Ce champ figure les travaux de la vie active et l'accomplissement de toutes les œuvres de miséricorde dans le gouvernement de l'Église. Le trésor caché, c'est la récompense céleste dont les richesses n'apparaissent pas encore clairement à tout le monde, d'après ces paroles du Psalmiste : Oh! qu'elles sont abondantes et riches les douceurs que vous avez cachées à ceux qui vous craignent! Toutefois, on trouve ce trésor au moins en partie; la doctrine et la prédication des saints nous soulèvent un coin du voile qui le dérobe à nos regards; une fois trouvé, nous le cachons, si, le connaissant bien, nous le conservons au fond de notre âme en l'y environnant de notre amour, sans jamais oublier que nous le possédons. Alors pleins de joie nous allons vendre tout ce que nous avons; nous disons adieu à tous nos biens temporels, à tous les plaisirs de la chair, à tout ce qui peut flatter notre cupidité dans ce bas monde. Et nous achetons ce champ, lorsque, après cet abandon général, nous travaillons dans le champ du Seigneur en vue de la récompense céleste, qui fait notre seul désir, notre seule ambition. Vous devez donc mépriser toutes les choses du siècle, si vous désirez avoir la propriété entière et du champ et du trésor qu'il renferme; car on ne peut posséder les richesses célestes qu'en perdant celles de la terre.

On applique aussi cette parabole aux vierges. Le trésor enfoui, c'est la virginité cachée en quelque sorte dans le corps des vierges. On peut considérer trois choses relativement à ce trésor virginal : il faut le trouver; une fois

trouvé, le cacher; une fois caché en nous, le préférer à tous les autres. Or ce trésor ne se trouve pas dans les luxurieux; il ne se cache pas chez ceux qui aiment la vaine gloire; il n'a pas la préférence des avares. Ainsi ce trésor doit être accompagné d'une triple vertu : la virginité, l'humilité, la pauvreté. La virginité nous apprend à le trouver pour le posséder; l'humilité à le cacher pour ne pas le perdre; et la pauvreté à le préférer à tout, pour ne pas l'avilir.

La seconde parabole, celle de la perle précieuse, nous montre l'état de l'Église immédiatement après celui que nous venons de décrire; car beaucoup de chrétiens commencèrent alors à renoncer au monde, à ses plaisirs, à ses richesses et à ses honneurs pour se livrer à la vie contemplative : témoin saint Benoît et tous ceux qui l'imitèrent dans les divers états et degrés de religion. Et cet état est figuré par la pierre précieuse que l'on trouve dans certains coquillages de la mer, parce que l'état religieux ne se fonde et ne se développe que dans les eaux de la dévotion. Cette perle est une et précieuse; une, car la vie contemplative unit à Dieu, tandis que la vie active est partagée entre plusieurs occupations, comme nous l'avons vu plus haut au sujet de Marthe et de Marie qui avait toutes ses pensées tournées vers un but unique, le seul nécessaire. Elle est dite précieuse, car la vie contemplative considérée d'une manière absolue, l'emporte sur la vie active, quoique, dans un cas donné, cette dernière puisse avoir plus d'avantages que la première. Voilà pourquoi Jésus disait : Marie a choisi la meilleure part.

Le Sauveur compare donc le royaume des cieux, l'Église présente, à un marchand; de même que ce marchand, dé-

sireux de posséder cette perle unique et précieuse, vend tout et l'achète; de même l'Église ayant trouvé cette unique perle précieuse, c'est-à-dire les douceurs de la vie contemplative, s'en va sur les lieux où se vendent les marchandises spirituelles, vend tout ce qu'elle possède, en méprisant les choses terrestres, et achète cette perle, en désirant et en poursuivant les biens éternels.

Dans le sens moral, cette parabole propose trois choses à notre imitation : la conduite des saints, l'étude des mœurs et le désir du ciel. La conduite des saints est figurée par le marchand ; l'étude des mœurs, par les recherches de la pierre précieuse; le désir du ciel, par les œuvres. Heureux l'homme qui connaît le négoce spirituel, soit dans l'ordre de la vie active, en se livrant aux œuvres de miséricorde; soit dans l'ordre de la vie parfaite, en renonçant à tout pour Jésus-Christ ; soit enfin dans l'ordre de surérogation, en se livrant à la prédication pour gagner des âmes à Dieu. Heureux le négociant spirituel qui ne prend pas les marchandises qui sont mauvaises, comme le font les ambitieux ; ou inutiles, comme les curieux ; mais les marchandises bonnes, comme font les saints. Heureux celui qui ayant trouvé de bonnes marchandises sait en tirer un bon profit, c'est-à-dire qui y renonce lui-même, en mortifiant sa chair, et vend la terre pour le ciel, en abdiquant tout ce qu'il s'est acquis par l'anéantissement de sa propre volonté.

Mais comme cet état dont nous venons de parler doit durer jusqu'à la fin des temps, le Sauveur se contente d'ajouter à la parabole précédente celle du filet jeté dans la mer, qui figure la fin du monde. Comme il vient de nous animer à l'amour de la béatitude éternelle par la parabole

du trésor caché et de la perle précieuse, par celle du filet jeté dans la mer, il va nous exciter à la crainte, pour que nous nous éloignions du mal et que nous nous tournions vers le bien. Jésus compare donc le royaume des cieux, l'Église d'ici-bas, à un filet (la comparaison est très-juste; l'Église n'a-t-elle pas été confiée à des pêcheurs, et chacun de nous n'est-t-il pas arraché aux flots de ce monde pour être porté sur les rivages du ciel, de crainte qu'il ne soit englouti dans le gouffre de la mort éternelle?); à un filet, dis-je, lancé dans la mer, dans ce monde, appelé mer à cause de son étendue et des amertumes dont il nous abreuve. Toutes sortes de poissons, d'hommes, bons et méchants, se trouvent réunis dans ce filet; car l'Église appelle tous les hommes au pardon. Quand le filet est plein (ce qui arrivera à la fin du monde, lorsque le genre humain aura fini de se propager, que la somme des hommes sera additionnée, que le nombre des élus sera complet), alors les anges tirent le filet des eaux de la mer de ce monde pour le porter sur le rivage de l'autre vie (d'après la *Glose*, comme la mer figure le siècle, de même le rivage de la mer figure la fin du siècle); et s'asseyant sur le rivage qui signifie l'immortalité, ils mettent les bons à part dans les vaisseaux et jettent dehors les méchants. Le filet de la foi contient en effet les bons et les méchants confondus; mais sur le rivage on voit ceux qui appartiennent véritablement à l'Église; comme on ne peut distinguer les bons des mauvais poissons tant que le filet est encore dans l'eau, de même dans l'Église militante on ne saurait distinguer le bon du méchant. Mais à la fin du monde, tous les secrets des cœurs seront dévoilés, et cette distinction terrible s'établira; c'est ce qui arrivera à la consommation des

siècles. Ce sera une véritable consommation, soit parce que le nombre des élus sera complet, soit parce que l'état de mérite n'existera plus, soit enfin parce que nous ne verrons plus les obstacles des choses humaines. Alors les anges viendront du ciel empirée pour convoquer l'humanité aux assises de Dieu; ils sépareront les méchants des justes. Oh! quelle séparation cruelle pour les méchants; car elle sera irrémédiable et irrévocable!

Et ils jetteront ceux-ci dans la fournaise de feu, dans l'enfer, pour y être brûlés et consumés; et ainsi il sera offert à Dieu le Père une Église purifiée, sans taches et sans rides; alors les bons seront placés dans les demeures qui leur sont préparées dans le ciel, tandis que les méchants seront précipités dans les abîmes; alors seront introduites les vierges prudentes, à l'exclusion des vierges folles, et la porte du royaume céleste sera fermée.

Le Sauveur indique ensuite quelles seront les peines des méchants, en disant : Là il y aura des pleurs et des grincements de dents. Les méchants auront le repentir dans l'âme, ils gémiront; mais il sera trop tard; ils s'irriteront et s'indigneront de s'être obstinés dans leur mal : colères vaines, regrets superflus! Il est clairement parlé dans beaucoup d'endroits de l'Écriture des tourments des méchants dans l'autre vie, afin que personne ne puisse prendre pour excuse son ignorance. Le supplice de la géhenne est évoqué si souvent au souvenir des hommes pour allumer en eux la soif et le désir des joies célestes.

Jésus-Christ donne ensuite la conclusion principale de toutes ces paraboles. Il a voulu faire la description de la marche de l'Église militante, afin que les apôtres qui devaient en être les fondateurs après Jésus-Christ, eussent

l'intelligence de ce développement de la société catholique. Voilà pourquoi il ajoute : Avez-vous compris toutes ces choses, les paraboles que je viens d'exposer? comme s'il disait : C'est à vous qu'il appartient de les connaître. Le Sauveur, dit ici la *Glose*, s'adresse aux apôtres, et il ne veut pas qu'ils se contentent de l'entendre comme le peuple; mais il veut qu'ils le comprennent. Et la raison en est évidente : ceux qui sont préposés aux fidèles ne doivent pas seulement comprendre pour pratiquer eux-mêmes, mais encore avoir cette plénitude d'intelligence nécessaire pour enseigner les autres. Les apôtres répondent affirmativement à la question du Sauveur. Ils ont compris. Il les exhorte ensuite au mode d'enseignement qu'ils doivent employer vis-à-vis des autres hommes, en leur disant : C'est pour cela que tout scribe, tout homme instruit (car, dit saint Augustin, les apôtres sont comme les écrivains publics de Jésus-Christ, dont ils écrivent la parole sur les tablettes du cœur des hommes); tout homme instruit des choses qui lui sont nécessaires ainsi qu'aux autres, instruit dans le royaume des cieux, dans l'Église militante; ainsi, il faut qu'il soit versé dans la science, qu'il ait mission de la communiquer et qu'il s'en soit rendu digne par une vie irréprochable; celui-là, dis-je, est semblable à un père de famille, à moi (c'est ici une comparaison d'imitation et non d'égalité), qui tire de son trésor, c'est-à-dire de sa science, renfermée au fond de son âme, ce qu'il y a de nouveau et de vieux, c'est-à-dire les autorités de l'ancien et du nouveau Testament, lesquels forment la trame du filet de l'Église. Ceci nous montre que les évêques, successeurs des apôtres, doivent connaître les deux Testaments, dont le symbole se trouve dans la mitre qui orne leur tête.

C'est avec raison que le Sauveur compare le prélat au père de famille; de même que celui-ci doit nourrir ses enfants du pain matériel, de même le pasteur doit rompre aux fidèles, ses enfants, le pain de l'âme. Le Seigneur exhorte donc ses disciples à comprendre ses paraboles, afin qu'ils sachent enseigner les autres et se rendre par là semblables à leur divin Maître.

CHAPITRE LXV

ARRIVÉE DE JÉSUS A NAZARETH; ATTENTAT SUR SA PERSONNE

Après que Jésus eut achevé les paraboles dont nous venons de parler, il partit, et traversant la Galilée, il enseignait dans les synagogues, soit parce que la multitude se réunissait dans ces endroits, et qu'il pouvait lui être plus utile, soit parce qu'il enseignait là avec plus d'autorité; et, à cause de la sublimité de sa doctrine et de la puissance de ses miracles, tout le monde l'exaltait, c'est-à-dire un grand nombre et non pas l'universalité de ceux qui le voyaient ou étaient témoins de ses prodiges; car il était en butte au mépris et à l'opposition d'un grand nombre. Il vint à Nazareth où il avait été nourri, bien qu'il fût né à Bethléem. Le jour du sabbat, Jésus entra, selon sa coutume, dans la synagogue, qui était le lieu de la prière et de l'enseignement de la Loi, auquel les Juifs étaient tenus d'assister par la Loi elle-même. Le Sauveur se

eva pour lire; il ne voulait pas établir sa prédication sur sa simple parole, mais sur les preuves tirées de l'Écriture sainte. Les ministres dont c'était la fonction lui mirent fermé entre les mains le Livre du prophète Isaïe qui parle très-clairement de Jésus-Christ, et qui, au langage de saint Jérôme, mérite plutôt le titre d'évangéliste que de prophète. Cette tradition de ce livre d'Isaïe renferme, d'après la *Glose*, un sens mystique; il nous est montré que ce livre est donné à celui qui avait parlé par l'organe des prophètes, que toutes les prophéties se rapportaient à sa personne, qu'elles s'accomplissaient en lui et qu'il en était l'explication. Il nous est de plus montré par là que tous les prophètes lui avaient confié leurs livres, c'est-à-dire qu'ils le reconnaissaient comme l'auteur de tout ce qu'ils avaient dit. Dès qu'il eut ouvert le livre, ce qui figurait qu'il devait, lui seul, découvrir le sens des Écritures, il trouva, non par hasard, mais à dessein (il savait les passages où il était question de lui), l'endroit où il est écrit : L'esprit du Seigneur est sur moi. Il faut savoir ici que les Juifs s'attendent que les promesses qui leur sont faites dans cette prophétie seront accomplies par le Messie qu'ils espèrent et qui aura entre ses mains la domination temporelle du monde entier; qu'il les arrachera à la captivité, les élèvera à un haut degré de gloire, et qu'ils seront au-dessus de toutes les nations. Mais comme le temps de l'avénement du Messie est passé, le Sauveur s'applique avec beaucoup de raison ce passage en disant : L'Esprit de Dieu le Père est sur moi, y repose comme le guide et le maître aux exhortations et aux ordres duquel j'obéis toujours. C'est pour cela que ce même Esprit m'a oint, dès le premier jour de ma conception, de la pléni-

tude de sa grâce et m'a sacré roi, pontife, prophète, tabernacle de la Divinité; qu'il m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres, c'est-à-dire aux humbles auxquels profite la doctrine, et non pas aux orgueilleux; pensée que le Sauveur achève ailleurs, lorsqu'il dit : Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur accablé de tristesse, que le péché a blessés dans leur âme; pour annoncer aux captifs la liberté et la rupture des chaînes du péché et du démon qui les tenait garrottés, en les appelant à la pénitence; pour offrir aux aveugles, c'est-à-dire aux gentils aveuglés par l'erreur, le recouvrement de la vue, c'est-à-dire la véritable connaissance de Dieu; à ceux qui sont écrasés sous le fardeau insupportable de la Loi, l'affranchissement de ce joug par la douceur de celui de la loi nouvelle; il m'a envoyé pour publier l'heureuse année du Seigneur, l'année de sa bienfaisance; car voici maintenant le temps favorable, voici le temps du salut. Cette année, c'est toute l'existence de l'Église, et surtout l'époque de la Passion de Jésus-Christ, où Dieu vit apaiser sa colère contre l'humanité par le paiement de la dette du premier péché. J'ai été envoyé enfin pour publier le jour de la rétribution où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Ici nous trouvons les six conditions que doit posséder le prédicateur ou le prélat. Il doit consoler les malheureux, *evangelizare pauperibus;* fortifier ceux qui se repentent de leurs péchés, *sanare contritos;* visiter les prisonniers, *prædicare captivi remissionem;* instruire les ignorants, *cæcis visum;* soulager les opprimés, *dimittere confractos;* enfin aiguillonner les paresseux, *prædicare annum Domini acceptum, et diem retributionis.*

Après avoir lu ce que nous venons de citer, le Sauveur ferme le livre, pour nous faire comprendre que toutes les Écritures ne doivent pas être prêchées à tous, et pour nous apprendre aussi le respect que nous devons avoir pour les Livres saints. Les Juifs les environnent d'un si grand respect, qu'ils ne s'asseoient jamais dans un endroit qui les élève au-dessus de leurs livres. Quel ne doit donc pas être notre vénération pour les saints Évangiles! Si nous devons les toucher, dit saint Chrysostôme, lavons-nous parfaitement les mains, ou bien renonçons à cet honneur. Ah! qu'ils sont donc dignes de blâme les chrétiens qui traitent les saints Évangiles avec si peu de respect, que dis-je, avec beaucoup moins de respect que n'en ont les gentils pour leurs Livres qui sont profanes et condamnés. Après avoir fermé le livre, le Sauveur le rendit au ministre qui le lui avait présenté, et s'assit, pour exposer avec calme et mesure ce qu'il venait de lire debout avec respect et dévotion. Il lit debout et s'assied ensuite, parce que, lorsqu'il expliqua les Écritures aux hommes, il était revêtu d'une chair mortelle, et qu'après avoir accompli cette mission sublime, il rentra dans son repos céleste. Recueillons ici un enseignement. Nous devons commencer à nous asseoir et à pleurer dans l'humilité de la pénitence; ensuite nous relever de nos vices avec une conscience pure et sereine et nous livrer à des œuvres méritoires qui sont la lecture pour le simple religieux, la prédication pour le prélat; et enfin nous rasseoir pour attendre la récompense qui est le repos éternel.

Et toute la synagogue avait les yeux attachés sur lui; l'impression que faisaient ses paroles et son visage où respirait l'humilité et éclatait la beauté, à cause de la grâce

divine qui était en lui, captivaient l'attention de tous ses auditeurs. Jésus-Christ était en effet la beauté par excellence, parce que vierge il était né d'une Vierge et d'une façon toute miraculeuse; il fut aussi très-éloquent. Isaïe fait allusion à cette double qualité, quand il dit : Il surpasse en beauté tous les enfants des hommes; ses lèvres distillent la grâce et l'éloquence. Alors Jésus, voulant montrer que la prophétie qu'il venait de lire s'était accomplie en lui, dit à ceux qui l'entouraient : Faites bien attention et comprenez que ces paroles de l'Écriture sont accomplies aujourd'hui en ma personne. Comme s'il disait : Vous en voyez de vos propres yeux la réalisation en moi. Est-ce que je n'accomplis pas tout ce que la prophétie annonce? Par moi, les aveugles voient, les boiteux marchent, les pauvres sont évangélisés.

Considérons ici l'humilité du Sauveur. Il ne dit pas orgueilleusement : C'est moi-même dont parle le prophète; mais avec douceur : Aujourd'hui se sont accomplies les paroles que vous entendez. Avec quelle modestie il lit au sein de la synagogue! Il voulait, dit saint Ambroise, consacrer par son exemple toutes les fonctions que se partagent les divers ordres de son Église. Ici, il remplit les fonctions de lecteur; il avait rempli celles de portier en chassant du temple les marchands; celles d'exorciste en expulsant les démons des corps des possédés; celles d'acolyte ou de céroféraire, en s'appelant et se montrant en effet la lumière du monde. Le Seigneur a donc consacré, en en remplissant les fonctions, les quatre ordres mineurs; que personne donc, quelque élevé qu'il soit, ne dédaigne de recevoir ces ordres ou d'en exercer les fonctions. Ne devons-nous pas regarder comme un grand honneur de marcher sur

les traces de notre divin Maître? Et chacun de ses actes n'est-il pas un enseignement précieux pour nous? Jésus-Christ exerça aussi le sous-diaconat, lorsqu'il prit un linge devant soi et lava les pieds à ses disciples; il exerça le diaconat quand à la Cène il servit à ses apôtres réunis à la même table son corps et son sang consacrés. Il exerça le sacerdoce, quand, à la Cène encore, il changea le pain et le vin en son corps et en son sang; et enfin le pontificat, quand il s'offrit lui-même sur l'arbre de la croix.

L'oracle prononcé par Jésus fit une grande impression sur l'assemblée. Tous lui donnaient leur approbation : ce passage de l'Écriture s'était accompli et il était lui-même le personnage annoncé par Isaïe et les autres prophètes; et c'était là un signe de la vérité; car, comme dit Sénèque, la preuve de la vérité, c'est le sens général. Tous admiraient sa doctrine et les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche. Un homme bon tire du trésor de son cœur des paroles bonnes; d'un cœur où se trouve le trésor de la grâce il ne peut donc sortir que des paroles de grâce. Et Jésus-Christ ne possédait-il pas la plénitude de la grâce et de la vérité, dont il a répandu une partie sur nous? Mais, à l'admiration et au témoignage approbateur des âmes simples, succèdent la calomnie et l'envie des scribes et des pharisiens qui disent avec un ton de mépris et de dépit : Mais qu'est-ce que c'est que cette sagesse qui a été donnée à cet homme dans sa doctrine et ses paroles? Qu'est-ce que les miracles qui se font par ses mains? Ce qui leur faisait tenir ce langage, c'est qu'ils n'avaient jamais vu Jésus s'instruire dans les lettres ni étudier la Loi. C'est comme s'ils avaient dit : Il ne tient pas tout cela de Dieu, et il ne le sait pas par une étude appro-

fondie; c'est le démon qui est son maître. Ils s'appuient, dans leur assertion, sur la condition humble et pauvre de ses parents, et s'écrient : N'est ce pas là le fils du charpentier? De Joseph qui exerçait cet humble métier, et qui était le père putatif du Sauveur qui était né de Marie, fiancée à Joseph. Oui, dans l'opinion publique, Joseph était le père de Jésus. Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? Ses frères et ses sœurs, c'est-à-dire ses cousins et ses cousines, ne sont-ils pas tous parmi nous? C'est, conformément au langage des Écritures, qu'on appelle frères et sœurs de Jésus-Christ, les personnes qui étaient ses parentes ou ses alliées. D'où lui vient donc tout cela? Comme s'ils disaient : Si la naissance ni l'étude ne le lui ont donné, il le tient donc du démon? Ce qui fait ajouter à l'écrivain sacré : Et ils se scandalisaient à son sujet, c'est-à-dire se laissaient aller à l'emportement et à la fureur, à la vue de la pauvreté et de la bassesse d'extraction de Jésus, comme si Dieu n'eût pas pu tirer de la boutique d'un charpentier un homme dont le front brillait de la double auréole de la sagesse et du don des miracles. La vue de Jésus-Christ, doué de telles qualités, ne devait-elle pas, au contraire, les jeter dans la stupéfaction et enlever leur respect et leurs hommages? En effet, n'était-ce pas un plus grand miracle de voir un homme d'une origine aussi humble avoir un langage si sublime et faire de tels prodiges? N'était-il pas évident que l'homme n'était pour rien dans ce phénomène moral, et que le doigt de Dieu et la grâce seuls agissaient? Le Seigneur daigne abaisser ses regards sur l'humilité, tandis qu'il les détourne de l'orgueil. Ainsi, les ennemis du Sauveur étaient bien peu logiques dans leur colère et leur dédain pour Jésus. A cause de

sa condition humble et pauvre, ils attribuaient à la puissance du démon ce qu'ils devaient faire remonter à la puissance de Dieu. David, le chef d'une dynastie, le plus grand des prophètes, ne fut-il pas gardien de brebis et fils du laboureur Jessé? Moïse, le législateur des Hébreux, n'était-il pas issu d'un père qui lui était de beaucoup inférieur? Nous pourrions multiplier les exemples à l'infini. Ainsi, ce qui était la raison du dédain jeté à la face de Jésus-Christ par ses ennemis, devait au contraire, exciter leur admiration pour lui. Ce qui prouve la vérité, ce qui doit faire naître les hommages, les scribes en font un sujet de blâme; ils s'écrient : Mais quoi! n'est-ce pas là le fils du charpentier, le charpentier lui-même? Oui, c'est le Fils du charpentier, le charpentier lui-même. Dieu, au commencement des temps, n'a-t-il pas tout fait par l'organe de son fils? Par conséquent, le Fils, par qui tout a été fait, est réellement l'artisan de toutes choses. Voilà comment la vérité jaillit de l'erreur des ennemis du Christ. Oui, il était Fils du charpentier; mais bien différent de celui qu'ils avaient en vue; il était Fils de ce Charpentier qui a assis le monde sur ses bases inébranlables; il était Fils de Celui qui a fait l'aurore et le soleil, l'Eglise primitive et celle qui l'a suivie pour la développer et la perfectionner. Aveuglement étrange des pharisiens! Ils pouvaient reconnaître le Christ à ses paroles et à ses actes; et cependant, ils le méprisaient à cause de l'obscurité de sa naissance terrestre; à raison de la faiblesse de son humanité, ils voulaient le précipiter de la majesté de sa puissance suprême.

Les habitants de Nazareth avaient appris les nombreux prodiges faits par Jésus à Capharnaüm, et ils s'indigné-

rent contre lui, parce qu'il en était avare à l'égard de ses concitoyens; aussi ils ne croyaient pas à la vérité de ses miracles. Mais Jésus pénétrant le fond de leur pensée, se fait à lui-même leur objection tacite, pour mieux leur répondre, et il leur dit : Vous allez sans doute me dire à moi, qui ai opéré des guérisons si nombreuses dans Capharnaüm ; vous allez me faire cette comparaison, cette objection tirée de la comparaison du médecin du corps avec celui de l'âme : Médecin, guéris-toi toi-même, guéris tes compatriotes. N'es-tu pas tenu envers nous plus qu'envers tous autres au devoir de la charité ? Un vrai médecin se hâte plutôt de donner les soins de son art à lui-même, à ses proches, qu'aux étrangers; de même si vous faisiez de vrais miracles, vous vous hâteriez plus de les opérer dans la ville qui vous a donné le jour que dans des villes étrangères. Voilà pourquoi ils ajoutent : les grandes choses que nous avons appris que vous avez faites dans Capharnaüm, faites-les encore ici dans votre pays, dans cette cité, où vous êtes né, où vous avez été nourri; faites-les aussi grandes et aussi nombreuses, afin que nous croyions. Comme s'ils avaient dit : Nous avons appris que vous aviez opéré beaucoup de miracles, mais nous ne croyons pas à ce bruit; il n'est pas pour nous assez certain, puisque nous n'avons rien vu de semblable de votre part et de nos propres yeux. Et cependant il convenait que vous nous accordassiez ces bienfaits à nous de préférence à tous les autres. Le Seigneur leur répondit en leur montrant que s'il refusait de faire des miracles sous les yeux de ses concitoyens, ce n'était ni par haine pour sa patrie, ni par défaut de puissance, mais à cause de leur méchanceté et de leur incrédulité. Il leur prouve que la véritable cause de son refus

est leur indignité, en leur citant plusieurs exemples tirés des Livres saints. De là, il ajoute : Je vous dis en vérité que nul prophète n'est bien venu dans son pays, dans sa ville natale, dans sa maison, celle où il a reçu le jour, et dans sa famille. Nous avons de cette vérité plusieurs exemples remarquables. Elie et les autres prophètes ne furent-ils pas moins environnés d'honneurs et de respects dans leurs propres villes que dans les villes étrangères? Isaïe périt par le plus cruel des supplices. Jérémie fut incarcéré ; tous les autres prophètes furent abreuvés d'opprobres. C'est en effet une coutume, c'est un sentiment presque naturel que la jalousie réciproque des concitoyens; on ne considère pas les œuvres, les prodiges de l'homme actuel; on reporte son souvenir aux faiblesses de son enfance, comme si on n'était pas soi-même passé par les divers degrés qui conduisent à l'âge mûr. Un homme s'est-il élevé à un degré éminent de probité ou de vertu, et sa renommée s'est-elle répandue, ses concitoyens, qui ne recueillent pas les mêmes éloges, sont en quelque sorte blessés; ils se croient même méprisés, s'ils se voient préférer un homme, surtout si cet homme leur est inférieur par la naissance. Nous avons de cela un exemple éclatant dans Joseph et ses frères. Il arrive donc que les hommes s'élèvent plus facilement dans un pays étranger que dans leur propre pays. Ainsi, je ne m'occupe pas de ma ville, parce que je n'y suis pas bien venu, et parce que je n'y trouve pas la foi; elle ne croit pas en moi comme les autres; que dis-je ! elle m'ignore d'autant plus qu'elle m'a connu davantage.

Ainsi, le Sauveur n'étant pas bien venu dans son pays, ses concitoyens ne croyaient pas en lui. Voilà pourquoi il

ne pouvait faire là des prodiges nombreux, comme on lui en demandait. Les Nazaréens s'en étaient rendus indignes, à cause de leur incrédulité qui étonnait le Seigneur lui-même; car il était au milieu d'eux cherchant à s'en faire connaître par ses discours et ses miracles, et néanmoins ils persévéraient dans leur infidélité. Il est évident par là que la foi est pour beaucoup dans la concession des miracles, et que l'incrédulité fut la cause de leur soustraction aux habitants de Nazareth. Toutefois il en opéra quelques-uns qui eurent peu d'éclat. Il guérit quelques malades fidèles et pieux en imposant sur eux ses mains divines. Ce qui nous le prouve, ce sont les paroles relatées plus haut : D'où vient à cet homme cette sagesse ? Qu'est-ce que ces miracles qui se font par ses mains ? Ainsi, le Sauveur dit ne pouvoir faire des miracles dans Nazareth, parce qu'il ne le voulait pas; il ne s'agit nullement ici d'une impuissance absolue, mais d'une impuissance qu'on peut appeler de convenance en harmonie avec sa sagesse qui avait établi qu'il ne ferait point de miracles, lesquels sont accordés à la foi des croyants qui les méritent *de congruo*.

Mais Jésus fit quelques prodiges, afin de fortifier les fidèles et d'enlever aux infidèles toute excuse dans leur péché ; il ne les multiplia pas pour ne pas aggraver leur punition qui se serait accrue en raison de leur dédain plus profond. Le Sauveur fit quelques miracles à Nazareth, dit ici saint Chrysostôme (*Hom.* 49, *in Matth.*), pour que ses concitoyens ne pussent pas dire de lui : C'est notre ennemi; il méprise les siens; s'il avait fait des prodiges, nous eussions cru, nous aussi. Voilà pourquoi Jésus-Christ fit tout ce qui était en lui pour accomplir sa mission; mais il contint

son zèle dans de certaines limites pour ne pas rendre plus coupables ses compatriotes. Pour s'excuser de n'avoir pas fait de nombreux prodiges dans sa ville où il n'était pas bien venu, il s'appuie sur l'exemple d'Elie et d'Elisée et des anciens prophètes, qui étaient plus en honneur chez les étrangers que parmi leurs compatriotes, et qui multipliaient davantage leurs prodiges chez les premiers que chez les derniers. Elie fut un jour envoyé par le Seigneur à une veuve de Sarepta, ville de la province de Sidon. Il fut reçu avec tous les honneurs dus à sa dignité et à son rang. Aussi, il fit deux miracles : la farine et l'huile ne manquèrent pas à la veuve, et il ressuscita aussi son fils, qui fut le prophète Jonas. Cependant il y avait beaucoup de veuves en Israël à cette époque. Pourquoi donc ce prophète opérait-il ses miracles dans le pays de Sidon? Les veuves d'Israël n'avaient pas la ferveur et la dévotion qui animaient la veuve de Sarepta; et puis Elie était persécuté par les Juifs qui le méprisaient et le chassaient de leur ville, au lieu de l'environner de leur reconnaissance et de leurs hommages. Sarepta est située sur les bords de la mer. Devant sa porte principale on montre l'endroit où le prophète rencontra la veuve dont nous parlons. A côté se trouve une chapelle, à l'endroit où il se reposa pour manger et ressuscita le fils de cette femme. Mais pourquoi à la prière d'Elisée le ciel devint-il d'airain et y eut-il une grande famine dans le pays d'Israël? Saint Basile s'est chargé de nous le dire (*Orat.* 2 *de Jejunio*) : le prophète voyant, dit ce Père, que l'abondance des biens temporels était une occasion de mépriser et d'offenser Dieu, pria le ciel d'envoyer aux Juifs une grande famine pour comprimer par le jeûne leurs crimes qui grandis-

saient d'une manière étonnante. Ne soyons donc pas étonnés si nous voyons encore de nos jours le même fléau fondre sur les peuples pour les châtier de leurs péchés. — Elisée aussi fut persécuté par les Juifs; Naaman seul, le Syrien, le reçut avec dévouement, et il fut guéri de sa lèpre et devint agréable à Dieu et au prophète. Elisée guérit un étranger, un gentil, mais non pas ses concitoyens à cause de leur ingratitude envers Dieu; ils s'étaient laissé aller à l'idolatrie, en rendant leur culte aux veaux d'or dressés par Jéroboam. Mais si ces deux prophètes illustres furent mal reçus de leurs concitoyens, qui s'abandonnèrent à la noirceur de leur malice et au ressentiment de leur jalousie, que dut-il en être des prophètes inférieurs? Ainsi la parole jetée par Jésus à la face de sa ville était parfaitement vraie : Nul prophète n'est bien venu en son pays.

Au sens moral, la veuve de Sarepta est la figure de l'âme pécheresse, privée des caresses de son tendre époux, Jésus-Christ. Ah! qu'elles sont nombreuses dans le monde ces pauvres âmes veuves de la grâce, et néanmoins Elie n'est envoyé à aucune d'elles, excepté à celle de Sarepta, du pays de Sidon. Sarepta signifie manque de pain, Sidonie, chasse inutile; et nous avons ici la figure de l'âme pécheresse qui, considérant qu'il est inutile de courir après tout ce qui se trouve dans le monde, richesses ou plaisirs, parce que ces vanités l'ont privée du vrai pain dont elle se nourrissait, c'est-à-dire de Jésus-Christ qui a dit : Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel, s'avance en foulant aux pieds tous les biens de la terre pour atteindre à ceux du ciel. Alors le véritable Elie vient auprès de cette âme, et la nourrit avec ses enfants, qui sont ses pensées et ses affec-

tions. — Naaman le Syrien figure également le pécheur; car le péché infecte l'âme de l'homme comme la lèpre dégrade son corps. Ces lépreux sont nombreux en Israël, et Elisée ne se rend qu'auprès de Naaman. Naaman veut dire beau ou qui m'émeut, et Syrus élevé; le pécheur, en effet, s'émeut lui-même par la contrition; il se revêt des ornements de la grâce et s'élève ainsi vers Dieu; et alors le véritable Elisée, Jésus-Christ, se rend auprès de ce pécheur.

Mais tous ceux de la synagogue qui entendirent ces paroles par lesquelles il les estimait indignes de voir ses miracles, furent saisis d'indignation et de colère, tandis que la doctrine de Jésus-Christ aurait dû les faire revenir de leur malice. Ces ingrats nous figurent les persécuteurs des prédicateurs et des défenseurs de la vérité, qui se déchaînent contre les ministres de notre sainte religion, parce qu'ils leur tiennent des discours désagréables à entendre. Le fait de cette indignation du Nazaréen confirme encore la célèbre parole du Sauveur : Nul n'est prophète dans son pays. Les habitants de cette ville voyant que leur concitoyen se disait prophète, se comparait aux prophètes qui l'avaient précédé; qu'il les taxait d'incrédulité, et qu'il leur préférait les gentils qu'eux-mêmes regardaient comme des chiens, leur fureur et leur jalousie s'accrurent considérablement.

Ce que Jésus-Christ s'était contenté de dire et d'affirmer, eux-mêmes le prouvent en fait, en rendant le mal pour le bien. En effet, ils se levèrent à l'instant, et comme s'il eût été digne de mort, chassèrent le Sauveur hors de sa ville pour aller ensuite le faire périr. Ah! s'écrie ici saint Ambroise, faut-il s'étonner qu'ils aient perdu leur salut,

ces hommes qui chassent aussi brutalement le Sauveur de leur sein.

Mais Jésus, qui avait enseigné aux autres à se faire tout à tous, ne repousse pas ceux qui veulent recevoir sa doctrine, il ne l'impose pas à ceux qui la rejettent, il ne résiste pas à ceux qui le chassent, ni ne fait défaut à ceux qui le prient. Dans le dessein de le précipiter, ils le mènent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie. En cela, dit Bède, les Juifs disciples du démon se montrent plus coupables que leur maître qui se contenta de tenter Jésus et de lui dire : Jette-toi en bas; tandis que les Juifs osent porter la main sur sa personne sacrée. Mais Jésus, par la puissance de la divinité, qui résidait en lui, et qui pouvait le soustraire à la mort quand il le voulait, passant au milieu d'eux, s'en alla et descendit de la montagne sans avoir été aperçu par ses ennemis, soit que le Seigneur eût jeté un nuage sur leurs yeux, soit que leur stupéfaction fût si grande qu'ils en étaient comme étourdis et hors d'eux-mêmes. Si nous parcourons la vie de Jésus, nous voyons que quand il le voulut, il se laissa prendre ou échappa aux mains des Juifs; il se laissa crucifier parce qu'il le voulut. S'il se laisse prendre et garrotter par quelques hommes, c'est un effet de sa volonté; si toute une ville, comme ici, ne peut l'enchaîner, c'est un effet de sa puissance. Il ne résiste pas, il ne cherche pas à se venger; mais il passe au milieu de ses ennemis, sans paraître les craindre; il préfère les guérir que de les perdre; en voyant que leur méchanceté ne pouvait atteindre son but, ils se désisteraient peut-être de leur perfide dessein. Il voulut donc leur échapper, parce qu'il leur ménageait l'occasion de faire pénitence, que l'heure de sa

passion n'était pas encore venue, qu'il ne devait pas mourir dans cet endroit, ni du genre de mort qu'on voulait lui infliger; il savait bien que tous les prophètes avaient annoncé qu'il serait crucifié. On montre encore, situé à une demi-heure de Nazareth, au midi, du côté de Jérusalem, l'endroit, appelé précipice ou Saut du Seigneur, où Jésus, dit Bède (*in cap.* IV *Luc.*), ayant échappé aux mains de ses ennemis, descendit au milieu d'eux, pour y trouver un refuge, par la roche d'où il devait être précipité. Tout à coup, au contact de son vêtement, la roche semble disparaître sous les pieds du Sauveur et s'attendrir comme de la cire molle pour offrir un abri à sa personne sacrée. On voit encore dans cet endroit la trace des pas de Jésus, tous les linéaments et tous les plis de sa robe, si bien qu'à cette vue, on serait tenté de s'écrier : Le ciseau d'un sculpteur est passé par là. Le rocher perd sa dureté et s'attendrit sous les pieds de celui qui le presse, comme s'il craignait de les blesser. Ce miracle vous saisit d'étonnement. Mais, par un renversement étrange, voici un prodige encore plus surprenant. La pierre s'attendrit, et l'homme, à ce spectacle, loin de s'attendrir, se pétrifie; la pierre s'attendrit pour reconnaître son Créateur, et l'homme à qui il appartenait surtout de le reconnaître, s'endurcit davantage.

Si nous parcourons l'Évangile, nous y voyons que les hommes ont attenté à la vie du Sauveur de quatre manières différentes. Les uns voulurent le faire périr par le glaive, ce fut Hérode; d'autres, en le précipitant du haut d'une roche escarpée, témoin les Nazaréens; ceux-ci voulurent le lapider, témoin les habitants de Jérusalem dans le temple; ceux-là enfin le crucifièrent, alors advinrent sa

passion et sa mort véritable. Eh bien! nous crucifions encore Jésus-Christ spirituellement, quand nous revenons à nos péchés après en avoir fait pénitence; nous le lapidons par notre endurcissement; nous le précipitons du haut d'une roche par notre désespoir; et nous le faisons périr par le glaive, quand nous nous laissons aller à le blasphémer.

CHAPITRE LXVI

DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE

L'attentat des Nazaréens sur la personne sacrée de leur concitoyen nous conduit à l'assassinat de Jean-Baptiste, qui eut lieu aux approches de la solennité de Pâques, et dont le motif renferme plusieurs crimes. Hérodiade craignait qu'à la prédication du Précurseur, Hérode ne se convertît et ne la rendît à son frère, avec lequel elle ne pourrait rester sans encourir un grand danger. Elle imagina donc un moyen de faire périr Jean, sans exciter une sédition parmi le peuple; et Hérode devint le complice de son iniquité. Voici les faits : Le tétrarque célébrait l'anniversaire de sa naissance avec les grands de sa cour et les plus considérables de la Galilée. La fille d'Hérodiade dansa en présence de tous les invités. Sa mère et Hérode l'avaient ainsi disposé pour favoriser leur dessein criminel. La jeune princesse charma le gouver-

neur par sa danse, qui aurait dû au contraire le faire rougir parce qu'on y reconnaissait le caractère d'une fille impudique et dissolue, et Hérode lui promit par serment de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait. D'après saint Jérôme *(in cap.* XIV *Matth.)*, le tétrarque jura probablement pour avoir un motif apparent de faire périr Jean et comprimer ainsi en même temps la sédition du peuple; pour paraître faire, malgré lui, ce qu'il faisait avec une pleine volonté. La jeune fille, instruite par sa mère, demanda que la tête du Précurseur lui fût donnée dans un bassin. D'après saint Chrysostôme, l'impie Hérodiade figure l'antique malice qui chassa Adam du paradis de délices, qui de célestes qu'ils étaient rendit les hommes terrestres, qui précipita le genre humain dans l'enfer, qui enleva la vie au monde pour un simple fruit et le conduisit à la mort, qui nous fit connaître la peine et le malheur, qui tue maintenant Jean-Baptiste, fait tomber l'enfance, pervertit la jeunesse, entraîne et tourmente la vieillesse qui est aux portes de la tombe. Le roi eut du chagrin de la demande de la jeune fille. Tristesse hypocrite et de commande ! Il voulait par là paraître plus tard accomplir par contrainte ce qu'il avait résolu de faire avec toute la plénitude de sa volonté. Dissimulant sa pensée, dit Bède (*In Marc., cap.* VI), Hérode amenait sur son front un nuage de tristesse, et la joie était au fond de son cœur; il donnait à son crime son serment pour excuse, pour laisser éclater une plus grande impiété sous le voile de la commisération. Ce gouverneur n'est-il pas la figure de ces hommes qui, sous les dehors de la religion, s'efforcent de faire des actes marqués au coin de la malignité ? Et Hérodiade ne désigne-t-elle pas la luxure? Sa fille qui danse,

les plaisirs dissolus qui, si souvent, procurent la mort spirituelle et quelquefois la mort corporelle d'un Jean-Baptiste, d'un homme de Dieu? Cependant le gouverneur ne voulut pas contrister la jeune fille, à cause du serment qu'il lui avait fait, et auquel cependant il n'était pas tenu; car, dit Isidore, un serment n'oblige pas, s'il renferme la promesse imprudente du mal, et dans ce cas on peut forfaire à la foi jurée. C'est comme si le roi disait : Mon acte n'est pas l'effet de ma malice, mais de mon serment qu'il ne m'est pas permis de violer. La fourberie avait présidé à sa promesse et le sacrilége devait être la conséquence de l'accomplissement de sa foi, donnée publiquement devant tous les convives, qu'il voulait rendre les complices de son crime, et non ses accusateurs. Voilà avec quelle facilité le mal se communique par un seul homme à tous ceux qui l'environnent. Les personnages qui étaient ici simples spectateurs devenaient complices du crime avec les acteurs eux-mêmes. En effet, dit saint Chrysostôme (*Hom. 49, in Matth.*), de même que, s'il n'y avait pas de spectateurs, il n'y aurait personne pour donner de spectacles, de même, parce que les spectateurs existent, ils contribuent aux spectacles qui se donnent et sont coupables des scandales qui en résultent. Oh! que de sujets aujourd'hui dont la conscience et l'âme périclitent, à cause des actes rien moins que vertueux de ceux qui les commandent!

Hérode envoya donc un homme, désigné sous le nom de *spiculator*, parce que ses insignes étaient une pique (*spiculum*) qui lui servait à trancher la tête des condamnés. Celui-ci décapita Jean dans le secret de sa prison, pour empêcher un soulèvement du peuple, et apporta sa

tête dans un bassin ; le fruit sanglant du crime fut servi dans un festin que présidait la luxure. Le roi donne cette tête sanglante à la jeune fille pour prix de sa danse ; et celle-ci, par dérision, va l'offrir à sa mère, qui serait si heureuse d'insulter celui qui la reprenait de son inceste, et de tenir en son pouvoir ces lèvres qui condamnaient son union illégitime. La cruauté éclate ici de tous côtés dans le meurtre du Précurseur : quelle cruauté d'avoir fait tomber la tête d'un homme aussi innocent ! quelle cruauté d'avoir apporté cette tête ensanglantée au milieu du festin et d'avoir rendu public cet homicide ! quelle cruauté plus grande encore d'avoir fait présent de cette auguste tête à une danseuse ! et, par comble de barbarie, de l'avoir mise au pouvoir d'une insigne adultère !

C'est pendant qu'Hérode était assis à la table du festin, un peu avant midi, que Jean-Baptiste fut décapité dans sa prison, tandis qu'il criait à haute voix : Seigneur, mon Dieu, je vous recommande mon âme. Comme insulte suprême, on laissa son cadavre étendu tout nu et en plein air, jusqu'à ce que ses disciples fussent venus l'enlever. Cet ordre de la décapitation de Jean-Baptiste donné dans un festin, à la demande d'une danseuse et de sa mère adultère, nous montre que beaucoup de crimes se commettent par les excès de table et pour des femmes sans mœurs ; ce qui fait dire à l'Ecclésiastique : Le vin et les femmes font apostasier les sages. Dans Hérode, dit saint Rémi (*in Matth.*), une faute moindre devint la cause d'un plus grand crime. N'ayant pas éteint en lui le désir désordonné, il arriva jusqu'à la luxure, et pour n'avoir pas comprimé la luxure, il descendit jusqu'au crime d'homicide. Mais, pour contraste à cette impiété d'Hérode

qui fait décapiter Jean en haine de la vérité, et le laisse privé des honneurs de la sépulture, nous avons la piété religieuse des disciples du Précurseur. Ceux-ci, à cette triste nouvelle, s'empressèrent d'aller chercher le cadavre de leur maître dans la prison, sur la permission du gouverneur, et l'ensevelirent avec tous les honneurs qui lui étaient dus. Ensuite ils allèrent raconter à Jésus la mort de Jean, lui parler de ses œuvres et de sa doctrine, et méritèrent par leur piété de s'attacher à Jésus et de devenir désormais ses disciples. Considérez, dit ici saint Chrysostôme (*Hom.* 50, *in Matth.*), comme les disciples de Jean sont déjà intimement liés avec Jésus; ils sont venus lui annoncer tout ce qui était arrivé à leur maître, et aussitôt, renonçant à tout ce qu'ils ont dans le monde, ils restent en la société du Sauveur.

D'après saint Jérôme et l'historien Josèphe, Jean fut décapité à Sébaste, ville de la Palestine, appelée autrefois Samarie, et où Hérode avait sa résidence royale, et fut enseveli à Mathéronte, ville d'Arabie au delà du Jourdain. Mais cette version est contraire à l'Histoire ecclésiastique où nous lisons que Jean fut décapité à Mathéronte et enseveli à Sébaste. Hérodiade fit apporter le chef du Précurseur à Jérusalem et le fit enterrer près de la demeure d'Hérode avec beaucoup de précaution ; elle craignait que le prophète ne ressuscitât, si on ensevelissait son chef avec le reste de son cadavre. Plus tard, sur la révélation de Jean lui-même, deux religieux trouvèrent ce cadavre enveloppé dans le cilice qu'il portait, comme on le pense, dans le désert; on lui fit alors un sépulcre à Jérusalem entre les prophètes Elisée et Abdias.

La décollation de Jean-Baptiste eut lieu, non pas le

jour où l'on célèbre l'anniversaire de cet événement, mais aux environs des jours des azymes de la Pâque des Juifs, un an avant la passion de Jésus-Christ ; le Précurseur était resté un an emprisonné. A cause des fêtes de la Passion et de la Résurrection du Sauveur, Jean a dû le céder à Jésus-Christ, et on a alors placé la fête de sa mort au jour de l'invention de son chef vénérable. Il est arrivé à Jean, dit ici saint Augustin (*Serm. de decoll. Joan.*), ce qu'il avait prédit lui-même. Il avait dit en parlant du Seigneur Jésus : Il faut qu'il croisse et que je diminue. Jean a diminué en effet par sa décapitation, et Jésus a crû sur la croix. D'après saint Grégoire (*Hom.* 6, *in Evang.*), la décollation de Jean figurait l'amoindrissement de cette renommée qui le faisait regarder par le peuple comme Jésus-Christ, et l'élévation du Sauveur sur la croix désignait le progrès de la foi ; car celui que les foules considéraient comme un simple prophète a été reconnu comme le Seigneur des prophètes et le Fils de Dieu par tous les fidèles. C'est pourquoi, Jean, qui devait diminuer, naquit à l'époque de l'année où les jours décroissent, et le Seigneur au contraire à celle où ils grandissent. Cette prophétie, dit saint Jérôme (*in cap.* XIV *Matth.*), s'est accomplie à la lettre ; et nous, nous voyons jusqu'à ce jour dans la décollation du prophète Jean, les Juifs préludant à la mort de Jésus, le chef des prophètes. Le chef de la foi, dit plus loin le même docteur, Jésus-Christ est retranché de son propre corps, le peuple juif, et est donné à une jeune païenne, l'Église romaine ; la jeune fille le transmet à sa mère adultère, la synagogue, qui, à la fin des temps, embrassera la foi. Le corps de Jean est enseveli ; sa tête est placée sur un bassin ;

ceci nous figure la mort et l'ensevelissement de la lettre, et l'élévation et les honneurs qui environnent l'esprit. Nous emprisonnons saint Jean, quand nous abusons des dons de la grâce ; nous lui tranchons la tête, quand nous avons la présomption d'avoir mérité les biens que nous possédons au lieu d'en reporter la source à la libéralité divine. Ah! contemplons maintenant religieusement saint Jean. Voyons avec quelle douceur il se prépare à se laisser frapper par la main d'un vil bourreau, avec quelle humilité il s'agenouille devant lui, avec quelles actions de grâces à Dieu il présente sa tête au fer barbare, avec quelle patience il supporte les coups qui le frappent, jusqu'au moment où sa tête est tout à fait séparée du tronc.

Ainsi le saint Précurseur, qui, marchant devant la face du Seigneur, avait préparé le baptême d'eau en baptisant lui-même, et le baptême dans les larmes de la componction en prêchant la pénitence, prépare maintenant le baptême de sang par sa mort cruelle. Voilà ce qui arriva de Jean, cet ami intime, le parent même du Seigneur Jésus, ce grand secrétaire de Dieu ; voilà comment cet homme célèbre, sur l'ordre du crime et de l'injustice, succomba comme le plus vil des malfaiteurs. O impiété! ô cruauté ! Quoi ! vous faites tomber la tête du juste ! Vous la faites apporter dans un bassin comme prix d'une danse ! Vous la servez en quelque sorte à vos convives ! Vous ne pouviez, sans doute, rien servir de plus remarquable ; mais pouviez-vous aussi exposer aux regards un plus horrible spectacle? Aujourd'hui, s'écrie ici saint Chrysostôme, au récit du courage et de la vertu de Jean et de la barbarie d'Hérode, nos entrailles se sont émues, nos

cœurs ont été saisis de crainte, nos yeux se sont couverts d'un voile, notre raison s'est troublée, nos oreilles n'ont plus rien entendu. Pourrait-il y avoir en effet quelque chose de plus capable de jeter le bouleversement dans les sens de l'homme que le spectacle de l'héroïsme de la vertu aux prises avec l'excès du crime et succombant dans cette grande lutte? Or, Jean était un soleil de vertus, un modèle de vie sainte, une règle de justice, un miroir de virginité et de pureté, un exemple de chasteté, la voie qui indique la pénitence et le pardon des péchés, la règle de la foi catholique. Jean est élevé au-dessus de tous les hommes, il est égal aux anges, il résume en lui la loi, il est la sanction de l'Évangile, la voix des apôtres, le silence mystérieux des prophètes, la lumière du monde, le précurseur du Souverain juge, le médiateur de Jésus-Christ et l'intermédiaire de la Trinité tout entière. Et cet homme, enrichi de tant de grandeurs, est sacrifié à l'inceste, livré à l'adultère, offert comme récompense à une danseuse! Comment à cette vue nos entrailles ne seraient-elles pas émues et nos cœurs saisis de crainte? Ce spectacle, dit ailleurs le même Père, doit sans doute nous étonner. Mais Dieu a permis cela pour que le juste obtienne une couronne plus brillante et laisse à la postérité souffrante et persécutée injustement un plus éclatant exemple de patience. Ah! soyons donc attentifs à ces enseignements nous tous qui vivons dans la vertu, et sachons souffrir les persécutions qui nous viennent de la part des méchants. N'oublions pas ce spectacle : Dieu laissant souffrir celui qui avait vécu si saintement dans le désert, revêtu d'une tunique de peau et d'un cilice austère, celui qui était le plus grand de tous les prophètes et le plus illustre des hu-

mains; il périt par le caprice d'une mère sans mœurs et de sa fille impudique, pour la défense des lois divines. Méditons ce sujet et nous supporterons courageusement toutes les adversités humaines. Ah! qui ne reculerait d'horreur à la vue de cette tête encore toute sanglante apportée au milieu d'un festin? Si le simple récit de ce drame nous fait frémir, quel tremblement ne nous aurait pas saisis si nous en eussions été spectateurs? Ne vous semble-t-il pas que les convives durent cruellement souffrir en face de ce tableau de sang et de cette tête encore palpitante? Le barbare, l'impie Hérode lui-même et l'infâme Hérodiade altérée de sang ne durent-ils pas sentir leur cœur s'émouvoir? Ce n'est pas sans être saisi d'un grand étonnement, ajoute saint Grégoire (*Lib.* III, *Moral.*, *cap.* v.), que je vois celui qui avait été rempli de l'esprit de prophétie dans le sein de sa mère, celui qui n'avait pas trouvé quelqu'un qui le surpassât parmi les hommes, précipité par les impies au fond d'une prison; que je vois sa tête tomber pour prix de la danse d'une jeune fille; que je vois un homme d'une si grande sainteté périr, être outragé et tourné en ridicule par des personnages plongés dans des vices honteux. Y avait-il dans cette vie quelque tache qui méritât d'être lavée dans un meurtre aussi indigne? Mais quel excès de table, par exemple, pouvait-il avoir commis cet homme qui ne se nourrissait dans le désert que de sauterelles et de miel sauvage? Comment pouvait-il avoir blessé quelqu'un dans ses relations sociales celui qui n'était pas sorti des profondeurs de sa solitude? Pourquoi donc, ô Dieu tout-puissant, opprimez-vous ainsi dans ce monde ceux que vous avez élus pour les élever, avant le commencement des siècles? Ah! notre

piété et notre amour le comprennent : vous faites descendre si bas vos élus, dans le dessein de les rémunérer dans les cieux ; vous les conduisez extérieurement dans les profondeurs du mépris pour les élever au fond de leur conscience aux vérités incompréhensibles aux autres. Que chacun de nous comprenne ici quelle sera la rigueur des souffrances des réprouvés, puisque Dieu tourmente ainsi dans ce monde ceux qu'il aime.

Jean mourut pour Jésus-Christ, parce qu'il mourut pour la vérité. C'est la pensée de saint Grégoire qui dit (*Lib.* XXIX, *Moral.*, *cap.* VI) : Jean-Baptiste ne fut pas décapité pour la confession explicite de Jésus-Chrit, mais pour la défense de la vérité et de la justice. Mais comme Jésus-Christ est la vérité même, nous disons que le Précurseur est mort pour Jésus-Christ. Il ressort de ceci qu'on devient martyr non-seulement en mourant pour la foi, mais encore pour la vérité de la justice. C'est saint Augustin qui le dit (*Lib.* III, *de Civit.*, *cap.* VIII.) : Succombons-nous pour la vérité de la justice, nous sommes martyrs. C'est pour cela que nous lisons dans l'Ecclésiastique : Combattez jusqu'à la mort pour la justice. Ce n'est pas en effet la souffrance qui fait le martyr, mais le motif de cette souffrance. Or, nous pouvons endurer le martyre pour plusieurs motifs : pour la justice, comme Abel; pour la loi, comme les Machabées; pour soutenir la vérité, comme Jean-Baptiste; pour le salut du peuple, comme Jésus-Christ; pour la foi du Christ, comme Étienne; pour Jésus-Christ lui-même comme les Innocents; pour la liberté de l'Église, comme Thomas de Cantorbéry.

Mais ce n'est pas seulement la mort endurée pour la vérité et les motifs indiqués qui fait le martyr; c'est

aussi la véritable patience dans l'adversité. En effet, dit saint Grégoire, il y a deux sortes de martyres : le martyre de volonté, et le martyre de volonté et réel. Nous pouvons donc être martyrs sans périr sous les coups du glaive, si nous possédons véritablement notre âme dans la patience. Or, la véritable patience, d'après le même Père (*Hom.* 15, *in Evang.*), consiste à supporter courageusement les outrages, et à ne pas chercher à en tirer vengeance; mais, au contraire, à pardonner de tout cœur à celui qui nous a offensés, sans garder le moindre ressentiment. Nous devons aimer celui que nous supportons; supporter et haïr excluent la vertu de mansuétude; cet état de l'âme n'est que le voile de notre colère. L'homme vraiment patient, dit saint Bernard (*Epist.* 7), endure ce qui est contraire à sa volonté et à son bon plaisir, pourvu toutefois que les limites raisonnables ne soient pas dépassées.

Il est une autre sorte de martyre qui consiste, dit saint Chrysostôme (*in Psal.* 95), dans l'éloignement du péché et la pratique des préceptes de Dieu. Ce qui fait dire à saint Bernard : Le chrétien est toujours sous le feu de la persécution ; car tout ce qui est dans le monde se dresse devant lui comme un adversaire. Si je veux me donner une légère nourriture, et que mon misérable corps soit fort et robuste, ma santé devient le persécuteur de mon âme. De quelque côté que je porte mes regards, je suis en face de la persécution. Vois-je une femme : mes yeux deviennent mes ennemis ; ils veulent tuer mon âme. Vois-je les richesses, l'or, les biens, les plaisirs offerts au corps, les vêtements riches, tous ces objets assaillent mon âme. Le plaisir poursuit le jeune homme. Non, ne croyez pas que le martyre consiste seulement dans l'effusion du sang, pour

les chrétiens et les religieux. Mais si le martyre existe en temps de paix, il y a aussi l'apostasie en temps de paix. Ainsi, je suis moine aujourd'hui ; si je viens à violer mes vœux, je suis un apostat. Si je nie Jésus-Christ au sein de la paix, que ferais-je sous le fer de la persécution? Donc, je le répète, nous sommes en tout temps en face du martyre et de la persécution. De même, par conséquent, que nous devons endurer patiemment les outrages qui nous viennent de nos semblables, de même nous devons supporter les souffrances, les infirmités et les châtiments qui nous frappent. Le démon, en effet, qui tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer, nous tente d'une foule de manières, quoique sa tentation n'aille jamais au delà de nos forces et de la volonté divine; mais ces tentations servent, malgré leur auteur, à l'instruction et au bien de ceux qui en sont l'objet. Quelquefois notre ennemi nous attaque par l'aiguillon de la pauvreté pour nous faire perdre la patience ; s'il voit cet expédient infructueux, il nous offre les séductions des richesses. Les calomnies et les opprobres ne triomphent pas de nous, il a recours aux éloges et à la gloire humaine. Ne peut-il faire tourner la santé de notre corps à ses coupables desseins, il nous assaille par les maladies. Les traits des plaisirs de la chair trouvent-ils notre âme invulnérable, il s'efforce de nous abattre par les chagrins et les inquiétudes. Le démon emploie quelquefois aussi les maladies contre ceux qu'il se propose de faire tomber plus tard, en affaiblissant par ce moyen la charité qu'ils ont pour Dieu. Mais si grave que soit votre maladie, si brûlante que soit la fièvre qui vous dévore, oh! qui que vous soyez, vous qui vous en trouvez atteint, pensez au siècle futur, pensez au feu et

aux tourments éternels, et cette pensée vous empêchera de succomber sous les maux qui vous arrivent.

Mais vous ne devez pas seulement supporter ces tentations, vous devez vous en réjouir : Dieu vous a visité ; car il châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants. Soyez dans la jubilation ; car la souffrance vous assimile à des hommes célèbres, à saint Paul, qui fut favorisé du don de souffrance et qui s'écriait : Je me réjouirai volontiers dans mes faiblesses, pour voir habiter en mon âme la force de Jésus-Christ. Et ailleurs : Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort et puissant. Souffrez-vous du froid, de la chaleur, souvenez-vous que l'Écriture dit : Nous avons passé à travers l'eau et le feu, et il ne nous restera qu'à reposer dans le lieu du rafraîchissement. Écriez-vous aussi avec le prophète : Par la tribulation vous m'avez grandi. La souffrance est le chemin de la perfection. Venez-vous à perdre la vue, n'en concevez pas de chagrin ; vous avez perdu un instrument d'orgueil ; mais efforcez-vous de contempler la gloire de Dieu des yeux de votre âme. Êtes-vous frappé de surdité ? ne vous en attristez pas ; vous avez perdu le conducteur de la vanité dans votre âme. Vos mains sont-elles débilitées par une infirmité quelconque ? préparez celles de votre âme à résister aux attaques de votre ennemi. Êtes vous atteint d'une infirmité qui empêche tous les mouvements de votre corps ? augmentez de toute cette faiblesse générale les forces de l'homme intérieur. La maladie du corps est la santé de l'âme. Êtes-vous retenu par un obstacle qui vous empêche d'aller à l'église pour prier et chanter ? ne vous en contristez pas ; la maladie est votre prière. Si vous jeûnez, et

que vous contractiez une maladie, gardez-vous de l'attribuer au jeûne; car beaucoup qui ne jeûnent pas sont atteints du même mal. Avez-vous commencé à faire un acte bon? gardez-vous de vous en laisser détourner par les difficultés présentées par votre ennemi. Les jeûnes et les peines ont été établis pour combattre les attaques de la chair et ses inclinations corrompues. Ainsi, gardons-nous de murmurer si nous sommes atteints d'une maladie, et que nous en ignorions la cause; croyons que c'est une juste souffrance envoyée par celui dont les jugements sont tous marqués au coin de la justice; en murmurant, vous accusez la justice du juge. En reconnaissant que le juste juge vous afflige avec justice, tout en ignorant la cause de votre souffrance, vous obtenez votre justification, parce que vous vous accusez vous-même et louez la justice de Dieu.

Ainsi donc, combattons avec courage jusqu'à la mort pour Jésus-Christ, pour la foi, pour la vérité, pour la justice et préparons-nous chaque jour à supporter l'adversité avec patience. La raison des éloges donnés aux martyrs réside dans les souffrances supportées pour l'amour de Dieu, et dans la résistance aux tentations contre la volonté humaine. Voilà pourquoi Éléazar, au milieu des supplices qu'on lui fit endurer, poussa un gémissement et dit : Seigneur, qui possédez toute science, vous savez d'une manière évidente que je pouvais me soustraire à la mort et que je me soumets à des tourments cruels; et mon âme est heureuse d'endurer tout cela pour votre amour. Dans le martyre en effet, ce n'est pas en raison de la souffrance extérieure que nous sommes récompensés, mais en raison de l'acceptation volontaire pour Jésus-Christ de cette souffrance; le mérite comme le démérite ne

trouvent leur principe que dans l'homme et non pas en dehors de l'homme. Plus les obstacles à surmonter par la souffrance volontaire sont grands, plus l'homme prouve que sa volonté, au milieu de la souffrance, repose en Jésus-Christ, et plus doit être grande la récompense qu'il mérite. Le mérite repose sur une triple base : d'abord sur la difficulté de l'œuvre, comme nous le voyons dans le martyre; car, comme dit saint Grégoire, il y a plus de mérite à supporter patiemment les adversités qu'à se livrer avec ardeur à de bonnes œuvres. La seconde base du mérite, c'est la promptitude de la volonté; Dieu, selon l'apôtre, aime celui qui donne avec joie, et, selon saint Augustin, nous ne faisons pas du bien malgré nous, notre acte fut-il d'ailleurs parfaitement bon. La troisième base du mérite est la grandeur de la charité. La charité est le poids du sanctuaire; de même que tout ce qui était dans le temple de Jérusalem, d'après le Lévitique, devait être pesé, de même toutes nos œuvres sont pesées devant le souverain juge, et leur poids est en raison de la perfection de la charité d'où elles procèdent. Or, nos œuvres méritent un triple bien : la vie éternelle, l'augmentation de la grâce, la rémission de la peine du péché. La récompense essentielle qui est la vie éternelle correspond à la source de l'acte, la charité; la récompense accidentelle, qui est l'augmentation de la grâce, correspond à l'espèce d'œuvre ; les œuvres plus parfaites et de surérogation nous méritent une plus grande augmentation de grâce que les autres œuvres. Quant à la rémission de la peine elle correspond à la difficulté de l'œuvre. Les œuvres méritent la rémission d'une peine d'autant plus grande qu'elles entraînent avec elles plus de peine d'exécution. C'est

une règle générale en théologie que la peine détruit la peine.

Représentons-nous donc les combats et la patience des saints, afin d'endurer volontiers pour Dieu toutes les adversités qui peuvent nous arriver. Évoquons à notre souvenir, dit saint Grégoire (*lib.* XIV, *Moral.*), les luttes des saints, nos devanciers, et toutes les souffrances nous seront légères. Et saint Chrysostôme : Décrivons dans nos cœurs, comme sur des tablettes, les combats des saints, et méditons-les sans cesse pour nous en servir comme d'arme défensive contre nos ennemis spirituels ; exposons à nos regards leur patience, comme modèle de vertu invincible ; imitons ici-bas leur courage pour pouvoir obtenir là-haut leur couronne. Autant a été grande la patience qu'ils ont montrée dans les dangers auxquels leurs corps étaient exposés, autant doit être grande notre constance en face des passions déraisonnables, comme la colère, l'avarice, la concupiscence de la vaine gloire, tous les vices et tous péchés, en un mot ; avec l'aide de Dieu, son amour et sa crainte, nos sens doivent leur résister, et nous devons détruire en nous toutes ces créations du démon. Si nous triomphons des passions et des vices, je le répète, comme les martyrs ont triomphé des supplices des tyrans, nous pourrons aussi un jour nous trouver auprès d'eux pour jouir de la même gloire. Et ailleurs, le même Père dit encore : Nous avons un vrai miroir spirituel dans le souvenir des hommes saints qui nous ont précédés, et l'histoire de leur vie est une lecture de l'Écriture-Sainte et des lois données par Dieu aux hommes. Si nous jetons un coup d'œil dans ce miroir, où se reflètent les figures des saints, nous apercevrons aussitôt, en faisant la comparaison, la lai-

deur de notre âme, et cette vue seule nous poussera à nous laver des taches qui nous souillent. Voilà l'utilité de ce miroir des âmes ; il ne nous montre pas seulement les taches qui nous déparent, mais nous aide à les faire disparaître et à ramener dans notre âme, si nous le voulons, une beauté ineffable. Considérez attentivement, ajoute saint Augustin, Jésus-Christ, les apôtres, tous ces millions de martyrs ; dans cette illustre réunion vous ne verrez pas seulement des hommes, mais des femmes, des enfants, des jeunes filles, que les ruses des tyrans n'ont pu tromper, que l'iniquité n'a pu pervertir, que la crainte des dangers n'a pu ébranler, que l'amour du siècle n'a pu corrompre. Ainsi, au jour du jugement nous serons sans excuse, car outre l'évidence inévitable des préceptes, nous sommes comme environnés d'une foule innombrable d'exemples. Ah ! aussi malheur à nous, trois fois malheur à nous que les préceptes, pas plus que les exemples des saints n'entraînent à aimer et à servir Dieu ; car, comme dit saint Grégoire, souvent une simple parole nous détourne d'une bonne œuvre plus facilement que les tourments ne détournaient les martyrs de leur dessein de souffrir pour Jésus-Christ ; nous refusons d'obéir au précepte du Seigneur et de donner au moins notre superflu aux pauvres, tandis que les saints donnèrent pour Dieu non-seulement leurs biens, mais encore leurs propres corps pour être torturés; et beaucoup marchèrent au supplice remplis de joie et de satisfaction, et attendirent cette heure suprême comme celle d'un festin de noces. Isaac, abbé de Syrie, dit : Beaucoup de martyrs, quand ils pouvaient savoir, par révélation divine ou par un de leurs amis, le jour où ils seraient appelés à recevoir la couronne du martyre, passaient la

nuit qui précédait sans prendre aucune nourriture; depuis le soir jusqu'au matin, ils restaient en prière, glorifiant Dieu par des chants, des psaumes, des hymnes, des cantiques sacrés, attendant dans la joie et l'exaltation cette heure dernière, où leur tête tomberait sous le glaive des tyrans. Nous donc qui sommes appelés au martyre spirituel et invisible, veillons, pour recevoir la couronne de sanctification, et ne montrons jamais le moindre signe d'apostasie à nos ennemis.

Ainsi, au conseil des Docteurs et des Pères de l'Église, nous devons placer devant nos yeux comme un modèle les souffrances et les combats des saints. Malheur donc aux hommes qui, rejetant les actes des saints comme apocryphes, ne se contentent pas de ne pas les lire, mais défendent même aux autres cette lecture. Fils dégénérés dans la religion chrétienne pratiquée par leurs pères, ils ne sont pas dignes de participer à l'héritage du Fils de Dieu, et les mérites des saints qui sont morts pour Dieu sont pour eux de nulle valeur. C'est à ces hommes que s'adressent ces belles et justes paroles d'un prologue du martyre de la bienheureuse Anastasie : Nous avons les actes des saints qui nous ont précédés ou qui sont nos contemporains. Si nous mettons du zèle à les parcourir, nous nous donnons à nous-même et aux autres un fruit d'édification; nous sommes semblables à cet arbre fécond qui prouve l'utilité de son existence, en ce qu'il est orné de ses fruits et qu'il profite à tous ceux qui en cueillent sur ses branches. Nous écrivons, comme nous les trouvons dans les actes, les exploits, les paroles et les tourments des saints. Vous vous montrez catholiques en lisant ou en vous plaisant à entendre lire les luttes et les triomphes

de Jésus-Christ? Je vous interroge, vous qui voulez mettre ces actes au nombre des écrits apocryphes : ceux qui ont établi le canon des saintes Écritures, ne sont-ce pas ceux-là qui ont mieux aimé mourir pour le canon lui-même que d'être vaincus? Car, enfin, qu'ont défendu les martyrs? Une foi certaine contenue dans des volumes sacrés, divisés en un certain nombre de livres. Des hommes éminents leur rendent des actions de grâce, parce que, si ces livres subsistent, c'est grâce à leur fermeté inébranlable. Aussi, veulent-ils qu'on écrive leurs actes, pour qu'on regarde toujours comme des saints devant Dieu et devant les hommes, ceux qui, pour la défense de ces livres, n'ont pas craint d'endurer, sous les regards des incrédules, des tourments barbares. Donc, nous recevons les Écritures et les traditions canoniques seules, et nous sommes heureux de consigner dans des écrits les actes des martyrs. En faisant voir le dogme catholique sauvegardé par les martyrs catholiques, nous donnons à la postérité un modèle, nous édifions les croyants, nous apprenons l'art de la guerre aux soldats du Christ. Ceux-là refuseront de combattre en face de l'ennemi, qui refusent de lire les exploits de ceux qui ont combattu. Infidèles, ordonnez le silence; vous qui ne voulez pas contempler les athlètes du Seigneur, considérez les lutteurs du démon. A nous de raconter les vertus des martyrs, de les écrire et de les prêcher. Que nos ennemis portent des défenses, qu'ils imposent le silence aux timides, qu'ils frappent ceux qui les dédaignent, qu'ils blâment ceux qui lisent les actes, qu'ils accusent ceux qui se plaisent à écouter cette lecture; nous n'oublierons pas que le soldat se couvre de gloire par les blessures qu'il reçoit au nom de son chef, pour l'amour

duquel nous brûlons du désir de sacrifier notre vie. Nous exposons aux yeux du monde le triomphe de Jésus-Christ, et les victoires de son armée valeureuse; car, nous le savons, les souffrances visibles endurées par les soldats de cette armée, nous stimulent chaque jour d'une manière invisible, et sont comme de vives blessures pour ceux qui mettent de la lâcheté dans la lutte. Ainsi, voulez-vous porter les armes? contemplez les combattants; appliquez-vous à l'étude de la guerre, et votre ennemi commencera à vous redouter. Vous le voyez, calomniateur impudent des saints, ennemi acharné de la religion chrétienne, pour suivre la comparaison donnée plus haut, vous êtes sur la terre comme un arbre stérile; au lieu de vous montrer catholique, vous agissez en infidèle. Ah! redoutez donc de mériter d'être coupé, jeté au feu, et de partager le sort des infidèles, et rendez plutôt aux saints leur gloire pour participer un jour avec eux au bonheur du ciel.

CHAPITRE LXVII

JÉSUS NOURRIT CINQ MILLE HOMMES DANS LE DÉSERT

Jésus ayant appris le meurtre de Jean, fruit de la haine de la vérité, monta avec ses disciples sur une barque et s'en alla au-delà de la mer de Galilée, sur une montagne, dans un endroit solitaire, favorable à la prière et à l'enseignement; c'était près de la ville de Tibériade; il s'y retirait pour donner des instructions à ses apôtres. Le Seigneur va sur une montagne, dit ici saint Chrysostôme, pour nous apprendre à nous soustraire au tumulte et au trouble des affaires de ce monde. Jésus-Christ s'éloigne et évite la tyrannie d'Hérode. Certes, il ne craignait pas la mort; non; mais l'heure de sa passion n'était pas encore venue, et il voulait épargner à ses ennemis d'ajouter un nouvel homicide à celui du Précurseur; il voulait montrer que quelquefois on doit se soustraire temporairement à la méchanceté des hommes; qu'il est permis aux fidèles de

Jésus-Christ de fuir au temps de la persécution, afin de se conserver pour le salut du plus grand nombre ; il voulait nous apprendre à ne pas suivre la témérité des chrétiens qui se livrent d'eux-mêmes, parce qu'on ne garde pas toujours au milieu des tourments la même fermeté qu'on avait en se mettant aux mains des bourreaux. Jésus-Christ se retira enfin pour éprouver la fidélité des croyants et voir s'ils le suivraient. Voilà pourquoi l'écrivain sacré ajoute : Les foules, les hommes simples, humbles et pauvres, et non pas les sages du monde, ni les puissants, ni les riches, ayant su le départ du Sauveur, le suivirent de diverses villes. Ils ne venaient pas portés sur des montures ou des véhicules, mais ils affrontaient à pied les fatigues du trajet et montraient ainsi la ferveur de leurs âmes et le désir qu'ils avaient de leur salut. Ils n'auraient pas osé suivre à cheval ou sur des quadriges le Seigneur qui allait à pied. Quel contraste! Les petits suivaient Jésus et les grands le persécutaient. Encore de nos jours, les pauvres et les hommes du peuple courent aux prédications plutôt que les riches et les puissants.

La bonté du Sauveur se manifesta de plusieurs manières vis-à-vis de ces hommes qui le suivaient ; il ouvrit sur eux les entrailles de sa miséricorde. Ayant levé en effet les yeux et voyant qu'une grande foule de peuple venait à lui, Jésus, descendant de la montagne et allant au-devant d'eux, les accueillit avec une dignité pleine de douceur ; et, ayant eu compassion de leur corps fatigué et de leur âme malade, il eut soin de récompenser aussitôt leur grande foi. Ainsi en agissait toujours le Sauveur : à côté du rétablissement de la santé, il plaçait la réforme de l'âme. D'après Bède, ces mots : ayant levé les yeux, nous font comprendre

que Jésus ne laissait pas errer ses regards à droite et à gauche; mais qu'il était assis avec ses disciples dans une attitude modeste et recueillie. Et, d'après saint Chrysostôme (*Hom.* 41, *in Joann.*) : Jésus n'était pas simplement assis et inoccupé; mais il avait soin de s'entretenir avec ses disciples et de les attacher en captivant leur attention. Il accorda quatre bienfaits aux personnes qui le suivaient : il les reçut et soulagea leurs fatigues, instruisit leur ignorance, guérit leurs infirmités, restaura leur faim, nous donnant à entendre par cette bienfaisance combien, la dévotion des croyants lui est agréable. Tels sont les quatre bienfaits que le Seigneur donne, dans l'ordre spirituel, aux âmes qui le suivent : il reçoit à la pénitence ceux qui sont fatigués par les œuvres de péché; il illumine par sa grâce ceux que les ténèbres du péché environnent; il guérit en les justifiant ceux que les traits du péché ont blessés; enfin, il restaure par la consolation intérieure ceux que le poids du péché débilite et désole. Tels sont les devoirs du bon prélat vis-à-vis de ses sujets : accueil plein de douceur, enseignement plein de sagesse, guérison efficace, réfection spirituelle. Ainsi, les âmes qui cherchent le Sauveur dans le désert et ne se lassent pas dans leurs recherches, sont reçues de lui, et voient leur corps et leur âme guéris. Mais personne ne reçoit de la nourriture des mains de Jésus-Christ avant d'avoir obtenu sa guérison; après la rémission de nos péchés seulement, nous recevons l'aliment eucharistique.

La pâque, qui est la fête des Juifs, était proche. Il est ici question de la seconde fête de Pâques. Jésus n'alla pas alors à Jérusalem. De même qu'en observant la loi il montrait qu'il était véritablement un enfant d'Israël selon la

chair, de même, en omettant quelquefois cette observation, il montrait qu'il était Dieu et au-dessus de la loi. Remarquons ici que cet Évangile que nous commentons se récite deux fois par an dans l'Église : le quatrième dimanche du carême, et cela à cause de son début : *la pâque qui est la fête des Juifs était proche ;* et le dernier dimanche avant l'Avent, à cause de sa fin : *c'est là le prophète qui doit venir dans le monde.*

Or, le soir étant venu et l'heure de retourner dans ses demeures pour prendre son repas étant passée, une réfection actuelle devint nécessaire. Admirons ici le zèle du Sauveur pour le salut des âmes. Il prolongeait ses instructions jusqu'au soir. Admirons aussi la dévotion du peuple ; il était captivé par la douceur de la parole du Seigneur, et la nuit qui arrivait à grands pas ne l'éloignait pas, quoiqu'il n'eût aucune provision ; on était si désireux d'entendre Jésus, qu'on n'avait pas pensé à apporter avec soi de la nourriture. L'opération d'un miracle devenait donc nécessaire. C'est une preuve de la foi des foules, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 41, *in Joan.*), que leur séjour auprès du Sauveur jusqu'au soir, quoiqu'elles fussent tourmentées par la faim. Jésus touché de miséricorde et de compassion à la vue de cette multitude immense qui l'environnait et qui était la figure des nations du monde entier qui viendraient plus tard auprès du Sauveur, commença à s'entretenir avec Philippe sur la manière de rassasier cette foule. Jésus, dit saint Chrysostôme, s'adresse à Philippe, parce qu'il était le plus ignorant et avait le plus besoin d'enseignement. Ayant appris par André qu'un jeune garçon était possesseur de cinq pains d'orge et de deux poissons, Jésus se les fit apporter. Admirons ici comme la réfection de

l'âme pour les apôtres était déjà tout, et quel peu de cas ils faisaient de celle du corps, puisqu'ils avaient de minces provisions. Quelle leçon pour leurs successeurs, qui ne cessent de pourvoir à leurs plaisirs! Nous voyons ici, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 50, *in Matth.*), la sagesse chrétienne des disciples ; ils méprisaient déjà si bien les choses de ce monde et du corps pour ne penser qu'à celles de l'âme, que, pour douze qu'ils étaient, toutes leurs provisions se composaient de cinq pains d'orge et de deux poissons. Apprenons par l'exemple des disciples, que si nous avons peu de bien, il faut toutefois en donner aux indigents. En effet, sur l'ordre d'apporter leurs modestes provisions, les apôtres ne disent pas : Mais comment ferons-nous face à notre faim? Non ; mais ils obéissent sur-le-champ. Jésus leur ordonne alors de faire asseoir les auditeurs par bandes sur l'herbe verte. Ah! comme la foi de ces hommes devait être forte! Se seraient-ils assis pour manger s'ils n'avaient compté sur un prodige? Les convives de ce banquet miraculeux étaient au nombre de cinq mille, sans comprendre les femmes et les petits enfants; car, selon l'usage des Hébreux, on ne comptait pour homme qu'à partir de vingt ans. L'Évangile se sert à dessein de cette distinction pour faire mieux ressortir la grandeur du miracle.

Jésus prit donc les pains et les poissons entre ses mains divines pour en opérer la multiplication par son simple attouchement. Devant faire un don incomparable, il commence par jeter un regard vers le ciel, pour nous faire comprendre que tout don parfait descend d'en haut; pour rendre hommage à son Père, et montrer qu'il allait agir non pas en vertu d'une puissance ordinaire, mais toute

céleste. Ensuite, il pria et rendit grâces à Dieu pour témoigner combien il est heureux de nos progrès spirituels, et pour nous recommander, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 50, *in Matth.*), avant de nourrir notre corps ou notre âme, de rendre toujours grâces au Seigneur, qui nous donne cette nourriture et nous la donne en temps opportun. Il bénit aussi les pains et les poissons, pour les multiplier ; car si au commencement de la création des choses, Dieu, en bénissant toutes les créatures, leur conféra la vertu naturelle de se multiplier, ce qu'elles n'ont cessé de faire jusqu'à ce jour, ceci nous enseigne qu'au début de nos repas nous devons offrir le pain à Dieu, et faire descendre sur lui la bénédiction d'en haut. Cette bénédiction du Sauveur, on le croit, fut formulée par quelques paroles qui eurent la vertu de sanctifier et de multiplier les objets bénis. Mais quelles furent ces paroles? Les évangélistes ne les donnent pas. Probablement le Sauveur les proféra secrètement. Il rompit ensuite les pains en grosses portions, et non pas, en petits morceaux, pour nous apprendre à rompre le nôtre généreusement pour le distribuer aux pauvres. Cette fraction produisit la multiplication des aliments par la vertu de la puissance de la divinité du Christ, qui avait pour organe et instrument son humanité. Le Sauveur, dit saint Chrysostôme, multiplie les pains et les poissons pour montrer qu'il est le maître de la mer comme de la terre. Après cette transformation miraculeuse, il les donna à ses disciples, afin qu'ils les missent devant ceux qui étaient assis. Tous mangèrent au gré de leur appétit, furent rassasiés, et il y eut des restes si nombreux, que Jésus ordonna à ses disciples de les ramasser pour les distribuer ensuite aux pauvres. Il ne fit pas comme le mauvais riche, qui distri-

buait non pas aux pauvres mais à ses chiens les restes de sa table, et qui trouve aujourd'hui tant de chrétiens qui l'imitent ou qui font pire. Cette refection de la foule nous apprend à nous livrer toujours aux œuvres de miséricorde; car, malgré les fatigues et les peines qu'on rencontre dans cette opération sainte, les résultats en sont riches et abondants.

Les apôtres ramassèrent donc les morceaux qui étaient restés et en remplirent cinq grandes corbeilles, ce qui contribua beaucoup à l'éclat du miracle, car on vit que les restes étaient plus nombreux que ce qui avait été la matière de la multiplication. Ceci nous prouve, dit saint Cyrille, que les œuvres de charité envers le prochain reçoivent de Dieu une grande récompense, et que l'hospitalité et les secours accordés aux pauvres ont sur les donateurs une heureuse et salutaire réaction. En face de ce miracle incomparable, inouï, car la multiplication opérée par Élisée était bien différente, la foule, glorifiant Dieu, s'écriait : C'est là vraiment le prophète objet de notre attente! Que dis-je? s'écrie saint Augustin, c'est le Seigneur des prophètes dont Moïse a dit : Dieu fera surgir du milieu de vos frères un prophète; vous l'écouterez comme moi; aux termes de la loi, il doit venir dans le monde pour le sauver. Or, aucun autre prophète n'avait eu une semblable mission; les autres avaient été envoyés seulement pour annoncer l'avénement de celui-ci. Ainsi, Jésus-Christ avait été promis dans la loi avec un caractère de supériorité sur les autres prophètes. Voilà pourquoi, à la vue de la multiplication miraculeuse, le peuple s'écria que l'auteur de ce miracle était véritablement le Christ décrit par l'Écriture.

Contemplez donc le Seigneur Jésus ; voyez avec quelle condescendance miséricordieuse il secourt les foules affamées; comme il dispose tout avec le plus grand ordre; avec quel regard plein de tendresse il considère les convives qu'il nourrit à son banquet miraculeux; comme il est heureux de leur bonheur ! Voyez aussi, d'un autre côté, l'admiration du peuple à la vue de ce prodige inouï; écoutez-les se disant les uns aux autres : Oui, c'est vraiment le prophète ; et tenant tous autres discours tournant à l'éloge du Sauveur. Ces hommes sont joyeux, et ils se restaurent en faisant entendre des actions de grâce. Ah ! considérez de loin cet imposant spectacle, et manifestez votre faim par votre désir, et votre misère par vos larmes. Tendez la main comme un pauvre mendiant, pour mériter de recevoir quelque chose des dons et des bienfaits de Dieu. Admirons aussi la grande sobriété de Jésus-Christ et de ses disciples. Ils ne mangeaient que du pain d'orge, qui est bien inférieur à celui de froment, et ils n'avaient que cinq pains pour eux tous. Voyons ici, nous dit saint Chrysostôme *(Hom. 41, in Joan.)*, nous qui désirons vivre dans les délices, quelle était la nourriture de ces hommes incomparables qui étaient en la société de Jésus-Christ; elle n'était pas plus abondante que délicate et exquise. Ce n'est pas sans raison, dit ailleurs le même Père, que saint Jean nous dit que les disciples se nourrissaient de pain d'orge : il voulait nous apprendre à fouler aux pieds le luxe et la délicatesse de la table. Il fait asseoir le peuple sur l'herbe verte pour le prêcher; il ne voulait pas seulement nourrir leurs corps, mais instruire leurs âmes dans l'humilité, l'austérité et la charité, par l'attitude qu'il leur faisait prendre, en ne leur distribuant que du pain et du poisson,

en servant à tous la même nourriture et en la mettant en commun. Il fit voir aux Juifs ce qui leur avait paru merveilleux et difficile d'opérer, quand ils disaient en Égypte : Dieu pourra-t-il donner du pain à tout le peuple et dresser la table dans le désert? Voilà pourquoi il attira la foule au désert; il voulait encore placer son miracle en dehors de tout doute et empêcher qu'on pût penser qu'il avait fait apporter des provisions d'un endroit voisin pour nourrir les cinq mille hommes. Jésus fit encore ce miracle dans le désert pour témoigner que c'était lui qui avait nourri pendant quarante ans Israël en Égypte.

Dans le sens mystique, les cinq pains figurent les cinq livres de Moïse, et les deux poissons, les Prophètes et les Psaumes. Tout l'ancien Testament est compris dans la Loi, les Prophètes et les Psaumes. Les cinq mille hommes qui suivaient le Seigneur figurent les âmes livrées à la vie active qui font bon usage de leurs cinq sens ; les femmes et les enfants désignent les âmes encore faibles, non aptes à la lutte et ne pouvant faire nombre dans l'armée catholique. L'Évangéliste ne parlant que des hommes qui étaient à ce festin du Christ nous enseigne que, si nous désirons goûter les douceurs du Seigneur, nous devons être des hommes, c'est-à-dire être forts contre les tentations. L'Écriture ne désigne sous le nom de *viri* (hommes) que ceux qui ont triomphé avec courage des attaques de leurs ennemis. Ainsi, ceux qui se nourrissent du pain eucharistique doivent être hommes par l'énergie de leur âme et de leurs sens ; ils ne doivent pas se laisser amollir par la concupiscence comme la femme ou l'enfant. Le Sauveur fait asseoir le peuple pour lui distribuer sa nourriture ; ce repos figure celui de l'âme ; si nous voulons recevoir de

Dieu notre nourriture spirituelle, nous devons nous asseoir, c'est-à-dire faire trêve avec les préoccupations inutiles et le tumulte des affaires de ce monde. D'après Bède (*in cap.* IX *Luc.*), ceux-là s'asseoient encore sur l'herbe verte, pour recevoir leur nourriture des mains du Seigneur, qui, par la continence, ayant foulé aux pieds les plaisirs de la chair, mettent toute leur occupation à entendre et à pratiquer la parole de Dieu. L'herbe, d'après la parole d'Isaïe, figure le corps, et nous ne sommes pas dignes de nous asseoir à la table de Dieu, si notre chair n'est pas soumise à notre esprit. Ainsi, voulons-nous nous nourrir du pain de la grâce spirituelle, asseyons-nous sur l'herbe, régnons sur notre corps et mortifions notre chair. Le Sauveur ne créa pas de nouveaux aliments, mais bénit ceux qu'on lui présenta. En s'incarnant, il ne prêcha que ce que la loi et les prophètes avaient publié, et il montra que toutes ces vérités étaient pleines de mystères pour indiquer que nous devons toujours porter notre âme en haut et chercher la lumière de la science. Mais trois choses nous empêchent de porter nos regards vers Dieu : l'attachement aux richesses de la terre : notre œil est blessé par la poussière de l'avarice ; les plaisirs de la chair : nous sommes aveuglés par le feu de la concupiscence ; enfin, l'ambition et la gloire : la fumée de l'orgueil obscurcit notre vue. Jésus rompit le pain et ordonna à ses disciples de le placer devant la foule pour être distribué ; il introduisit dans le sanctuaire les mystères de la loi et des prophètes et les saints docteurs qui les firent connaître au monde entier. Il fit ramasser les morceaux qui restaient de ce banquet miraculeux : les récits les plus sacrés et les plus profonds, inaccessibles à l'intelligence des hommes ignorants, ne doivent pas être

négligés et omis, mais scrutés avec soin par les disciples du Seigneur et leurs successeurs, et confiés à ceux qui sont aptes à enseigner les autres. Les douze corbeilles en effet figurent les apôtres et les pères apostoliques qui les suivirent ainsi que les docteurs; ils sont extérieurement le mépris des hommes, mais ils sont riches intérieurement des restes de la nourriture du Sauveur. Les corbeilles servent aux usages grossiers de la campagne ; et Dieu a choisi la faiblesse du monde pour confondre sa force. Quelques pains et quelques poissons divisés laissèrent de nombreux morceaux après le repas ; l'aliment de la parole de Dieu se multiplie en raison de sa distribution. Ce n'est pas par hasard, mais par la disposition de Dieu, que douze corbeilles furent remplies ; il y avait douze apôtres. Ce ne fut pas à des personnes de la foule que fut confié le soin de porter les morceaux, mais aux disciples, pour désigner que les restes des paroles du Christ devaient être portés à travers le monde par les apôtres qui nourrissaient les cœurs privés de la doctrine. Ce pain, dit ici saint Ambroise (*lib.* VI, *in Luc.*), que Jésus rompit, c'est mystiquement la parole de Jésus-Christ ; sa division fait son accroissement ; avec quelques instructions, en effet, il a fourni à l'humanité tout entière une nourriture surabondante. Il nous a donné des conseils qui en passant par nos lèvres germent à l'infini.

Dans le sens moral, par les apôtres il faut entendre les prélats, par les cinq pains d'orge, les cinq biens spirituels don Dieu nourrit l'âme ici-bas. Il y a dans la demeure du père de famille plusieurs sortes de pains, celui des pauvres, celui des domestiques, celui des maîtres et celui des amis : dans la maison de Dieu, l'Église, il y a aussi plusieurs sortes de pains spirituels. Le pain de la nature

et de l'abstinence corporelle : c'est celui des pauvres, des pécheurs ; car Dieu donne aux pécheurs, véritables pauvres, ce pain qui est celui dont parle la Genèse : C'est à la sueur de ton front que tu mangeras ton pain ; et Isaïe : Le Seigneur vous donnera du pain de détresse et de l'eau d'angoisse. Nous devons accorder ce pain aux pauvres, si nous voulons que nos actes soient agréables à Dieu ; nos bonnes œuvres, pour plaire à Dieu, doivent se revêtir de l'ornement de l'aumône. Le pain de la pénitence et des larmes : c'est celui des serviteurs, duquel il est dit dans les Psaumes : Mes larmes ont été ma nourriture et le jour et la nuit ; et ailleurs : Vous nous nourrirez du pain des larmes et nous abreuverez du breuvage des pleurs dans la mesure méritée ; car plus l'homme s'est plongé dans le péché, plus il doit s'affliger dans les larmes de la pénitence. Le Seigneur donne ce pain par ses prélats aux pénitents, en les amenant à la contrition et en leur imposant une satisfaction. Le pain de l'intelligence et de la doctrine : c'est celui des enfants de la maison, duquel il est dit dans l'Évangile : Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants ; et dans l'Ecclésiastique : Je l'ai nourri du pain de vie et d'intelligence. Le Seigneur donne ce pain aux fidèles par ses prélats et leurs subordonnés qui sèment la parole de Dieu, chacun dans la mesure de sa charge pastorale. Le pain eucharistique : c'est celui des maîtres, dont l'Évangile dit : Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel ; et saint Paul : Que l'homme s'éprouve lui-même avant de manger de ce pain. Le Seigneur le donne par ses prélats aux âmes pures et qui triomphent du péché, car les impurs et les méchants en sont indignes. Enfin le pain de la dévotion intérieure : c'est celui des amis ; le père de fa-

mille qui a du bon pain dans sa demeure offre le meilleur, quand il reçoit ses amis ; c'est le pain dont parle Isaïe : Le pain de notre terre sera riche et abondant.

Les deux poissons qui assaisonnent la manducation de ces pains, sont l'espoir du pardon et l'amour de Dieu ; sans ce double assaisonnement aucun de ces pains n'a de goût et de saveur. O heureuse l'âme qui possède ces pains et ces poissons et dont on peut dire : Il y a ici un enfant qui porte cinq pains et deux poissons. L'enfant figure en effet l'âme fidèle qui a conservé ou recouvré par la pénitence sa pureté et son innocence ; et pour arriver à ce but, il faut posséder les cinq pains; celui qui les possède est véritablement enfant de l'Évangile. Nous avons aussi le pain céleste que les saints mangent à la table de Jésus-Christ, et dont saint Luc dit : Bienheureux celui qui mange le pain dans le royaume de Dieu. C'est de cette manducation qu'il est écrit dans le même Évangéliste : Et je vous prépare, comme m'a préparé mon Père, votre règne, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume.

Dans le sens moral encore, nous formons les cinq pains de la pénitence : le pain de la componction par la considération du péché ; de l'affliction par la considération de la passion de Jésus-Christ ; nous mangeons ce pain, quand, par cette considération, nous nous soumettons à la double mortification du corps et de l'âme; nous mangeons le pain de la compassion, par la considération de nos défauts et des misères du prochain ; de la crainte et du tremblement, par la considération des châtiments futurs ; et enfin des aspirations et de la dévotion, par la considération du retard de la joie et de la récompense célestes. Tous ces pains sont des

pains d'orge ; et par conséquent sans saveur pour notre âme. Les deux poissons qui les accompagnent pour les rendre sapides sont l'espoir du pardon et la douceur de la vie éternelle. — Allégoriquement, les pains de la doctrine sont les cinq livres de Moïse ; ils sont d'orge ; la lettre de la loi est dure ; toutefois ils restaurent bien ; puis, dans le sens spirituel, les deux poissons sont la consolation des prophéties et celle des Psaumes. — Dans le sens anagogique, il y a cinq pains après lesquels nous soupirons, et qui feront notre réfection dans l'éternité : la présence de Dieu ; la beauté de sa face auguste que nous contemplerons ; la société des anges ; le partage du sort des saints qui règnent avec Jésus-Christ dans le ciel ; la douceur de la béatitude intérieure, que nous éprouvons rarement ici-bas. Le retard de toutes ces jouissances pour celui qui soupire après elles rend pénible la vie terrestre ; c'est notre pain d'orge que viennent assaisonner le témoignage de notre conscience et la certitude de la fidélité de Dieu à ses promesses.

Après ce miracle incomparable de la multiplication des pains, le Seigneur obligea ses disciples de monter sur la barque, afin qu'ils passassent avant lui de l'autre côté du lac vers Bethsaïde, ville des apôtres André, Pierre et Philippe. Pendant ce temps-là, il congédiait la foule, en lui donnant sa bénédiction. Le Sauveur est obligé de contraindre ses disciples de s'éloigner de sa personne sacrée, ce qui nous prouve qu'ils se séparaient de lui à regret, captivés qu'ils étaient par le charme de sa compagnie et de sa doctrine. Cette obligation, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 50, *in Matth.*), que Jésus impose à ses disciples nous prouve leur insistance à vouloir rester avec lui, la peine qu'ils

avaient à le quitter : ils étaient guidés par leur grand amour pour le Sauveur et le désir de son retour ; ils pouvaient redouter aussi, dit saint Jérôme, d'essuyer un naufrage, s'ils s'embarquaient sans le Sauveur ; cependant ils partirent. Jésus voulait s'éloigner furtivement de la foule. En effet, comme le Christ était le roi futur promis, et que ses auditeurs venaient de confesser la divinité de Jésus-Christ, ils étaient dans l'intention de l'enlever et de le faire roi ; celui qui les avait nourris d'une manière si miraculeuse pourrait bien subvenir à tous leurs besoins ; sous un tel roi, ils devaient être dans la richesse et l'abondance. Les foules, dit Bède, à la vue d'un si grand miracle, comprirent qu'elles avaient avec elles un homme bon et puissant, et elles voulaient le faire roi ; il est naturel aux hommes de désirer un roi qui use de bonté dans son gouvernement et qui soit puissant pour les défendre contre les ennemis. Le Sauveur, dit saint Chrysostôme, connut leurs intentions ; car, ayant vu ce miracle inouï, ils pensaient que sous un tel roi ils vivraient dans l'abondance de toutes choses, sans être soumis à aucun travail ni à aucun impôt : c'est ce qui détermina la fuite de Jésus-Christ ; ces hommes voulaient, il est vrai, une bonne chose, mais ils la voulaient mal. Jésus sait, ajoute saint Augustin, quand le peuple veut le faire roi ; mais il est venu en ce monde pour mépriser toutes les choses terrestres ; d'un autre côté, pour endurer tous les opprobres, pour apprendre à l'homme à ne pas mettre sa félicité dans les premières et à ne pas se laisser abattre par les seconds. Jésus, qui pénètre le fond des cœurs, connaissant donc la volonté de la foule, après avoir ordonné à ses disciples de passer le lac, s'enfuit seul sur la montagne pour prier, rendre grâce à son Père de ses bien-

faits et nous instruire. Le peuple ne se garda pas de cette fuite, il n'y pensa même pas, et il ne put retrouver le Sauveur.

Quant à nous, suivons Jésus de loin, il daignera peut-être nous appeler, ou du moins nous accorder quelque chose des restes du banquet miraculeux et de sa grâce. Jésus se hâte de fuir sur la montagne pour se soustraire aux honneurs des hommes, pour nous apprendre à éviter la gloire et à ne pas chercher la récompense de l'estime humaine dans le bien que nous faisons. C'est la pensée de saint Chrysostôme. Considérons, dit ce Père, que quand Jésus a fait des choses miraculeuses, il congédie la foule : il nous apprend par là que nous ne devons jamais courir après les applaudissements des hommes. Jésus ne voulut pas accepter la royauté, dit saint Augustin (*Tract.* 25, *in Joan.*), parce qu'il était venu nous tracer la route de l'humilité. Il s'enfuit, quand on le cherche pour le couvrir d'honneurs, et quand arrive sa passion, où il devait souffrir de si grands tourments, il se livre de lui-même aux Juifs qui le cherchent : il veut nous apprendre à être prêts à supporter l'adversité, prudents à fuir les applaudissements ; et, pour ne pas succomber sous les coups du malheur, ni nous amollir dans la prospérité, à prier le Seigneur de nous accorder son secours. Ah ! fuyons donc les éloges des hommes et les honneurs ; c'est un poison délétère ; toute pensée qui vous suggère le désir de l'élévation, sous un prétexte quelconque, écrasez-la, dès sa naissance, sous l'arbre de la croix, aussi vite que vous écraseriez la tête du dragon infernal. Disposez-vous aussi vous-même à supporter pour le nom de Jésus-Christ tous les opprobres, tous les travaux et toutes les adversités. Réjouissez-vous dans les mépris, vous estimant réellement digne d'être mé-

prisé de tous les hommes ; évoquez toujours à votre souvenir l'humilité de Jésus-Christ et sa passion cruelle ; voyez-le fuyant la royauté et acceptant volontairement le supplice de la croix, au mépris de toute confusion.

Le Seigneur va sur une montagne, comme sur un endroit plus rapproché du ciel, pour nous apprendre à nous élever sur les sommets de la vie de vertus et à désirer de nous rapprocher du ciel ; il y va prier pour nous enseigner que pour bien prier nous devons élever nos âmes en haut ; il y va seul enfin ; nous devons prier, non pas au milieu du bruit, mais dans un endroit où règne le calme, pour recueillir toutes nos facultés en Dieu. Et remarquez la justesse de ces deux paroles : *Solus orare ;* la solitude en effet est l'amie de la prière et la favorise admirablement ; Jésus-Christ l'a dit lui-même ailleurs ; lorsque vous voudrez prier, retirez-vous dans votre chambre ; et en ayant fermé la porte, adressez-vous à votre Père dans le secret.

Jésus donne ici une leçon précieuse. Celui qui vient de faire un discours au peuple ou de se livrer à une autre bonne œuvre doit s'éloigner de la foule et du tumulte et se retirer dans un endroit solitaire, pour se replier sur lui-même, voir les défaillances morales dont il s'est rendu coupable dans ses relations avec les hommes, et s'en purifier ; si, au contraire, sa vertu y a profité, il doit en reporter la gloire à Dieu. Il doit aller sur la montagne pour prier, c'est-à-dire il doit chercher Dieu dans ses prières ; il ne doit pas prier ayant l'âme liée par des affections terrestres ; car, dit Bède, celui qui désire les richesses et les honneurs du monde, qui se trouve encore dans les lieux inférieurs, fait monter vers Dieu des prières sans valeur. L'homme de Dieu, enfin, doit se recueillir en lui-même et

ramasser les richesses spirituelles qu'il répandra ensuite sur les peuples par ses instructions, ou qu'il manifestera par ses actes.

Contemplons maintenant le Seigneur Jésus; comme il fuit les hommes et va prier sur la montagne, c'est-à-dire comme il nous enseigne à fuir les prospérités du monde et à invoquer Dieu contre elles; considérez comme il recherche les endroits solitaires et s'y dirige; il se mortifie et se livre à de longues veilles; passant la nuit en prières et s'humiliant devant son Père, il intercède comme un pasteur fidèle pour ses brebis. En effet, il ne prie pas pour lui, mais pour nous, comme notre avocat et notre médiateur auprès de Dieu. Il prie pour nous donner l'exemple de la prière. Il réduit ici en pratique l'instruction qu'il a donnée si souvent à ses disciples. Il ne prie pas comme Dieu; il ne le peut pas; il prie comme homme, et cela lui convient; comme il s'est fait notre avocat, il intercède pour nos péchés.

CHAPITRE LXVIII

DE L'AMBITION ET DE QUELQUES AUTRES DÉFAUTS DES CLERCS ET DES RELIGIEUX [1]

Du chapitre précédent ressort une considération bien féconde pour notre instruction et que nous allons méditer. Nous avons vu le Seigneur prendre la fuite, pour se soustraire, réellement et non par hypocrisie, aux honneurs de la royauté que le peuple voulait lui décerner, contrairement à ces hommes qui, de crainte de s'avilir aux yeux de leurs semblables, refusent de bouche les honneurs qu'ils convoitent de cœur. Oui, ils sont nombreux, surtout parmi les religieux, ceux qui feignent de ne pas désirer les dignités, mais qui s'empressent de courir vers elles et de les recevoir avec joie si on les leur présente; que dis-je? qui s'offrent d'eux-mêmes pour en être investis. Il en est même qui, possesseurs de dignités, font semblant de les dédaigner, et qui toutefois, par eux-mêmes et par les autres, font jouer les

[1] Nous avons laissé, à peu près tel quel, ce chapitre dans lequel Ludolphe reprend avec tant de zèle les vices du clergé de son temps, et qui heureusement n'offre plus guère d'intérêt qu'au point de vue historique.

ressorts à leur disposition pour s'y maintenir. Jésus ne dissimule pas ainsi, comme nous l'avons vu précédemment. Il oblige ses disciples à traverser le lac, et il ne monte pas lui-même sur la barque, pour empêcher le peuple de le chercher au milieu d'eux. Ensuite, à leur insu, il va seul sur la montagne et s'échappe ainsi des mains de la foule qui voulait l'enlever et le faire roi. Avec quel soin et quelle prudence il se retire pour se soustraire aux honneurs ! C'est une leçon ; suivons-la. En effet, ce n'est pas pour lui, c'est pour nous qu'il prend la fuite. Il connaissait toute la vanité de l'ambition des honneurs. Les honneurs sont le plus terrible piége que nous ayons à redouter ici-bas ; c'est la pente qui entraîne le plus facilement les âmes à leur ruine, qu'il s'agisse de l'honneur de la prélature, de la puissance, de la science, ou de toute autre dignité. Il est, en effet, presque impossible que l'homme qui se plaît dans les honneurs ne se trouve pas sur le bord d'un précipice, s'il ne s'y est pas déjà jeté. L'ambition est un vice très-dangereux ; il est le principe et la source de beaucoup d'autres. Grand nombre d'hommes se laissent aveugler par elle et ne peuvent voir ce qui est pour d'autres de la dernière évidence ; ils tombent dans une faute, et ainsi de chute en chute, ils roulent dans l'enfer. Eh ! à quoi sert de conquérir le monde entier, si on vient à se perdre soi-même ?

Mais, me dira peut-être un ambitieux pour s'excuser, si je prends cette charge, c'est dans l'intérêt des âmes au salut desquelles j'arrive plus facilement par le moyen de cette dignité. Écoutez cette réponse de la bouche de saint Bernard (*Epist.* 42) : Plût à Dieu que tous ceux qui entrent dans les charges de l'Église en remplissent toujours

les fonctions avec ces excellentes dispositions ! Mais il est difficile, pour ne pas dire impossible, que la racine amère de l'ambition puisse produire le doux fruit de la charité. Et aujourd'hui, généralement, on considère, hélas ! l'honneur et non la charge, la gloire et non la peine ; la vertu est un nom ; l'honneur est tout. Voilà pourquoi saint Bernard ajoute (*Epist.* 42) : De tous côtés, les clercs de tout âge et de tout rang, ceux qui sont instruits comme ceux qui sont ignorants, courent aux charges ecclésiastiques pour vivre dans la plus complète quiétude, après les avoir obtenues. Beaucoup ne se précipiteraient pas avec tant de confiance et de joie vers les honneurs s'ils apèrcevaient les charges qu'ils entraînent. Ils s'éloigneraient alors, loin d'ambitionner les dignités avec leurs insignes, au prix de tant de travaux et de dangers. Et comme on n'a en vue aujourd'hui que la gloire dépouillée de la peine, on rougit d'être simple clerc dans l'Église ; on s'estime un homme vil et méprisable, si on n'est pas élevé à un poste éminent. Saint Bernard s'adressant à un ambitieux, lui dit ironiquement : Considérez comme seront jugés avec sévérité ceux qui commandent, quels terribles tourments endureront les puissants. Que votre orgueil monte, monte toujours ; suivez votre roi Lucifer ; que vos yeux ne contemplent que les dignités et les grandeurs ; empressez-vous d'ajouter prébende à prébende ; volez vers la dignité d'archidiacre, et de là aspirez à l'épiscopat ; vous ne vous arrêterez pas à cette honneur ; vos prétentions s'élèveront encore plus haut. Mais, où allez-vous donc, misérable ? Voulez-vous exposer aux yeux du monde une chute d'autant plus éclatante que votre élévation aura été plus grande ? car votre décadence ne sera pas graduelle comme votre ascension ;

mais vous tomberez tout à coup avec la rapidité de la foudre, comme un autre Lucifer. Ceci fait ajouter à saint Jérôme : Ah ! nous sommes heureux de nous élever; mais redoutons la chute ; on éprouve moins de joie à occuper les dignités, qu'on n'éprouve de terreur en tombant de leurs sommets. Ah ! que l'ambitieux craigne et se corrige, pour ne pas être abaissé devant Dieu et ne pas souffrir éternellement des tourments cruels, après avoir été exalté devant l'homme et avoir brillé au milieu de biens mensongers et éphémères. Les honneurs obligent à des vertus d'autant plus grandes qu'ils sont plus brillants, ou ils ont pour conséquence un supplice plus terrible. Ils sont comme l'aliment qui attisera le feu qui sera notre châtiment. La grandeur de la dignité, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 23, *ad pop. Ant.*), pour ceux qui n'y vivent pas dans la vertu, mettra le comble à leurs peines. Et l'ambitieux, dans ce monde d'horreur, ne jouira d'aucun repos, parce qu'il n'aura pas voulu s'en donner ici-bas. Son cœur, en effet, n'est jamais dans le calme : ou il désire les honneurs qu'il n'a pas, ou il craint de perdre ceux qu'il possède. Dans l'enfer, le démon fait mouvoir et tourner sans cesse ce cœur, comme ces moulins dont le mouvement est perpétuel.

L'ambition, outre la simonie qu'on ne peut commettre sans un grand scandale, entraîne avec elle plusieurs maux dans lesquels se trouvent impliqués beaucoup de clercs, parce qu'ils les regardent comme licites.

Premier mal. La plupart des clercs, avant d'être appelés, cherchent activement par eux-mêmes ou par les autres à se faire promouvoir aux dignités et aux charges ecclésiastiques ; ils n'attendent pas humblement la vocation, mais la devancent par ambition. Ce sont de véritables in-

trus, au témoignage de l'Apôtre qui dit : Nul ne doit s'attribuer à soi-même cet honneur; il faut y être appelé de Dieu comme Aaron. L'aptitude et la vertu ne suffisent pas; la vocation fonde la dignité. Et si vous ambitionnez les premiers honneurs, vous vous en rendez indigne ; vous êtes injustement présomptueux. La dignité supérieure, dit saint Augustin (*lib. de Civit.*, chap. XIX, 19), qui importe au bon gouvernement de la république, dussiez-vous bien en user, une fois que vous en seriez investi, il ne vous est pas permis de l'ambitionner. L'homme vertueux, ajoute saint Grégoire, doit se laisser contraindre à accepter l'honneur de gouverner; mais l'homme dépourvu de science et de vertu ne doit ni s'ingérer de lui-même, ni accepter, même lorsqu'on le contraint. Saint Bernard dit en parlant à ces usurpateurs : Écoutez les plaintes du Seigneur; entendez ce qu'il dit de ces téméraires : Ils ont régné, mais non de par moi ; ils ont été princes et je ne les ai pas appelés. Que signifie donc cette témérité, cette folie ? Où est la crainte du Seigneur? où est le souvenir de la mort? où est l'appréhension de l'enfer ? où est l'attente du jugement redoutable? Ainsi, si quelqu'un est élu aux premières dignités de l'Église, à cause des dangers qu'elles renferment, on doit prier pour lui; car, dit saint Bernard, tous ceux qui sont appelés au ministère ne sont pas appelés à gouverner; témoins Saül qui fut appelé à la royauté, et Judas élu pour le sacerdoce. Ceux qui s'ingèrent d'eux-mêmes sont coupables et courent à leur perte; personne ne doit être élu, promu ou préposé en dehors de l'inspiration du Saint-Esprit, qu'on doit consulter, sous peine d'un grave outrage. Saint Louis, roi de France, demandait un jour à un homme pieux, pourquoi les évêques n'étaient pas aussi

saints que sous les premiers siècles de l'Église : C'est que, dit le saint personnage, à cette époque les évêques étaient élus canoniquement, sous l'invocation et l'inspiration du Saint-Esprit; et aujourd'hui ils sont nommés sur les demandes et les présentations de leurs amis. — Eh bien ! dit le roi, dorénavant je n'appuierai plus aucune demande; l'élection aura son cours.

Mais ceux qui s'ingèrent dans les charges et les dignités ne sont pas les seuls à s'exposer à un grave danger; ce danger est partagé par ceux qui les acceptent ou les conservent avec une certaine délectation. Tout supérieur orgueilleux, dit saint Grégoire (*Epist.* 38), se rend coupable d'apostasie, toutes les fois qu'il se complaît dans le gouvernement de ses semblables et se réjouit d'être investi de sa dignité de préférence à bien d'autres. D'où vient que cette source de vices existe dans le cœur des supérieurs? De l'orgueil qui nous fait imiter Lucifer, et nous écrier dans notre désir de dominer sur les hommes : Je m'élèverai au-dessus des autres, et je serai semblable au Très-Haut. Ah ! vous donc qui êtes préposé au gouvernement des âmes, pesez bien cette pensée : Vous pouvez à peine rendre un compte satisfaisant pour votre âme au juge sévère; or, comment pourrez-vous rendre compte, au jour du jugement, vous seul de toutes les âmes des sujets que vous voulez gouverner? Celui qui prend maintenant plaisir à être juge des autres, ne pourra pas alors voir avec plaisir le grand juge, parce que, à cause de l'amour qu'il a de sa dignité, il ne peut suffisamment connaître les péchés de ses sujets. Ces paroles sont de saint Grégoire. Et ce Père ne dit pas, celui qui est juge, mais se plaît à l'être; il ne blâme pas la charge, mais l'intention, pas le fait, mais la volonté. Or, celui qui ne

pourra pas, au jour terrible, soutenir le regard du juge, sera, sans nul doute, du nombre des réprouvés. Comme les élus se réjouiront de la présence du Seigneur, parce que leur rédemption sera proche, les réprouvés ne pourront l'endurer, parce qu'ils seront en face de leur perdition. C'est pourquoi Jésus-Christ dit dans un autre endroit de l'Évangile : Malheur à vous, c'est-à-dire, la damnation éternelle vous menace, vous qui aimez les premières places; remarquez-le bien, Jésus ne dit pas, vous qui avez, mais vous qui aimez ; il ne blâme pas ceux qui possèdent les premières places par vocation, mais ceux qui les possédant s'y complaisent, ou qui ne les possédant pas, les ambitionnent. Cette parole, *væ*, se dit toujours dans l'Écriture des hommes qui ne peuvent échapper au supplice éternel ; et le mot *heu*, du pèlerinage et de l'exil de ce bas monde.

Les ambitieux, pour s'excuser, allèguent ordinairement ce passage de l'Apôtre : Si quelqu'un souhaite l'épiscopat, il désire une fonction et une œuvre sainte. Oui, l'épiscopat en lui-même est une fonction sainte, mais le désir en est mauvais. Ainsi, un homme ravit de l'or; l'objet de son vol est une chose bonne; mais son acte est-il bon ? Vous le voyez, saint Paul élève l'œuvre comme bonne et utile en elle-même, et Jésus-Christ en condamne le désir comme mauvais et vain. Les paroles du Sauveur prouvent avec évidence que l'ambition est en dehors de l'état de grâce et de salut. La raison vient aussi à notre secours. Qu'est-ce qui sert d'excuse partielle ou totale à la plupart des péchés ? C'est l'infirmité ou l'ignorance. Mais l'ambitieux n'a-t-il pas accepté et ne conserve-t-il pas volontiers le gouvernement de son troupeau ? Et n'a-t-il pas dû s'élever par sa vertu et sa force au-dessus de ses ouailles ? Pré-

textera-t-il l'ignorance? Mais n'a-t-il pas pris de lui-même la charge d'être le docteur de ses frères, et ne savait-il pas que le maître doit briller par sa science? Ah! plaignons donc vivement l'ambitieux dans son aveuglement; fait à l'image de Dieu, il imite Lucifer lui-même, d'après la comparaison de saint Grégoire. Mais, parce que l'ambitieux se trouve dans un si grand danger, ceux qui sciemment l'élisent ou le défendent et le maintiennent dans son état, offensent Dieu d'une manière grave et deviennent complices du crime du coupable. Aussi, doivent-ils craindre de tomber avec lui, comme autrefois Lucifer entraîna dans sa chute tous les anges qui épousèrent sa révolte audacieuse. Ah! cette peste maudite de l'ambition infecte la religion chrétienne tout entière; les clercs comme les religieux jettent aux peuples le scandale. Malheur donc à ces misérables qui ont hérité des vices des pharisiens contre lesquels le Seigneur lançait ses imprécations, et qui, au lieu d'employer à pleurer leurs péchés le passage si court et si incertain de cette vie, ne craignent pas de le consumer, au mépris de la crainte de Dieu, dans l'ambition des dignités et des honneurs pour lesquels ils se livrent à des machinations ou à des rivalités honteuses.

Deuxième mal. Souvent les amis selon la chair, dans la collation des bénéfices, sont préférés à des sujets plus vertueux et plus dignes; à ceux qui les élèvent à ces honneurs s'adresse cette menace de damnation du prophète : Malheur à vous qui bâtissez Sion sur le sang. Combien, en effet, pour favoriser leurs amis, exposent leur corps et leur âme aux flammes éternelles, tandis que pour les sauver, ils ne tiendraient pas une heure l'extré-

mité du doigt sur la flamme la plus légère. Le démon fournit à beaucoup de prélats une multitude d'amis, pour obscurcir l'éclat de leur dignité et de leur sainteté par l'amour mondain de ces amis et leur promotion aux dignités de l'Eglise. Que de fois le prélat voit en effet surgir, comme s'ils étaient tous nés le jour de sa promotion, des neveux et des amis qu'il ne connaissait pas auparavant. C'est à ce spectacle que l'Église peut dire cette parole d'Isaïe : Qui m'a fait naître ces enfants ? J'étais stérile, je n'enfantais plus, me trouvant captive sur la terre étrangère. Qui a nourri ceux-ci ? car j'étais demeurée toute seule. Où étaient-ils avant la promotion de ce prélat ? De là ces deux vers d'un auteur :

Cum factor rerum privaret semine clerum,
Ad Satanæ votum successit turba nepotum.

Les prélats qui, dans les promotions, préfèrent leurs amis disent en réalité et par leur conduite ces paroles du Psalmiste : Possédons le sanctuaire de Dieu par héritage. Aussi doivent-ils craindre la malédiction du même psaume que non-seulement l'évêque, mais les bénéficiers lancent contre eux-mêmes lorsqu'ils prient en disant : Mon Dieu, rends-les semblables à la roue et à la paille légère chassée par le vent; comme le feu brûle une forêt, et comme la flamme embrase les montagnes, ainsi poursuis-les par ta tempête et épouvante-les par ta colère. Couvre leurs visages de confusion, afin qu'ils cherchent ton nom, ô Seigneur. Qu'ils rougissent et soient confondus à jamais, que la honte les environne et qu'ils périssent. Un pontife qui avait trop d'affection pour ses amis étant venu à mourir ne tarda pas à apparaître à un légat de l'Église. Un matin

à son réveil, au moment où il allait se mettre en prières dans sa chambre, selon sa coutume, ce légat vit devant lui une couche bien parée et environnée de tapis brodés d'or. Sur cette couche, il lui semblait voir le pontife défunt, revêtu de tous ses habits pontificaux. Autour de lui, beaucoup de personnages qu'il avait promus aux honneurs et enrichis dansaient en chantant des hymnes lugubres et en criant : Maudites soient, pontife, ta promotion et ton exaltation, car tu es la cause de notre perdition. Le prélat jetant les yeux tout autour de lui, lançait ses imprécations contre les assistants et disait : Soyez, vous aussi, maudits de Dieu; car c'est à cause de vous que j'ai été jeté dans le brasier éternel. A ces mots, il souleva la couverture d'or qui le recouvrait; une flamme accompagnée d'une fumée fétide s'éleva de la couche, et la vision disparut. Alors un ange dit au personnage témoin de ce spectacle, que Dieu lui avait envoyé cette vision pour l'inviter à ne pas imiter son prédécesseur; il allait succéder au défunt. — Une autre fois, un pontife qui s'occupait beaucoup d'élever ses amis aux honneurs, vint à tomber dans une infirmité que les médecins avaient négligée, et il était sur le point de mourir. Désespérant du salut de son corps comme de celui de son âme, il dit à ceux qui entouraient son lit de mort : Les médecins ont tué mon corps et mes amis mon âme. Telle fut la récompense qu'il eut de ses amis qu'il avait aimés et promus aux dignités. Que de religieux, aujourd'hui, trop dociles à la voix du sang, cherchent moins dans les élections les choses de l'esprit et de Dieu que celles de la chair et du démon, et pourvoient avec plus de sollicitude aux besoins du corps qu'à ceux de l'âme! Beaucoup élisent plutôt un bon cuisinier qui puisse satis-

faire leur sensualité qu'un homme pieux qui se consacre aux besoins de leurs âmes. Ils pourront ainsi couler des jours agréables, faisant peu de cas de la vie future ; ils prendront toutes leurs consolations dans celle-ci pensant qu'on parvient ainsi au ciel. Ces religieux ressemblent aux hommes dont parle Sénèque lorsqu'il dit : Il est des hommes qui se plongent dans les plaisirs du corps, et qui, à cause de l'habitude qu'ils en ont, ne peuvent s'en passer. Aussi sont-ils très-malheureux; car ils en arrivent au point que ce qui leur était superflu leur devient absolument nécessaire. A ces religieux peut s'appliquer ce qui arriva à un Père. Celui-ci un soir s'était mieux restauré qu'à son habitude; la nuit, le démon vint auprès de son lit, et lui frottant doucement le ventre, lui dit comme par ironie : Maintenant, tu es bien. Le religieux comprenant la moquerie du démon fit pénitence de son excès et retourna à son abstinence habituelle. Cette parole, tu es bien, maintenant, peut s'appliquer à toute personne qui, dans ce monde, vit au sein du bonheur et des délices. Et encore celle de l'Évangile : Ah ! si tu connaissais au moins en ce jour, qui t'est encore donné, ce qui peut te procurer la paix ! Mais maintenant, tout cela (les maux de la vie future) est caché à tes yeux.

Troisième mal. Le plus souvent, sous l'influence d'un motif mauvais et entraînant, des hommes indignes, quelquefois des méchants et des ennemis de Jésus-Christ, sont promus aux bénéfices ecclésiastiques; on pense alors aux personnes et non pas aux églises; on a moins en vue l'intérêt général que l'intérêt privé; les clercs ou les prélats sont les créatures des hommes et non les élus de Dieu. De là, le soin si grand que beaucoup mettent à préposer à

leur maison des officiers qui leur soient utiles, tandis qu'ils ne s'occupent presque pas d'établir dans la demeure du Seigneur des ministres doués de l'aptitude convenable. L'élection des ministres de Jésus-Christ est presque sans importance, et celle des ministres des hommes se fait avec les conseils et les délibérations les plus sérieuses. O douleur ! On élève à la cléricature et aux bénéfices ecclésiastiques, même avec charge d'âmes, des hommes doués d'une capacité moindre qu'on n'en requiert pour les arts ou autres métiers de ce genre. En effet, vous voulez embrasser un art, vous devez savoir ou apprendre tout ce qui le concerne. Mais, le plus souvent, les clercs ont-ils la science de leur état ? Et comment pourront-ils s'excuser sur leur ignorance, surtout s'ils ont été promus à des dignités et à dès bénéfices avec charge d'âmes ? Ce qui fait dire à saint Bernard : De quelle ignorance peut s'excuser l'homme qui a fait profession d'être le maître des enfants, le docteur des ignorants ? Ah ! au jour de leur promotion, le démon les élève en réalité sur le pinacle du temple en leur tenant ce langage ironique : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas. Vous voilà au nombre des Fils de Dieu; aux yeux de ceux qui ne vous connaissent pas, vous paraissez être ce que vous n'êtes point. Faites donc des actes qui vous méritent des éloges, vous acquièrent de la gloire et vous fassent paraître grands dans l'opinion de vos semblables. Jetez-vous en bas : qu'y a-t-il en effet de plus naturel au démon que de persuader à tout ministre indigne de l'Église de se soumettre à sa domination ? Et de fait ces hommes se jettent en bas : recherchant seulement les richesses, les honneurs et la gloire, ils deviennent chaque jour plus mauvais. Et ceux qui les portent à

une dignité quelconque, placés eux aussi comme sur le pinacle du temple, d'après le conseil de Satan, se précipitent en bas, quand, à cause des affections du sang ou de tout autre motif qui les aveugle, ils deviennent les complices de ces ambitieux, les élèvent ou acquiescent à leur promotion. Quand vous placez un singe sur un toit ou un malfaiteur sur une échelle, en face du peuple, ce n'est pas à leur honneur, mais à leur confusion. Ainsi en est-il d'un clerc indigne des dignités auxquelles vous l'élevez. Prenez la pensée de Sénèque : C'est une indignité de conférer une dignité à celui qui ne la mérite pas. En effet, comme dit saint Grégoire (*lib.* XXIV, *Moral.*, *cap.* XXXIX) : Voulez-vous gouverner les autres, vous devez vous occuper avec soin de donner à vos sujets les exemples qui leur conviennent; vous devez avoir, pour ainsi dire, autant de vies que vous avez de subordonnés. Vous ne devez pas, ajoute ailleurs le même Père, vous charger de la direction des autres, si vous ne savez faire présider à votre gouvernememt une vie irréprochable; on ne doit pas élire, pour corriger les défauts de ses frères, celui qui commet lui-même la faute qu'il doit réprimer dans les autres. En effet, il est pénible, dit-il ailleurs, de voir celui qui ne sait pas diriger sa propre conduite, s'établir juge de la conduite de son prochain.

Tel est cependant le spectacle que nous donnent aujourd'hui même beaucoup de religieux dans les élections et les provisions : au mépris de la crainte de Dieu, Jésus, un homme bon, digne, et ami de Dieu, zélé pour son salut et celui des autres, est rejeté, et Barrabas, un voleur insigne, un méchant, un homme indigne et ennemi de Jésus-Christ, meurtrier de son âme et de celle des autres, est

élu à sa place. Ainsi, ceux qui se rendent coupables dans ces promotions, en les opérant ou en les conseillant, s'écrient avec les Juifs : Pas de cet homme ; nous préférons Barrabas. Ah! qu'ils craignent donc, ces indignes candidats, d'être séparés du Sauveur Jésus, et de partager le sort du brigand Barrabas; car ils sont élus pour la ruine et le scandale de leurs sujets et non pour leur résurrection et leur bon exemple ; ils sont ce levain qui corrompt toute la farine ; si le chef est malade, la douleur se communique aux autres membres, et la maladie est inguérissable ; ils semblent atteints du mal *noli me tangere*, et comme on n'ose les toucher, ils ne peuvent être guéris par ceux qui auraient intérêt à dissiper leur mal. Voilà pourquoi beaucoup, hélas! subissant une funeste transformation, du premier rang sont tombés au dernier, de maîtres sont devenus disciples ; plût à Dieu que ce fût du Christ et non pas de Satan! Craignez, hommes coupables de ces fautes, que la justice que vous négligez ne porte sa plainte au souverain juge, et que celui-ci l'accueillant, n'appesantisse son bras, par un juste jugement, sur les prévaricateurs. Nous avons vu et nous voyons chaque jour de nombreux exemples de ce châtiment ; mais il est de ces malheureux dont l'aveuglement est si profond qu'ils ne veulent pas même reconnaître leurs défauts, source de ces fléaux, et s'en attirent ainsi bien des fois de plus terribles encore.

Quatrième mal. Beaucoup ne craignent pas d'abuser des revenus que leur procure leur charge ecclésiastique, et d'employer le patrimoine de Jésus-Christ et les biens des pauvres à des usages superflus et illicites. Mais, dit ici saint Bernard, quelque grands que soient votre ardeur et votre zèle dans votre travail, vous ne devez vivre de

l'autel que pour vous procurer votre nourriture et vos vêtements. Vous ne devez pas profiter de ces biens pour vivre dans le luxe et le plaisir, ou pour vous enrichir et élever vos parents ou vos neveux; ne parlons pas d'autres abus plus graves encore. Ne pas donner aux pauvres les biens des pauvres, c'est un crime égal au sacrilége. Dieu n'a pas dit que ceux qui servent l'Évangile, cherchent dans l'Évangile leurs plaisirs, le luxe et la richesse, mais qu'ils doivent vivre de l'Évangile, c'est-à-dire retirer de leur travail ce qui leur est absolument nécessaire, la nourriture et le vêtement, et non pas les raffinements de la gourmandise ou des stimulants au vice. Le même saint Bernard dit ailleurs : Ah ! qu'ils sont rares aujourd'hui les clercs qui ne cherchent pas leur intérêt. Ils aiment les charges et leurs revenus ; mais peuvent-ils jurer en même temps amour à Jésus-Christ et au Dieu de l'argent? Voyez quel luxe varié les environne de toutes parts! ne dirait-on pas l'épouse sortant du sanctuaire où elle revêt ses atours ? En les voyant ne croiriez-vous pas plutôt voir l'épouse que les serviteurs de l'épouse ? Et d'où tirent-ils ce luxe, si ce n'est des biens de l'Église? Aussi, voyez comme elle est pauvre et dénuée de tout. Quel aspect misérable et vil ! Ah ! l'on n'orne plus de nos jours l'épouse, on la dépouille ; on ne la garde pas, on la perd ; on ne la défend pas, on l'expose; on ne l'édifie pas, on la détruit; on ne nourrit plus ses ouailles, on les immole et on les dévore, et on mérite d'entendre cette parole du Seigneur : Ils dévorent mon peuple comme un aliment ordinaire ; ils ont mangé Jacob et jeté la désolation dans sa demeure. N'est-ce pas même le spectacle que nous donne le monastère ? le religieux ne rivalise-t-il pas de luxe avec le riche ? s'il s'abs-

tient de viandes, n'est-ce pas pour déployer une plus grande délicatesse dans les autres mets servis sur sa table? Or, dit saint Augustin, est-ce là embrasser la mortification et l'abstinence? n'est-ce pas au contraire se précipiter dans la luxure? Ah! plût à Dieu que beaucoup de mercenaires et de faux pasteurs voulussent réfléchir sur ces considérations. Ils verraient qu'ils déploient une plus grande sollicitude pour leur personne bien portante que pour leurs sujets malades; ils ont plus de préoccupations pour leur plaisir que pour les besoins des pauvres. Aussi, Dieu châtie-t-il souvent ces misérables d'une manière terrible; mais ils s'aveuglent et semblent méconnaître la cause des coups qui les frappent.

Toutes ces considérations nous font voir dans quel grand danger se trouvent ces clercs. Ils sont les véritables persécuteurs de l'Église par leurs vices et leurs mauvais exemples. Ils répandent le sang, en tuant, par leur conduite, le Christ dans l'homme; c'est la pensée de saint Bernard: Si le Seigneur, dit ce docteur, a répandu son sang pour la rédemption des âmes, celui-là ne suscite-t-il pas une persécution terrible contre le Sauveur, qui, par ses suggestions coupables, ses exemples pernicieux, ses sujets de scandales, détourne ces âmes de celui qui les a rachetées, de celui qui a répandu son sang pour elles? Et ailleurs: Quel est, je vous le demande, le laïque qui cherche avec plus d'avidité que les clercs les biens temporels, et qui en use, une fois acquis, d'une manière plus coupable? A la vue du luxe des clercs, les laïques ne sont-ils pas invités à aimer le monde plutôt qu'à le fuir? Médecin, guéris-toi toi-même. Vous prêchez le mépris du monde, commencez par le mépriser, et alors vos exhortations porteront mieux

leur fruit. Donnez à vos paroles la puissance de la vertu; mettez votre vie en harmonie avec vos discours, et aussitôt la parole de Dieu sera pleine de vie et d'efficacité en passant par vos lèvres; elle sera plus pénétrante qu'un glaive à double tranchant. Mais hélas! il est loin d'en être ainsi; le prêtre est devenu semblable au peuple, le clerc au laïque; l'un et l'autre aiment le monde et convoitent ce qui est dans le monde. L'un et l'autre veulent posséder le monde entier, le laïque par le moyen de ses travaux et de ses fatigues; le clerc par le moyen de sa paresse et de son indolence; il veut bien partager les plaisirs et le luxe des hommes, mais non au prix des sueurs; il veut bien pécher, mais ne pas être châtié avec les hommes; aussi doit-il redouter d'être châtié avec les démons. Ah! comment les hommes du monde ne dissiperaient-ils pas leur bien, en vivant dans les plaisirs, en présence d'un semblable clergé? Comment ne courraient-ils pas aux vanités et aux richesses du siècle? Comment n'étaleraient-ils pas un orgueil insolent, au spectacle du faste et de l'orgueil des clercs? Ceux-ci n'abusent-ils pas insolemment des aumônes des pauvres? Au lieu de faire du patrimoine de la croix de Jésus-Christ des fondations dans les Églises, ne l'emploient-ils pas à leurs plaisirs? En vérité, les pierres du sanctuaire se trouvent dispersées sur toutes les places publiques; on les trouve à l'entrée des voies larges; car ils apprennent aux peuples par leurs mauvais exemples à entrer dans ces voies qui conduisent à la mort et précipitent dans les abîmes de l'enfer. Aujourd'hui s'est déclarée contre l'Église une persécution plus terrible qu'elle n'en a essuyé depuis le commencement de son existence. Le démon l'a persécutée de différentes manières, mais

jamais d'une manière plus redoutable; jamais la perdition du chrétien n'a été plus grande; jamais on n'a transgressé les préceptes divins avec plus de liberté et de sécurité. Satan a persécuté l'Église naissante par les tyrans; il l'a persécutée par les hérésies, lorsqu'elle grandissait; et aujourd'hui qu'elle est joyeuse et florissante, il la persécute par le déréglement des mœurs. Tel est le sublime langage de saint Bernard contre les abus criants du clergé. Je cite encore un exemple avant de finir : Un clerc était obligé de prêcher dans un synode d'évêques; son embarras était très-grand pour savoir ce qu'il dirait qui fût digne de la circonstance en face de tant de prélats de l'Église. Sur le point de monter en chaire, il s'inclinait pour faire sa prière; le démon vint à lui et lui dit : Pourquoi êtes-vous embarrassé pour parler à ces clercs! Dites-leur tout simplement : Le prince de l'enfer salue les princes de l'Église. Nous sommes tous heureux de pouvoir vous transmettre nos remerciements; par votre négligence, presque le monde entier est sous notre empire; les sujets s'offrent à nous avec les prélats eux-mêmes. Je vous dis cela à regret, ajouta Satan, mais j'y suis contraint par l'ordre du Très-Haut.—L'état actuel de l'Église démontre la vérité de ces paroles. Le clerc et le prélat rivalisent d'orgueil, d'avarice et de luxure, ces trois plaies du monde, comme dit saint Jean. Aussi doivent-ils attendre pour juste rétribution tous les maux du siècle futur.

Si quelqu'un s'insurge contre ces dures vérités, il prouve qu'il se reconnaît dans ce vivant tableau; mais beaucoup ne pouvant échapper à l'évidence des faits disent que leur conscience ne leur reproche rien à cet égard; or, ils ont une conscience mauvaise, parce qu'elle est contre la

vérité et à la raison. Il y a quatre sortes de conscience, deux bonnes, et deux mauvaises. La conscience bonne et tranquille, c'est celle de l'homme qui se punit pour ses péchés passés et s'environne de toutes les précautions pour ne plus les commettre. C'est d'elle que le Psalmiste dit : Heureux l'homme à qui Dieu n'a pas imputé son péché. Or, tout ce que Dieu a décrété de ne pas lui imputer, est comme n'existant pas. La conscience bonne mais troublée, c'est celle qui se corrige de ses défauts, non pas au milieu des consolations, mais dans l'amertume; il lui faut livrer bataille à la sensualité, tellement que la voie droite lui paraît raboteuse ; elle ne semble pas heureuse dans une vie sobre, les longues veilles, les prières prolongées, un costume austère, une nourriture trop frugale, mais elle est retenue par le frein de la crainte. Aussi elle entendra un jour le Sauveur lui dire comme aux apôtres : C'est vous qui êtes resté avec moi dans mes tentations; ou bien encore cette parole du Psalmiste : Je suis avec lui dans la tribulation. La troisième conscience est la conscience mauvaise et troublée; elle craint moins le péché que d'être saisie dans le péché; elle craint moins l'offense de Dieu que la confusion du mal. C'est d'elle que le Psalmiste dit : Le pécheur a été saisi au milieu des œuvres de ses mains; et ailleurs : Couvrez leurs visages de confusion, et ils loueront votre nom, Seigneur. La quatrième espèce de conscience est la conscience mauvaise et tranquille, et par conséquent souverainement dangereuse. Celle-ci ne craint pas d'offenser Dieu, ni de scandaliser le prochain; lorsqu'elle est descendue dans les profondeurs du péché, elle se livre au dédain, et vit tranquillement dans son mal. Mais il n'est rien qui provoque la vengeance

du juge, comme de pécher avec sécurité, et de ne pas s'éloigner du mal. Telle est la conscience de ceux qui se trouvent dans l'erreur et font le mal; ils ne veulent pas se laisser convaincre par l'autorité de l'Écriture et la raison, et, au mépris de la crainte de Dieu, ils disent que leur conscience ne leur reproche rien, pensant que Dieu, au jour du jugement, suivra leur opinion sans fondement, pour abdiquer ses droits à la justice.

CHAPITRE LXIX

JÉSUS-CHRIST MARCHE SUR LES EAUX ET Y FAIT MARCHER SAINT PIERRE

Pendant que le Sauveur était seul en prières sur la montagne, il s'éleva une grande tempête ; la petite barque sur laquelle étaient montés les disciples, au milieu de la mer, était violemment battue par les flots; ils ramaient avec peine et avec efforts, car le vent leur était contraire. De là nous devons conclure combien l'absence de Jésus est à redouter, parce que ceux qui ne sont pas avec lui sont exposés à toutes sortes de tentations. Considérons également les disciples et compatissons à leurs peines, car ils sont dans la détresse et dans les tribulations; la tempête les investit de toute part; il est nuit, et leur divin Maître n'est pas avec eux. Le Sauveur cependant voyant leur embarras et le péril auquel ils sont exposés, se sent ému de compassion ; il descend de la montagne vers la qua-

trième veille de la nuit et vient vers eux en marchant sur les eaux. La nuit, chez les Romains, était divisée en quatre parties que l'on appelait veilles, c'est-à-dire l'espace de temps pendant lequel les sentinelles chargées de la garde d'un camp étaient obligées de se tenir éveillées, jusqu'à ce que d'autres vinssent les relever. Chaque veille était d'une durée de trois heures; elles commençaient à six heures du soir et se terminaient à six heures du matin. La première était nommée *conticinium,* parce qu'alors tout est dans le silence et dans le repos; la seconde, *intempestum*, parce que ce n'est pas encore le temps de s'éveiller; la troisième, *gallicinium*, parce que durant cette veille le coq commence à chanter; enfin la quatrième est nommée *antilucanum*, parce qu'elle précède le jour naissant. Jésus-Christ laissa ses disciples exposés au danger pendant toute la nuit et ne vint à eux que vers la dernière heure, pour nous montrer que si quelquefois il diffère de nous secourir, il ne nous abandonne pas pour cela, et qu'il sait nous venir en aide avant que nous ne périssions. Le Sauveur, dit Théophile, permit que ses disciples fussent exposés au danger, pour leur apprendre à souffrir, et il les y abandonna pendant toute la nuit, pour leur montrer qu'ils devaient attendre sa grâce avec résignation, et ne pas espérer être secourus dès les premiers moments de la tentation. Et plus loin le même auteur ajoute : Jésus-Christ ne voulut pas secourir ses disciples dès le commencement du danger, mais les laissa lutter durant toute la nuit contre les vents et la tempête ; de même aussi, quelquefois il semble nous abandonner au milieu des tentations, afin que nous devenions plus forts par les épreuves mêmes, et que nous apprenions à

n'avoir recours qu'à lui, qui seul peut nous délivrer quand tout semble désespéré pour nous. Lorsque toutes les ressources humaines sont épuisées, c'est alors que nous arrivent les grâces divines.

Contemplons ici un instant notre divin Maître ; harassé par les fatigues d'une longue veille passée dans la prière, il descend, seul, pendant l'obscurité de la nuit, pieds nus, du haut d'une montagne escarpée et rocailleuse ; compatissons amoureusement à ses peines et à ses labeurs. Il marche sur la mer, non pas que son corps privé de gravité ou de pesanteur se fût volatilisé ou que les eaux fussent devenues solides, mais, la mer avait reconnu en lui son maître, le Dieu à qui toutes les créatures et toutes les puissances de l'univers doivent obéir. Si une vierge put devenir mère sans rien perdre de sa virginité ; si Jésus-Christ lui-même, après sa résurrection, se montra à ses apôtres réunis dans le cénacle, les portes étant fermées, pourquoi n'aurait-il pas pu marcher sur les eaux, en vertu de la même puissance ? Jésus s'approcha donc de la barque, mais les disciples saisis d'épouvante jetèrent un cri de frayeur, pensant que c'était un fantôme ou quelque esprit malin qui venait pour leur nuire. Déjà pourtant ils avaient été témoins de plusieurs miracles qu'avait opérés leur maître, d'où ils devaient conclure qu'il pouvait lui être facile de marcher sur les eaux; mais leur foi était encore bien faible. Le Sauveur qui est toujours prêt à secourir ceux qui l'invoquent avec de bonnes dispositions, ne voulant pas les laisser plus longtemps dans l'inquiétude et dans la détresse, les rassura en leur disant : Ayez confiance, ce n'est pas un fantôme qui vient vous effrayer, c'est moi qui peux vous délivrer du danger qui vous me-

nace, soyez donc sans aucune crainte. Jésus-Christ, remarque saint Jérôme (*in cap.* XIV *Matth.*), ne leur dit pas qui il est, parce qu'au seul son de sa voix ils pouvaient aisément reconnaître leur Maître, ou bien encore afin de leur faire comprendre qu'il était le même que celui dont Moïse avait dit : *Celui qui est m'a envoyé vers vous.* Les disciples, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 51, *in Matth.*), ne reconnurent point personnellement leur Maître, à cause de l'obscurité de la nuit, mais le son de sa voix leur prouva que c'était lui, et leur crainte fut dissipée à l'instant. Lorsque les hommes ou les démons, dit saint Théophile, mettent tout en œuvre pour nous effrayer, écoutons la voix du Sauveur qui nous dit: Ne craignez point; je suis votre Dieu, toujours présent à vos côtés et disposé à vous secourir dans tous vos besoins, dans tous les dangers; ayez pleine et entière confiance en moi seul, et vous ne serez jamais confondus.

A la voix de son bon Maître, saint Pierre, sentant se ranimer en son cœur toute l'affection, toute la tendresse qu'il avait pour lui, et désirant se rapprocher le plus promptement possible, s'écrie aussitôt: Maître, si c'est vous qui venez pour nous sauver du danger qui nous menace, ordonnez que j'aille à vous sur les eaux. Comme s'il disait, remarque saint Jérôme (*ibidem*) : Commandez, et les eaux s'affermiront sous mes pas, et mon corps deviendra assez subtil pour ne pas s'y abîmer. Le Sauveur lui fait signe du geste et de la voix d'aller le rejoindre; alors Pierre, plein de confiance en la puissance de son Maître, s'élance de la barque dans la mer et s'avance vers lui en marchant sur les eaux. Il désirait si ardemment s'unir à lui, qu'il ne peut attendre qu'il s'approche lui-

même de la barque; il court à sa rencontre, et son amour lui fait oublier tout danger. Heureux transport qui l'élève au-dessus des eaux de toute prospérité mondaine, et mille fois plus louable et plus heureux encore le terme, le but qu'il se propose, qui est Jésus le Sauveur des âmes. En toutes circonstances saint Pierre a toujours montré une foi vive et ardente, et certes, s'il n'eût pas eu en son Maître une confiance pleine et entière, il ne se serait pas hasardé sur les eaux. Mais il savait que Jésus n'était pas moins puissant sur la mer qu'il ne l'était sur la terre. D'ailleurs cette circonstance rendit le miracle plus éclatant, car non-seulement, par la puissance de sa divinité, Jésus-Christ marche sur les eaux, mais encore y fait marcher son apôtre. Tout à coup un vent violent s'élève, Pierre est saisi de frayeur, il chancelle, et, parce qu'il doute un peu, il enfonce dans l'eau : la foi vivait encore en son cœur, mais la faiblesse humaine l'entraînait dans l'abîme. Jésus-Christ l'avait fait marcher avec lui sur les eaux pour montrer sa puissance divine, mais il permet qu'il s'y enfonce pour lui faire connaître sa propre faiblesse, et pour détruire en lui ce sentiment d'orgueil qui aurait pu le porter à croire qu'il était égal à Dieu. Il l'abandonna un instant à la tentation afin qu'en recourant à la prière, il fût persuadé que Dieu seul pouvait lui venir en aide. En effet, Pierre voyant qu'il allait être submergé, implore aussitôt le secours de son Maître, qui le prenant par la main, le remet dans la barque en lui disant : *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?* Saint Pierre à la parole de Jésus avait marché sur les eaux, il ne devait donc pas redouter la violence des vents, et en craignant, il montra que sa foi n'était pas pleine et entière. Ce qui fait dire à

saint Chrysostôme (*Hom.* 51, *in Matth.*): Jésus, pour montrer que le danger que courait saint Pierre ne provenait pas du vent, mais de son peu de foi, lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? prouvant par là que le vent n'aurait pas pu lui nuire si sa foi eût été ferme. Il est dit ici que la foi de saint Pierre était modique, relativement à celle qu'il aurait dû avoir, mais qu'elle est grande et vive, si nous la comparons à la nôtre ! Aussi, dit saint Jérôme (*in cap.* XIV *Matth.*) : Si saint Pierre, qui avait prié le Sauveur avec confiance en lui disant : Maître, si c'est vous, ordonnez que j'aille à vous sur les eaux, mérita, parce qu'il eut peur, d'entendre cette reprimande : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? quel reproche ne méritons-nous pas, nous qui n'avons pas même le plus petit grain de cette foi modique de l'apôtre ?

Jésus ensuite monta sur la barque et aussitôt le vent cessa; la tempête fut apaisée et il se fit un grand calme ; il montrait ainsi qu'il était le maître de l'air, comme il avait prouvé, en marchant sur les eaux, qu'il est le maître de la mer. De tout ceci nous devons conclure que si quelquefois Dieu permet que nous soyons dans la tribulation, c'est pour éprouver notre vertu, mais que dans les grandes nécessités, il ne nous abandonne pas, car il est toujours auprès de nous pour nous secourir. Bientôt après, la barque, par la puissance divine, aborda au rivage où ils allaient, c'est-à-dire à la ville de Bethsaïde, qui est dans le pays de Génézareth. Quand saint Jean, dans son Evangile, dit que les disciples traversent la mer pour venir à Capharnaüm, il ne contredit pas ce qu'avance ici saint Mathieu, car ces deux villes, Capharnaüm et Bethsaïde sont sur le même rivage et voisines l'une de l'autre.

Il est même probable qu'ils abordèrent entre les deux. On peut dire encore que poussés par le vent ils vinrent d'abord à Capharnaüm et que de là ils passèrent à Bethsaïde ; c'est-à-dire que du désert où dernièrement Jésus-Christ avait miraculeusement nourri la foule de peuple qui le suivait, en multipliant cinq pains d'orge et deux poissons, ils étaient arrivés à Bethsaïde en traversant le bras de mer qui l'en sépare. Nous lisons plusieurs fois dans l'Évangile que la barque des disciples du Sauveur fut assaillie par les vents et par la tempête; mais nous ne voyons nulle part qu'elle fut submergée. Dieu, en effet, vient toujours au secours des siens dans leurs tribulations, selon la promesse qu'il leur a faite de ne jamais les abandonner. Quelque grandes que soient les épreuves, dit saint Bernard. (*in Psalm. Qui habitat*), ne vous imaginez pas que Dieu vous ait abandonné, mais rappelez-vous cette parole du Seigneur : *Je suis avec celui qui est dans la tribulation.* N'est-il pas, en effet, ô mon Dieu, plus avantageux pour moi d'être dans les peines et dans les tribulations, pourvu que vous soyez avec moi, que de jouir sans vous des honneurs, des joies et des plaisirs du siècle?

Dans un sens mystique, la barque où sont les disciples est la figure de l'âme fidèle ou de l'Église catholique qui, en naviguant de toutes ses forces vers la céleste patrie, est assaillie par les tentations du siècle ou par les persécutions de la part des hérétiques, des tyrans et quelquefois même de la part des mauvais chrétiens. Les vents contraires représentent le souffle des esprits impurs. Les disciples ramant avec efforts sont les vrais fidèles, qui mettent tout en œuvre pour parvenir au port du salut; le Seigneur, témoin de leurs peines et de leurs fatigues,

vient enfin à leur aide, et si quelquefois il diffère de les secourir, il ne les abandonne cependant jamais. Jésus-Christ marchant sur les eaux et venant, à l'approche du jour, calmer les inquiétudes de ses disciples, nous montre que quand l'homme, agité par les tentations, élève ses regards vers le ciel et invoque son assistance, le Seigneur alors paraît, et, comme le soleil naissant, dissipe les ténèbres de la nuit, met en fuite les tentations et, par sa présence, rétablit dans l'âme le calme et la paix. Tous les disciples dans la barque mettent la main à l'œuvre pour échapper au danger qui les menace; de même dans l'Église, ce ne sont pas les chrétiens oisifs ou efféminés, mais seulement les courageux et ceux qui persévèrent dans la pratique des bonnes œuvres, qui parviendront au port du salut éternel. Moralement, la mer est l'image de ce monde : la barque est la pénitence ou la croix du Sauveur; l'agitation des flots est le tumulte des passions et le souffle des démons. Les disciples sont seuls dans la barque, parce que la pénitence, qui est une participation de la croix et des souffrances de l'Homme-Dieu, ne convient qu'à ses vrais serviteurs. Jésus n'est pas dans la barque, parce que seul il n'a pas besoin de pénitence, lui qui a foulé aux pieds toute concupiscence. Cette pénitence, selon saint Jérôme (*Epist. ad Demetriadem*), est la seconde planche après le naufrage, et sans laquelle nul ne peut aborder au rivage de l'éternité. Jésus, l'auteur du salut, rétablit le calme en apaisant les tentations, et le peuple est dans l'étonnement parce que jusqu'alors agité par les passions, il n'avait pas encore goûté cette paix du cœur que le Sauveur procure aux hommes, car il n'y a pas de paix pour les impies. Saint Pierre, marchant sur les eaux, n'eut rien

à craindre de la mer, mais du vent qui faillit le faire submerger. De même ceux qui naviguent sur la mer de ce monde n'ont rien à craindre des richesses qu'ils foulent aux pieds et qu'ils méprisent, mais ils doivent redouter le vent de l'orgueil qui surgit de ce mépris même. C'est cet orgueil surtout que doivent craindre ceux qui, ayant renoncé aux biens temporels, aux plaisirs et aux joies de ce monde, ont embrassé une vie pénitente et religieuse; car seul il pourrait leur faire perdre tout mérite. C'est pour cela aussi qu'il a été dit à nos premiers parents : Dominez sur toutes les choses de ce monde.

Cette barque est également la figure du corps humain dans lequel l'âme, renfermée comme le pilote dans son navire, est agitée et battue par les flots de la colère, de la concupiscence et des autres passions qui naissent de nos propres organes et l'exposent au danger de périr. Souvent, en effet, les passions troublent le jugement et bouleversent la raison. Mais vers la fin de la quatrième veille, lorsque le jour approche, Jésus vient à son secours, c'est-à-dire quand l'homme fatigué élève ses regards vers la souveraine lumière qui est Dieu, l'impétuosité des passions s'affaiblit; il commence alors à goûter le calme et la paix et aborde enfin au port du salut où il est délivré à jamais de toutes ses faiblesses. Admirons le triple miracle qui s'opère ici : Jésus marche sur les eaux, la tempête s'apaise instantanément, et la barque arrive en un instant au port dont elle était encore très-éloignée; de même le chrétien qui possède Jésus-Christ dans son cœur foule aux pieds les tribulations, triomphe des vanités du siècle et arrive promptement à la terre des vivants. Le

monde, dit saint Augustin (*Serm.* 35, *de verbis Domini*), est figuré par la mer; le vent et les tempêtes représentent les passions de chacun de nous. Si vous aimez Dieu, vous marcherez sans crainte sur les eaux de cette mer et vous foulerez aux pieds les plaisirs et les vanités du siècle; si au contraire vous aimez le monde, le monde vous engloutira, car il ne sait point porter, il ne sait que dévorer ceux qui le chérissent. Votre cœur est-il agité, battu par les flots des passions, invoquez Jésus-Christ, mettez en lui toute votre confiance. Si vos pas sont mal affermis, si vous chancelez, si vous vous sentez entraînés dans l'abîme, écriez-vous comme les disciples : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons; criez : Nous périssons, afin de ne pas périr; car celui-là seul qui est mort pour vous dans sa chair, peut vous délivrer de la mort du péché. Lorsque le Sauveur fut monté dans la barque, dit le vénérable Bède (*in cap. 6 Marci*), les vents et la tempête se calmèrent aussitôt, et il n'y a rien là qui doive nous étonner; car, quand Dieu vient dans notre cœur par sa grâce et par son amour, est-ce que les guerres que nous livrent le démon, le monde et nos passions ne sont pas également aussitôt apaisées ? Si nous voulons, dit saint Théophile, recevoir Jésus-Christ dans notre barque, qui est notre cœur, nous serons à l'instant transportés vers le rivage après lequel nous soupirons, c'est-à-dire au ciel, notre véritable patrie.

Lorsque le Sauveur et ses disciples furent arrivés sur la terre de Génézareth, ainsi appelée parce qu'elle avoisine le lac de ce nom, les habitants reconnurent Jésus, les uns, par ce qu'ils avaient entendu raconter de lui, les autres, parce qu'ils l'avaient déjà vu précédemment. Ils allèrent

alors dans tout le pays, cherchant les malades pour les lui amener, afin qu'en touchant seulement ses vêtements ils fussent guéris de tous leurs maux; car ils savaient bien que le Sauveur pouvait guérir en ceux qui l'approchaient toutes les maladies corporelles ou spirituelles dont ils étaient atteints. Pour nous, s'écrie saint Chrysostôme (*Hom.* 57, *in Matth.*), nous n'avons pas seulement la robe du Sauveur, nous le possédons lui-même tout entier en personne; si donc ceux qui pouvaient toucher ses vêtements recevaient de si grandes faveurs, que ne devons-nous pas attendre, nous qui pouvons nous nourrir de son corps et de son sang dans l'auguste sacrement de nos autels? Dans toutes nos infirmités, dans toutes nos maladies, ayons donc recours à ce divin médecin, afin d'obtenir de lui une pleine et entière guérison. Par là, Jésus-Christ a voulu nous enseigner que tout prédicateur doit s'appliquer avec ardeur à guérir les maladies spirituelles des peuples, et par la sainte doctrine qu'il leur prêche, et par les bons exemples de sa conduite. En passant du désert à Génézareth, il a également voulu figurer son passage des Juifs aux gentils qu'il appela au christianisme par le ministère de ses apôtres; car Génézareth, qui signifie *vice de naissance*, représente la gentilité.

Le roi Hérode ayant entendu parler de la grande renommée de Jésus-Christ, tant à cause de sa doctrine que de ses miracles, crut, ainsi que plusieurs personnages de sa cour, que c'était Jean-Baptiste qui était ressuscité d'entre les morts. Ceux, en effet, qui croyaient à l'immortalité de l'âme et à la résurrection des corps, pensaient que l'homme, après sa résurrection, devenait bien plus puissant qu'il ne l'était pendant sa première vie; c'est

pourquoi Hérode s'imaginait que saint Jean, qui n'avait opéré aucun miracle avant sa mort, avait reçu de Dieu le pouvoir d'en faire depuis sa résurrection. C'est ce qui fait dire à saint Théophile (*in cap.* 14 *Matth.*) : Hérode savait bien qu'en condamnant Jean-Baptiste, il avait fait mourir injustement un homme juste et vertueux; aussi, croyait-il qu'il était réellement ressuscité et qu'il avait reçu le don des miracles. Nous devons de là tirer cette conclusion morale, que celui qui est ressuscité en passant de la mort du péché à la vie de la grâce, doit, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, pratiquer la vertu avec plus d'ardeur qu'auparavant et faire plus de bonnes œuvres, et que celui-là tranche la tête de Jean-Baptiste, qui étouffe en lui-même ou dans les autres, le bon propos et les bonnes résolutions.

Hérode ballotté entre le doute et la crainte, désirant voir les miracles de Jésus, plutôt par curiosité que par affection, peut-être même dans le but de savoir si ce n'était pas Jean-Baptiste qui était ressuscité et dans l'intention de le condamner de nouveau à mort, nous représente ces hommes avides de voir et de connaître les grandes actions des saints, mais peu soucieux de les imiter.

Hérode craignait saint Jean pendant qu'il vivait, quoiqu'il fût pauvre et dénué de tout, et il le redoutait même encore après sa mort. Ce roi impie, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 49, *in Matth.*), ne pouvait voir sans trembler cette tête qu'il avait fait trancher injustement. La force de la vertu est si grande, qu'elle imprime même après leur mort le respect pour ceux qui l'ont pratiquée ; le crime, au contraire, fût-il assis sur le trône, environné des honneurs et

de la puissance, est toujours timide et craintif. Le pécheur, ajoute le même saint, est sans cesse agité par la crainte; le moindre bruit lui fait peur, et même lorsque personne ne l'accuse ni ne le condamne, sa conscience seule l'agite, le tourmente et devient son propre bourreau.

CHAPITRE LXX

DES PAROLES DU SAUVEUR QUI ÉLOIGNENT QUELQUES-UNS DE SES DISCIPLES

Jésus-Christ ayant quitté le désert pendant la nuit et traversé le lac, vint avec ses disciples dans la ville de Génézareth. Le lendemain, les peuples qui avaient été miraculeusement nourris la veille, se rendirent au même endroit; mais ne trouvant pas le Sauveur, ils prirent des barques qui arrivaient de la ville de Tibériade, située en face du désert, et, passant le lac, ils vinrent à Capharnaüm. Là, ils furent tout étonnés de rencontrer Jésus, ne pouvant s'expliquer comment il y était venu, car la veille il n'y avait sur le lac qu'une seule barque occupée par les disciples, et il n'était pas monté avec eux. Saisis d'admiration, ils lui dirent : Maître, comment êtes-vous venu ici? il n'y avait qu'une seule barque montée par vos disciples et vous n'é-

tiez pas avec eux. Le Sauveur pénétrant leur pensée, sans répondre précisément à leur question, leur dit : Vous paraissez me suivre avec zèle et avec ardeur; cependant vous me cherchez ainsi, plusieurs du moins, sinon tous, non pas à cause des prodiges dont vous avez été témoins et à l'aide desquels vous pouvez connaître qui je suis; non pas à cause de la doctrine que je vous ai enseignée, non pas parce que vous voulez croire en moi et en mes œuvres, mais seulement parce que je vous ai rassasiés; c'est-à-dire que vous me suivez non pour moi, mais pour vous-mêmes; vous me cherchez pour obtenir de moi la nourriture corporelle qui exigerait de vous des soins et des travaux, et non la nourriture spirituelle, qui seule cependant mérite tous vos soucis, puisqu'elle seule est le soutien de l'âme et qu'elle l'emporte autant sur la première que l'âme l'emporte sur le corps. Considérons ici combien devaient être agréables au goût ces pains, quoique fabriqués d'orge, dont le Sauveur nourrissait le peuple, puisque, attiré par cette saveur, il courait après lui avec tant d'empressement! Nous ne devons pourtant pas en être surpris, car celui qui les leur donnait est la bonté et la douceur par excellence. Hélas! combien également ne voyons-nous pas de chrétiens aujourd'hui qui cherchent Jésus-Christ, non pour lui-même, mais pour les biens et les avantages temporels, et pour se mettre à l'abri de toute inquiétude. Combien de prêtres célèbrent le saint sacrifice non pour la gloire de Jésus, mais en vue de l'honoraire! C'est cet amour du gain qui pousse les uns dans les communautés religieuses, les autres dans la cléricature, afin d'y vivre dans le repos et sans aucun souci des choses nécessaires à la vie présente. C'est à ceux-là que s'adresse

le Sauveur en disant : Vous me cherchez dans le désir de jouir des revenus ecclésiastiques, de palper les diverses rétributions allouées aux choses saintes, et non parce que vous avez vu mes miracles, c'est-à-dire vous ne me cherchez pas avec l'intention d'imiter ma conduite et de marcher sur mes traces; aussi, au milieu même de cette abondance, vous n'êtes pas rassasiés, car de même que, selon le proverbe populaire, plus on boit plus on veut boire, de même l'avare désire toujours sans jamais dire, assez. Ce peuple, dit saint Grégoire (*lib.* XXIII, *Moral.*, *cap.* XXVI), qui après avoir été miraculeusement nourri par le Sauveur, court après lui plutôt pour obtenir de nouvelles faveurs qu'à cause des merveille qu'ils lui voit opérer, nous représente ceux qui, dans l'Église, parvenus aux ordres sacrés, se mettent peu en peine d'acquérir les vertus propres à ces saints ordres, mais n'y cherchent que les avantages temporels qui y sont attachés ; et qui, au lieu d'imiter la vie et les mœurs de leur divin Maître, ne s'occupent que de percevoir les émoluments de leurs charges et de leurs emplois. Appliquons-nous, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 43, *in Joan.*), à suivre Jésus-Christ, mais non pour quelques faveurs sensibles ou en vue de quelques biens temporels, de peur de mériter ce reproche qu'il adresse aux Juifs : Vous me cherchez, non à cause des miracles que vous avez vus, mais uniquement parce que je vous ai nourris et rassasiés. Aussi, voyons-nous que Jésus-Christ n'a pas continuellement multiplié les pains ; il n'a opéré ce miracle que deux fois, pour nous apprendre que nous ne devons pas nous rendre esclaves de notre corps, mais nous attacher spécialement aux biens spirituels. Cherchons donc avant tout la nourriture spirituelle de notre âme, le vrai

pain céleste, et quand nous l'avons reçue, rejetons loin de nous les soins et les préoccupations de la vie présente. Combien hélas! s'écrie saint Augustin (*Tractat.* 26, *in Joan.*), ne voit-on pas de chrétiens qui ne cherchent Jésus-Christ qu'en vue des avantages de la vie présente! l'un, embarrassé dans ses affaires, a recours au clergé pour obtenir quelques secours; l'autre, opprimé par un homme puissant, s'adresse à l'Église pour avoir protection; d'autres pour obtenir les faveurs d'un grand de la terre demandent qu'on sollicite pour eux, celui-ci d'une manière, celui-là d'une autre; en un mot, l'Église est remplie de gens de cette sorte; à peine en rencontre-t-on un seul qui cherche Jésus pour l'amour de Jésus. C'est ce qui fait dire au vénérable Bède : Ceux qui dans leurs prières demandent les biens temporels et non les biens éternels, cherchent Jésus-Christ non pour lui-même, mais pour toute autre chose. C'est là ce que faisaient les Juifs qui suivaient Jésus afin d'obtenir de lui la nourriture corporelle. Aussi, il les exhorte à des œuvres qui puissent leur mériter la nourriture spirituelle. En effet, le Sauveur désirant nourrir les âmes de ceux dont il avait nourri les corps leur montra un pain plus excellent et leur dit : Faites en sorte que par vos œuvres vous méritiez d'obtenir, non pas ce pain matériel qui périt avec le corps, mais le pain spirituel qui est la vraie nourriture de l'âme et qui la conduit à la bienheureuse éternité. Celui-là n'acquiert qu'une nourriture périssable, dont tous les efforts et toutes les intentions n'ont pour but que les biens de la terre, comme les Juifs qui couraient après le Sauveur pour obtenir de lui la nourriture du corps; mais au contraire, celui dont toutes les œuvres et les intentions tendent aux biens spirituels, mérite cette

nourriture impérissable qui donne la vie éternelle; et cette nourriture est la grâce et la parole de Dieu qui seules auraient dû conduire les peuples vers Jésus. Nous devons donc employer tous nos soins, toute notre ardeur à nous procurer cette véritable nourriture, c'est-à-dire les biens spirituels qui seuls peuvent nous conduire à la vie éternelle, et ne rechercher les biens temporels qu'autant qu'ils sont nécessaires, indispensables pour la conservation de notre corps mortel et périssable. C'est comme si le Sauveur disait aux Juifs, selon saint Chrysostôme (*Homil.* 43, *in Joan.*): Vous ne recherchez que la nourriture de vos corps, mais moi, je vous ai nourris corporellement pour que vous n'ayez à vous occuper que de la nourriture de vos âmes et de la vie éternelle. Le même auteur ajoute encore : Mais parce que ceux qui veulent vivre dans l'indolence et dans la paresse pourraient abuser de cette parole du Sauveur, il est nécessaire de citer ici celles de saint Paul qui nous dit : Que celui qui avait l'habitude de dérober ne dérobe plus, mais qu'il travaille de ses mains afin de pouvoir procurer à l'indigent les choses nécessaires à la vie. Et ce grand apôtre lui-même étant à Corinthe, malgré toutes ses occupations spirituelles, travaillait encore de ses mains pour se nourrir et pour aider les autres. Ainsi, Jésus-Christ en disant que nous ne devons pas travailler pour une nourriture périssable, ne veut pas nous faire entendre qu'il faut rester oisifs, mais qu'il faut travailler et partager avec les autres le fruit de notre travail; c'est là, en effet, la nourriture impérissable; mais ne travailler qu'en vue des biens temporels, c'est n'acquérir qu'une nourriture éphémère. Le Sauveur parla ainsi aux Juifs parce qu'ils le suivaient non par un motif de foi en sa personne, mais seulement afin

de pouvoir vivre sans travailler; et c'est là ce qu'il désigne et avec raison sous le nom de nourriture passagère et périssable.

Cette nourriture spirituelle et qui ne périt jamais, le Fils de l'homme est tout disposé à nous l'accorder; ce n'est que pour cela qu'il est venu parmi nous. Dieu son Père ne l'a envoyé en ce monde que pour donner la vie éternelle à ceux qui croient en lui. Il nous le dit lui-même: Je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité, c'est-à-dire pour communiquer aux hommes la nourriture spirituelle de leurs âmes; mettez donc tous vos soins à l'obtenir; cherchez-moi, non pour toute autre chose, mais uniquement pour moi-même; je suis ce pain qui donne la vie éternelle. Appliquons-nous donc avec ardeur à l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire faisons en sorte que toutes nos actions soient agréables à ses yeux, si nous voulons obtenir ce vrai pain de vie; incorporons-nous à Jésus-Christ par la foi et par nos bonnes œuvres, et il viendra en nous par la grâce pour y demeurer éternellement, comme il est la nourriture des anges dans le ciel.

Les Juifs, peu reconnaissants du pain miraculeux dont le Sauveur les avait nourris, et préférant la manne que leurs pères avaient reçue dans le désert, lui dirent: Nos pères, au rapport des saintes Écritures, ont été nourris dans le désert de la manne, ce pain céleste que Dieu leur envoyait chaque jour. Comme s'ils eussent dit: Vous êtes loin d'avoir fait pour nous ce que Moïse fit autrefois pour nos ancêtres qu'il nourrit pendant quarante ans avec la manne; car vous ne nous avez encore nourris qu'une fois avec quelques pains d'orge. Mais le Sauveur leur répondit: La manne que Moïse a donnée à vos pères et qui descendait du

haut des airs sous forme de rosée ou de givre, n'était pas le vrai pain céleste; mais aujourd'hui mon Père vous donne (en la personne de Jésus, sauveur des hommes) le véritable pain de Dieu, descendu du ciel, pour procurer la vie au monde, et dont la manne n'était que la figure. Le pain matériel et ordinaire ne donne pas la vie au corps, il ne fait que conserver et entretenir pour un temps celle qu'il a déjà reçue; le pain spirituel, au contraire, donne véritablement la vie, en ce sens que l'âme commence à vivre spirituellement quand elle s'unit au Verbe éternel de Dieu, qui est spécialement appelé le pain de vie. Aussi Jésus-Christ nous dit lui-même : *Je suis le pain de vie;* c'est-à-dire je donne la vie par ma nativité; je suis descendu du ciel par mon humanité, et celui qui mange dignement de ce pain, c'est-à-dire qui s'unit à moi par la foi et par l'amour, ne mourra point de la mort de l'âme; il vivra non-seulement dans ce monde de la vie de la grâce, mais encore dans l'autre de la vie de la gloire. La plupart des Hébreux qui, dans le désert, furent nourris de la manne, moururent de la mort spirituelle, parce qu'ils ne voyaient en elle qu'un aliment matériel et grossier; quelques justes cependant y découvrirent le véritable pain de vie dont la manne n'était que l'emblème, et y trouvèrent la vie spirituelle de leur âme. Aussi, cette nourriture était pour eux remplie de douceur et de délices, tandis que pour les méchants elle était fade, insipide et nauséabonde. De même l'Eucharistie procure à ceux qui en approchent dignement les douceurs de la vie spirituelle, tandis que ceux qui la reçoivent indignement, n'y trouvent que la mort et leur propre condamnation. C'est là le vrai pain descendu du ciel, qui seul préserve l'âme de la mort et donne la vie

éternelle; or ce pain de vie n'est autre que le Verbe incarné, et non par la manne que Moïse donna aux Hébreux dans le désert, et qui ne pouvait les garantir ni de la mort corporelle ni de la mort spirituelle.

Le Sauveur en parlant au peuple de son corps et de son sang, leur dit entre autres choses : *Panis quem ego dabo, caro mea est;* le pain, ou ce qui est représenté par le pain, que *moi*, qui suis le prêtre souverain par excellence, *je donnerai* sacramentellement et spirituellement, ou au moins spirituellement, à quiconque voudra le recevoir, *est ma chair* cachée sous les espèces ou apparences du pain ; et elle suffit à la nourriture du monde entier ; celui qui n'éprouve pas ses effets merveilleux ne doit accuser que sa propre négligence. Puis il ajoute : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang qui nettoie et qui purifie, vous n'aurez point la vie en vous, cette vie de la grâce en ce monde et de la gloire en l'autre. Et ailleurs : Celui qui mange ma chair, qui est le gage de la véritable vie, car en moi la divinité qui vivifie est unie à l'humanité, et qui boit mon sang avec de bonnes et saintes dispositions, a, non pas seulement en figure, mais encore spirituellement dans son cœur, la vie éternelle, car il possède en lui le principe qui vivifie l'âme pour l'éternité. Et encore : Ma chair est vraiment un aliment, en ce qu'elle est unie au Verbe divin qui est la nourriture des anges dans le ciel, et mon sang est vraiment un breuvage entièrement pur et sans aucun mélange. Jésus-Christ dit encore au peuple bien d'autres choses sur ce même sujet que nous ne rapporterons pas ici. Mais il voulut lui-même nous expliquer le véritable sens que nous devons donner à ses paroles en disant : Celui qui mange ma chair comme un

aliment spirituel et qui boit mon sang comme un breuvage spirituel, demeure en moi en conformant sa conduite et sa vie à la mienne, et je demeure en lui par ma grâce.

Avoir la foi, c'est posséder Jésus-Christ dans son cœur; croire en lui, c'est se nourrir de lui. La foi, unie en nous à la charité, nous fait pratiquer les bonnes œuvres; elle est le principe et la fin de tout bien; elle incorpore pour ainsi dire l'homme à Dieu. Croire en Jésus-Christ, dit saint Augustin (*Tractat.* 29, *in Joan.)*, c'est l'aimer en croyant; c'est le préférer à tout, aller à lui et s'incorporer à ses membres. Telle est la foi que Dieu exige de nous, cette foi qui nous porte à la pratique des bonnes œuvres par notre amour envers lui. Croire ainsi en Jésus-Christ, c'est participer à cette nourriture divine qui communique la vie éternelle. Les dents et l'estomac n'y ont aucune part; croyez, et vous êtes rassasiés.

Par le corps de Jésus-Christ nous devons entendre deux choses; Son corps spirituel ou mystique qui est l'Église, et son corps matériel qu'il prit dans le sein de la Vierge Marie. On peut donc aussi y participer de deux manières: spirituellement, quand on s'unit à l'Église par un sentiment d'affection et d'amour, et sacramentellement, quand on reçoit la sainte Eucharistie, qui contient réellement et en vérité, sous les espèces ou apparences du pain et du vin, le corps et le sang du Sauveur, tels qu'il les a pris dans le sein de la Sainte-Vierge. Jésus parlait ainsi dans la synagogue, qui était le lieu ordinaire où l'on instruisait publiquement, et dans la ville même de Capharnaüm, qui était la métropole de la Galilée. Il voulait nous montrer par là qu'il ne craignait pas d'enseigner en public et d'annoncer ouvertement sa doctrine, qui était pure et

sans reproche, et nous manifester en même temps son zèle et son ardeur pour le salut de tous. Cependant plusieurs de ses disciples, c'est-à-dire de ceux qui le suivaient, et dont l'intelligence grossière et le cœur charnel ne comprenaient point ses paroles, murmuraient en secret et se disaient les uns aux autres : Ce langage est dur, et qui peut l'écouter? comme s'ils eussent dit : Nous ne comprenons rien à ce qu'il veut nous enseigner ; qui pourrait sans frémir mettre en pratique de semblables paroles? Le Sauveur, dit saint Augustin (*Tractat.* 17, *in Joan.*), a permis ce murmure dans la bouche de quelques-uns de ses disciples, pour apprendre à ceux qui sont chargés d'instruire les autres qu'ils doivent supporter avec résignation, et même avec joie, la critique et les contradictions des méchants, puisque lui-même a bien voulu être attaqué par les siens.

Or, Jésus-Christ, qui pénètre le fond des cœurs, connaissant leurs pensées secrètes, et sachant qu'ils s'étaient scandalisés parce qu'ils s'imaginaient qu'il leur donnerait sa chair naturelle à manger et son sang à boire voulut les désabuser et leur dit : Lorsque vous verrez le Fils de l'homme remonter au ciel, où il était avant de s'incarner, vous comprendrez qu'il ne parle pas ici dans un sens charnel et grossier, mais dans le sens spirituel et mystique. Le Fils de l'homme, dit saint Augustin (*ibidem*), qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, commença son existence ici-bas dès le moment où il prit, dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, un corps et une âme semblables aux nôtres ; que veut-il donc nous faire entendre, quand il dit : Lorsque vous verrez le Fils de l'homme remonter au ciel, où il était précédemment, sinon qu'en Jésus-Christ, qui est Dieu et

homme tout ensemble, il n'y a qu'une seule et même personne, et non pas deux, et que nous devons croire à la Trinité, et non à une quaternité de personnes en Dieu? N'allez pas croire par là, nous dit saint Théophile (*in cap. VI Joan.*), que le corps de Jésus-Christ soit descendu du ciel; en Lui, être Fils de Dieu et être Fils de l'homme était une seule et même personne.

Le Sauveur ajoute ensuite : L'esprit, c'est-à-dire les paroles interprétées dans un sens spirituel donnent la vie, tandis que la chair ou les paroles interprétées dans le sens charnel et grossier nuisent plutôt qu'elles ne servent. Ainsi la science sans la charité enfle le cœur, mais unie à la charité, elle porte d'heureux fruits. De même, les paroles que je vous ai dites pour votre bien, en vous promettant de vous donner mon corps à manger et mon sang à boire, doivent être entendues dans le sens spirituel qui vivifie, et non pas à la lettre, car la lettre tue, mais l'esprit donne la vie. Par là, il voulait nous faire comprendre que ceux qui mangeraient sa chair et boiraient son sang demeureraient en lui par l'amour, et qu'il demeurerait en eux par sa grâce.

Dès ce moment, plusieurs de ceux qui l'avaient suivi jusqu'alors pour entendre sa doctrine, mais qui n'étaient pas véritablement ses disciples, se retirèrent, et cessèrent de marcher à sa suite. Jésus alors, s'adressant à ses douze apôtres, leur dit : Est-ce que vous aussi, vous que j'ai spécialement choisis entre tous, vous voulez également m'abandonner? S'il leur fait cette question, ce n'est pas qu'il ignore leur dessein c'est pour montrer qu'il n'avait pas besoin d'eux, puisqu'il les laissait libres dans le choix qu'ils avaient à faire. Mais Pierre, le premier d'entre eux,

dont l'obéissance et la foi étaient inébranlables, qui était toujours prêt à questionner son bon Maître ou à lui répondre, entraîné par un mouvement d'affection envers lui, prenant la parole au nom de tous : *Domine, ad quem ibimus ;* Maître, lui dit-il, toute puissance est entre vos mains, à qui pourrions-nous aller? Vous pouvez seul nous conduire à la vérité. Nous avons tout abandonné pour vous suivre, et vous nous suffisez. Nul ici-bas ne saurait vous être comparé ; il ne faut donc pas s'éloigner de vous, mais au contraire aller à vous seul. Si vous nous éloignez de vous, dit saint Augustin (*Tractat.* 27 *in Joan.*), montrez-nous-en un autre que nous puissions suivre. Cette réponse de saint Pierre marque toute l'affection qu'il portait à son divin Maître.

Pierre, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 46, *in Joan.*), aimait sincèrement ses frères, et il répond pour eux tous : Maître, à qui pourrions-nous aller? Les apôtres montrent toute la tendresse qu'ils avaient pour lui, puisqu'ils l'avaient préféré à leur père et à leur mère qu'ils avaient abandonnés pour le suivre. Vous avez les paroles de la vie éternelle, c'est-à-dire vous promettez la vie éternelle, et seul vous pouvez nous y conduire ; celui donc qui ne croira pas en vous périra éternellement. Moïse et les autres prophètes avaient bien les paroles divines, mais ils ne possédaient point les paroles de la vie éternelle que seul vous pouvez promettre, que seul vous pouvez donner ; que pouvons-nous donc chercher de plus? Dans cette réponse, nous pouvons encore admirer la véritable profession de foi de saint Pierre, quand il dit : Nous croyons sincèrement et du fond du cœur, et nous voyons clairement par les miracles que vous opérez, que vous êtes le Christ quant à votre huma-

nité dans laquelle vous avez été oint de l'onction divine comme roi et comme prêtre, et que vous êtes véritablement le Fils unique du Père Éternel quant à la divinité, que par conséquent, vous lui êtes égal en nature et en puissance. C'est-à-dire, selon saint Augustin (*Tractat.* 27, *in Joan.*), que Jésus-Christ, qui est la vie éternelle, ne peut donner dans son corps et dans son sang que ce qu'il est lui-même, à savoir la vie éternelle. Par sa chair et par son sang, le Sauveur désigne ici la société des fidèles réunis dans son corps mystique, qui est l'Église; et sous le nom de pain il désigne l'Église, parce que chaque jour elle nourrit par sa doctrine et par ses bons exemples ceux qui sont dans son sein, jusqu'à ce qu'elle les conduise au ciel où ils seront rassasiés par la jouissance de tous les biens. C'est pour cela que Jésus-Christ dit à saint Pierre : Pais mes brebis, *pasce oves meas.*

L'Église est appelée le corps et le sang de Jésus-Christ, parce qu'elle vit de l'esprit de Jésus-Christ, tant que par la foi et les sacrements elle est unie à l'Incarnation du Verbe; car, ainsi que le corps humain reçoit la vie de l'esprit ou de l'âme qui lui est unie et qui l'anime, de même les âmes des fidèles vivent du Saint-Esprit. La conformité, l'union qui existe entre Jésus-Christ et son Église est aussi appelée le corps et le sang de Jésus-Christ, parce qu'elle est l'effet proprement dit de l'Incarnation du Verbe, et la cause finale de sa passion. Ce qui fait dire à saint Augustin (*ibidem*) : Jésus-Christ veut que par sa chair et par son sang nous entendions la société des fidèles composant l'Église, qui est son corps mystique. Celui donc qui approche de ce mystère d'unité, et qui brise dans lui-même et dans les autres les liens de la paix et de la charité,

ne reçoit point ce mystère comme un gage certain de son salut, mais bien plutôt comme un témoignage de condamnation. Ainsi, celui-là participe au corps et au sang de Jésus-Christ, qui demeure en Jésus-Christ, et en qui Jésus-Christ réside ; mais celui qui ne demeure pas en Jésus et en qui Jésus ne réside pas, ne mange pas spirituellement sa chair, ne boit pas spirituellement son sang, quoiqu'il reçoive ostensiblement l'une et l'autre dans l'Eucharistie, sous les espèces sacramentelles du pain et du vin; il mange et boit sa propre condamnation. Nous saurons que nous avons véritablement et spirituellement reçu Jésus-Christ dans nos cœurs, si nous sommes unis à lui par notre amour, et s'il est uni à nous par sa grâce; or, nous demeurons en Jésus-Christ quand nous sommes ses membres, et il demeure en nous quand nous sommes ses temples. Désirons donc ardemment être ainsi unis à ce divin Sauveur, et craignons d'en être séparés. Tout ce que Jésus-Christ a dit en parlant de sa chair et de son sang, il ne l'a dit que pour nous apprendre que nous ne devons pas nous contenter de le recevoir sacramentellement dans l'Eucharistie, comme font bon nombre de mauvais chrétiens, mais nous efforcer de le recevoir spirituellement avec une sincère affection de cœur, afin que nous soyons unis à lui comme ses membres, et qu'il nous anime et nous vivifie lui-même par sa grâce et par son esprit. Plus loin le même saint Augustin ajoute : Celui-là mange et boit sacramentellement le corps et le sang de Jésus-Christ, qui se contente de recevoir l'Eucharistie matériellement, mais il y participe spirituellement, s'il pénètre les voiles du sacrement qui renferme deux choses : la chose signifiée et contenue, qui est Jésus-Christ tout entier renfermé sous les espèces

du pain et du vin; et la chose signifiée mais non contenue, qui est le corps mystique du Sauveur, formé des justes et des prédestinés. Plusieurs docteurs appliquent à l'Eucharistie encore bien d'autres paroles du Sauveur; nous en parlerons plus longuement dans un chapitre spécialement consacré à l'institution de ce divin sacrement.

CHAPITRE LXXI

DU PASSAGE DE JÉSUS ET DE SES DISCIPLES A TRAVERS LES MOISSONS

C'était un jour de sabbat; comme le Sauveur passait au milieu des champs, à travers les moissons qui étaient déjà mûres, ses disciples, épuisés de fatigues, cueillaient quelques épis qu'ils mangeaient pour apaiser la faim qui les tourmentait. Tels sont les mets des apôtres: des épis de blé. N'étaient-ils pas, en effet, comme des colombes, dont la principale nourriture est le grain qui croît dans les champs? La faim qui se fait sentir en eux, n'est pas seulement l'effet de l'indigence à laquelle ils sont réduits, mais aussi le résultat de l'importunité du peuple qui les suit et qui ne leur laisse pas même le temps de manger. Ce qui nous montre que les prélats de l'Église et les prédicateurs de l'Évangile doivent préférer le salut des âmes

aux soins et aux exigences de leurs propres corps Les disciples du Sauveur, dit le vénérable Bède (*in cap.* VI *Lucæ*), étaient tellement occupés du soin d'instruire le peuple qui les suivait, qu'ils n'avaient pas même le temps de manger ; mais, tourmentés par la faim, ils cueillaient quelques épis qu'ils froissaient dans leurs mains pour s'en nourrir, nous montrant par là qu'une vie austère ne recherche pas les mets exquis, mais se contente de la plus simple nourriture. Les apôtres, nous dit saint Chrysostôme, étaient tellement occupés de l'instruction des peuples, qu'ils ne prenaient pas même le temps de manger. O heureux apôtres ! Le corps leur faisait sentir ses besoins, et ils n'avaient pas même de quoi y satisfaire. Que les hommes charnels sont loin d'agir ainsi ! car, quand même ils n'ont aucune occupation extérieure, ils ne pensent pas davantage aux choses spirituelles.

Les pharisiens, témoins de cette action, blâmèrent le Sauveur de ce que ses disciples, qui sans doute agissaient d'après la doctrine de leur Maître, violaient la loi du Sabbat, et ils lui dirent : Ne voyez-vous pas que vos disciples font ce qui n'est pas permis au jour du sabbat ? Ils ne les accusent pas d'agir contre la Loi, car d'après la Loi, il était permis à quiconque avait faim d'entrer dans le champ ou dans la vigne d'autrui pour y prendre du blé ou du raisin pour s'en nourrir, à condition toutefois de n'en pas emporter avec lui ; mais ils les accusent de ce qu'en cueillant des épis et les froissant dans leurs mains, ils préparaient ainsi leur nourriture, ce qui était défendu par la Loi ; car la Loi prescrivait de préparer, non le jour, mais la veille du sabbat, les choses nécessaires à la vie. Les Juifs, nous dit saint Chrysostôme, sachant que la doctrine du

Maître se reflète dans la conduite de ses disciples, parlaient ainsi, afin de faire retomber sur Jésus lui-même les fautes dont ils accusaient ses disciples; ils parlaient ainsi, non par amour de la Loi qui était violée, mais parce qu'ils cherchaient une occasion de noircir la réputation du Sauveur. Pouvaient-ils, en effet, s'élever ainsi contre ceux qui violaient la Loi du sabbat, eux qui chaque jour étaient exposés eux-mêmes à l'enfreindre? Il doit être bien parfait, celui qui veut blâmer et reprendre les autres; car il faut commencer par gémir sur ses fautes avant de compatir aux péchés des autres. Jésus-Christ, pour excuser ses disciples, confond les pharisiens en leur démontrant qu'ils n'avaient point agi contrairement à la Loi. Et d'abord il les réfute par un exemple tiré de leur propre histoire, qui lui fournit deux puissantes raisons. La première est prise de ses disciples et de David, tous soumis aux mêmes besoins, pressés par la même nécessité : or si David et ses compagnons, parce qu'ils étaient poursuivis par la faim, purent, sans se rendre coupables, manger les pains de proposition qui leur étaient interdits par la Loi, il s'ensuit que ses disciples doivent également être excusés, puisqu'ils étaient dans le même besoin. La seconde raison est tirée de la nourriture elle-même. En effet, si David put manger licitement, parce qu'il était pressé par la faim, les pains consacrés qu'il n'était permis qu'aux prêtres seuls de manger, de même, et à plus forte raison, les disciples de Jésus pouvaient bien manger des épis de blé qui sont communs à tous; ou autrement, si, en faveur de David et de ses compagnons, la nécessité ne connut pas de loi, elle ne doit pas non plus, et à plus forte raison, en avoir ici. La nécessité, en effet, rend quelquefois licite ce qui ne le

serait pas sans elle. Ainsi, de nos jours un malade qui rompt le jeûne prescrit par l'Église ne viole pas pour cela le commandement et ne doit pas être regardé comme coupable. Les pharisiens, en lisant l'action du grand-prêtre Abimelech en faveur de David et de ses compagnons pressés par la faim, louaient sa conduite pleine de miséricorde; et quand ils voient les disciples du Sauveur cueillir et manger quelques épis de blé, ils crient à la violation de la Loi. Ils ne cherchaient donc pas à défendre la Loi contre toute transgression, mais ils montraient seulement leur haine et leur malice. Une autre raison encore prise *a majori*, c'est que les prêtres, dont le devoir spécial est d'observer toutes les prescriptions et les cérémonies de la Loi, violent eux-mêmes la Loi du sabbat sans se rendre pour cela coupables, lors, par exemple, qu'ils se livrent ce jour-là à des œuvres manuelles pour préparer les choses nécessaires aux sacrifices, qu'ils tuent les victimes, lavent et font cuire leur chair, et autres choses semblables; lors même qu'ils donnent la circoncision; donc et à plus forte raison, les disciples, qui n'étaient pas comme eux astreints à la Loi, pouvaient, sans se rendre coupables, cueillir et manger le jour du sabbat quelques épis de blé.

Jésus-Christ ensuite les confond par la raison même et par sa propre autorité, et d'abord par un raisonnement fondé sur la vérité : le temple spirituel est plus puissant que le temple matériel et figuratif; or, si le temple figuratif peut défendre et protéger les prêtres attachés à son service, le temple spirituel, qui est le Christ, peut également protéger les disciples qui croient en lui. C'est de ce temple que parle le Sauveur quand il dit : Détruisez ce

temple (matériel), car vous avez quelque chose de plus grand, c'est-à-dire le Christ, qui est le Maître souverain de ce temple de pierres. La seconde raison repose sur un sentiment de pitié : le Seigneur préfère la miséricorde aux cérémonies de la Loi; or, nourrir ceux qui ont faim est une œuvre de miséricorde; mais observer le repos du sabbat et offrir des victimes, ce n'est là qu'une œuvre légale ; donc, etc. En effet, celui qui exerce la charité et la miséricorde envers le prochain en le secourant dans ses pressants besoins, est plus agréable à Dieu que celui qui se contente d'offrir des victimes; car Dieu n'a rien tant à cœur que le salut de ses créatures. La troisième raison que Jésus emploie pour les confondre est fondée sur sa propre puissance : Tout maître peut disposer à son gré de ce qui lui appartient; or, le Sauveur était tout à la fois le Seigneur et le Maître du sabbat et de ses disciples; il pouvait donc à son gré les dispenser de cette observance légale. Dieu a institué le sabbat en faveur de l'homme, afin qu'en ce jour de repos, il pût s'occuper des choses spirituelles et célestes; mais il n'a pas créé l'homme pour le sabbat. Celui, dit saint Ambroise (*lib. V, in Luc., cap.* VI), qui a établi le sabbat, peut aussi le supprimer à son gré; aussi Jésus-Christ, qui est le Maître du sabbat, a-t-il voulu, en permettant à ses disciples de cueillir des épis ce jour-là pour apaiser leur faim, montrer qu'il préférait le zèle du salut des âmes à l'observation du sabbat. Le Sauveur n'était point assujetti aux observances légales; il les dominait et pouvait les changer; celui donc qui, dans sa conduite à cet égard, se conforme à ses ordres, ne saurait être coupable. Quant à ce que dit l'Apôtre, que Jésus-Christ était soumis à la Loi, cette soumission était purement vo-

lontaire et non pas obligatoire ; si donc il s'y soumet, c'est pour nous montrer son humilité, et s'il s'y soustrait quelquefois, c'est pour nous prouver son autorité et sa puissance. Le Seigneur, dit saint Chrysostôme (*Concion.* I *de Lazaro*), n'a pas institué le sabbat uniquement pour le repos du corps, mais aussi afin que l'homme, en se reposant, pût méditer sur les grandeurs de Dieu, et se rappeler les œuvres et les bienfaits de son Créateur. En proclamant cette Loi, ne nous dit-il pas lui-même : Vous abandonnerez en ce jour tout travail manuel pour vous occuper uniquement des choses spirituelles. Nous devons, les jours de dimanches et fêtes, nous abstenir de toute œuvre servile, et consacrer ces jours uniquement aux œuvres de piété, à l'édification et à la sanctification de notre âme.

Dans un sens mystique, les apôtres nous représentent ici les prédicateurs et les ministres de l'Église ; leur faim, leur zèle du salut des âmes ; les champs, le monde où s'agitent les hommes ; les moissons diverses, les différentes nations ; les épis, les hommes ; la paille, le corps humain ; le grain, l'âme spirituelle ; car, comme l'épi se compose de paille et de grains, de même l'homme est formé d'un corps et d'une âme. Ainsi, comme les disciples du Sauveur, les prédicateurs et les ministres de l'Évangile, affamés du salut des âmes, doivent parcourir le monde en y répandant la saine doctrine ; arracher les hommes aux affections de la terre à laquelle leur cœur est attaché, en les excitant au bien par leurs bons exemples ; les retirer du vice pour les conduire à la vertu et les introduire dans le sein de l'Église, leur mère commune. C'est surtout le jour du sabbat ou jour du repos qu'ils doivent prêcher, en signe du repos éternel auquel ils les convient. Les pharisiens,

c'est-à-dire les infidèles et les démons dont les pharisiens étaient l'image, en murmureront, feront éclater leur rage et leur fureur, mais que les prédicateurs se rassurent, Jésus-Christ est là pour les protéger et les défendre. Cueillir les épis, dit le vénérable Bède (*in cap.* VI *Luc.*), c'est arracher les hommes aux affections terrestres dans lesquelles leur cœur est pour ainsi dire enraciné; les froisser dans ses mains, c'est les débarrasser des concupiscences charnelles qui les enveloppent de toutes parts; enfin, manger le bon grain, c'est les incorporer aux membres de l'Église, purifiés de toutes souillures tant corporelles que spirituelles.

Ces champs couverts de moissons nous représentent également les saintes Ecritures qui renferment la parole de Dieu ; les différentes moissons nous figurent les divers livres, et les épis en sont les maximes. Comme les disciples, les prédicateurs suivent leur divin Maître à travers les champs, quand ils se livrent à l'étude et à la méditation des saints livres. Ils éprouvent les besoins de la faim, lorsqu'ils désirent y trouver pour eux et pour les autres le véritable pain de vie ; ils arrachent quelques épis, quand ils y recueillent quelques maximes qui peuvent leur être plus utiles ; ils froissent ces épis dans leurs mains lorsque, sous le voile grossier de la lettre, ils découvrent le vrai sens caché ; enfin, ils se nourrissent du grain mis à découvert, quand, par leurs bonnes œuvres, ils mettent ces maximes en pratique.

Tout cela se passe un jour de sabbat, parce que, débarrassés des soins et des inquiétudes temporelles, libres des agitations du monde, ils ne pensent qu'à Dieu seul. Le maître du sabbat, c'est-à-dire Jésus-Christ, les considère et les approuve, tandis que les Juifs ou les hommes

du siècle, qui ne connaissent ni les vraies jouissances du cœur, ni la paix de l'âme, les blâment et les critiquent en disant que le sabbat doit être entièrement consacré au repos, parce qu'ils ne comprennent pas qu'en ce jour-là surtout nous devons chercher le vrai repos éternel et goûter combien le Seigneur est doux.

Contemplons un instant ces disciples du Sauveur, et compatissons à l'extrême misère où nous les voyons réduits; eux-mêmes cependant s'en réjouissent par amour de la pauvreté. Qui ne serait saisi d'admiration à la vue de ces princes du monde qui, en présence de leur divin Maître, le créateur de la terre et des cieux, sont obligés, dans leur détresse, de se nourrir des grains destinés à la pâture des animaux ? Admirons, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 40, *in Matth.*), la perfection des apôtres ; au milieu des plus grandes privations, ils n'avaient aucun souci des choses temporelles et ne pensaient pas même à leur propre nourriture ; rien au monde ne pouvait les séparer de leur bon Maître ; et si une faim extrême ne les eût contraints, ils n'auraient pas même cueilli quelques épis de blé comme ils le font. Le Sauveur les contemplait et compatissait à leurs souffrances, car il les aimait tendrement ; cependant il s'en réjouissait, d'abord pour eux, parce qu'il savait que par là ils acquéraient un trésor immense de mérites, et ensuite pour nous-mêmes, à qui ils laissaient des exemples admirables de vertus à imiter. En effet, par là nous apprenons à aimer la pauvreté ; à mépriser les pompes et les vanités du monde ; à éviter la recherche des mets exquis et la somptuosité dans les repas ; à fuir, en un mot, tous les appétits sensuels et les voluptés de la chair. Courir après les plaisirs et la sa-

tisfaction des sens, dit saint Augustin (*Serm.* 49 *ad fratres in eremo*), et fuir la douleur, les peines, les chagrins, c'est vivre à la manière des animaux. N'est-il pas ridicule, s'écrie saint Bernard (*In vigilia S. Andreæ*), de penser honorer les saints en célébrant leur fête par de grands repas, eux qui n'ont cherché à plaire à Dieu que par les mortifications et les jeûnes? Ici nous voyons se renouveler l'heureuse simplicité des premiers âges du monde, où les hommes étaient contents d'avoir pour nourriture les fruits des arbres, pour boisson l'eau limpide du ruisseau, et pour couche l'herbe des champs. Dieu, dit saint Jérôme (*lib.* 1, *adversus Jovinian.*), voyant que le cœur des hommes était enclin au mal dès leur enfance, et qu'ils s'abandonnaient sans mesure aux plaisirs des sens, résolut d'anéantir les œuvres de la chair par un déluge universel; mais ensuite, pour condescendre à leurs désirs sensuels, il autorisa pour eux l'usage de la viande et du vin qui avait été inconnu jusqu'alors. Depuis la création du monde et pendant seize cents ans, dit Pierre Damien, les hommes avaient vécu sans connaître l'usage de la viande et du vin, et pourtant nul de ceux dont l'Écriture fait mention ne mourut de langueur ou de graves maladies. La nourriture alors était simple et frugale, et partant les maladies étaient rares. Aujourd'hui nous voyons tout le contraire. Tant que les hommes, dit Sénèque, se privèrent des plaisirs de la table et des excès qui en sont la suite, ils furent exempts de bien des maux. Vous vous étonnez du grand nombre de maladies qui affligent l'humanité; comptez les cuisiniers et vous cesserez d'être surpris; c'est de la multiplicité des mets que naquirent tant de maladies différentes, inconnues jusqu'à présent, et inexplicables encore aujour-

d'hui. L'intempérance et l'excès des plaisirs sensuels, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 55 *ad popul. Antioch.*), détruisent promptement la santé du corps. Si vous consultez les médecins sur l'origine de vos maladies, ils vous répondront que toutes, ou à peu près, naissent de ces deux causes. Une table simple et frugale, vous disent-ils, procure la santé; les excès, au contraire, engendrent toutes les maladies. Si donc la sobriété est la mère de la santé, il s'ensuit que l'intempérance est la mère de tous les maux. Ce sont, en effet, les excès et les superfluités qui produisent toutes ces indispositions, tous ces dérangements qui échappent même à l'art et à la science des médecins. D'où viennent, dites-moi, les douleurs des jambes, les pesanteurs de la tête et des yeux, ces ternes couleurs, ces fièvres pernicieuses et inflammatoires, et mille autres maladies? Elles n'ont certes pas leurs sources dans la diète et l'abstinence, mais bien dans l'intempérance et dans les excès de toutes sortes. Voulez-vous jeter un regard sur les diverses maladies de l'âme, l'avarice, la paresse, la luxure, l'injustice, l'ignorance et tant d'autres, vous reconnaîtrez aisément que toutes ont la même source, la même origine. Fuyons donc avec soin, non-seulement les excès de la table, mais encore tous les plaisirs mondains, pour ne goûter que les vrais plaisirs spirituels qui viennent de Dieu et qui seuls, selon le prophète, peuvent nous procurer la santé de l'âme et du corps en cette vie, et les biens éternels en l'autre. Apprenons à dédaigner les plaisirs charnels; ils ne peuvent nous procurer que des peines et des chagrins. Méprisez, dit un poète païen (*Horat. in Epist.*), méprisez la volupté; elle coûte trop cher, quand il faut la payer au prix de la douleur. Les plaisirs sen-

suels ne sont pas seulement nuisibles au corps, mais, de plus, ils donnent la mort à l'âme. Celui, dit saint Grégoire (*Pastoral.*, 3 *part.*, *cap.* 20), qui s'abandonne aux délices de la bonne chère, donne la mort à son âme.

Le vrai sage doit donc aux plaisirs des sens préférer les jouissances de l'esprit. Si vous aviez une fois goûté combien il est doux d'aimer le Seigneur, nous dit Raban-Maur, vous renonceriez volontiers aux douceurs temporelles. Celui, dit Sénèque (*lib. de Paupertate*), qui a goûté les jouissances de l'âme et qui sait les apprécier, méprise aisément les plaisirs des sens. Si, à l'exemple des disciples du Sauveur et des premiers hommes du monde, nous savions nous contenter des simples mets offerts par la nature, nous renoncerions sans peine à ces pompes et à ces superfluités que l'on poursuit aujourd'hui avec tant d'ardeur. A quoi bon, s'écrie saint Chrysostôme (*Homil. de his qui deliciis vacant*), la science des cuisiniers? Elle n'est pas seulement inutile, mais même préjudiciable au corps et à l'âme ; elle est la source de toutes les passions et traîne après elle l'amour du luxe et des plaisirs. Si vous voulez vous contenter de satisfaire les simples besoins de la nature, dit Boèce (*Lib.* 2 *de Consol.*), vous n'aurez pas à désirer les richesses ou la fortune ; la nature se contente des moindres choses et en petit nombre ; lui accorder du superflu, c'est se nuire à soi-même. Sénèque nous démontre la même vérité en disant : La nature ne désire que le pain et l'eau ; et nul n'est assez pauvre pour ne pouvoir se les procurer. Apprenez, dit Lucain, combien il faut peu de chose à l'homme pour se nourrir et soutenir son existence ; la nature ne réclame que le pain et l'eau ; et, si vous les assaisonnez d'un peu de sel et surtout d'un

bon appétit, ces mets, qui sans cela vous eussent été insipides, vous paraîtront singulièrement agréables. Le sel et la faim, dit saint Bernard (*Epist.* 1), sont les seuls assaisonnements nécessaires à l'homme prudent et sobre ; mais quand la faim est absente, il faut alors avoir recours à je ne sais quels mélanges, quels sucs et quels apprêts étrangers pour réveiller le goût et aiguiser l'appétit.

Résistons donc, dit Sénèque (*Epist.* 52), aux joies et aux plaisirs de ce monde ; il est plus facile de s'en préserver que de s'en déshabituer. Et plus loin, il ajoute : Éloignez-vous de tout ce qui pourrait vous torturer le cœur, et surtout chassez loin de vous les voluptés, car, comme de mauvais larrons, elles nous flattent pour mieux nous perdre. Les plaisirs troublent les sens de l'homme et le font sortir de lui-même ; tout ce qui s'oppose à ses désirs ou résiste à sa volonté l'impatiente et provoque sa colère. Le plus sûr moyen de combattre la volupté, c'est d'en fuir les occasions. Pour triompher de la volupté, nous dit encore le même auteur, il faut éviter la mollesse et se retirer à l'écart pour s'entretenir dans de bonnes et salutaires pensées. Le bien-être et la satisfaction des sens amollissent le courage et nous empêchent de penser à Dieu, notre créateur. Quelques-uns chercheront sans doute à s'excuser en disant qu'ils sont faibles et qu'ils ne peuvent renoncer à leurs anciennes habitudes. Le même Sénèque leur répond en ces termes : Ce que vous prescrivez, me direz-vous peut-être, est trop difficile ; nous sommes faibles, et nous ne pouvons nous refuser ainsi toutes satisfactions ; voulez-vous savoir pourquoi vous ne pouvez pas, c'est que vous vous imaginez ne pas pouvoir ; ce n'est pas la puissance, c'est la bonne

volonté qui manque en vous. Puis il ajoute : Il est dur et pénible, me direz-vous encore, de renoncer à des plaisirs dont on a contracté l'habitude ; de se condamner à souffrir la faim et la soif? Sans doute, et j'en conviens avec vous, les commencements sont difficiles, mais peu à peu la concupiscence s'affaiblit, l'estomac se façonne, ce qu'on désirait le plus devient odieux et les désirs eux-mêmes disparaissent entièrement, et alors on se prive aisément de ce qu'on n'affectionne plus.

Il faut éviter toute concupiscence désordonnée, non-seulement par rapport à la nourriture délicate et recherchée, mais aussi dans les mets les plus grossiers, afin d'éviter tout murmure qui pourrait offenser Dieu. Les Écritures, dit saint Augustin (*Serm. de murmuratione*), nous signalent comme le plus grand des crimes reprochés au peuple juif ses murmures contre Dieu. Et afin que nous sachions que la culpabilité ne provient pas des créatures de Dieu, mais uniquement de nos désirs désordonnés, nous y lisons que le premier homme fut condamné à mourir, non pour avoir mangé un mets délicat, mais une simple pomme; Esaü perdit son droit d'aînesse, non pour un plat recherché, mais pour un peu de lentilles. Nous voyons encore, ajoute le même auteur (*Serm.* 2 *Dominicæ primæ Quadrages.*), que Daniel fut appelé homme de désirs, parce qu'il ne voulut pas manger du pain si ardemment désiré, ni goûter au breuvage de la concupiscence, et qu'il soupirait après le Christ promis plus vivement encore qu'après toute nourriture matérielle.

Mais il ne suffit pas de renoncer aux plaisirs sensuels, il faut encore fuir les douceurs et les délectations de l'esprit, car, nous dit saint Grégoire (*In Psalm. pœnitent.*),

à quoi vous servirait de mortifier vos sens, si vous ne réprimez en même temps les plaisirs de l'esprit? Ranimez-vous donc, chrétiens pusillanimes, à l'exemple des disciples du Sauveur, embrassez de toutes vos forces cette sainte pauvreté qui brilla d'une manière si éclatante dans ces princes du monde, dans notre Seigneur Jésus-Christ, dans sa sainte Mère et dans tous ceux qui depuis ont marché sur leurs traces; mais embrassez-la sincèrement et de tout votre cœur, car autrement elle ne serait pour vous d'aucun mérite. Le vrai mérite, en effet, ne consiste pas à être pauvre, mais bien à aimer la pauvreté et à supporter avec joie et pour Dieu les privations qu'elle entraîne après elle. Hélas! combien de chrétiens aujourd'hui se glorifient du seul nom de pauvres, pourvu toutefois qu'il ne leur manque rien! Ils se disent amis de la pauvreté, mais fuient avec horreur ce qui en est la suite, comme la faim, la soif, le froid, le mépris et toutes les autres conséquences. Ils veulent, nous dit saint Bernard (*Serm. 4 de Adventu*), paraître pauvres, mais ne manquer de rien; humbles, sans supporter d'humiliations; patients, sans avoir à endurer la moindre contradiction et la moindre injure. Voulez-vous être véritablement pauvre, n'ayez jamais rien et ne désirez jamais rien avoir au delà du strict nécessaire? Mais quel est, me direz-vous, le strict nécessaire? Je vous répondrai : plus vous aimerez la pauvreté, moins vous trouverez de choses nécessaires. Le strict nécessaire est ce sans quoi nous ne pourrions pas vivre. Veillez donc à ne posséder, à ne désirer, à ne recevoir même gratuitement que les objets absolument indispensables à votre existence. Éloignez de vous, dit Sénèque, toutes superfluités et réprimez tous désirs inu-

tiles ; ne considérez que ce que la nature réclame pour son strict entretien, et non pas ce qu'elle peut convoiter ; sachez lui imposer un frein et lui refuser tout ce qui peut la flatter. Mais combien aujourd'hui se trompent en regardant comme nécessaires des choses qui, en réalité, ne sont que superflues ! Celui, dit saint Augustin, qui sait se contenter du néçessaire, trouve ujoursrs chez lui du superflu ; celui, au contraire, qui court après la vanité, ne possède jamais assez ; il devient alors le détenteur du bien d'autrui, en ce qu'il dissipe sans besoin ce qui serait si utile aux pauvres. Mais le chrétien ne doit pas seulement dédaigner le superflu, il doit encore mépriser même le nécessaire. Quelle gloire pensez-vous qu'il y ait, dit Sénèque, à mépriser les palais dorés, les habits luxueux et les ameublements magnifiques? Le vrai mérite consiste à dédaigner même le strict nécessaire et à ne pas s'en inquiéter.

Remarquons ici que le renoncement aux biens et aux jouissances du monde peut s'opérer, selon saint Bernard, de trois manières différentes. Premièrement, lorsque le chrétien se regardant comme étranger et voyageur sur cette terre, sait se contenter de ce qui est absolument indispensable pour sa nourriture et son vêtement; le juste, en effet, dit saint Grégoire, qui désire ardemment parvenir au royaume des cieux, supporte avec peine tout ce qui pourrait entraver sa marche. La seconde manière consiste à n'avoir aucune affection pour les biens temporels et à ne trouver aucune jouissance dans l'usage des choses mêmes nécessaires à la vie ; à se montrer indifférent à l'abondance comme à la disette, à l'opprobre comme à la louange. Un mort est insensible à tout ; l'âme, véritable-

ment morte à ses propres affections, doit être complétement indifférente à la joie comme à la douleur, aux succès comme aux revers. Enfin, le troisième degré consiste non-seulement à ne pas goûter de satisfaction dans l'usage des choses nécessaires à la vie, mais même à gémir d'être obligé d'y avoir recours, de sorte qu'on puisse dire avec le grand apôtre : Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde. Le chrétien alors n'est pas seulement mort au monde par le mépris qu'il fait de ses biens, mais il est de plus crucifié pour le monde, en regardant toutes les choses créées comme de la boue et en ne désirant rien qu'aimer Dieu et s'unir à lui seul. Cependant, quelques efforts que nous puissions faire, nous ne parviendrons jamais à marcher parfaitement sur les traces de notre divin Maître et à imiter la pauvreté absolue à laquelle il a bien voulu se réduire pour nous. En effet, il est Dieu, il est le Créateur de toutes choses, le Maître de tous les trésors, de toutes les richesses du monde entier, et malgré toutes ces prérogatives et tant d'autres que je ne saurais énumérer ici, il n'a pas craint de subir toutes les privations de la pauvreté et les opprobres qui en sont la suite. Lorsque volontairement et pour l'amour de Dieu, nous embrassons la pauvreté, nous pratiquons une vertu, qui loin de nous rendre méprisables, nous honore aux yeux mêmes des méchants. Il n'en était pas ainsi du Sauveur; le monde ignorait que sa pauvreté fût volontaire, et ne l'attribuant qu'à l'obscurité de sa naissance, n'avait pour lui qu'un souverain mépris. Celui en effet qui ne possède rien sur cette terre est rebuté des hommes ; l'amitié ou la parenté ne sont rien pour lui ; chacun rougit de le reconnaître pour parent ou pour ami. Apprenons de là

à ne jamais repousser ou mépriser les pauvres ; ils sont les images vivantes de Jésus-Christ. Voulez-vous mieux comprendre encore l'immense distance qui existe entre notre pauvreté et celle du Sauveur, méditez ces paroles de saint Chrysostôme (*Hom.* 67, *in Matth.*) : Lorsque le Fils de Dieu résolut de se revêtir de notre humanité et de venir en ce monde, il ne choisit pas pour mère une femme puissante et riche, mais une vierge pauvre; ni pour demeure un palais, mais une étable, et pour lit une crèche. Quand il veut s'associer des disciples, il ne s'adresse point aux sages, aux grands et aux puissants du siècle, mais il choisit parmi les pauvres, douze pêcheurs, pauvres eux-mêmes, simples et sans aucune instruction. Des pains d'orge ou quelques médiocres provisions achetées par ses disciples composent toute la somptuosité de sa table dont les siéges sont le gazon; ses vêtements sont d'étoffe vile et grossière. S'il veut aller d'un lieu dans un aûtre, il marche à pied et avec fatigue. Son trône est la pierre ou l'herbe des champs. Telle était la pauvreté de Jésus-Christ, lui, le maître du monde entier, ce roi si désiré depuis quatre mille ans. Méditons sérieusement ces paroles et rougissons de notre lâcheté, nous qui ne savons pas nous contenter de ce qui suffisait à notre divin Maître.

CHAPITRE LXXII

DE L'HOMME AYANT LA MAIN DESSÉCHÉE

Quelque temps après, c'était aussi un jour de sabbat, Jésus entra dans la synagogue des Juifs pour instruire le peuple. Tout ce qui a été rapporté jusqu'à présent, selon saint Hilaire (*Hom.* 13, *in Matth.*), s'était passé dans les champs, mais alors le Sauveur entra dans la synagogue où le peuple se réunissait en plus grand nombre au jour du sabbat, afin de pouvoir l'instruire plus aisément. Jésus-Christ, dit le vénérable Bède (*in cap.* VI *Lucæ*), instruisait spécialement dans la synagogue le jour du sabbat et y opérait ses miracles, non-seulement pour nous initier au repos spirituel, mais encore parce que le peuple qui, d'après les prescriptions de la loi, devait ce jour-là suspendre ses travaux manuels et se livrer à la lecture et à l'étude des saintes Écritures, s'y ressemblait en plus grand nombre. Or, de même qu'un chasseur tend ses

piéges et ses filets dans les endroits qu'il sait être les plus giboyeux, ainsi Jésus-Christ enseignait dans la synagogue et dans le Temple où les Juifs se réunissaient habituellement, désirant sauver tous les hommes et les amener tous à la connaissance de la vérité. Dans cette conduite du Sauveur nous devons spécialement remarquer trois choses: la fermeté de son caractère; malgré les piéges et les embûches que lui tendent les pharisiens, il ne craint pas de se montrer où ils sont, donnant ainsi une leçon aux hommes timorés et pusillanimes; la vérité de sa doctrine, qu'il enseigne publiquement, blâmant par là la conduite des hérétiques qui ne prêchent que dans l'ombre; enfin la grandeur de son zèle, car il n'agit que pour le salut des âmes, condamnant ainsi par avance ceux qui ne prêchent qu'en vue de la gloire ou des avantages temporels.

Il se trouvait alors dans la synagogue un homme qui avait une main toute desséchée et dont il ne pouvait faire usage; les pharisiens qui observaient le Sauveur afin de le surprendre, lui adressèrent cette question insidieuse: Maître, est-il permis de guérir au jour du sabbat? S'il répondait non, ils le taxeraient de dureté ou d'impuissance; si au contraire il disait oui, ils l'accuseraient de violer la loi. Les pharisiens, dit le vénérable Bède (*in cap.* v *Lucæ*), mécontents de ce que Jésus-Christ avait justifié ses disciples de toute violation du sabbat, l'observaient avec malice afin de pouvoir, s'il guérissait le malade, l'accuser d'avoir transgressé la loi, et s'il ne le guérissait pas, le taxer de cruauté ou d'impuissance. Mais Jésus connaissant leurs pensées ordonne à cet infirme de se lever et de se tenir au milieu de l'assemblée pour que le miracle qu'il allait faire fût plus manifeste, et aussi, afin de con-

fondre leur malice d'une manière plus évidente. Alors s'adressant aux pharisiens eux-mêmes, il retorque contre eux leur propre question en leur demandant s'il était permis de sauver la vie à un animal le jour du sabbat. Comme ils gardaient le silence, il resout lui-même la question posée, par un raisonnement aussi simple que solide, à peu près en ces termes : On doit secourir l'homme de préférence à la bête ; or s'il est permis de sauver la vie, le jour même du sabbat, à un animal tombé dans un puits ou dans un précipice, à plus forte raison doit-il être permis ce jour-là de guérir un homme qui est plus noble et meilleur que la bête, puisqu'il est créé à l'image de Dieu. C'est ainsi que par leur propre conduite il confondit ses ennemis. Écoutons saint Chrysostôme qui fait parler le Sauveur en ces termes : Quoi donc ! il vous serait permis de sauver la vie à une brebis un jour de sabbat, et moi je ne pourrais sauver un homme ! Vous pourriez à l'aide de vos bras retirer d'un puits un animal qui y serait tombé, et moi je ne pourrais d'une seule parole guérir une créature raisonnable ! Vous le voyez, je ne compose aucun médicament, je n'étends pas même mes mains sur lui ; un seul mot de ma bouche lui rend la santé ; je ne viole donc pas la loi de votre sabbat, puisque sans agir je fais un acte de bienfaisance et de vertu. Les pharisiens aveuglés par l'avarice préféraient une brebis à un homme et louaient celui qui sauvait l'un et blâmaient celui qui guérissait l'autre. En second lieu, Jésus-Christ resout la question qui lui est proposée en guérissant sur-le-champ la main desséchée de ce pauvre infirme. Étendez votre main, lui dit-il ; et aussitôt la guérison fut pleine et parfaite. Par là, dit saint Chrysostôme, est clairement manifesté le véritable

but de la loi, que les Juifs ne comprenaient pas; si en effet, cette action opérée le jour du sabbat eût offensé Dieu, le malade n'aurait pas été guéri, car, d'un acte mauvais et injurieux à Dieu, il ne peut résulter aucun bien.

Le Sauveur instruisait le peuple et opérait ses miracles spécialement le jour du sabbat, et cela pour plusieurs motifs : premièrement, afin de nous apprendre que le vrai sabbat ou repos spirituel, qui est l'Évangile, allait succéder au sabbat de l'ancienne loi; en second lieu, pour que le Juifs, qui ce jour-là se réunissaient en plus grand nombre, pussent, à la vue de ses miracles, le reconnaître pour le Libérateur promis au monde; troisièmement, pour montrer qu'il était le maître souverain de la loi et du sabbat; enfin pour redresser la mauvaise interprétation que les docteurs de la loi eux-mêmes donnaient de l'observance du sabbat, en leur prouvant que ce n'était pas l'enfreindre que de faire une bonne œuvre, comme guérir un malade. Nous devons remarquer ici que certaines œuvres, bonnes en elles-mêmes, peuvent devenir illicites d'après les circonstances; ainsi bâtir une maison est une œuvre bonne en elle-même, mais si elle est faite un jour de sabbat elle devient illicite. Au contraire, les œuvres de piété et de miséricorde sont tout à la fois bonnes en elles-mêmes et dans toutes circonstances, et même acquièrent un plus grand mérite si elles sont faites un jour de sabbat. Telle était la guérison miraculeuse opérée par Jésus-Christ. Cet homme à la main desséchée, selon la pensée de Bède et de Raban-Maur, était la figure du genre humain dont l'aptitude aux bonnes œuvres fut tarie par le péché de notre premier père, qui lui aussi avait étendu la main pour saisir le fruit

défendu; mais, par un effet de la miséricorde de Dieu, cette heureuse disposition lui fut rendue par l'entremise du Sauveur dont les mains innocentes furent étendues sur l'arbre de la croix. Ce n'est pas non plus sans raison que l'Écriture place cet homme infirme dans la synagogue, afin de nous apprendre que plus on est instruit, plus aussi on est coupable, et par là même moins digne d'excuse et de pardon. Jésus-Christ lui fait étendre la main avant de le guérir pour nous montrer que la faiblesse stérile de l'âme se guérit par la distribution d'abondantes aumônes. Cette main droite desséchée nous représente la dureté envers les pauvres, la gauche qui est saine, le désir d'amasser pour soi-même. Mais à l'arrivée du Sauveur, la main droite devient saine comme la gauche, parce que dès lors ce qui avait été accumulé par avarice, est distribué aux malheureux par charité. Nous voyons encore dans cet homme guéri miraculeusement les quatre qualités nécessaires à la pénitence : en effet, le vrai pénitent doit d'abord sortir de l'état du péché par un repentir sincère; se dresser debout par la persévérance dans la grâce; se tenir au milieu des autres par ses bons exemples; enfin, étendre ses mains vers Dieu par la prière et vers les indigents par ses aumônes; parce que, comme dit saint Grégoire (*Epist.* 57), celui qui est insensible aux souffrances du prochain implore en vain la miséricorde de Dieu pour ses péchés.

Cet homme à la main desséchée nous représente moralement les pécheurs dont les uns ont le cœur aride, en ce qu'ils sont sans compassion et sans charité; les autres la langue, en ce qu'ils n'ont jamais ni paroles édifiantes ni prières à la bouche; d'autres enfin la main, parce qu'ils sont incapables de toute bonne œuvre. Ils ressemblent à

un arbre mort, qui à l'intérieur est privé de séve, et à l'extérieur ne produit plus ni feuilles ni fruits. L'envieux a le cœur sec et aride; le médisant, la langue; l'avare, la main. Pour guérir, le premier doit élever son cœur vers le ciel par une sainte méditation; le second crier vers Dieu par de ferventes prières; le troisième répandre dans le sein des pauvres d'abondantes aumônes. Celui-là, dit saint Théophile (*In Matth.*), a la main droite desséchée qui abandonne les œuvres de Dieu; en effet, quand une fois on se livre au mal, on devient incapable de toute bonne action; ce pécheur ne peut être guéri qu'en revenant sincèrement à la pratique de la vertu. Cet homme nous figure encore l'oisif et le paresseux qui sont incapables de tout bien, mais surtout et spécialement l'avare, dont la main paralysée est impuissante à toute œuvre de pitié et de bienfaisance. Cette main est composée de cinq doigts : le premier est le désir effréné de posséder les richesses; le second, le souci et la peine qu'on se donne pour les acquérir; le troisième, le soin et la sollicitude qu'on prend de les conserver quand on les possède; le quatrième, l'ardeur de les accroître et de les multiplier; le cinquième, la répugnance et le chagrin qu'on éprouve pour les répandre et les partager. La grâce dit à cet avare : Étendez votre main; en effet, il ne peut être guéri qu'autant que par un don de la bonté de Dieu, il ouvrira sa main aux œuvres de miséricorde et de charité. Vous avez entendu, nous dit saint Ambroise (*lib.* v, *in Luc.*), ces paroles de notre divin Maître : Etendez votre main. C'est là le remède général et commun à bien des maux. Vous croyez avoir la main saine, mais prenez garde; étendez-la souvent, de peur que l'avarice ne vienne la contracter et

la dessécher; étendez-la vers le pauvre qui vous implore; étendez-la vers le prochain pour l'aider dans ses besoins, vers la veuve pour la soulager dans son abandon; étendez-la pour arracher à la calomnie une victime injustement persécutée; étendez-la vers Dieu pour implorer le pardon de vos fautes. C'est ainsi qu'en étendant la main vous serez guéri. O avares, vous qui avez toujours la main ouverte pour prendre ou pour recevoir, mais contractée pour répandre et pour donner, étendez donc enfin cette main malade si vous voulez obtenir sa guérison; étendez-la vers les pauvres et les indigents; par là vous pourvoirez à vos propres intérêts et vous amasserez dans le ciel des trésors qui ne périront jamais. Faisons donc, s'écrie saint Chrysostôme, faisons l'aumône autant que nous le pourrons; ne méprisons pas ceux qui ont faim; en travaillant au bonheur des autres, nous travaillons à notre propre bonheur, car si nous leur procurons les biens présents, nous nous préparons à nous-mêmes les biens futurs et la gloire de l'éternité. Parmi toutes les œuvres de miséricorde, l'aumône tient le premier rang; aussi les saintes Écritures nous la recommandent-elles souvent et avec grand soin.

Les pharisiens aveuglés par leur sotte jalousie, au lieu de se montrer reconnaissants de tant de bienfaits de la part du Sauveur, sortirent de la synagogue, et s'unissant aux partisans d'Hérode, ils tinrent conseil ensemble et cherchaient le moyen de le faire mourir. Les insensés, s'écrie saint Ambroise, ils délibèrent sur les moyens de perdre celui qui est la véritable vie, et non pas sur ce qu'ils devraient faire pour la trouver eux-mêmes! Quelle folie de tramer la mort de celui dont les bienfaits leur étaient si nécessaires! Mais entraînés, subjugués par la

funeste passion de l'envie, malgré les paroles et les miracles du Christ, ils s'obstinèrent et restèrent inébranlables dans leurs criminels desseins. Les pharisiens, dit saint Chrysostôme, poussés par le démon formèrent le dessein de perdre le Sauveur. Ils ne pouvaient souffrir qu'il fît tant de miracles, car par là sa gloire aurait grandi et le nombre de ses disciples se serait accru; cependant pour cacher l'infamie de leur conduite, ils feignaient de prendre les intérêts de la loi; mais en réalité, ce n'était pas la loi du sabbat qu'ils cherchaient à défendre; c'était bien plutôt leur passion qu'ils voulaient satisfaire.

Jésus, à qui rien n'était caché, connaissant leurs pensées et leurs sinistres desseins, se retira avec ses disciples et vint sur les bords de la mer, et cela pour plusieurs raisons : d'abord pour ôter aux pharisiens l'occasion de commettre un crime, et se conserver lui-même pour l'Église qu'il venait de fonder. Secondement, parce que le temps de sa passion fixé par son Père n'était pas encore arrivé et que toutes les prédictions des prophètes n'étaient pas encore accomplies. Troisièmement, parce que ce n'était pas le lieu où il devait souffrir, car Jérusalem avait été désignée comme le théâtre de son supplice et de sa mort. Quatrièmement, pour apprendre aux chrétiens qu'ils peuvent quelquefois se soustraire à la persécution, sans que leur fuite leur soit imputée à péché. Cinquièmement, pour nous donner une preuve de plus de sa patience et de son humilité, puisqu'il aurait pu d'un seul mot confondre ses ennemis et les précipiter dans les abîmes. Sixièmement, enfin pour attester de nouveau qu'il était véritablement revêtu de notre humanité, car quoiqu'il ne craigne pas la mort, cependant comme homme il se soustrait aux mauvais

desseins de ses ennemis. Il nous montre également par là que nous devons nous séparer des pécheurs qu'il nous est impossible de ramener au bien par nos bons conseils; car l'homme qui s'opiniâtre dans le mal ne saurait être corrigé par la raison. Le Sauveur, dit saint Chrysostôme, connaissant leurs mauvaises intentions, ne raisonna pas longtemps avec eux, mais il se retira dans la crainte de les irriter davantage; en effet la malice ne se guérit point par le raisonnement. L'ignorant peut être quelquefois éclairé par de sages observations, mais l'homme foncièrement méchant s'anime au contraire de plus en plus si vous le raisonnez. Jésus donc sachant qu'ils étaient disposés à mal faire, s'éloigna d'eux, non par un effet de sa timidité, mais bien plutôt par compassion, pour ne pas les exciter davantage. Sans doute le pécheur disposé à commettre un crime est aux yeux de Dieu, à cause de sa mauvaise volonté, aussi coupable que si déjà il l'avait commis; cependant, celui qui le voit dans ces dispositions ne peut pas l'y provoquer en lui fournissant l'occasion de le réaliser, sans se rendre lui-même coupable de participation au crime.

Plusieurs malades qui avaient été témoins de la guérison dont nous venons de parler, suivirent Jésus-Christ, et il les guérit tous pour récompenser la foi qu'ils avaient en lui, et peut-être aussi parce qu'ils s'en étaient rendus dignes par leur conduite. Les savants et les docteurs de la loi, à la vue des miracles du Sauveur, le persécutent; les ignorants, au contraire, entraînés par un sentiment d'amour envers lui, suivent ses pas, et méritent d'être guéris. Ce qui fait dire à saint Rémi (*in Matth. cap.* XII.) : Les pharisiens unis par un même sentiment de haine trament en secret la mort du Christ; la foule

ignorante, au contraire, unie dans un même sentiment d'affection, se précipite publiquement sur ses pas pour le suivre, et obtient bientôt de lui ce qu'elle demande. Et vous, chrétiens, voulez-vous être guéris des maladies qui vous affligent, être délivrés de la mort éternelle qui vous menace, suivez Jésus-Christ, invoquez-le, imitez-le; il ne rejette point celui qui l'implore; il guérit tous ceux qui ont recours à lui. Les pharisiens, dont le nom signifie division, nous représentent ceux qui se plaisent à semer la discorde parmi leurs frères, et les partisans d'Hérode nous figurent les orgueilleux qui se parent des dépouilles d'autrui. Nous les voyons se coaliser ensemble pour tramer la perte du Sauveur qui se plaît au milieu des humbles et des débonnaires, et qui répand sur eux ses bienfaits en leur accordant de préférence les grâces du salut. Jésus-Christ en rendant la santé aux malades qui le suivaient, leur recommandait de ne pas divulguer leur guérison pour nous apprendre qu'en toutes choses nous devons, à son exemple, fuir la vaine gloire. Par là, dit saint Ambroise, notre divin Maître veut nous montrer que quand nous faisons quelque bonne œuvre, nous ne devons pas rechercher les applaudissements des autres. Et saint Chrysostôme ajoute : Lorsque le Sauveur guérissait quelques malades non-seulement pour eux, mais encore en vue de ceux qui en étaient les témoins, il ne défendait pas de publier le miracle qu'il venait d'opérer, ce qui arriva à la guérison de l'aveugle-né et de cet homme paralytique depuis trente-huit ans; mais quand il rendait la santé aux malades uniquement en vue de leur propre bien, il recommandait le secret, comme il fit pour la guérison du lépreux; et par là il nous montrait qu'en opérant ces divers pro-

diges, il avait pour but non pas les vains applaudissements des hommes, mais le salut de ceux qui croiraient en lui.

Le soir étant venu, Jésus et ses disciples s'approchèrent d'une petite maison pour s'y retirer, mais le peuple les y suivit, et il montrait tant de zèle et d'ardeur pour entendre la parole de Dieu et se faire instruire, que notre divin Maître et ses apôtres n'avaient pas même le temps de prendre leur repas. Belle leçon pour ceux qui abandonnent le ministère de la prédication pour se reposer et satisfaire au bien-être de leur corps. O heureuse occupation du Sauveur, s'écrie le vénérable Bède (*in cap.* III *Marci*), ô admirable empressement de la part de ce peuple, dont le zèle et l'ardeur à se faire instruire de la saine doctrine ne laissent pas même à Jésus-Christ et à ses disciples le temps de pourvoir aux besoins les plus urgents de la nature ! Puissions-nous par votre grâce, ô mon divin Maître, voir renaître ce même désir dans le cœur des chrétiens de nos jours ! Lorsque les Juifs, ses parents du côté de sa sainte Mère, le virent déployer un zèle si extraordinaire pour l'instruction du peuple, et qu'ils l'entendirent expliquer les profondeurs de la sagesse divine qu'ils ne pouvaient comprendre, ils s'imaginèrent qu'il avait perdu l'esprit et se disposaient à se saisir de lui et à l'enfermer pour éviter quelque malheur. Tant il est vrai, et c'est la pensée du même Bède, que, comme le dit le Sauveur lui-même dans un autre endroit, nul n'est prophète dans sa propre patrie et parmi les siens. En effet, lorsque des étrangers regardaient Jésus comme l'auteur même de la vie et se précipitaient sur ses pas pour recueillir de sa bouche les oracles de la sagesse divine, ses propres parents le considéraient comme un insensé. Nous pouvons voir en cela la figure de

la vocation des gentils et de la réprobation des Juifs dont saint Jean veut parler quand il dit du Sauveur : *Il vint au milieu des siens, et les siens ne l'ont pas reçu.* De même, de nos jours, les mondains méprisent les chrétiens fidèles qui observent avec ferveur les pratiques de la religion et s'efforcent de les en détourner. Heureux insensés ! ce sont ceux dont les méchants parlent en ces termes au Livre de la Sagesse : Imprudents que nous étions ! ce sont là ceux dont nous regardions la conduite comme une folie. Puissé-je mériter de devenir comme eux, d'entrer avec eux dans la société des saints et d'être mis au nombre des enfants de Dieu.

CHAPITRE LXXIII

DU DÉMONIAQUE AVEUGLE ET MUET

Après ce que nous venons de rapporter, on amena vers Jésus un homme possédé du démon, et qui en même temps était aveugle et muet. Selon saint Luc, il était seulement aveugle; mais saint Mathieu, qui entre dans de plus grands détails à cet égard, dit qu'il était aveugle et muet. Le mutisme et la cécité n'étaient dans cet homme que l'effet de la possession du démon; aussi, dès que le démon fut chassé, il vit et il parla. C'est pourquoi l'Évangile dit : Et Jésus le guérit, c'est-à-dire chassa de lui le démon, et aussitôt la vue et la parole lui furent rendues. Jésus-Christ, dit saint Jérôme (*in cap.* XII, *Matth.*), opère trois miracles en cet homme, puisqu'il le délivre du démon dont il est possédé et lui rend en même temps la parole et la vue. Le miracle, qui s'opéra physiquement alors en faveur de ce malheureux, se renouvelle moralement chaque jour en

faveur du pécheur ; en effet, quand il se convertit, le démon est chassé de son cœur dont il s'était rendu maître ; il est éclairé tout à coup des lumières de la foi, et sa langue, muette jusqu'alors, se délie pour publier les louanges du Seigneur. Le pécheur, dit saint Augustin (*Lib. de Quæst. Evang.*), est tout à la fois possédé du démon, aveugle et muet; il est possédé du démon, puisqu'au lieu de se soumettre à Dieu, il se soumet à l'empire de Satan; il est aveugle, puisqu'il refuse de professer la véritable foi ; il est muet, puisqu'il ne rend pas à Dieu les actions de grâce qui lui sont dues pour les bienfaits dont il a été comblé. Pour nous faire comprendre, dit saint Chrysostôme, qu'il ne suffit pas au chrétien, pour être sauvé, de connaître Dieu, mais qu'il faut encore le louer et le confesser, Jésus-Christ a voulu guérir cet homme, tout à la fois aveugle et muet, en lui rendant l'usage de la vue pour connaître, et l'usage de la parole pour confesser le Tout-Puissant. En effet, celui qui connaît Dieu, mais qui ne proclame pas ses grandeurs, quoique éclairé intérieurement, n'en est pas moins muet ; et celui qui, connaissant Dieu, n'accomplit pas ses préceptes, et qui, quoique proclamant ses louanges, ne conforme pas sa conduite à son langage, est, par rapport à Dieu, muet et aveugle ; car connaître Dieu, c'est le craindre et l'aimer.

Cet homme possédé du démon nous représente le pécheur qui persévère dans le mal. Tant que le péché règne dans notre cœur, nous sommes les esclaves de Satan, et le démon nous domine de trois manières différentes : notre esprit par l'orgueil, notre chair par la concupiscence, et tout notre être par la convoitise des biens terrestres ; car, comme dit saint Jean, tout ce qui est en ce monde est ou

concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, et c'est là ce qui nous rend muets. Dieu a donné la parole à l'homme pour trois grands motifs : pour le louer et le bénir; pour proclamer la vérité et édifier le prochain; pour confesser ses péchés et en implorer le pardon. Or l'orgueil, en portant l'homme à s'attribuer à lui-même la louange qui n'est due qu'à Dieu, lui enlève le premier don de la parole; l'avarice, en lui faisant préférer ses propres intérêts à ceux du prochain, lui ravit le second; et la luxure, les plaisirs des sens lui ôtent le troisième, en même temps aussi qu'ils l'aveuglent sur tout ce qui regarde son salut et l'éloignent de la véritable lumière, de celui qui a dit : Je suis la lumière du monde; celui qui ne me suit pas marche dans les ténèbres. Mais si ce démoniaque muet et aveugle est présenté au Seigneur, c'est-à-dire si le pécheur repentant se tourne vers Dieu, Jésus le guérira en chassant de lui le démon et en lui rendant la vue et la parole. La malice de Satan abondait dans ce malheureux possédé, car il l'étreignait de toutes parts, et il l'avait rendu tout à la fois aveugle, muet et même sourd, ajoute saint Chrysostôme. Mais la miséricorde de Dieu surabonde, car le Sauveur, après avoir chassé le démon, lui rend la vue, l'ouïe et la parole. Ce démoniaque est la figure du pécheur que Dieu justifie et en faveur duquel il opère les mêmes miracles que le Sauveur a opérés en faveur de ce possédé. En effet, il chasse de son cœur le démon qui s'en était rendu maître, pour y fixer lui-même sa demeure; il lui rend l'usage de la parole, car le pécheur, après sa conversion, confesse ses péchés, proclame les louanges de Dieu et édifie le prochain; il lui ouvre les yeux en éclairant son intelligence sur la gravité

de ses fautes, sur la rigueur du jugement futur et sur la vanité des biens temporels; enfin il lui ouvre les oreilles en le rendant docile aux avis, aux bienfaits et aux menaces du Seigneur.

A la vue de ce prodige que venait de faire le Sauveur, la foule du peuple, c'est-à-dire les simples étaient dans l'étonnement et dans l'admiration, et se disaient entre eux : Ne serait-ce point là le Christ, le Messie promis qui doit naître de la famille de David? Les scribes au contraire et les pharisiens, c'est-à-dire les grands et les savants, indignés d'entendre le peuple, poussé par l'évidence, proclamer que Jésus était le Christ, disaient en eux-mêmes : C'est par Béelzébuth, prince des démons, qu'il chasse les démons, blasphémant ainsi l'Esprit-Saint, à qui seul il appartient de chasser les démons et de rendre aux hommes la santé tant corporelle que spirituelle. Comme ils ne pouvaient nier le fait merveilleux, ils cherchaient du moins à le décrier et même à le rendre odieux en disant que si Jésus-Christ chassait les démons du corps des possédés, ce n'était que par la vertu d'un démon plus puissant avec lequel il était en communication. L'envie, dit saint Chrysostôme, s'occupe peu de ce qu'elle dit pourvu que ses paroles puissent nuire aux autres. Le peuple, dans sa droite simplicité, dit le vénérable Bède (*in cap.* XI *Luc.*), admirait les œuvres du Sauveur, mais les scribes et les pharisiens s'efforçaient de les nier ou du moins de les interpréter en mauvaise part en les disant l'effet, non de la vertu divine, mais de la puissance du démon. Le même Bède nous décrit en ces termes l'origine de l'idolâtrie ou du culte des démons, qu'il fait venir de Bélus. Le roi Ninus, nous dit-il (*ibid.*), le fondateur ou plutôt le restaurateur de la ville de

Ninive, ayant perdu son père, nommé Bélus, premier roi des Assyriens, érigea une statue en son honneur. Les criminels qui pouvaient se réfugier au pied de cette statue obtenaient leur grâce, ce qui la rendit vénérable aux yeux des peuples, et peu à peu, le démon aidant, on lui rendit les honneurs divins. Telle fut l'origine du culte des idoles. Bientôt, à l'exemple des Assyriens, les autres peuples érigèrent une statue à laquelle ils donnèrent différents noms, selon la diversité de leur langue. Les Chaldéens l'appelaient Beel, les habitants de la Palestine Baal, les Moabites Béelphégor; les Juifs, qui adoraient seuls le vrai Dieu, en dérision des gentils, donnaient à Baal le nom de Béelzébuth, qui signifie prince des mouches, à cause du grand nombre de mouches qu'attirait dans son temple le sang des victimes qu'on y immolait. Ils prétendaient que le prince des démons résidait dans cette idole parce qu'elle était l'origine de l'idolâtrie, parce qu'il s'opérait certains faits extraordinaires, et aussi parce que son culte était le plus répandu parmi les nations, car quoique chaque nation eût ses dieux particuliers, le culte de Baal était admis généralement par tous les peuples. C'est pourquoi les pharisiens, voulant condamner les miracles de Jésus-Christ, l'accusaient de chasser les démons par la vertu de Béelzébuth, prince des démons. Mais le Sauveur, connaissant leurs pensées, leur démontre par plusieurs raisons que s'il chasse le démon, ce n'est point par la puissance de Béelzébuth, mais par la vertu du Saint-Esprit, qui est le doigt de Dieu. Or, le Saint-Esprit est ici comparé au doigt de la main pour trois raisons différentes : premièrement, parce que de même que le bras et la main communiquant au corps s'alimentent de sa substance, et que le doigt, par la

main et par le bras y participe également, de même en Dieu le Fils procède du Père, et le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Secondement, parce que, comme dans le doigt les articulations et les phalanges sont distinctes les unes des autres, ainsi les divers dons de l'Esprit-Saint diffèrent entre eux. Enfin, de même que le bras et la main agissent et opèrent par les doigts, ainsi le Fils de Dieu, qui est le bras et la main du Père éternel, opère par le Saint-Esprit.

Jésus ensuite répondant à leurs pensées intimes, pensées que, selon saint Chrysostôme (*Homil.* 42, *in Matth.*), la crainte du peuple leur empêchait de manifester au dehors, leur donne une preuve évidente de sa divinité, car il n'appartient qu'à Dieu de pénétrer le fond des cœurs. Puis il réfute ces pensées par ce premier raisonnement : Si c'est par la vertu du démon que je chasse les démons, il s'ensuit qu'ils sont divisés entre eux et que dès lors leur puissance ne saurait subsister longtemps ; il s'ensuit également que le Messie est arrivé, car c'est lui qui, à son avénement, doit anéantir le pouvoir du démon. Puis il ajoute : Tout royaume divisé contre lui-même par les dissensions et la mésintelligence des princes qui le gouvernent, sera détruit, et toute ville, toute maison divisée contre elle-même par les volontés opposées de ses habitants tombera en ruines. L'union, dit Salluste, fait prospérer et grandir les petites choses, mais la discorde anéantit même les plus grandes. Rien ici-bas, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 42, *in Matth.*), n'est plus grand qu'un royaume, cependant la discorde et les dissensions le détruisent. Nous pouvons, et à plus forte raison, en dire autant d'une ville, d'une maison, car tout ce qui est divisé contre soi-

même, grand ou petit, doit périr infailliblement. Si donc le royaume de Satan est divisé contre lui-même, c'est-à-dire si les démons se chassent mutuellement du corps des hommes qu'ils possèdent, son règne touche à sa fin et sera bientôt détruit, car son règne, à lui, c'est de captiver les mortels sous sa puissance ; mais si les hommes sont encore assujettis à son empire, son règne subsiste toujours et la division n'est pas parmi eux. — Ce royaume divisé contre lui-même est l'image de l'âme du pécheur, dont la sensualité se révolte contre la droite raison ; ce royaume, ou plutôt cette âme, tombe en ruines, car Jésus-Christ, qui est la vérité, s'en retire et le démon s'en rend le maître absolu. Il est également la figure de toute communauté religieuse de laquelle ont disparu la paix et la concorde. Elle est alors sous la puissance de deux démons dont chacun cherche au détriment de l'autre à augmenter son pouvoir. Une telle communauté ne saurait subsister longtemps, il faut qu'elle périsse. Les démons, malgré leur grand nombre, s'accordent toujours dans le désir de faire le mal, mais hélas ! combien peu d'hommes s'unissent pour faire le bien et s'y encourager entre eux !

Jésus combat encore leurs pensées par cet autre raisonnement : La puissance avec laquelle je chasse les démons a la même origine que celle dont se servent vos enfants ; or, d'après votre propre aveu, ce n'est point par la puissance des démons qu'ils chassent eux-mêmes les démons, donc ni moi non plus. C'est pourquoi il leur dit : Si c'est par Béelzébuth, prince des démons, que je chasse les démons du corps des possédés, par qui donc vos enfants les chassent-ils ? c'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges et vous convaincront du mensonge que vous articulez

injustement contre moi. Après avoir combattu victorieusement l'erreur des pharisiens, Jésus établit la vérité, car si ce n'est pas par la puissance du démon qu'il chasse les démons, il s'ensuit nécessairement que c'est par la puissance divine, parce qu'il n'y a pas de milieu. Si donc, leur dit-il, je chasse les démons par le doigt ou la puissance de Dieu, le royaume de Dieu est évidemment venu jusqu'à vous ; c'est-à-dire que je suis le Christ, Fils de Dieu, destiné à régner sur vous, et le ciel est ouvert avec toutes ses récompenses et toute sa gloire à vous et à tous ceux qui croiront en mon nom ; pourquoi donc blasphémez-vous contre moi ?

Jésus-Christ après avoir démontré aux pharisiens que le démon n'est pas l'auteur des prodiges qu'il opère, leur prouve encore et surabondamment par diverses raisons qu'il n'est pas lui-même le ministre de Satan. Et d'abord : le domestique n'est pas plus puissant que le Maître ; or le Christ est plus puissant que le démon, donc il n'est ni son serviteur ni son ministre. Lorsque le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en paix et nul ne peut le lui ravir ; mais s'il survient un plus fort que lui, il le charge de chaînes et s'empare de toutes ses dépouilles. Le démon est ce fort armé, et, selon qu'il est écrit au livre de Job, nulle puissance sur la terre ne peut être comparée à la sienne. Ses armes sont ses ruses, son astuce et toutes les sortes de péchés ; sa maison, c'est ce monde où il trôna en maître jusqu'à l'avénement du Sauveur ; ses vases et ses dépouilles sont les hommes qu'il obsède et qu'il trompe. Tant qu'il garda sa demeure, tout ce qu'il possédait fut en paix, car personne n'osait lui résister ; il en est encore ainsi maintenant ; il ne tourmente pas les pécheurs

qui sont soumis à sa domination. Mais un plus fort que lui, qui est le Christ, étant descendu du ciel sur la terre, a triomphé de sa puissance en résistant à ses diverses tentations et en supportant avec patience toutes les douleurs de sa passion ; il a enlevé ses armes, en dévoilant ses ruses, et a distribué ses dépouilles en convertissant les pécheurs et en les attirant à lui pour en faire dans son Église des apôtres, des évangélistes, des docteurs et des prophètes. Par là, le Christ s'est montré plus fort et plus puissant que le démon, il n'est donc pas son ministre et n'agit pas d'après sa vertu. Il s'ensuit également que le Christ est le Messie, car d'après les prophéties, la puissance du démon devait être diminuée et enchaînée à son avénement. Concluons aussi de là que nous ne devons jamais être trop confiants en nous-mêmes et trop rassurés, car nous avons affaire à un adversaire puissant ; mais aussi ne désespérons pas, notre protecteur et notre chef est plus fort que lui. Celui-là, dit saint Chrysostôme, ne doit pas craindre un ennemi puissant, qui combat sous les drapeaux d'un roi plus fort que lui ; pourtant, tenons-nous sur nos gardes et résistons avec courage, car notre trop de confiance nous perdrait ; notre négligence fait la force de notre ennemi. Le démon, dit saint Grégoire (*lib. V*, *Moral.*, *cap.* XVI), est faible comme une fourmi, quand on lui résiste, mais si nous cédons à ses attaques, il devient fort comme un lion. Et saint Jérôme ajoute : Les tentations, si nous ne regardons que notre propre faiblesse, peuvent nous paraître grandes, mais si nous considérons la force du Dieu qui nous soutient, elles ne seront bientôt plus que jeu et que fumée.

Jésus passe ensuite à une seconde raison ainsi conçue :

Le maître et le serviteur doivent s'unir dans une même volonté ; or le Christ et Satan agissent par des volontés opposées, donc l'un n'est pas le ministre de l'autre. C'est pourquoi il ajoute : Celui qui n'est pas uni avec moi dans l'unique volonté de faire le bien, est alors contre moi. Or c'est ce qui a lieu ici ; le Christ ne désire que le salut des âmes ; Satan ne respire que leur perte. Jésus veut retirer les hommes du vice et les porter à la vertu ; le démon met tout en œuvre pour les entraîner au mal. Le Sauveur, dit saint Jérôme (*in cap.* XII *Matth.*) n'a rien tant à cœur que le salut des âmes ; le démon au contraire fait tous ses efforts pour les retenir dans ses chaînes, il n'y a donc pas d'accord possible entre eux. Enfin, et c'est la troisième raison, les œuvres du Maître et du serviteur doivent se ressembler et tendre au même but ; or les actions du Christ et celles de Satan ont un effet tout contraire ; donc Jésus n'est pas le ministre du démon. C'est ce que notre Sauveur nous fait entendre par ces paroles : Celui qui n'amasse pas avec moi dans l'unité de la foi et dans le sein de l'Église, dissipe au lieu d'amasser ; c'est le loup au milieu du troupeau ; c'est le démon répandant dans le corps des fidèles les erreurs, les hérésies et les schismes. Jésus-Christ rassemble ce qui est dispersé ; le démon, au contraire, disperse ce qui est uni ; le premier appelle les hommes à la pratique du bien ; le second les sollicite au mal ; ils sont donc loin de s'entendre dans la même volonté et pour le même résultat. Celui, dit à ce sujet saint Chrysostôme (*Homil.* 42, *in Matth.*), qui n'est pas avec moi et n'amasse pas avec moi, ne peut être regardé comme mon coopérateur dans l'expulsion des mauvais esprits, mais plutôt comme mon ennemi qui cherche à détruire ce que je fais

Le Sauveur voyant que les Pharisiens restaient insensibles à ses paroles et qu'ils endurcissaient leurs cœurs, passa de la douceur à la menace et leur dit que tout péché contre le Saint-Esprit, qu'ils blasphémaient en attribuant ses miracles à la puissance du démon, n'aurait de pardon ni en cette vie ni en l'autre, à moins toutefois qu'il ne fût expié par une sincère pénitence. En vérité, en vérité, je vous le dis, tout péché et tout blasphème qui procèdent de l'ignorance ou de la faiblesse humaine pourront être remis aux hommes pénitents, car ces péchés ne sont pas directement opposés à l'amour de Dieu qui pardonne, mais les péchés contre le Saint-Esprit, qui sont : le désespoir, la présomption, la persévérance obstinée dans le mal, l'impénitence finale, la jalousie à la vue des grâces accordées aux autres et les attaques contre la vérité connue, ne seront remis ni en ce monde ni en l'autre, car ceux qui les commettent ne se repentent jamais ou presque jamais et n'ont aucune excuse à leurs fautes. De là, la différence entre le péché contre soi-même ou contre les autres, le simple blasphème contre Dieu et l'esprit de blasphème. Les deux premiers naissent de l'ignorance ou de la faiblesse humaine. C'est le dernier dont les pharisiens se rendaient coupables ; en effet, instruits des saintes Écritures, ils combattaient la vérité connue, et ce n'était que par envie et par pure malice qu'ils blasphémaient contre Dieu en attribuant les miracles du Sauveur à la puissance du démon. La puissance, dit saint Bernard, appartient au Père, la sagesse au Fils, l'amour ou la charité au Saint-Esprit. Quand nous péchons par fragilité ou par faiblesse, nous offensons la puissance du Père ; quand nous péchons par ignorance, nous offensons la sagesse du Fils ; mais quand

nous péchons par malice, nous attaquons le Saint-Esprit qui est l'amour du Père et du Fils.

Ainsi tout péché contre le Père et le Fils, parce qu'il a une certaine excuse dans l'ignorance ou la faiblesse qui l'a produit, pourra être remis ou en ce monde ou en l'autre, dans ce sens que si le pécheur se repent ici-bas, il pourra obtenir quelque indulgence dans la satisfaction imposée à sa faute, ou bien, s'il meurt dans son péché, il pourra, dans l'autre vie, obtenir quelque adoucissement aux châtiments dus à son crime. Mais, au contraire, celui qui pèche par pure malice, n'obtiendra aucune rémission, ni en ce monde, où il devra, s'il se repent, accomplir pleinement la satisfaction imposée à son péché, ni dans l'autre où, s'il meurt dans l'impénitence, il devra subir pleinement tous les tourments dus à ses forfaits. C'est ce péché contre le Saint-Esprit dont parle saint Jean dans son épître canonique, quand il nomme un péché qui donne la mort à l'âme, ce péché, selon saint Grégoire (*lib.* XVI, *Moral.*, *cap.* XXXI), n'est autre que la persévérance dans le mal, car le pécheur qui meurt dans l'impénitence ne peut obtenir de pardon dans l'autre vie, et dès lors on prierait pour lui inutilement. Le péché contre le Saint-Esprit est donc l'obstination, l'endurcissement dans le mal, causé par la présomption ou par le désespoir. Celui, en effet, qui présume de la miséricorde de Dieu en se promettant l'impunité, s'endurcit dans le mal, et entasse ainsi péché sur péché, offensant par là le Saint-Esprit dont la miséricorde n'éteint pas la justice qui punit. Celui, au contraire, qui désespère de la bonté divine en s'imaginant que la grandeur de ses péchés surpasse la grandeur de la miséricorde de Dieu, se précipite de plus en plus dans le crime et tombe

ainsi dans la damnation éternelle. Chaque péché, quel qu'il soit, est opposé à la Trinité tout entière, mais la présomption et le désespoir sont spécialement contraires au Saint-Esprit, qui est l'amour du Père et du Fils et la bonté de l'un et de l'autre, propriété naturelle de l'essence divine par laquelle tous péchés sont pardonnés. Celui donc qui présume trop ou qui désespère de la miséricorde de Dieu, se rend coupable de péché envers le Saint-Esprit, en méprisant tout à la fois sa bonté et sa justice. Nous appelons incurable un malade qui rejette loin de lui tous les remèdes qui pourraient rétablir sa santé, et pourtant Dieu, par sa toute-puissance, pourrait le guérir. De même, celui qui pèche contre le Saint-Esprit se prive lui-même de tous les moyens d'obtenir son pardon, qui sont la crainte de la justice divine et l'espérance en sa miséricorde, quoique Dieu, dans son infinie bonté, pût encore lui faire grâce. C'est en ce sens que nous disons que ce péché est irrémissible, c'est-à-dire qu'il est difficile et presque impossible d'en obtenir le pardon.

Le Sauveur voulant de plus en plus confondre l'erreur des pharisiens, leur démontre par une simple comparaison que les miracles qu'il opère ne sont pas l'effet de la puissance du diable, mais bien de la vertu divine. Vous ne pouvez pas nier, leur dit-il, qu'un bon arbre produit de bons fruits et qu'un mauvais arbre en produit de mauvais. Par l'arbre, il entend ici le principe de toute action, et par les fruits, les œuvres elles-mêmes. Or entre l'arbre et ses fruits il y a une identité nécessaire, indispensable, en sorte que si l'arbre est bon, il produira infailliblement de bons fruits, et s'il est mauvais, il produira de mauvais fruits. De même, puisque les œuvres merveil-

leuses que le Sauveur opérait étaient bonnes et salutaires, il en conclut, avec raison, qu'elles partent d'un bon et non pas d'un mauvais principe, et que, par conséquent, ils l'accusaient à tort de chasser les démons par la puissance de Béelzébuth, prince des démons. Puis appliquant sa comparaison aux pharisiens, il leur montra la source de leur erreur, qui était la haine et la jalousie. En effet, les pharisiens et les docteurs de la loi avaient d'abord reconnu Jésus pour le Messie promis ; mais dès qu'il leur reprocha leurs vices, ils conçurent contre lui de la haine et de la jalousie, et aveuglés par ces passions, ils tombèrent dans l'erreur, car le propre de la haine et de la jalousie est de corrompre le jugement et d'éteindre la raison ; dès lors ils commencèrent à interpréter en mal toutes ses actions et à critiquer sa conduite. Il leur prouve donc qu'ils ne sont que de mauvais arbres qui ne peuvent donner que de mauvais fruits. Race de vipères, leur dit-il, vous avez hérité de la haine de vos pères ; ainsi qu'ils ont autrefois persécuté les prophètes, vous me persécutez de même ; comment, en effet, pourriez-vous produire de bons fruits, puisque vous n'êtes que malice et corruption? L'arbre, dit saint Chrysostôme, ne peut produire que selon la nature de sa racine ; la volonté de l'homme est la racine ; les paroles et les actes en sont les fruits ; ainsi tel est le cœur de l'homme, telles aussi seront ses paroles et ses œuvres. Aussi le Sauveur ajoute : La bouche parle de l'abondance du cœur, c'est-à-dire que la parole n'est que la manifestation extérieure des sentiments et des pensées de notre cœur. Considérons, dit saint Chrysostôme (*in cap.* XII *Matth.*), à la confusion des méchants et à la louange des bons, ce que dit Notre Seigneur, que la bouche parle de

l'abondance du bien ou du mal qui est dans le cœur, car ce qui procède extérieurement par la parole vient de la superfluité qui est au cœur. Et c'est pourquoi il reprenait vivement les pharisiens ; car si leurs paroles étaient mauvaises, que penser de la malice de leur cœur d'où elles s'échappaient comme un trop plein ? Veillons, dit saint Grégoire (*Pastoral.*, 2e *part.*), et veillons attentivement à bien garder notre cœur de tout mal; nos pensées les plus secrètes ne sauraient échapper aux regards de Dieu, et nous lui rendrons compte de tous les instants de notre vie. Parce que la bouche parle de l'abondance du cœur, Jésus-Christ ajoute et avec raison : L'homme bon tire le bien de son bon trésor (qui est son cœur), mais le méchant ne peut, de son mauvais trésor, tirer que le mal; comme s'il disait aux pharisiens : Parce que vous êtes mauvais, vous ne pouvez produire que le mal du fond de votre cœur corrompu. Le trésor de notre cœur est notre intention, selon laquelle Dieu apprécie et juge nos œuvres. Souvent de grandes actions sont moindres aux yeux de Dieu que des actions bien plus petites; tout dépend du degré d'amour qui anime celui qui les fait ; c'est pourquoi la veuve de l'Évangile donnant deux deniers est plus louée que le riche qui répand des pièces d'or ; Dieu ne regarde pas la grandeur de l'acte, mais l'intention avec laquelle on agit et il nous récompense selon la charité et la volonté qui en sont le principe et le mobile.

Après avoir réfuté l'erreur des pharisiens, Jésus-Christ veut encore leur montrer, par des menaces, que la médisance et la calomnie sont de grands vices qui seront sévèrement punis. Tout homme, leur dit-il, rendra compte à Dieu au jour du jugement dernier, non-seulement des pa-

roles mauvaises et criminelles, mais aussi des paroles vaines et inutiles; et ce jugement sera sans appel et sans aucune espérance de pardon. Comme s'il leur disait, selon saint Jérôme (*cap.* XI, *in Matth.*) : Si tout homme doit rendre compte au jour du jugement de ses paroles vaines et inutiles, dont il n'aura pas fait pénitence en ce monde, quel compte n'aurez-vous pas à rendre, vous qui calomniez les œuvres du Saint-Esprit et qui le blasphémez, en disant que c'est par Béelzébuth que je chasse les démons ? Qu'ils veillent donc sur eux-mêmes, ces calomniateurs effrontés qui ne craignent pas de noircir la réputation des autres en attribuant leurs actions à l'hypocrisie et à la vaine gloire ; si Dieu punit même les paroles inutiles, quels châtiments n'attirent-ils pas sur leurs têtes? Toute parole, dit Origène, qui ne tend pas à l'amour de Dieu et à l'observation de ses commandements, est vaine et inutile. Par paroles oiseuses, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 43, *in Matth.*), nous devons entendre, non pas les paroles mauvaises, mais celles qui, bonnes en elles-mêmes, sont cependant inutiles et sans fruit pour ceux qui les disent et pour ceux qui les entendent. Or, si nous devons rendre compte à Dieu de ces dernières, que ne devons-nous pas craindre pour les autres ; et si nous devons être jugés sur nos mauvaises paroles, que sera-ce de nos mauvaises actions? Gardons-nous donc de dire des paroles inutiles. Nous lisons au livre des Proverbes que la mort et la vie sont en la puissance de la langue; en effet, chacun sera devant Dieu justifié ou condamné d'après son propre langage, et cela avec raison, car chacun est maître de parler ou de se taire. Et ce jugement, dit saint Chrysostôme (*Ibid.*), est très-doux, puisque chacun sera jugé, non pas d'après ce que les autres auront dit de lui,

mais d'après ce qu'il aura dit lui-même. Apprenons donc à nous abstenir non-seulement de tout discours mauvais, mais aussi de toutes paroles inutiles, et répétons avec le Psalmiste : Mettez, Seigneur, un frein à ma bouche, et une garde de circonspection à mes lèvres.

La conclusion morale de tout ce qui précède, c'est que nous devons considérer attentivement ce que nous devons dire, à qui, où, quand et comment nous devons parler. Ce sont là les cinq choses que doit observer notre langue. Quant à ce que nous devons dire, l'apôtre saint Paul nous en instruit en ces termes : Que vos discours soient toujours assaisonnés du sel de la grâce de Dieu, c'est-à-dire qu'ils soient tout à la fois utiles et agréables. Toutes paroles oiseuses sont ou inutiles, ou mal sonnantes, ou nuisibles. Elles sont inutiles quand elles sont sans fruits pour celui qui parle ou pour celui qui écoute ; elles sont mal sonnantes quand elles blessent la dignité de l'un ou de l'autre ; elles sont nuisibles quand elles portent à l'erreur ou à la dépravation. A qui devons-nous parler ? Le sage nous le dit : Ne parlez pas longuement avec un insensé. Quand nous voulons parler, examinons si c'est pour notre bien ou pour celui des autres ; si c'est pour autrui, considérons s'il a besoin de nos avis, et s'il prendra nos paroles en bonne part. Où pouvons-nous parler ? Dans certains lieux, comme dans les églises, on doit s'en abstenir entièrement ; dans d'autres, il faut parler rarement, comme dans le réfectoire ; enfin, on peut parler, mais avec modération, dans le parloir des religieux. Quand devons-nous parler ? Nous le voyons dans l'Ecclésiaste : Il y a temps pour se taire et temps pour parler. On doit se taire quelquefois à

cause de la faiblesse des auditeurs, quelquefois pour éviter trop de précipitation dans ses paroles; d'autres fois, par respect pour les personnes auxquelles on s'adresse, ou même à cause du peu de considération que méritent ceux qui écoutent. Enfin, comment devons-nous parler? c'est-à-dire quel doit être notre extérieur? le son de notre voix? la signification de nos paroles? Nous devons prendre un extérieur humble et modeste, donner à notre voix un ton doux, et ne dire que des choses conformes à la vérité. Et pour résumer en deux mots tout ce qui vient d'être dit, nous devons aimer à parler peu, et nous complaire dans le silence. C'est là ce que Sénèque recommandait spécialement à son disciple : Ne soyez pas prompt à parler; réfléchissez mûrement avant de confier un secret aux autres, car comment pourriez-vous exiger d'eux le silence, lorsque vous n'avez pu le garder vous-même? Mais hélas! combien peu dans le monde, et même en religion, savent se conformer à cette règle de prudence!

FIN DU TROISIÈME VOLUME

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

CHAPITRE LIX

CHAPITRE LX

CHAPITRE LXI

CHAPITRE LXII

CHAPITRE LXIII

CHAPITRE LXIV

CHAPITRE LXV

CHAPITRE LXVI

CHAPITRE LXVII

CHAPITRE LXVIII

CHAPITRE LXIX

CHAPITRE LXX

CHAPITRE LXXI

CHAPITRE LXXII

CHAPITRE LXXIII

PARIS. — TYPOGRAPHIE RENOU ET MAULDE, RUE DE RIVOLI, 144. 29395





